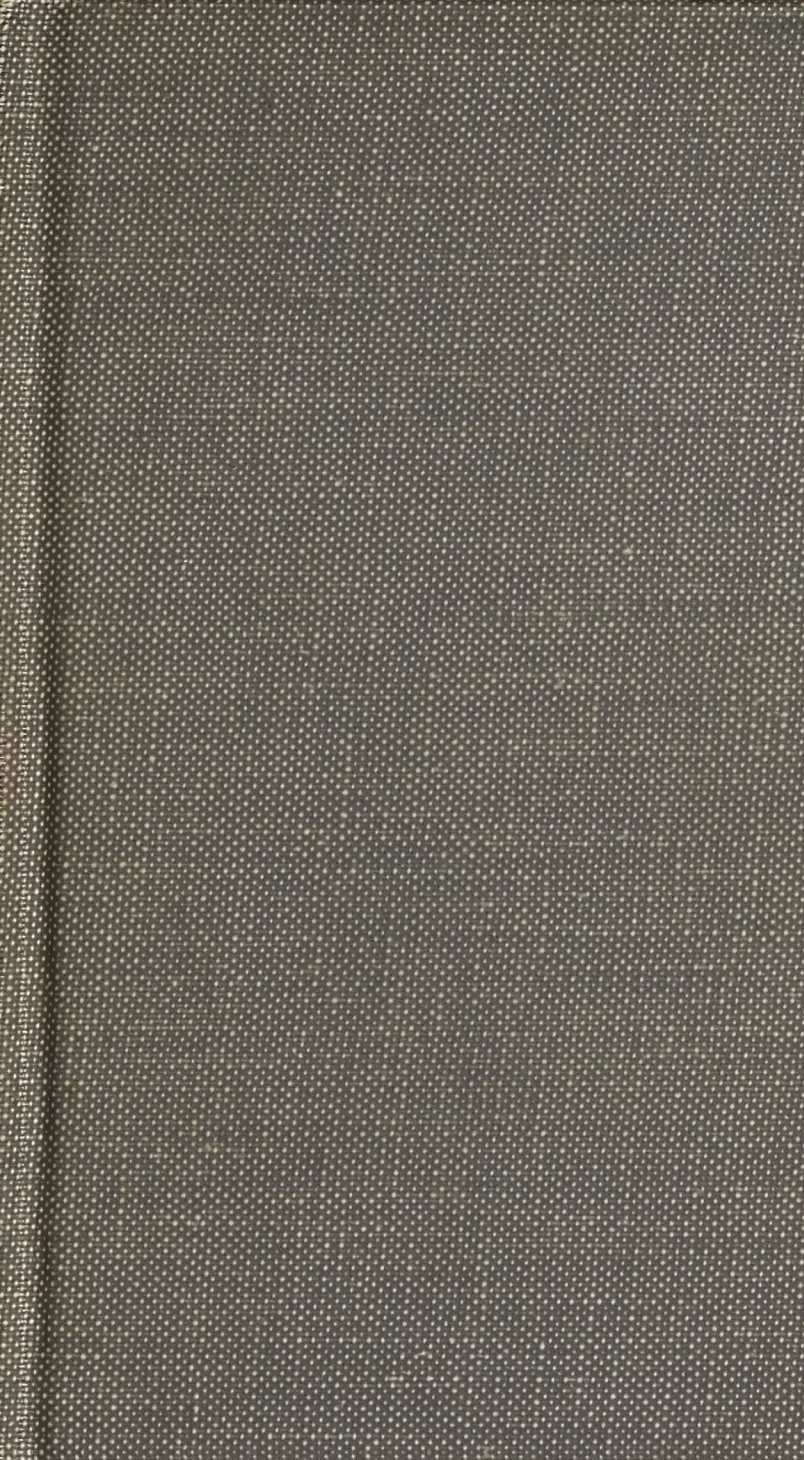
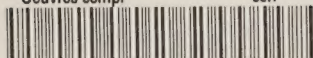




PQ 1590.A2 1927

Oeuvres compl

cen



3 0081 003 239 989

JOINT UNIVERSITY
LIBRARIES



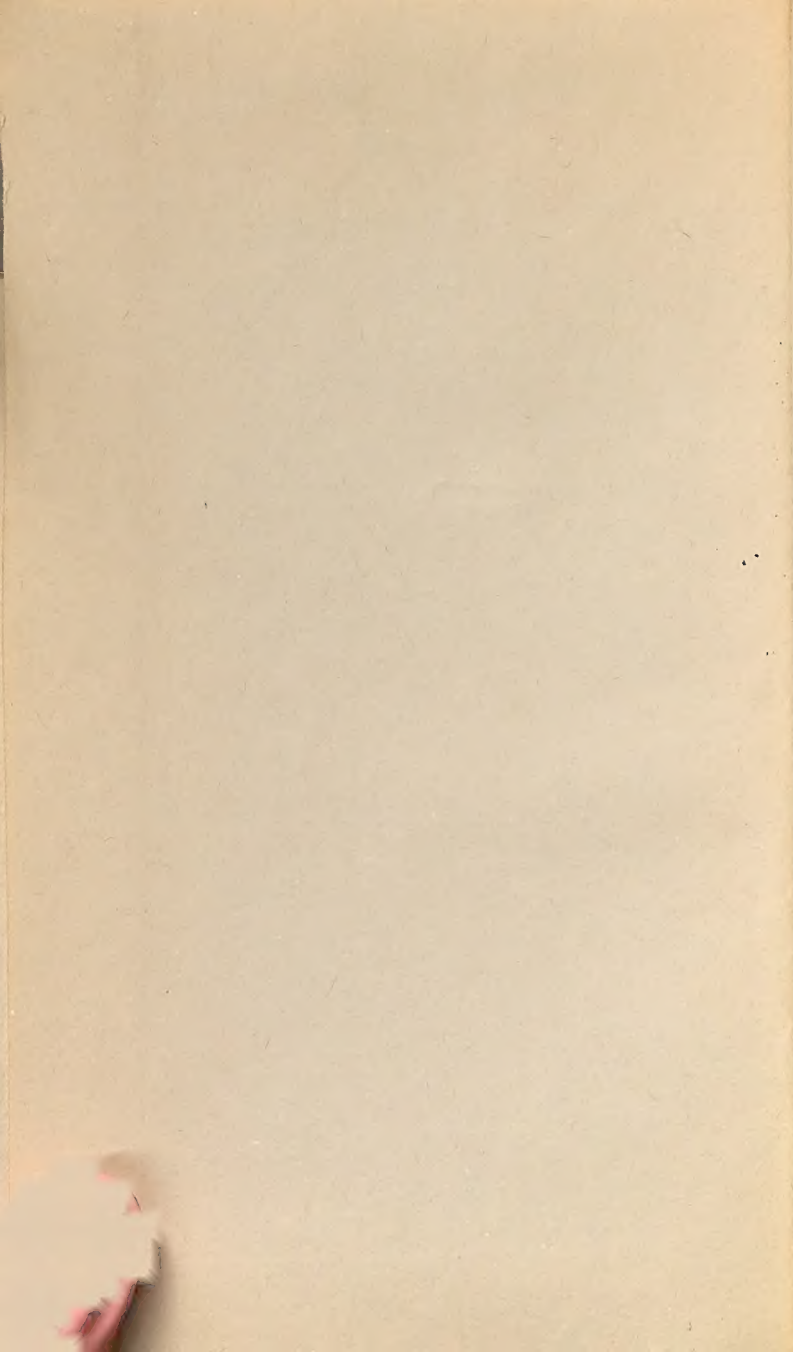
NASHVILLE, TENNESSEE

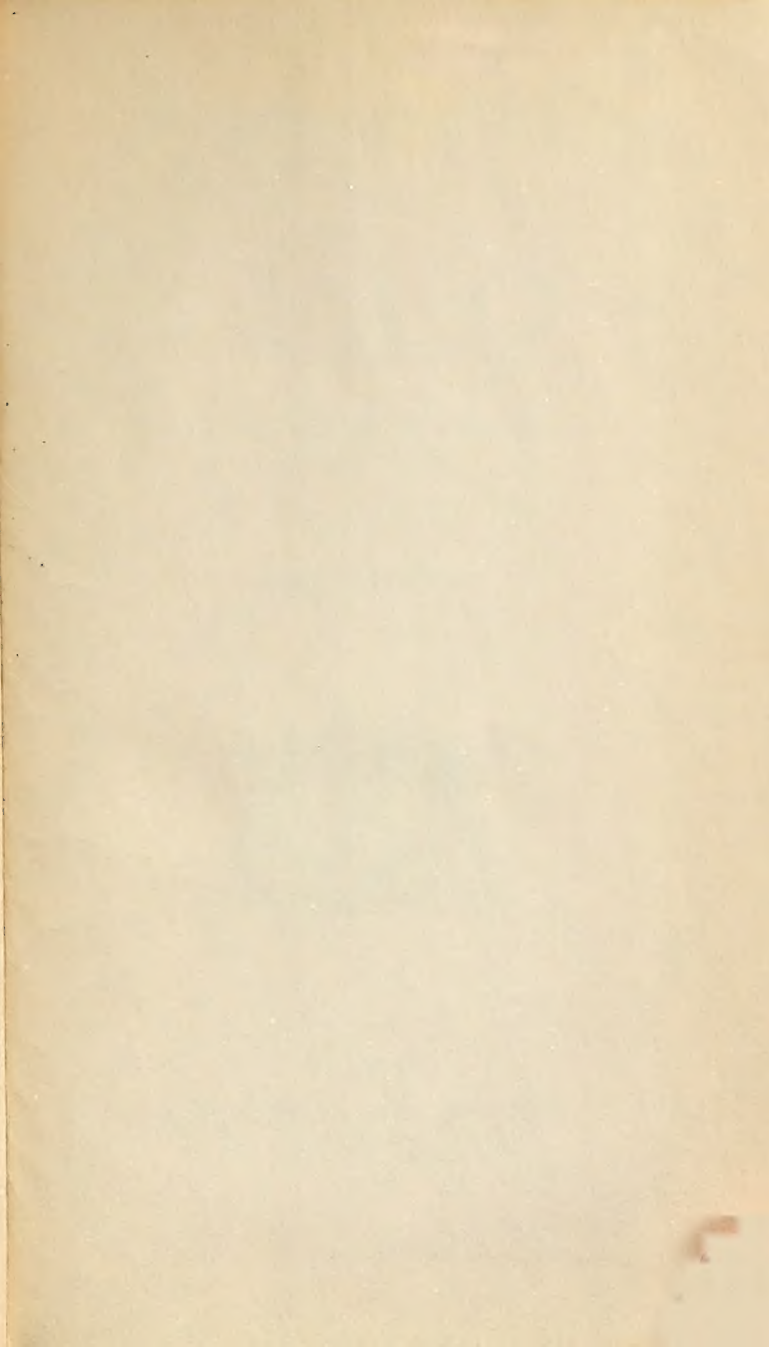
PQ
1590
.A2
1927

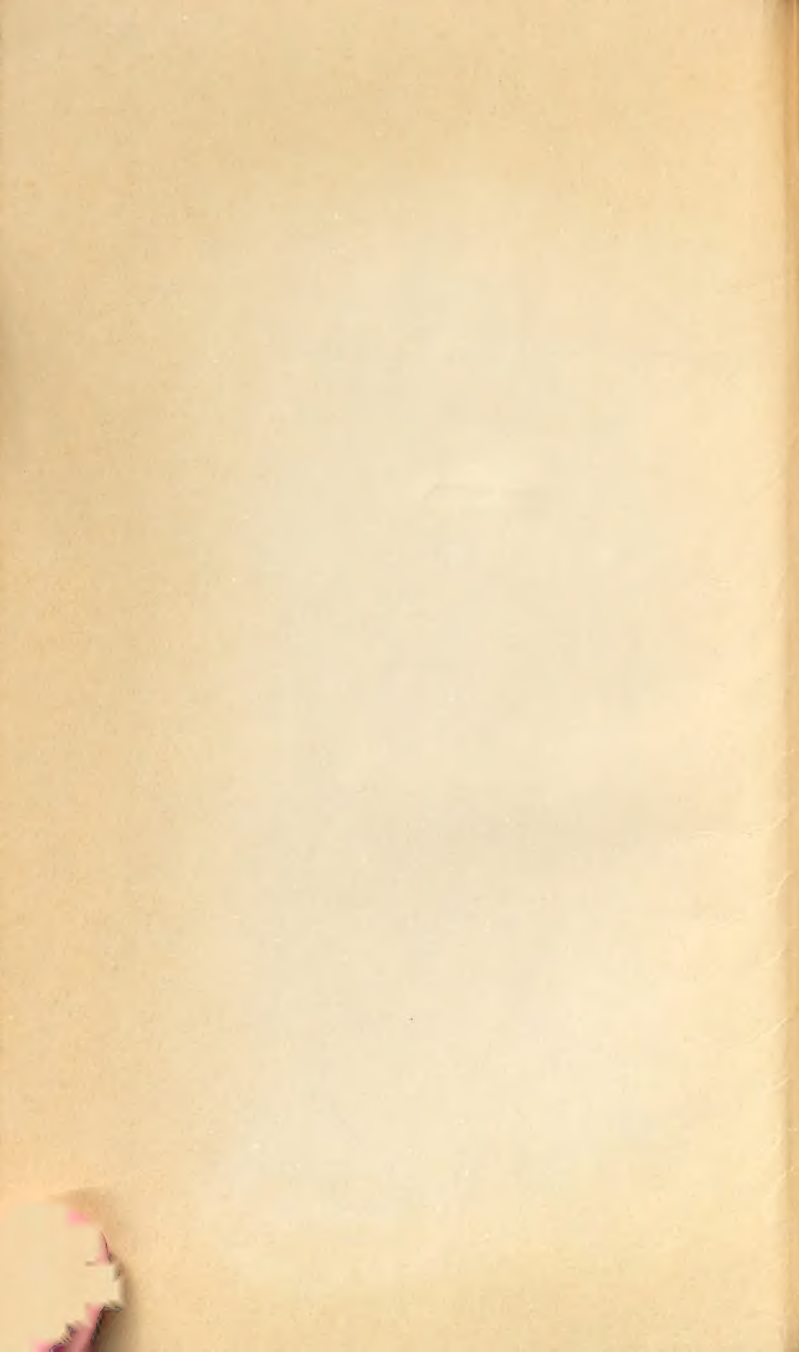
663816

DATE DUE

10 NOV 1974	Ret'd.	APR 20 2007
NOV 10 1974	Ret'd.	FEB 17 2007
NOV 08 1976		
11 NOV 1977	Ret'd.	
NOV 04 1977		
RETURNED		
MAR 14 1979		
RETURNED		
JAN 07 1985		
03 FEB 1987		
RETURNED		
FEB 24 1987		
RETURNED		
FEB 23 1987		
DEC 26 1999		
SEP 27 1999		







11
OEUUVRES COMPLÈTES

DE

VILLON

11
FRANÇOIS

PUBLIÉES AVEC UNE INTRODUCTION
ET DES NOTES

PAR

Louis DIMIER



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

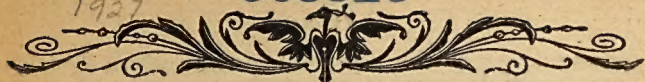
1927

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.



PQ
1590
.A2
1927

653816



AVERTISSEMENT SUR CETTE ÉDITION

Cette nouvelle édition de Villon se présente sous une forme légèrement différente de celles qu'on a données depuis trente ans. Cela tient au soin que j'ai cru qu'il fallait prendre, de rendre plus aisée la lecture d'un poète dont la popularité a beaucoup grandi de nos jours.

Cet essor de renommée a tenu en partie aux travaux de la science, qui ont corrigé son texte, rétabli son histoire, éclairé les personnalités semées dans ses écrits, en partie à un progrès du goût, qui fait que la pratique de son livre, autrefois renfermée entre les spécialistes, s'étend maintenant à tout le public instruit.

C'est pour ce public qu'il faut travailler. C'est à son usage qu'il convient de réimprimer le poète. Il y avait donc lieu de fournir en abondance les éclaircissements qu'il réclame. Les difficultés seront toujours assez grandes quand il s'agit d'un texte ancien. Quelque soin qu'on prenne de les réduire, il faudra toujours pour lire Villon une information générale, la pratique des auteurs, enfin un goût perfectionné par la fréquentation des plus excellents poètes, auquel celui-ci s'égale. Mais cela même, quand on le réédite, est une raison de viser à la clarté.

Ordinairement on a fait le contraire. Je parle des éditions faites pour le grand public. Il semble que celles qu'on a multipliées aient pris à tâche de rendre Villon moins accessible. Un ouvrage de ce genre exige un texte clair, et on l'a tiré en gothique; des chapitres, et on a supprimé ceux qu'observaient les anciennes éditions; des titres populaires, et on a changé ceux qui étaient en usage; des notes au bas des pages, et on a relégué ce qui s'amassait en ce genre en queue de volume, où c'est une peine de l'aller chercher. En conséquence, quantité de lecteurs faits pour goûter cette excellente matière, n'ont profité qu'à demi des lumières qu'y versait la science, et tandis que celles-ci s'étendaient, on a embarrassé ce public de complications nouvelles. Je voudrais dans cette édition-ci abaisser tout obstacle, écar-

ter tout nuage, qui ne tient point au texte même, à quelque imperfection des sources, ou à quelque ignorance des faits.

*
* *

Dans un pareil dessein, le premier soin qui convenait était de sacrifier l'orthographe ancienne. On y tient beaucoup de nos jours, pour deux raisons : l'exactitude, et le charme de vétusté que le lecteur y trouve. Ni l'une ni l'autre ne devait m'arrêter. Car pour l'exactitude, si nous mettons à part le petit nombre de lecteurs dont le genre d'étude réclame des monuments intacts, celle de l'orthographe est sans importance. Elle est indifférente à tout écrit qu'on lit dans un autre but que l'étymologie ou la diplomatique : la langue écrite ne valant que comme signe de la langue parlée, laquelle seule est vraiment la langue. Quand ce signe est compris, l'exactitude est sauve. Qu'il le soit aisément, c'est tout ce qu'on doit souhaiter, quand on imprime pour être lu. Rien ne recommande en soi l'orthographe plus ou moins suivie au temps de Villon. Elle n'est pas phonétique, aucune convention régulière n'y gouverne l'image des sons. A cet égard elle ne vaut pas mieux que la nôtre. Comme la nôtre, elle abonde en lettres étymologiques inutiles, souvent erronées, en vains redoublements de consonnes, en consignes arbitraires de tout genre. En substituant à ces inutilités, à cet arbitraire, les nôtres, auxquels nous sommes accoutumés, nous ne perdons rien, et gagnons d'y voir clair.

Quant à ceux qui regretteraient le charme attaché à l'antiquité de cette orthographe, qu'ils veuillent bien remarquer deux choses : que quand ils lisent des auteurs moins anciens rangés à l'orthographe moderne, ils savent fort bien s'en passer. Il leur est égal de voir écrire *tisane* ce que le Malade imaginaire et M. Purgon écrivaient *ptisane*. Le plaisir que leur cause Molière n'en est pas du tout diminué. Il n'y a donc pas de raison, quand il s'agit de Villon, de se plaindre de ce qu'ils tolèrent ailleurs. Parce que cet accommodement s'applique à un de ces vieux auteurs, pour lesquels il était omis, cela ne part pas d'un autre principe, l'effet n'en est pas différent. M. Henri Clouzot l'a fait pour Rabelais avec un succès complet. Il m'est agréable d'être ici son émule, et de souhaiter qu'on nous imite.

En second lieu, il faut considérer que l'orthographe qu'on regrette trompe le lecteur, non contente de l'embarrasser.

Une orthographe ancienne est un signe hors d'usage, une machine désapprise; il est donc naturel qu'on ne sache pas s'en servir, et qu'on la fausse en la maniant. Par exemple, quel lecteur moderne (hors les érudits de profession) ne croit se conformer en lisant, à la langue ancienne, en faisant sonner l'*l* de *moult*, qui veut dire *très*? Cependant on disait *mout*. Conséquence imprévue, l'exactitude ici est compromise par le soin même qu'on croit en prendre. Il faut convenir d'une chose, c'est que l'orthographe ancienne ne pose pas la question entre plus d'exactitude et plus de difficulté, mais entre deux exactitudes : celle de la langue écrite, qui n'est rien, et celle de la langue parlée, qui est tout. En conséquence, il faut écrire *mout*.

Ceci est un mot disparu, pour lequel il n'y a pas d'orthographe moderne, mais seulement une manière de la former moins contraire à nos habitudes. La même raison se rencontre pour des mots conservés, où par exemple *o* a valeur d'*ou*. On disait *ouïr*, et l'on écrivait *oyr*; *Louis*, et l'on écrivait *Loys*. En écrivant *ouïr* et *Louis*, cette édition aura l'avantage d'empêcher qu'on ne lise *o-ir* et *lo-i-ce*, qui n'ont jamais été français. Que si, pour quelque ami de l'ancienne orthographe, ces barbarismes étaient en partie cause de l'amusement qu'il y prenait, cette édition, en le tirant d'erreur, méritera ses remerciements. De méprises de ce genre s'est engendré le fantôme d'un faux vieux français ridicule, qu'il n'est pas malséant de détruire.

Je ne me suis pas fait un principe de réformer l'orthographe sur la prononciation du temps, d'abord parce que nous l'ignorons souvent, puis parce que l'orthographe moderne n'a pas de précision phonétique, si bien que ce qui se tenterait ainsi serait incertain. Quand il s'agit de vieux mots et que cela était facile, je l'ai fait, pour empêcher le massacre de la langue. Pour les mots conservés, quand le son l'était aussi, je l'ai fait semblablement, parce qu'il n'y a pas de raison de laisser croire au lecteur que le mot a changé quand il est le même. Quant aux mots subsistants, de même orthographe et dont le son a changé, je les ai laissés intacts. J'ai laissé *advient* quoiqu'on ait dit *avient*, *psautier* quoiqu'on ait dit *sautier*, *œuf* quoiqu'on ait dit *œu*. C'est un inconvénient, mais moindre que celui qu'il y aurait à semer le texte, de mots actuellement subsistants, défigurés par l'orthographe. Inversement l'incertitude touchant l'ancienne prononciation m'a empêché d'étendre le changement d'orthographe aux cas où le son risquait d'être concerné. Même dans l'incertitude il fallait s'abstenir. Il fallait garder l'orthographe que nous n'étions pas sûrs d'entendre, le signe

que nous ne pénétrons pas, et dont la transcription fidèle est notre seule chance d'exactitude.

Telles sont quant à l'orthographe les considérations auxquelles j'ai obéi, et qui rendent l'auteur plus facile sans rien coûter à la langue même, qu'il ne s'agissait pas de moderniser, puisque le sens ne peut s'en séparer, et que tout changement de syntaxe ou de vocabulaire dérangerait l'économie d'une œuvre. La facilité que cette édition apporte n'est rigoureusement que celle du signe. Voici un exemple des effets, dans deux versions des Regrets de la belle Heaumière, en orthographe ancienne, et tels que je les imprime :

Advis m'est que j'oy regretter
La belle qui fut heaulmiere
Soy jeune fille soushayter
Et parler en telle maniere :
Ha viellesse felonne et fiere
Pourquoy m'as si tost abatue ?
Qui me tient qui, que ne me fiere
Et qu'à ce coup je ne me tue ?

Avis m'est que j'ouïs regretter
La belle qui fut héaumière,
Soi jeune fille souhaiter
Et parler en telle maniere :
Ah ! vieillesse félone et fière,
Pourquoi m'as si tôt abattue ?
Qui me tient qui ? que ne me fière,
Et qu'à ce coup je ne me tue ?

*
* *

Une autre facilité que j'ai voulu donner est celle que procurent les titres dont Marot avait coupé, par une excellente intention, son édition du Grand Testament, et qui sont comme des relais semés dans une carrière rendue ardue par l'archaïsme, et par l'obscurité de quantité d'allusions. Plusieurs éditions les suppriment, comme n'étant pas de Villon lui-même. Mais comme le texte, dont ils demeurent distincts, n'en est pas altéré, n'en souffre nul dommage, et qu'il suffit, pour qu'on ne s'y trompe pas, d'avertir qu'ils sont ajoutés, je ne vois pas pourquoi on renoncerait à l'avantage qu'ils donnent de marquer des repos, d'annoncer les matières, enfin d'aider le lecteur à parcourir le poème, afin de s'arrêter aux endroits qu'il préfère.

Plutôt que d'ôter ces titres, on devait souhaiter qu'ils fussent multipliés, dans le même style et selon le même dessein. C'est ce que j'ai essayé. *Les Regrets de la belle heaumière*, *Belle leçon aux enfants perdus*, etc., telles sont les désignations heureuses dont Marot avait fait usage, et que la première édition de M. Longnon, quoique scrupuleuse, conserve encore. Je les aurais comme lui données intactes, si la licence d'en ajouter de nouvelles, que j'ai prise, n'avait rendu moins importante l'exactitude à cet égard. Je les ai donc corrigées partout où le sens en était insuffisant en soi, ou par suite de découvertes nouvelles, ou par malheur inconsidéré, comme quand Marot nomme *seigneurs du temps jadis* des princes morts dans les cinq années qui avaient précédé le poème. Pour les titres entièrement nouveaux, il faut avouer que Villon a fait les trois quarts de ma besogne. Son ouvrage est si bien composé, si clair dans ses parties et de pensée si nette, que toutes les places étaient marquées d'avance, et les mots faciles à trouver.

Le même soin m'a déconseillé d'abandonner les noms sous lesquels des pièces entières sont connues depuis l'origine. Celui de Petit Testament n'est pas dans tous les manuscrits, mais il a figuré dans toutes les éditions avec plus d'avantage que celui de *lais*, qu'on a mis pour l'exactitude, et sur lequel on n'a pu s'accorder : les uns le mettant au pluriel, les autres au singulier. On allègue un passage du poète, disant que le nom de *testament* ne vient pas de lui. Mais il ne le répudie pas. Surtout il ne dit pas qu'il faille appeler le poème *les lais*. Il dit que ce sont des lais (ou legs), ce qui est bien différent, et qu'on savait de reste. Quant à n'admettre de titre pour un ouvrage que formellement institué par l'auteur, n'est-ce pas se montrer bien pointilleux ? Est-ce que le nom de *Provinciales* a été donné par Pascal ?

M. Longnon avait été moins difficile. Il avait gardé le nom de Petit Testament, gardé aussi celui de Codicille, réformé par les derniers éditeurs. Mais pourquoi se priver d'un titre sous lequel on a tenues rassemblées les pièces qui parlent du procès de Villon, et qui fait image si à propos, venant après les deux Testaments ?

Quant aux notes jointes à l'ouvrage, j'ai mis en queue de volume celles qui concernent les leçons suivies dans le texte. Je n'ai pas cru que le lecteur en eût un besoin continu, mais seulement quand le sens, manquant à le satisfaire, lui ferait souhaiter de savoir comment le texte est établi. Au contraire l'explication des mots et des tournures, ainsi que les notes historiques, devaient être mises à portée

de la vue, comme étant continuellement d'usage. Les bibliophiles d'aujourd'hui leur refusent cette place, parce qu'elles y détruisent l'harmonie de la page. Cependant quantité de beaux livres du temps passé les y ont admises. Cette raison est donc faible, surtout quand elle s'oppose à une nécessité si certaine.

J'ai fait les notes historiques brèves. La plupart ont été établies par les précédents éditeurs au moyen de pièces d'archives, dont on trouvera chez eux le renvoi. Je m'en suis donc dispensé, ainsi que du trait particulier mentionné dans les pièces, quand il était sans importance. Il m'a suffi d'extraire l'âge, la condition, la demeure, les rapports avec le poète, du personnage dont il s'agit; me donnant en cela pour modèle les notes mises par Brossette aux œuvres de Boileau, où figurent, comme chez Villon, des personnalités obscures déterrées de l'ancien Paris, sujettes au même genre d'éclaireissements.

Les allusions empreintes de badinage qui font le sel du poème dans les deux Testaments, ce que Marot appelle « l'industrie de ses legs », ont été éclaircies partout où cela se pouvait. Là où il n'y a pas de certitude, j'ai supprimé les conjectures, qui ne font qu'embrouiller. Surtout je me suis gardé de croire que toute rencontre de son marquât chez le poète une intention de jouer sur les mots, que toute similitude de terme fût de sa part un double sens, tout homonyme une allusion. Ces rencontres vont à l'infini; pour qu'on les croie recherchées, il faut une intention qui se laisse apercevoir, laquelle dans beaucoup de cas manque très évidemment. Surtout il m'a semblé qu'on avait porté trop loin la recherche d'allusions libertines. Il y a peu d'expressions, innocentes en soi, que l'usage des goujats n'ait tournées à des sens de ce genre: en sorte qu'avec un peu de recherche, on n'aurait pas de peine à réduire Villon, ou tout autre, en chiffre obscène. J'ai évité ce vain jeu, me contentant de reconnaître les libertés où elles étaient, et prenant le reste au sens des honnêtes gens, qui est le bon, puisque, excepté les ballades en jargon, le poète n'a fait entendre nulle part qu'il travaillait pour la canaille. J'ajoute que là où l'allusion échappe, je l'ai dit, afin d'ôter de doute le lecteur, et de mieux faire briller les passages éclaircis.

En ce qui concerne l'explication du sens, j'avais d'abord songé à n'annoter que les mots, au moyen d'un renvoi pour chacun de ceux qui sont hors d'usage, ou qui ont changé de sens. Puis je me suis aperçu que cette sobriété, qui conviendrait à un ouvrage en prose, demeurerait au-dessous des besoins d'un poème, où la syntaxe même offre des diffi-

cultés, tant par la construction que par la vivacité le plus souvent imprévue du tour. La plupart du temps ce n'est pas le mot, mais la phrase, qu'il faut expliquer. J'ai donc abandonné le système des renvois, et rattaché mes notes au texte par le numéro des vers, que je puis mettre ainsi, tout ou partie, en français moderne tout à mon aise. Cela en quantité d'endroits fait un commentaire pareil à celui dont Léopardi, annotant Pétrarque vers à vers, a accompagné son poète, le rendant par là facile à des lecteurs à qui auparavant les formes, les tours, les intentions rapides, délicates, fugitives, en dérobaient le sens.

Assurément beaucoup de mes lecteurs trouveront du superflu dans les explications que je donne, et peut-être se plaindront que je les instruis de ce qu'ils savent. Mais qu'ils considèrent que je m'adresse à un public très étendu, où tout le monde n'est pas prêt pour une pareille lecture. Puis chez les lecteurs même instruits et informés de littérature, combien d'erreurs prévalent concernant l'ancienne langue ! Combien de contresens circulent sur des auteurs qui ne sont pas même aussi anciens ! Ce qu'on croit superflu sera parfois nécessaire. Enfin ce qui, n'étant qu'assez pour l'un, sera de trop pour l'autre, ne fera de mal à personne, puisqu'on n'aura qu'à le passer s'il y a lieu. « Ceux qui me reprennent, disait Léopardi, du trop grand nombre de mots et de passages que j'explique, ont raison, s'ils regardent ce commentaire comme fait pour eux : mais s'ils le regardent comme s'adressant à tous, même aux enfants à l'occasion, et finalement aux étrangers, ils ne doivent pas me blâmer d'être utile à ceux-là, sans incommodité des autres, qui ne sont pas forcés de lire l'explication de ce qu'ils entendent. » Pour toutes ces raisons j'ai cru ne pouvoir trop donner à la précaution en fait de langue ; j'ai craint l'excès moins que l'insuffisance.

*
* *

Pour établir le texte que je donne au public, j'ai fait usage des meilleures éditions, celle de M. Longnon, celle de M. Foulet, celle de M. Thuasne, et des corrections apportées par Gaston Paris et par M. Pierre Champion. Je ne me suis pas astreint à suivre les leçons d'un seul. Là où ils différaient, j'ai choisi l'un ou l'autre selon que leur parti m'a paru justifié. Dans tous leurs différends d'importance, j'ai donné les raisons de ce choix. Quelquefois je n'ai suivi

aucun d'eux, m'appuyant sur les sources seules, passant outre à celles-ci mêmes, là où j'ai cru qu'il y avait lieu.

Un critique éminent, le plus accompli du siècle, Reynhold Dezeimeris, estimait que la critique ne doit pas aller sans exégèse. Jusqu'à présent le texte de Villon a eu surtout affaire à la première. Les éditeurs n'ont donné d'attention aux nécessités de sens qu'en second; le principal de leur effort allant à bien lire les manuscrits, à en extraire au complet les variantes, à les conférer exactement, à en mesurer l'autorité. A cet égard l'œuvre a été parfaite, le soin et le discernement ne sauraient aller plus loin, et nous pouvons considérer qu'on n'avancera pas davantage. Ce serait assez si, cette tâche accomplie, il ne restait trop de passages où le sens du texte cloche. En plusieurs endroits le contresens, la contradiction, le non-sens sont au point de gêner la lecture. Ce sont autant de taches qui déshonorent l'ouvrage, et qu'on doit souhaiter d'effacer.

Pour cela il faut à la critique faire succéder un autre genre d'efforts. L'autorité des manuscrits n'est pas tout. On s'y est peut-être trop attardé. Ce qu'on a essayé d'exégèse n'est allé qu'à les justifier. Ces passages inintelligibles sont évidemment corrompus; cependant il n'en est pas un seul que quelque commentateur n'ait tenté d'expliquer, au péril du bon sens parfois, et même de la syntaxe: en sorte que ce labeur n'était pas seulement vain, mais risquait de nuire. Réduite à ce rôle négatif et purement conservateur, traitée en esclave de la critique, l'exégèse n'est plus qu'une sophistique. A Chénier, à Virgile, à Régnier, à Ausone, Dezeimeris a appliqué au contraire une exégèse positive, qui mériterait de faire école, pour ses excellents résultats. Je n'ai ici la prétention ni d'égaler un pareil modèle, ni d'atteindre la certitude partout où se trouvent de ces difficultés. Du moins le point d'où part mon effort est certain, à savoir l'impossibilité de s'en tenir en ces endroits aux leçons actuelles.

Aucun des manuscrits de Villon n'est original. Aucun ne saurait passer pour un de ceux que le poète aurait donnés en don, ou que les libraires (en un temps où l'imprimerie n'était pas pratiquée) auraient mis dans le public, de son temps ou peu après sa mort. De tels manuscrits ont certainement existé; ils manquent; nous n'en avons que les copies tardives, comme il paraît à l'écriture. La première impression des œuvres de Villon est de 1489; les manuscrits qui aident à la corriger ne sont certainement pas plus anciens. Entre l'original et eux, c'est donc un intervalle de trente ou quarante ans. Cela empêche de les tenir pour irréformables; cela autorise, quand aucun d'eux ne fournit une

leçon raisonnable, à accuser le copiste d'erreur, et à proposer le changement du texte.

Reste à imaginer en ces endroits comment l'erreur s'est produite, soit par la confusion du son, s'ils sont dictés, soit du caractère s'il sont lus. D'une façon ou de l'autre, l'erreur doit être vraisemblable. Ce qu'elle donne doit ressembler à ce qu'elle estropie. Quand cette ressemblance est prochaine, la correction touche à la certitude. Partout où je n'ai pu la garder, je ne donne ma leçon que comme probable quant au sens. En quelques endroits ce sens même m'a manqué, et je n'ai prétendu qu'indiquer dans quelle direction il y avait lieu de chercher.

Outre les variantes dues à des fautes, les manuscrits contiennent des versions différentes, dont les unes, tenant à des vers refaits, n'ont pas à être conservées. D'autres portent l'empreinte originale, et peut-être émanent du poète. J'ai mis celles-là en note au bas des pages.

J'ai donné les ballades en argot ou *jobelin*, écartées par quelques éditeurs. Il m'a paru qu'une curiosité pareille, unique en son genre, et où ne laissent pas de percer, malgré l'éclipse presque continuelle du sens, des traits tout à fait dignes du poète, n'avait pas de raison d'être omise. Six sont connues par les vieilles éditions; cinq autres pièces manuscrites du même genre sont de plus offertes à la critique. M. Longnon n'a retenu qu'une seule de ces dernières comme œuvre du poète, dont elle porte l'acrostiche. J'en donne deux autres de la Mathe et du Jonc, du Rouâtre aux aguets, que je crois son œuvre. Mouvement, sujet, vocabulaire, tout accuse cette ressemblance, à l'exclusion sensible de deux pièces du même manuscrit, que je délaisse.

Déchiffrer ces ballades n'est possible qu'en partie. J'ai usé pour cela du glossaire essayé par M. Longnon, et des documents publiés dans *les Sources de l'argot ancien*, de M. Sainéan, en y joignant mes réflexions. Comme c'est la première fois qu'un commentaire suivi accompagne cette partie de l'œuvre, je m'excuse auprès du lecteur de l'imperfection qu'il y trouvera.

VIE DE VILLON

Villon naquit à Paris au mois d'avril de l'année 1432. Ses parents étaient gens obscurs; il ne tint d'eux ni renom ni héritage, pas même le nom qu'il porte dans la postérité. Celui de son père est incertain : on sait que c'était Montcorbier ou Desloges. Le nom de Villon vint au poète de la personne qui prit soin de son enfance, à cause de la détresse paternelle sans doute, de la pauvreté dépeinte dans la ballade où Villon fait parler sa mère, élevant sa prière à la Vierge.

Anatole France, à qui ces vers ont certainement inspiré le personnage de la mère de Tournebroche dans la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, a tracé tout au long le portrait de ces petites gens du temps passé. C'est dans ce milieu qu'il faut se représenter, sous Charles VII, un an après le procès de Jeanne d'Arc, la naissance de notre poète. Là s'écoula sa petite enfance. Les années suivantes se passèrent en lien d'Eglise, à Saint-Benoît le Bétourné, rue Saint-Jacques, où sept chanoines tenaient collégiale. On ne sait à quel titre Guillaume de Villon, l'un d'eux, prit auprès de lui l'enfant « levé de maillot », l'entourant de soins si attentifs que Villon l'appelle son « plus que père ». Il n'est pas sûr que les chanoines de Saint-Benoît aient entretenu des écoliers chez eux; mais quelques-uns enseignaient comme maîtres de la faculté de *décret*, ou droit canon, dans les écoles qui se tenaient au Clos Bruneau et au collège de Cambrai, de l'autre côté de la rue Saint-Jacques, à l'endroit du Collège de France d'à présent.

François Villon grandit au milieu des écoles. Grâce au secours apporté par son père adoptif, il fut écolier dès quinze ans. En mars 1449, on voit qu'il fut reçu bachelier; trois ans après, en 1452, le 4 mai et le 6 août, le cours régulier des études faisait de lui un licencié et maître es arts.

Il rimait déjà; il lisait les poètes : les citations ou les imitations qu'il en a semées dans ses œuvres, prouvent qu'il les avait pratiqués. Un épithalame composé pour Robert d'Estouteville, plus tard prévôt de Paris, dont le mariage eut lieu en 1447, montre que dès l'âge de quinze ou seize ans Villon fit preuve de poète. Si cette pièce est sans retouches, s'il l'a écrite alors telle qu'elle nous est parvenue, il faut avouer que si jeune encore, il montrait de rares talents. Mais poésie n'est pas un métier, et il est probable que le chanoine le destinait à autre chose.

La faculté des arts servait d'entrée aux autres. Muni des diplômes qu'elle donnait, les écoliers passaient soit en théologie, soit en décret, soit en médecine. Sous ce nom d'arts s'enseignaient entre autres, la grammaire, la rhétorique et la philosophie; Villon dut passer de là à quelque application qui lui préparât un moyen de vivre. On devine aisément laquelle, car il ne parle de médecine nulle part, il se défend d'être maître en théologie; au contraire quantité de passages dans ses œuvres montrent qu'il savait le droit : ainsi selon toute apparence, c'est en décret qu'il étudia. Elevé parmi les maîtres qui enseignaient cette science, cela n'a pas lieu de nous étonner.

De ces années du poète on ne sait pas autre chose. Sans doute il continuait de rimer, songeant peu à retenir une veine qui se montrait si pleine de promesses. Des pièces de lui coururent apparemment dans les écoles, peut-être même dans le monde, grâce au chanoine Villon, dont les relations pouvaient s'y plaire.

Le règne de Charles VI, terminé dans le malheur, avait cependant laissé le souvenir d'un grand progrès de la vie de société en France. La poésie, quoique médiocre, y avait eu un public, qui après les épreuves subies par le pays, ne demandait qu'à se reformer. Alain Chartier vivait encore. Il avait brillé sous l'ancien règne, et le souvenir de ses succès avait de quoi tenir les curieux en haleine. Seulement ce n'était plus les mêmes sortes de personnes. L'œuvre de Villon même en témoigne; elle nous dépeint un monde nouveau, où l'importance des nobles, décimés sur les champs de bataille, compromis par la guerre civile, était rivalisée par des puissances nouvelles, les mêmes qui travaillaient avec la monarchie au rétablissement du royaume.

C'était les magistrats et les gens de finance. Ils prirent alors une importance qu'on ne leur avait jamais vue, et dont Villon même est témoin, quand en fait de grands de l'époque il va prendre pour exemple les personnes de ces deux états, et que pour peindre un homme richement vêtu, il le dit « vêtu en président ».

Financiers, gens de justice, font l'objet de la plupart des allusions semées dans ses œuvres. Pour des raisons particulières, il avait vue sur les derniers. Le monde des professeurs de droit, au milieu duquel il vivait, touchait à celui du parlement. Les relations privées des chanoines de Saint-Benoît étaient tournées du même côté. Guillaume de Villon, père adoptif du poète, connu personnellement Jean Delahaye dit Piquet, maître de la Chambre aux deniers, officier de la maison du roi. Il fréquentait plusieurs

des officiers de police exerçant leur charge au Châtelet. Marcel Schwob nous l'a fait voir dînant avec eux à la table de Jacques Séguin, prieur de Saint-Martin des Champs, l'une des grosses prébendes de Paris.

Les amitiés nouées par Villon lui-même parmi la jeunesse du temps touchaient à ces personnes. Itier Marchand, Jean Lecornu, René de Montigny, Jacques Raguier, étaient fils de magistrats, de financiers, d'officiers de la maison du roi. Telles sont les causes qui ramènent la satire du poète sur cette partie de la société. Il retrace de ces gens les vices et les travers; en même temps on ne saurait dire qu'il en méconnaît la grandeur. Il en connaît le mérite et l'importance. Il en a ressenti la majesté bourgeoise, la même que Jean Fouquet, son contemporain, a exprimée en peinture dans le portrait de Jouvenel des Ursins, qui est au Louvre.

Villon n'épargne pas les gens d'Eglise; mais les brocards qu'il leur destine ne tiennent pas à leur caractère, ils ont pour cause quelque fonction qui les expose à la critique. Chez les moines seulement, le renoncement qu'ils professent, mis en contraste avec les mœurs faciles dont un des lieux communs de la satire les accuse, fournit aux railleries qu'ils encourent. Moines à part, on ne voit de vivacité au poète que contre les chanoines de Notre-Dame, qui se donnaient le tort à ses yeux de disputer certaines prérogatives à ceux de Saint-Benoît. Un trait en outre touche peut-être à ces querelles : c'est que les prêtres par qui Villon fut élevé avaient tenu pour le roi au temps des guerres civiles, contre la faction bourguignonne, où s'attachaient ceux de Notre-Dame. Cette situation serait en partie cause de la mention glorieuse que le poète fait dans ses vers, de Jeanne d'Arc et de Duguesclin, soldats de la maison de France.

Lors du serment prêté par les bourgeois de Paris à Jean sans Peur, chef du parti anglais, en 1418, un seul chanoine de Saint-Benoît s'y présenta; et quand fut entamé le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, les deux notaires qu'on y voit employés étaient Denis Lecomte et François Ferrebourg, chanoines de Saint-Benoît l'un et l'autre.

* * *

Si tant est que Villon étudia en décret, s'il s'employa un temps au service du Palais et de l'officialité, cet état ne lui dura pas longtemps. Depuis sa vingt-quatrième année, sa vie se montre affranchie de toute occupation régulière; son histoire n'offre plus que des actions blâmables, que suivirent des malheurs inouïs et mérités.

On en trouvera la cause dans la vie dissolue que menaient alors les écoliers de Paris, et dont le récit peut paraître incroyable; la gamme extravagante des faits qui la composent ne se bornant pas aux tapages joyeux, aux processions burlesques, aux mystifications brutales ou malicieuses; elle va jusqu'à la dégradation et jusqu'au crime. Pour diminuer l'étonnement que cela cause, il faut considérer que l'Université, indépendante de la police du roi, assumait elle-même la répression des méfaits de ses écoliers. Ils ne relevaient que du recteur. De là venaient des contestations pour la connaissance des délits entre elle et le prévôt de Paris, qui suspendant le cours de la justice, aidaient les coupables à échapper. Ainsi l'impunité augmentait le désordre.

Villon, dans le Grand Testament, parle d'un roman du *Pet-au-diable*, récit de certaine échauffourée menée en 1451 par les écoliers de Paris, qui s'en allèrent déterrer près de la tour du Pet-au-diable, qui touchait à l'Hôtel de ville, une borne appartenant à la propriété de la demoiselle de Bruyères, et l'emportèrent sur le mont Saint-Hilaire, au bas de la présente rue de l'Ecole polytechnique, où le prévôt l'alla réclamer. Cette pierre avait été couronnée de romarin, et les écoliers dansaient autour. Quarante d'entre eux furent arrêtés, puis rendus, au milieu de violences échangées entre les étudiants et le guet. Le recteur, qui rentrait après sa cause gagnée, faillit être percé d'une flèche; un bachelier fut tué par un sergent, dit-on.

A ces sortes d'enlèvements se joignait celui des enseignes, que les écoliers décrochaient et qu'ils portaient en procession, avant de les faire servir à quelque cérémonie, comme le mariage de l'Ourset et de la Truie qui file, qu'on fit célébrer par le Cerf, après quoi le Papegaud devait être donné à l'épousée en cadeau de noces. Ces descentes des écoliers en ville avaient lieu dans un grand tumulte, accompagné de divers pillages. Les habitants mettaient le nez aux fenêtres, et les écoliers criaient : tuez! tuez!

Contant un demi-siècle plus tard les aventures de son Panurge, Rabelais a retracé quelques-unes de ces scènes dans les inventions qu'il lui prête : comme tantôt de faire rouler du haut de la montagne Sainte-Geneviève un tombeau sur le guet qui montait, tantôt de semer sur le passage du guet une traînée de poudre à canon, à laquelle on mettait le feu, « et puis, dit-il, prenait son plaisir à voir la bonne grâce qu'ils avaient en fuyant ».

Le rôle que jouaient les enseignes dans ces farces, qui fait un trait original du temps, aide à comprendre le soin que prend Villon dans les deux Testaments, de les léguer

aux gens en si grand nombre. Car ce qu'il lègue n'est pas les maisons où pend l'enseigne, cabaret, tripot ou demeure privée, mais l'enseigne seule, que le jeu des écoliers faisait regarder comme une pièce rare, qu'on ne ravissait pas sans combat, et qui partant pouvait servir à des cadeaux.

Une sale débauche était jointe à tout cela. Autant qu'en noms d'enseignes, les vers de Villon abondent en adresses de filles prostituées, lesquelles n'y paraissent pas seulement par incidence, à titre de divertissement; non, leur vie est dépeinte, leurs intérêts sont débattus, des préceptes sont rimés à leur usage, par une espèce d'ignoble transposition de l'Art d'aimer, à laquelle les références précises, l'indication circonstanciée des bouges, ajoutent un caractère de cynisme consommé. L'ordure morale ne saurait aller au delà.

On ne peut assurer que tous ceux qui s'y livraient y aient joint le larronnage et le proxénétisme : mais ils ne devaient pas en être fort éloignés, puisque Villon a pu y tomber sans soulever de son temps l'indignation. Du moins il n'y a pas de preuve qu'il en ait recueilli beaucoup de blâme, et Marot et Rabelais, qui cinquante ans plus tard ont parlé de lui, soit comme gai compagnon, soit comme excellent poète, s'expriment à son sujet avec indulgence. Marot ne fait qu'une allusion rapide à « l'art de la pince ou du croc » qu'il pratiqua, et Rabelais n'en dit pas un mot. Quant au poème des *Repues franches*, dont le métier de voleur fait le sujet, et où Villon en est déclaré le maître, il n'en retient que la plaisanterie, et ce n'est pas encore de ce côté qu'on trouvera rétablis les droits de la morale. Colletet, au ^{xvii}^e siècle, fut le premier à les réclamer. Plus anciennement et à l'époque même, il faut croire que ces mœurs infâmes ne faisaient pas trop dispartir avec la vie commune des écoliers.

Le premier éclat sinistre qu'elles aient jeté dans celle du poète, fut le meurtre de Jean Chermoie ou Sermoise, prêtre, commis par lui le jour de la Fête-Dieu (1455). Il avait alors vingt-trois ans.

Logé sans doute encore au cloître Saint-Benoît, c'est là que, se trouvant avec deux compagnons et une fille, il entra en rixe avec Sermoise et le tua. Dans la supplication par laquelle il fallut demander rémission de ce crime, il dit n'avoir fait que se défendre contre l'autre, qui le poursuivait la dague à la main. Vraie ou fausse, cette excuse n'empêchait pas qu'il n'encourût le gibet. D'abord il eut à se cacher, et c'est sans doute alors que par défaut de ressources notre poète se fit larron.

Il y avait alors en Bourgogne une compagnie de détrousseurs publics, qui se nommaient compagnons de la Coquille,

ou Coquillards. Elle succédait aux fameux Ecorcheurs, formés de soldats licenciés à la suite du traité d'Arras en 1435. Elle en recueillit les débris. Grossie d'enfants perdus de toutes les classes sociales, elle s'étendit jusqu'à Paris, où deux amis de Villon, René de Montigny et Nicolas de Cayeux, étudiants comme lui, étaient de la bande. Villon sans doute en fit partie ; on ne sait quand il y entra.

Les pièces du temps donnent de curieux détails touchant ces malfaiteurs, à propos d'un procès mené contre eux à Dijon en 1455. Nous apprenons par l'instruction qu'il y avait parmi eux des « crocheteurs d'huisseries, arches et coffres », d'autres « qui dérobaient les gens en changeant or à monnaie et monnaie à or », d'autres « qui vendaient faux lingots et fausses chaînes », d'autres « qui engageaient fausses pierreries au lieu de diamants, rubis et autres pierres précieuses », d'autres « qui se couchaient en quelque hôtellerie avec quelque marchand, et se dérobaient eux-mêmes et ledit marchand, et avaient homme propre auquel ils baillaient le larcin, et puis se complaignaient (*portaient plainte*) avec le marchand dérobé », d'autres enfin adonnés à d'autres services : tous rapportant l'argent de leurs prises, et le mettant en commun sous la conduite d'un chef, nommé roi de la Coquille. Chaque catégorie portait un nom. Les *crocheteurs* crochetaient les serrures, les *vendangeurs* coupaient les bourses, les *esteveurs* changeaient à faux aloi, les *planteurs* plaçaient les pierreries fausses, les recéleurs se nommaient les *fourbes*, et le mot a passé dans la langue, les *bef-fleurs* amorçaient le jeu où s'exerçait leur tricherie.

Cependant le procès de Villon s'instruisait. Nous ne savons positivement quelle sanction s'ensuivit. M. Longnon croit à une sentence de mort de la prévôté, que le parlement réforma. Il y aurait eu une première procédure de condamnation et d'appel, distincte de celle qui donna lieu à la ballade de l'Appel, moins sûrement à celle des Louanges à la cour.

Ces deux et les cinq autres qui forment le Codicille mis à la suite des Testaments, et dans lesquelles on voit Villon en butte à la prison et au gibet, souffrent d'incertitude pour la date, parce qu'il encourut plus d'une fois l'un et l'autre. Mais aussine sommes-nous pas forcés de croire que la ballade des Pendus ait été rimée dans ces circonstances mêmes, quoique Villon s'y donne la parole. Il a pu l'écrire ensuite. Tout ce qui ne marque point un fait se date à volonté, et il n'y a en ce genre que quatre pièces : le quatrain où il dit qu'on va le pendre, l'Épître à ses amis, où il se dit en prison, les Louanges à la cour, et l'Appel.

Supposé donc à cette époque une première absolution de la cour, Villon, exempt de la peine capitale, aurait demandé la rémission dont les archives nous gardent le texte. Cet acte, en lui remettant toute peine afflictive, le condamnait à sortir du royaume.

C'était au commencement de 1456. On pourrait croire que Villon se fût amendé. Cependant l'année n'était pas écoulée qu'il se rendait complice d'un nouveau crime, commis à Paris même en dépit de la sentence qui le condamnait à partir. Soit qu'il eût différé d'obéir à l'arrêt, soit qu'il fût rentré en secret avec la connivence de la bande, il put, aidé de Nicolas de Cayeux et de quelques vauriens de même espèce, forcer l'entrée du collège de Navarre, et dérober cinq cents écus d'or appartenant à la Faculté de théologie, qui étaient gardés dans la chapelle.

Le coup fait, il s'enfuit, sans doute pour échapper aux poursuites encourues de ce méfait nouveau. Lui-même dans le Petit Testament, a dit qu'il allait à Angers, et les publications d'archives ont révélé qu'il avait dans cette ville un oncle moine, dans l'abbaye duquel il comptait s'introduire pour voler.

* * *

Le bannissement auquel se soumettait Villon, et dont nous ignorons la durée, le retint effectivement six ans, et non pas même hors du royaume. Pendant six ans il courut les provinces, séparé de son milieu parisien, abandonné le plus souvent sans doute à la compagnie des Coquillards, commettant avec eux des brigandages, qui font qu'à deux reprises il alla en prison, parfois éprouvant le bienfait de la protection de quelque grand, que lui valaient ses talents, car il rimait toujours.

Il n'est pas sûr qu'il ait été l'auteur de ce roman du Pet-au-diable dont il a parlé, ni même qu'aucun ouvrage de ce nom ait réellement existé. Il fit paraître en quittant Paris les trois cents vers du Petit Testament, qui se mit aussitôt à courir. Dans ce poème il conte son départ, auquel il donne pour cause des peines d'amour. Ce fut la version avouée de cette absence, inventée pour couvrir devant le public son infamie. Peut-être aussi quelque querelle de ce genre eut-elle part à ce qui se passa.

Dans la vie honteuse qu'il menait, on a peine à croire que Villon ait pu connaître de grandes amours. Cependant quantité de vers, où il exprime ce sentiment, ont un accent vif et touchant, et lui-même prétend dans ses œuvres au caractère de poursuivant. Dans le Grand Testament comme dans

le petit, il se plaint d'une maîtresse tendrement aimée, dont il aurait enduré les rigueurs. Il se peut qu'il dise vrai.

Par malheur, ce qu'il en conte n'est pas net. Tantôt il se plaint de n'avoir reçu de cette maîtresse que des refus, tantôt il se lamente d'une rupture, qui suppose des feux couronnés. Du Petit Testament il est au moins certain qu'on peut inférer quelque chose. Il y est dit qu'au congé qu'il reçut de la dame, le poète fut obligé de partir. Cela n'est pas inconciliable avec l'effet certain des poursuites de police. Villon peut avoir espéré que sa maîtresse le cacherait, elle a pu s'y refuser, il a pu s'indigner de ce refus, qui démontrait l'indifférence. De la sorte son départ aurait été forcé, moralement par le désespoir, physiquement par l'impossibilité où il aurait été mis d'échapper.

Quant à la femme qui serait en cause, nous ignorons tout d'elle et même son nom. Une autre se nommait Marthe. Elle est en acrostiche dans une ballade élégie, de texte fort maltraité, insérée au Grand Testament. Ce nom ainsi placé est une preuve que Villon l'a aimée, puisque l'élégie se plaint de ses rigueurs, dans le commun style de ces pièces-là. Quant à savoir si Marthe se laissa toucher à la fin et qui elle fut, cela n'a pas été possible. Sans doute après ses premiers crimes il avait fait ménage avec la grosse Margot, logée au cloître Notre-Dame, où peut-être il se cacha d'abord sous le personnage abject d'associé d'une fille et de ses profits. Ainsi s'accumulaient sur lui tous les divers genres d'ignominie. Les poursuites et l'exil durent avoir pour effet de rompre ces liens comme tous les autres.

Durant le temps qu'il passa en province, on n'a pu débrouiller le détail du vagabondage de Villon. On croit qu'il fut à Blois, où Charles, duc d'Orléans, protecteur des poètes et poète lui-même, ouvrit précisément en 1456 un concours de ballade sur ce vers :

Je meurs de soif auprès de la fontaine.

Une ballade du poète qui commence ainsi, fut certainement écrite à cette occasion, quoiqu'on ne puisse pas donner le détail de la rencontre. Le prince, alors âgé de soixante-cinq ans, n'eût pu manquer de le distinguer. Cela n'empêche pas qu'un peu plus tard Villon fut condamné à mort à Orléans par la justice du duc. La naissance d'une jeune princesse sa fille, Marie, sœur de Louis XII, qui fut la mère de Gaston de Foix, le fit gracier.

Villon alla aussi à Bourges, puis sans doute à Moulins, et au bourg de Roussillon en Dauphiné, fief du duc de

Bourbon, qui avait à Moulins sa capitale. Il est certain que ce prince le protégeait. C'était Jean II, fils de Pierre que Villon a nommé le « gracieux duc de Bourbon », et aîné du sire de Beaujeu qui épousa Anne, fille de Louis XI. Tel est le charme de la poésie, que dans un abaissement si grand, dans une chute si profonde, ces sortes de protecteurs ne manquaient pas à Villon. Sans doute il leur fut redevable de ne pas payer des derniers châtiments les méfaits d'une telle existence. Dans un rang moindre, il faut compter aussi la faveur de Robert d'Etouteville, prévôt de Paris, et de sa femme Ambroise de Loré, dont il avait fait l'épithalame. Pour un délinquant comme Villon, la faveur d'un chef de police était plus précieuse encore que celle d'un prince du sang.

Après tant de voyages, et sans doute d'aventures, qui en furent la cause ou l'effet, Villon finit par tomber dans la prison de Meung-sur-Loire, où l'évêque d'Orléans, Thibaut d'Aussigny, le retint quelque temps, dans une captivité si rude que le poète n'a parlé de rien avec autant d'horreur et de soif de vengeance. On n'en sait pas la cause. Peut-être était-ce un brigandage qu'il avait commis dans le diocèse, à Montpipeau, en compagnie de Nicolas de Cayeux, qui fut pendu. Quoi qu'il en soit, cette deuxième prison du poète témoigne de la vie qu'il mena tout ce temps, vie de larronnage à main armée. Une partie de son œuvre contribue à nous la mettre sous les yeux : à savoir les ballades rimées dans le *jobelin* ou jargon des voleurs ses camarades ; pièces composées presque uniquement d'exhortations à cette espèce de ne pas se laisser prendre et d'éviter le gibet. La mort infâme de Nicolas de Cayeux, ancien écolier comme lui et son compagnon depuis la jeunesse, avait rempli le poète de peur et de mélancolie. Il en a rimé l'allusion dans les ballades en jargon, et dans un passage du Grand Testament.

Un hasard heureux le tira des prisons de Meung. C'était l'année 1461, première du règne de Louis XI, dont l'entrée dans la ville le fit mettre en liberté. Le Grand Testament fut écrit l'année même. Le thème du petit y est repris, en plus de deux mille vers cette fois, et avec des perfections nouvelles. C'est l'œuvre maîtresse de Villon.

Le grand nombre d'allusions familières aux choses et aux gens de Paris qui s'y trouvent, avaient établi le préjugé qu'elle fut écrite dans cette ville ; M. Longnon a prouvé qu'il faut la mettre avant son retour : le poète y ayant laissé passer des traits que des changements récents devaient faire corriger, s'il avait été sur les lieux. Son exil durait encore. A la fin de 1462 seulement, au mois de novembre, les pièces d'archives prouvent qu'il était à Paris.

* * *

Elles font voir en même temps qu'il était en prison, comme si désormais tous les moments de sa vie, tous ses déplacements devaient avoir pour cause ou pour conséquence cette circonstance patibulaire. Il y était sous l'inculpation de vol, peut-être à tort. On allait le relâcher, quand le vol du collège de Navarre, commis six ans auparavant et dont l'insurrection enfin achevée venait de le faire trouver complice, faillit être cause de l'y garder. La Faculté de théologie, que ce vol dépouillait, s'opposait à ce qu'on le délivrât. Pour lever cette opposition, il fallut que Villon promit cent vingt écus, dont fut caution sans doute un de ses protecteurs, le duc de Bourbon ou quelque autre.

Villon revint au cloître Saint-Benoît, avec promesse de s'amender peut-être, car si le chanoine Villon l'y reçut, il faut bien qu'il ait marqué du repentir. Mais on n'en vit pas les effets. Sa vie infâme recommença.

La dernière mention qu'on ait du poète est le récit d'une rixe à laquelle il fut mêlé, et qui explique qu'une fois de plus il ait encouru la potence. Cette fois, mention d'archives nous reste de la peine capitale qui fut prononcée contre lui : « être pendu et étranglé. » Après six ans d'absence il ne revoyait Paris que pour y commettre les mêmes méfaits, risquer les mêmes châtiments, attirer sur lui le même déshonneur.

M. Longnon a cru que cette sentence n'était qu'un rappel de celle de 1455. Cela ne serait pas impossible en soi : mais il n'y a pas de raisons qui obligent de le croire. La balade de l'Appel ne peut appartenir aux commencements de la carrière du poète ; elle accuse sa maturité. La plus forte raison de la reculer jusqu'en 1455 était que Garnier, à qui le poète s'adresse, ne fut clerc du guichet de la Conciergerie que jusqu'en 1559 ; mais comme ensuite il le fut au Châtelet, il suffit pour tout accorder, que Villon ait fait au Châtelet sa prison. La mention de la sentence dont je fais état ici, se trouve au journal des Greffiers de la Tournelle, janvier 1463. La rixe est contée dans le texte d'une rémission accordée à un des complices. Supposé même que l'une ne soit pas la cause de l'autre, la sentence reste.

Comme celle de 1455, cette sentence obtint rémission. L'appel à la cour qui dut suivre et la sentence d'absolution ne sont attestés par aucune pièce ; une rémission au profit

du poète, pareille à celle de l'ancien crime, trouve mention dans le document même qui signale la condamnation. Une fois de plus nous sommes sûrs que Villon fut acquitté. La ballade de l'Appel en exprime sa joie avec une étonnante éloquence.

C'est le dernier fait de son existence. Comme l'ancienne rémission, la rémission nouvelle le condamnait au bannissement. Le temps de la peine est marqué : c'est dix ans. Villon prit-il le chemin de l'exil ? Mourut-il en province française, ou même avant d'avoir quitté Paris ? On l'ignore. Mais le silence que les documents gardent ensuite sur sa personne, l'absence de toute pièce dans son œuvre qui force à prolonger son histoire, font croire qu'il mourut peu après, sans doute en 1564. Il était âgé de trente-deux ans.

Dans le laps d'une vie si courte, agitée de tant de désordre, cet extraordinaire personnage laissait à la postérité l'œuvre d'un des plus grands poètes français.

Note. — L'opinion a fini par s'accréditer que la mère de Villon habitait dans le voisinage des Célestins et qu'elle y allait à la messe. Elle est pourtant sans fondement. Marcel Schwob l'appuyait de ce que Villon fait dire à sa mère dans sa prière :

Au moûtier vois dont suis paroissienne
Paradis peint où sont harpes et luts
Et un enfer où damnés sont bouillus.

Moûtier, dit-il, c'est monastère, et entre tous, les Célestins, où il y avait en effet une peinture du Paradis et de l'Enfer. Mais ce sujet, certainement peint en vingt endroits de la capitale, n'en peut faire reconnaître aucun, et *moûtier* dans l'usage du temps signifie *église*. Aussi bien n'est-on pas *paroissienne* d'un couvent. Schwob dit que *moûtier* diffère d'*église* parce que le poète écrit ailleurs :

En ces moûtiers, en ces églises.

Cela prouve seulement qu'en cet endroit il assemblait des synonymes.

CARACTÈRE DE VILLON, SA LÉGENDE, SA RÉPUTATION

On a commis beaucoup d'erreurs sur le caractère de Villon. L'intérêt excité par son œuvre d'une part, de l'autre l'habitude prise au temps du romantisme de trouver du mérite

aux gueux et de la grandeur d'âme aux filous, ont inspiré son apologie. De nos jours, l'humilité des aveux contenus dans le Grand Testament a paru assez méritoire pour tenir lieu de vertu au poète. On s'est épris de l'âme plaintive et ingénue qui s'y découvre.

Un exemple vivant, celui de Verlaine, encourageait ce sentiment, parce qu'on y voyait rapprochés le don de poésie et l'existence déshonorée, dont l'assemblage avait semblé un paradoxe dans le passé. Les éloges qu'on donnait à l'un servaient à orner le portrait de l'autre. Il y a de la ressemblance entre leurs destinées; on se complut à la mettre en lumière, à dépeindre le poète moderne comme une résurrection de l'ancien. En Angleterre, une société Villon, *Villon society*, inspirée des principes du préraphaélisme, qui en fait de morale comme de beaux-arts méprise les résultats et ne fait cas que de sincérité, se forma pour porter celle du poète aux nues. Marcel Schwob, écouté dans cette société et sujet au même préjugé, poussa la complaisance jusqu'à représenter Villon en redresseur des torts de son siècle, sans prendre garde que pour jouer ce rôle, il faut une autorité morale sur laquelle Villon ne pouvait compter.

Selon Schwob, le Grand Testament est un « pamphlet social » contre les financiers. Là-dessus il ajoute qu'un pareil caractère reconnu dans l'ouvrage, atteste le génie de Villon, parce que, souffrant comme pauvre de l'oppression des riches, précisément alors détestés du public, il incarnait ainsi le sentiment de son siècle, et que le génie d'un poète se reconnaît à cela. Mais il n'y a pas de preuve de ce principe. Vingt poètes ont eu du génie sans participation aucune de leur malheur et des misères du temps; d'autres ont rimé cette participation sans retentissement comme sans talent. Puis, qui dit que le public souffrit des financiers? Ils aidaient à relever l'Etat, et on ne voit pas qu'ils aient été alors l'objet de haines particulières. D'ailleurs ils ne sont pas seuls en butte à la satire de Villon. Les magistrats en ont leur bonne part.

Enfin le poète était-il pauvre? Non pas, quoique ses parents le fussent. Elevé par un chanoine à l'abri du besoin, il fut mis à même d'étudier : sans l'inconduite où il se jeta, il n'eût certainement manqué de rien. Lui-même l'avoue.

Hé! Dieu, se j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs dédié,
J'eusse maison et couche molle.

Il ne faut pas confondre la vie de misère et de profusion où vivent les voleurs avec la pauvreté. Un larron qu'inspirerait la jalousie des riches, ne ferait pas un pamphlet social : celui qui s'avoue, comme Villon, le propre auteur de sa misère, encore moins. Ajoutez que s'il est vrai que gens de robe et financiers composent le grand monde dans les tableaux qu'il trace, il n'y met pas que du grand monde, mais aussi bien des gens de condition médiocre, jusqu'à des cabaretiers et des archers du guet. Si les riches néanmoins y sont plus apparents, c'est que la richesse, mettant les gens en vue, les expose à des allusions plus fréquentes.

Quant à la sincérité de Villon, est-ce qu'on ne s'aperçoit pas qu'elle est loin d'être entière? Aussi la poésie n'a-t-elle affaire que peu de ce que nous entendons par là. Gaston Paris, qui loue Villon d'une « poésie personnelle » (qu'il appelle même *exhibition*), a omis de faire cette réflexion. En pas un seul endroit de ses œuvres, Villon n'a confessé son meurtre et ses larcins. Qui ne serait informé de sa vie que par ses poèmes, ne le connaîtrait que pour un écolier débauché, déchu jusqu'au proxénétisme; ce n'est que par les archives, par les pièces en jargon, qu'on sait qu'il fut voleur de grand chemin. Le repentir qu'il exprime ne tombe jamais là-dessus.

Gaston Paris explique cet air d'innocence comme l'effet d'une inconscience, dont le préjugé du temps serait cause. « Villon, pour avoir volé et crocheté, dit-il, ne se sentait pas positivement digne de mépris. Cela tient en grande partie à ce qu'alors la morale civile ou mondaine n'était pas séparée de la morale religieuse. » Tous les péchés contre Dieu et l'Eglise étant qualifiés indistinctement de mortels, ce n'en était pas un plus gros de dérober que de faire gras en carême. Il n'en est plus de même aujourd'hui pour un « homme conscient », ajoute le même auteur. Alors « ce que nous nommons honneur n'existait pas ».

Mais cette explication contredit au bon sens. Parce que plusieurs péchés sont qualifiés de mortels, à qui fera-t-on croire que le degré de malice y ait été omis dans le jugement d'alors? où est la conséquence? quelle preuve en allègue-t-on? quand l'Eglise a-t-elle enseigné cela? Et puisqu'elle n'a pas changé son enseignement, où l'enseigne-t-elle? Où voit-on que ceux qui l'écoutent ignorent la différence entre faire gras et voler? Quant à l'honneur, c'est tout le contraire. Jamais le sentiment n'en fut si vif qu'alors. Puis la religion défend plus de choses que l'honneur; en sorte que celui-ci ne peut être regardé comme un principe d'avancement de la morale.

Si Villon ne s'était pas cru digne de mépris pour ses larcins, il les aurait avoués. Non content de les cacher, il les nie. Et comme il n'a omis cependant ni ses prisons ni son exil, qui en étaient la conséquence, il accuse l'injustice des unes, et donne pour cause à l'autre un amour méprisé. Dans le Codicille il avoue qu'il avait encouru le gibet, mais par l'erreur des juges, dit-il.

Quoique fûmes occis
Par justice, toutefois vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis.

Mais quand cette peine arbitraire
On me jugea par tricherie...

La mention de la prison d'Orléans ne lui est matière qu'à l'invective contre celui qui l'y retint; son départ quand il dut fuir Paris après le meurtre du prêtre Sermoise et le vol du collège de Navarre, il en rejette la faute sur sa maîtresse. Ainsi il se jugeait comme nous le jugeons nous-mêmes. Si avec cela il demeurait dans le mal, s'il mêlait une vie criminelle au sentiment des devoirs que la morale impose et des sanctions de la religion, il faut en chercher la raison dans ce fait qu'à une époque de foi universelle, il était inévitable que chez un grand nombre la religion fût plus crue qu'obéie. Des gibiers de potence croyaient en Dieu, ressentaient la peur de l'enfer, ne désespéraient pas du repentir et du pardon.

Religion à part, les plus sublimes leçons de la mort et du sérieux de la vie abondent dans les poèmes de Villon. Parce qu'elles ne l'ont pas amendé, autant vaudrait dire qu'elles n'en avaient pas le pouvoir, et qu'il y a en elles quelque chose qui intéresse l'homme à mal faire : ce que personne n'oserait prétendre.

Du reste, gardons de confondre avec la vie de larronnage du poète, des traits de maraude tels qu'il en avoue dans ses vers. Le cas en est bien différent, quand dans le Grand Testament par exemple, il feint de léguer à un de ses compagnons un canard

Pris sur les murs comme on soulait,
Envers les fossés sur le tard.

Gaston Paris voit là un exemple d'inconscience. « Cela, dit-il, dépassait les limites de la légèreté. » Certainement non. L'indignation est de trop. Si Villon n'eût jamais fait pis, il ne serait pas malaisé de l'absoudre. Il le sait bien. Aussi en dissimulant le reste, se plaît-il à confesser cela,

preuve qu'il distingue le bien du mal, et plus sensément même que celui qui le reprend.

Cependant on insiste. Comment cela peut-il être? Comment des mœurs pareilles n'ont-elles pas empêché une pareille poésie de naître? Comment l'indignité de l'homme n'a-t-elle pas entraîné son esprit, coupé les ailes à sa satire, rompu l'essor d'un sentiment qui monte si haut, qui touche si fort? Et l'on répond qu'il était fait de contrastes, que lui-même a pris soin de se peindre en disant dans une de ses pièces : « Je ris en pleurs. » Là-dessus on imagine un plaisant perpétuel, une espèce de queue-rouge tragique, bouffonnant au milieu des matières les plus graves, et faisant le pied de nez à la misère et à la mort.

Ni les strophes du Charnier Saint-Innocent pourtant, ni la Leçon aux enfants perdus, ni la Complainte du commun trépas et les Regrets de la belle Heaumière n'ont le plus petit mot pour rire. Le quatrain du pendu, deux ou trois bouffonneries de la Petite Epitaphe, qui détonnent au milieu du reste, ne sauraient effacer cela. La plaisanterie sur le défaut d'argent pas davantage, car elle est dans Marot et dans tous nos poètes jusqu'au règne de Louis XIV. En général Villon a parfaitement gardé les convenances des sujets, et rien n'est si uni que son ton sur chaque chose. Il passe du sévère au plaisant, ce qui est bien différent, ce qui dépeint sa souplesse, et qui l'égale à Horace et à Lafontaine, desquels on n'a jamais songé à tracer ce bizarre tableau.

Je ris en pleurs n'est pas un portrait, c'est un coq-à-l'âne, comme l'a remarqué M. Thuasne, dans une pièce consacré à ce genre, et qui en contient vingt autres. Le dessein du poète n'a pas été de s'y peindre, et cela n'exprime pas plus son caractère que : *les un brasier frissonne tout ardent*, n'exprime sa complexion physique.

Au demeurant, pourquoi tant raffiner? Prenons-le tel qu'il est, comme un personnage d'exception. Le caractère de Villon est celui d'un enfant perdu, resté capable au sein d'une abjection profonde, de bon jugement et de sentiments humains. Cela ne suffit-il pas, le goût aidant? Le poète peut feindre bien des choses, pourvu qu'il ait en soi quelque sensation vraie de ce qu'il développe dans ses ouvrages. L'imagination fait le reste.

Quant à la légende de Villon, c'est un autre cas singulier, et qui ne s'est produit qu'à son égard. Sa personne ne fut pas oubliée du peuple. Une réputation lui resta, à laquelle les lettrés n'eurent pas de part : celle non pas de poète, mais de larron. Un témoignage curieux s'en trouve dans ces Repues franches, dont il est le héros, car sur les sept

récits qui les composent, le premier l'a pour principal acteur, et il sert de modèle aux méfaits des six autres.

Repue franche, c'est manger sans payer. Voici comment l'auteur adresse son invocation dans le prologue :

Vous qui cherchez repues franches
Et tant jours ouvriers que dimanches...
Les hoirs de maître Pathelin,
Qui savez jargon jobelin,
Capitans du Pont à billon,
Tous les sujets François Villon...

Il s'agit de leur enseigner à dérober de quoi manger, à l'exemple de Villon, dépeint dans ce qui suit comme procurant à ses compagnons, par divers tours de sa façon, les mets d'un repas l'un après l'autre.

Ceci n'est pas vol à main armée. La même légende qui dans le caractère de Villon rayait le poète, rayait aussi le coquillard. Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodole*, a parlé de lui dans le même sens. Telle était en ce genre sa réputation, que le mot *villoner*, formé sur son nom, avait passé dans l'usage pour dire dérober. Même Fauchet, dans ses *Origines*, croit qu'on ne l'avait lui-même surnommé Villon qu'à cause de ce mot, « un vieux mot, dit-il, qui signifie tromperie ». Ainsi l'idée du vol se résumait en lui.

En même temps c'était l'art de le faire avec adresse, et par analogie, de jouer de malins tours. C'est pour des farces que Rabelais le met en scène, dans deux récits certainement controuvés, contant dans l'un que le poète, s'étant retiré à Saint-Maixent, y fit jouer un jour la Passion en poitevin, et que le sacristain des cordeliers de l'endroit ayant refusé une chape et une étole qu'on lui demandait pour la représentation, il fit courir sur lui ses diables, qui firent tant de peur à la jument du sacristain, qu'elle s'emporta, le traîna et le mit en pièces, si bien que quand elle revint au couvent, on ne put recouvrer du moine qu'un pied, qui demeurait pris dans l'étrier.

L'autre récit est que Villon, étant en Angleterre près d'Edouard V, roi de ce pays, ce prince lui fit voir les armes de France peintes auprès de sa chaise percée, et que Villon répondit qu'elles étaient là à propos, que Thomas Linacre son médecin les avait sans doute ordonnées pour faire l'effet d'une médecine, par la peur qu'elles causaient au roi.

Telle était la légende. Quant à la réputation du poète, l'éclat qu'elle avait jeté de son vivant fut cause que, loin de l'anéantir, sa mort la fortifia. Quelque temps sans doute les allusions semées dans son œuvre la soutinrent; mais l'es-

time était telle que le temps les effaça sans qu'on prît moins de soin de réimprimer le poète. La première édition, parue en 1489, ne fut pas suivie de moins de quinze autres jusqu'en 1532, dans l'espace de quarante-quatre ans. L'année 1533 Marot donna la sienne, pour complaire à François I^{er}, preuve qu'on le lisait à la cour, et la fit précéder d'un jugement accompli.

D'autres éditions suivirent, jusqu'à ce que Ronsard, en détournant le goût de cette veine de poésie, produisit une éclipse dans la renommée de Villon, laquelle se rétablit au siècle suivant, quand l'étoile de Ronsard pâlit. Depuis 1542 on avait cessé de l'imprimer, mais les érudits l'estimaient toujours. Pasquier, dans ses *Recherches sur la France*, lui consacre un chapitre entier, et Fauchet l'appelle « un des plus nobles esprits dont Paris et la France puissent se vanter ». Ce jugement passa aux savants et critiques qui formèrent sous Louis XIII le noyau de la naissante Académie française. Colletet, dans son manuscrit des *Vies des Poètes français*, consacre à Villon un article. La Bibliothèque de Paris conserve un exemplaire des poésies de Villon, corrigé sur l'édition de Marot, d'une main qu'on croit celle de Ménage. Patru, oracle de la génération qui produisit Boileau et Racine, a écrit que le goût de Villon « était aussi fin qu'on pouvait l'avoir en son siècle ».

L'éloge que Boileau a fait de lui dans l'Art poétique, nous demeure comme l'écho de cette estime.

Villon sut le premier dans ces siècles grossiers
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Le goût que Lafontaine avait pour le poète, confirmé par l'imitation qu'il en fait, en est un autre témoignage.

Les recherches d'ancien français menées depuis la fin du règne de Louis XIV, et dont le nombre allait croissant, furent cause de donner de Villon une édition nouvelle, en 1723, que d'autres suivirent à différentes époques. Cependant le goût public n'en était pas touché. Longtemps encore, pour les gens même instruits, Villon ne devait être qu'un nom, rapporté dans les littératures.

Ce n'est que de nos jours que l'attention et le zèle se sont déclarés pour son œuvre, et qu'on a vu renaître autant qu'il est possible, après tant de changements et d'années écoulées, quelque chose de l'ardente estime qui salua le poète en son temps. Cela a tenu en partie aux recherches originales menées depuis trente ou quarante ans sur cette matière si difficile, bien différentes des essais dont on se

contenta jusque-là. Tout le sujet a été repris à pied d'œuvre, biographie, texte et le reste, avec un complet succès.

N'oublions pas au moins que pour se manifester le goût n'avait pas attendu ces lumières. Car le siècle écoulé nous a laissé de Villon un éloge aussi généreux qu'éclairé, émané non pas de Sainte-Beuve, mais d'un poète, vrai juge en ces matières. Théophile Gautier, dans ses *Grotesques*, en est l'auteur. En lui la Muse française renouvelait après trois siècles l'hommage décerné par Marot. L'un et l'autre jugements méritent de nous instruire : je les donne à la fin de cette préface.

L'ŒUVRE DE VILLON

On s'est plaint que la critique ancienne avait méconnu l'œuvre de Villon. La moderne s'est certainement trompée, en noyant son estime dans l'éloge de quantité d'auteurs qui méritent bien moins qu'on en parle. Mettre presque à son rang Charles d'Orléans, le comparer à Rutebeuf, dépeindre en lui le successeur de Châtelain ou d'Alain Chartier, n'est pas seulement manquer à la justice dans le discernement des talents, c'est se condamner à mal entendre une œuvre qui domine de beaucoup la littérature du moyen âge, par le génie du poète et le progrès des temps.

Il y a tout un fatras de littérature rimée, inappréciable pour l'histoire de la langue, que notre siècle a tiré de l'oubli, et qui mériterait d'y rentrer si le goût seul était consulté. Comme il s'étend sur quatre siècles, cela fait un amas prodigieux, dont il importe de distinguer le poète. Plus on l'en rapproche, plus on essaie de l'y faire rentrer, de lui marquer sa place dans cette nécropole, plus mal on se dispose à le comprendre.

Par exemple on a cru se conformer à l'histoire en rattachant au genre de la *sotte chanson* la ballade de la grosse Margot. La sotte chanson est un amusement d'école, où le contre-pied des beautés d'une maîtresse forme un tableau de laideurs accumulées, aussi dégoûtant qu'insipide; c'est une caricature clichée de la poésie galante d'alors. La pièce de Villon est sans rapport à cela. Il n'y est pas dit que Margot soit laide. Ce qu'elle peint n'est pas la difformité, mais l'abjection, et une abjection réelle, exempte de convention et d'exercice scolaire. On a blâmé aussi l'Epithalame, à cause des figures et des délicatesses, qu'on a fait rentrer dans le maniérisme galant des poètes du temps de Charles VI.

Autant vaudrait rabaisser Pétrarque parce qu'il reprend les thèmes de Guido Cavalcanti. En vérité cela est bien différent; le génie met partout sa marque.

La seule œuvre antérieure à Villon qu'on puisse comparer à la sienne, c'est le *Roman de la Rose*, seul poème du moyen âge qu'un moderne lise avec plaisir. Encore ne faut-il parler que de la partie de Jean de Meung, considérable par l'étendue, le talent, la richesse des connaissances et le retentissement. Dans Jean de Meung, Villon trouvait un maître digne de l'instruire; quand il a pris aux autres, ce n'était que des thèmes indifférents.

Théophile Gautier a puissamment remarqué la nouveauté de cette poésie. A le bien prendre, elle accuse la Renaissance, qui avant d'être une floraison nouvelle du goût antique, a commencé par s'engendrer d'une maturité des esprits. Villon appartient aux temps nouveaux. Il fait partie d'une suite d'auteurs antérieurs à la Pléiade, qu'on pourrait appeler les *pré-ronsards* et qui forment la première époque de la renaissance des lettres en France. Ils sont cinq, dignes qu'on les retienne et qu'on les compare entre eux : Villon, l'auteur de l'*Avocat Pathelin*, Marot, Rabelais et Despériers. Leur rapprochement n'est pas une fantaisie d'école; ils se tiennent entre eux par la langue, par le tour, par les allusions transmises de l'un à l'autre, même par des imitations, enfin par le commun oubli où les précipita le succès de la Pléiade; si bien que le discrédit de celle-ci les fit remonter ensemble dans l'estime. Le *xviii^e* siècle les réimprima tous et négligea Ronsard et ses disciples. Il n'y a pas de partie mieux liée aux yeux de l'histoire.

Qui souhaitera de rendre à Villon son dû fera donc bien de s'adresser là et d'en tirer, par la comparaison de l'inspiration et du style, de nouveaux motifs de l'admirer.

On l'a qualifié poète lyrique. Non, son genre, c'est la satire. Ses deux Testaments ne sont pas autre chose. Sur un thème de complaisance, il y enfle des brocards contre les gens du temps. Dante dans son Enfer procède ainsi, et c'est un rapprochement qu'on ne peut omettre de faire; sans aller plus loin, car la satire de Dante est tragique, et l'étoffe qu'il joint est prise de l'épique, tandis que chez Villon elle est prise de l'élégiaque, et que sa satire est comique. Elégie, c'est plainte exhalée soit par la douleur, soit par l'amour. Villon n'est en ce genre surpassé par personne. Pour sa satire, la peine qu'on a à en comprendre les allusions, en diminue pour nous le prix, il y faut un commentaire comme pour Dante; mais ce qui se fait sentir indépendamment de cette aide, c'est la verve qui l'alimente, rapide,

abondante et brillante, riche en images et en vocabulaire, expression d'un génie également admirable.

L'œuvre de Villon ne contient pas trois mille vers. Atteint par la mort à trente ans, il n'a pu laisser davantage. Quelques ballades insérées dans le Grand Testament sont sans doute (comme j'ai dit) ses plus anciens ouvrages, peut-être aussi une partie du Codicille. Le Petit Testament fut sa première pièce d'importance, le grand contient toute l'idée que nous nous faisons de son talent. Ses prisons, ses condamnations ont inspiré les sept pièces du Codicille, où brille surtout la ballade de l'Appel. Une pièce de circonstance, plus longue, célèbre la naissance de Marie d'Orléans. Sept autres sont de sujets divers. Enfin les neuf ballades en argot ou *jobelin* traitent, autant qu'on peut le débrouiller, ceux qui pouvaient hanter l'esprit des larrons membres de la Coquille.

Le corps des deux Testaments est un vers de huit pieds, distribué en strophes de huit vers. Des ballades et des rondeaux de divers mètres y sont insérés çà et là. La ballade est un poème de trois strophes à refrain, parfois redoublées, suivies d'un envoi ordinairement supposé à quelque prince, qu'on ne nomme pas. Le rondeau ramène en coupure, puis en chute de la pièce, deux fois les mots par lesquels il commence. En plusieurs endroits de ses poèmes, Villon a pratiqué l'acrostiche, principalement celui de son nom, servant quelquefois de signature.

La langue diffère peu de celle de Marot, de Despériers et de Rabelais. Elle omet volontiers de déterminer les noms, et pratique l'inversion du régime des verbes, ordinairement privés de leur pronom. Marot y a relevé de « longues parenthèses », effet d'une négligence du poète, qu'il a l'art de rendre agréable. Les proverbes et manières de parler proverbiales, qu'on nommait *reproviens*, abondent chez Villon comme chez Lafontaine, et font parfois difficulté.

La mesure des vers est soignée, régulière, avec une attention fidèle aux apocopes. La rime l'est moins. Comme Lafontaine encore, Villon rime chichement, quoique il tienne compte de l's, marque du pluriel ou non, omis ou maintenu à la rime, et de telles autres finales.

Le Paris du temps revit dans la muse de Villon. Peuple et bourgeois y sont dépeints, à côté de la peinture moins honnête des tavernes et des mauvais lieux. C'est la raison sans doute pourquoi Gaston Paris a cru définir ses talents en le comparant au « moineau parisien ». Mais on ne pouvait plus mal tomber, puisque la variété des tons, l'essor hardi, un vol puissant, une harmonie délicate font le pres-

tige de ses poèmes, et qu'il n'est pas de comparaison classique de cygne ou d'aigle qui ne lui convienne.

LA VERSIFICATION DE VILLON

Villon compose ses deux Testaments de rimes croisées, sans alternance obligatoire de masculine et de féminine. Ces rimes sont ordinairement pleines. Nous n'en pouvons juger toujours, faute souvent de savoir comment il prononçait.

On sait seulement que la prononciation de Paris autorisait la rime de *Marne* et *gouverne*, *Montmartre* et *tertre*, la *Garde* et *perde*, la *Barre* et *erre*, *ardre* et *aherdre*, *part* et *appert*, *âme* et *diadème*, même de *Bretagne* et *d'enseigne*. Marot témoigne que cela avait lieu par un fait inverse de celui d'aujourd'hui, où *a* se prononce comme *è*. *E* se prononçait comme *a*. Paris disait : *gouvarne*, *tartre*, etc.

A tous nos poètes avant la Révolution, l'ancienne prononciation de *oi* en *ouè* avait permis de faire rimer *cloître* et *fenêtre*. La prononciation ci-dessus serait contraire à cet accord, si elle avait lieu ailleurs que devant *r* et les liquides, et il est vrai que *poire* rime avec *barre*. Marot ne manque pas de remarquer dans cette rime l'effet de la même prononciation de Paris. Dans les mêmes conditions que tous nos anciens poètes, Villon n'en fait pas moins rimer *toile* et *telle*, *loir* et *clerc*, *Antoine* et *Seine*, *étroite* et *disette*, *exploits* et *lais*, *moi* et *mai*.

Ces remarques faites, avouons que la rime de Villon n'est pas toujours exacte et quelquefois fait place à l'assonance : assemblant *courge* et *rouge*, *Bourges* et *bouges*, *merle* et *mêle*, *fuste* et *fusse* (feusse), *peuple* et *seule*, *enfle* et *temple*, *dame* et *âne*, *mâles* et *Charles*, *branle* et *tremble*, *prophetes* et *fesses*, *bible* et *évangile*, *règues* et *étreennes*, *groseilles* (écrit *groselles*) et *telles*. Certains philologues estiment, sans pouvoir le prouver, que quelques-unes de ces finales rimaient dans la prononciation, que quelques autres, sans rimer à notre mode, étaient du moins conformes à certaines règles que les poètes suivaient alors. Toujours est-il qu'en vertu de ces règles mêmes, Villon se sera contenté à meilleur marché que nous ne faisons. On a répété qu'il rime richement. Non pas. Ce que les Parnassiens nomment consonne d'appui manque couramment dans sa versification. Il fait rimer *soin* et *coin*, *fuir* et *impartir*, *quelogne* et *besogne*, *père* et *mère*, *pâques* et *Jacques*, *tendre* et *vendre*, *terre* et

querre, canard et tard, signes et gélines, mois et fois, fantaisie et partie, cruel et éternel, méfit et baudit, bureau et tombeau, Héloïs et Denis, Buridan, Rouen et antan, nom et Aragon, perpétuel et coutel, décolla et n'y a, Thibaud et haut, Lecornu et secouru, Saint Gènerou et Poitou, sots et mots, decus et dessus, ho et credo, Grigny et Billy, cuveaux, drapeaux et bordeaux, bluteaux et pourceaux, pays et Paris, passot et pot, Margot et surcot, éclat et état, exil et subtil, bel et Jouvenel, écot et tripot, faim et foin, noir et pouvoir, commun et chacun, vola et loua, va et porta, etc. Il est vrai qu'on trouve chez lui en abondance des rimes fort riches, mais par l'effet de la licence qu'il prend de faire rimer les composés de même origine : *partir, départir, impartir; advient, devient, souvient; chassé, déchassé, pourchassé*; et aussi les mots pareils apparentés : *conseiller* infinitif et *conseiller* substantif, *bruit* substantif et *bruit* troisième personne de *bruire*. Cela est au rebours d'un soin méticuleux de la rime, quoique la poésie n'en reçoive aucun dommage. Aussi bien cela ne doit-il pas compter pour une négligence du poète, puisqu'il s'y adonne si constamment; c'est seulement une facilité qu'il prend. Au contraire le peu de soin s'accuse de temps à autre, dans le même mot répété deux fois : *finer et finer, cœur et cœur, quoi et quoi, volée et volée, dire et dire, change et change, os et os*, qui riment ensemble.

A côté de pareilles libertés, il faut noter l'étonnant scrupule que met le poète à aligner ses consonnes finales, qui lui fait mettre l's, le *z* ou l'*x* du pluriel à des singuliers, en cette sorte :

Enregistrer j'ai fait ces dits
 Par mon clerc Frémin l'étourdis
 C'est d'humaine beauté l'issues...
 Les épaules toutes bossues.
 David le roi sage prophètes,
 Voyant laver cuisses bien faites.
 Ces cheveux blonds, sourcils voutis,
 Ce beau nez droit, grand ne petiz.
 Laboure et fauche champs et prez,
 S'aucunement tu n'es lettrez;
 Assez auras se prends en grez
 D'aucune chose vaussit mieux...
 Je me jugeasse, ainsi m'ait Dieux

Ailleurs c'est l'*x* signe du pluriel qui disparaît, pour s'accorder à un mot qui ne l'a pas.

Beaux enfants vous perdez la plus
 Belle rose de vos chapeau...
 Si vous allez à Montpipeau.

M. Thuasne, qui a examiné ce point, estime que la liberté se prend à la faveur de la confusion laissée par l'ancienne déclinaison française qui mettait l's au cas sujet singulier, et l'ôtait au cas sujet pluriel. Marot semble confirmer cela quand il note ces endroits ainsi : *pluriel pour singulier*; ajoutant même : *à la mode antique*. Il est certain au moins que cette licence va plus loin. Car elle s'étend d'abord aux désinences verbales. Suppression de l'e dans la première personne :

Par la main Thibaud d'Aussigny...
 Qu'il soit le mien je le reni.
 Cuidiez-vous que sous mon capel...
 Comme de dire: j'en appel.

Suppression de l's au pluriel :

Quand mourut n'avait qu'un haillon,
 C'est de quoi nous émerveillon.

Suppression même de la désinence du subjonctif, au point de faire contresens.

Mais toutefois fou s'y fia
 Bien est heureux qui rien n'y a.

Il faut *fiât*, signifiant *fierait*. *Fou s'y fierait* : tel est le sens.

Ensuite les finales substantives : *Etan* pour *étang* :

Dessus rivière ou sur *étan*;
 Mais où sont les neiges d'antan.

Ny pour *nie*

Ne bon bruit que d'homme banni,
 Ne los que dettes mettre en *ni*.

Inversement *Tabary*, ainsi orthographié dans les actes, devient *Tabarie*.

Je lui donne ma librairie...
 Lequel maître Guy *Tabarie*

Je suis comme assuré qu'un passage qui a donné de la difficulté, s'éclaire si l'on tient compte de ces substitutions : *rie* y étant mis pour *ris*.

Leur bonne grâce, mais leur *rie*,
Ne que monnaie qu'on décrie.

Viennent aussi les finales d'adverbes. *Don* pour *donc*, ou pour *oue* (que M. Thuasne démontre être l'orthographe régulière), *rien* pour *riens* (s adverbiale régulière), à *genouillon* pour à *genouillons*. *Sur* s'adjoint l'*e* muet et devient *sure*.

Enfin, cas plus extrême encore, pour cet alignement de la rime, des mots sont refondus. Pouilly devient *Poullieu*, et Louviers. mis en rime avec *vieux*, *Gouvieux*, *mieux*, indique suffisamment malgré les manuscrits que le poète l'avait écrit *Louvieux*, ainsi que l'écrivait M. Longnon.

Il se peut que d'autres mots également transformés ne soient que des variantes autorisées par un usage encore flottant, des prononciations diverses ou indécises ; je n'en fais donc pas état, quoi que les orthographes qui précèdent donnent à penser à cet égard. J'avoue aussi que cela contraste beaucoup avec la négligence constatée ailleurs dans les rimes. Aussi n'en prétends-je rien conclure absolument, je me borne à ces constatations, et à remarquer que ces alignements de finales, même renfermées dans la seule orthographe, n'ont pu être effacées de mon texte, parce que (hors le cas où les copistes en seraient cause) ils tiennent à une intention positive du poète, et intéressent l'idée qu'il se faisait de la versification. En un seul cas par exception, j'ai passé outre, celui de *fia*, que j'ai remplacé (selon notre orthographe) par *fiât*, parce qu'une rime estropiée m'a paru moins grave qu'un contresens.

Quant à la mesure, voici les règles que suit Villon.

Depuis le *xv^e* siècle nos poètes n'ont admis l'*e* muet venant après une voyelle que si une élision empêchait de l'entendre. Villon l'admet sans élision et le compte toujours dans la mesure, excepté quand il tombe à l'intérieur des mots : par exemple dans les futurs de la première conjugaison *muerai*, *paiera*, deux syllabes ; *salueront*, trois. Il n'y a à cela que trois exceptions certaines, v. 120, 1497 et 165 du Grand Testament, que voici :

En mûrté ne me voudraient voir
Ne me tiendraient non une matinée
A menue gent menue monnaie,

et le cas régulier du mot *eaue*, dont l'*e* muet compte dans le Roman de la Rose, et ne compte plus chez Villon. En conséquence je l'ai supprimé partout où une élision ne s'en charge pas.

L'hiatus, ou rencontre d'une voyelle finale avec une initiale, est permis. Selon le besoin du vers, après *ne*, *ce*, faisant hiatus, l'élision peut être omise. Dans les mots comme *ouvrier*, *meurtrier*, etc., le groupe de lettres *rier* précédé de la consonne ne compte que pour une syllabe.

Pour la césure, dans le vers de huit syllabes, le poète n'en a pas de régulière. Dans le vers de dix, la césure est après la quatrième syllabe. Aucun *e* muet non élidé n'est toléré à la cinquième.

Villon use du vers de huit syllabes presque constamment, et toujours quand ce n'est ni rondeau ni ballade. Celles-ci sont en vers de dix le plus souvent. Dans la quatrième du jargon, il y a de petits vers de quatre et même de trois syllabes. La strophe ordinaire du poète est un huitain, avec quatre rimes pareilles, les deux du milieu jointes, les autres alternées, et quatre autres rimant deux à deux, ce qui, en représentant chaque rime par une lettre de l'alphabet, donne *a b a b b c b c*.

Une autre strophe est faite d'un dizain avec trois rimes pareilles dans chaque moitié, deux jointes vers le milieu de la strophe, une isolée au second et au neuvième vers ; les autres vers, 1, 3, 8, 10, rimant deux à deux, en cette façon : *a b a b b c c d c d*.

Une troisième strophe introduit deux rimes plates au milieu de la précédente, portant à douze le nombre de vers ainsi rangés : *a b a b b n n c c d c d*.

Enfin une quatrième strophe a onze vers : elle est formée de la précédente, où l'on met seulement une rime simple au lieu de la première redoublée : *a b a b n n c c d c d*.

Ces troisdernières strophes sont de vers de dix syllabes, et composent toujours des ballades ; la première est tantôt de dix syllabes, tantôt de huit. Sur dix pieds elle ne sert que pour la ballade ; sur huit, elle compose le corps de plus longs poèmes.

L'envoi des ballades a quatre vers quand la strophe est de huit ; six ou sept quand la strophe est de dix ou davantage.

LES ÉDITIONS DE VILLON

L'édition de Villon parue première en 1489, est imprimée par Levet. Les suivantes, sorties de diverses autres presses, contiennent assez de variantes, qui toutes n'étant pas dues à la négligence, prouvent qu'on s'efforçait d'amender l'ouvrage. En 1533 paraît celle de Marot dont les amendements ont fait

loi pour toutes celles qui parurent ensuite, et de nouveau pour celles que le XVIII^e siècle publia. Quoique amendé, le texte restait douteux, corrompu en beaucoup d'endroits; en outre plusieurs pièces demeuraient inconnues et dans les deux Testaments mêmes, 338 des vers qui s'y trouvent aujourd'hui manquaient.

L'abbé Prompsault, signalé en son temps par l'érudition et le bon sens qu'il apportait à l'étude des anciens textes, donna dans une édition nouvelle ces vers manquants en 1832. Ce fut la première en date des éditions savantes de Villon.

La seconde ne devait paraître que soixante ans plus tard, par les soins de M. Longnon, qui longtemps adonné à des recherches sur les personnes dont le poète a parlé, tira Villon comme par miracle, du triple chaos où il plongeait. Un texte correct, une histoire véridique du poète, l'état civil de ses légataires, virent à la fois le jour en 1892. Il n'y a pas d'exemple dans toute l'histoire des lettres d'une pareille résurrection. Quelques pièces omises des éditeurs, retrouvées par M. Byvanck, Hollandais, prenaient place dans cette édition.

Ces études prirent alors un grand développement. Plusieurs auteurs, qui s'y adonnaient à la fois, les avancèrent. Gaston Paris dans plusieurs articles de la *Romania*, Marcel Schwob dans divers articles et des conférences, furent les ouvriers de cette tâche. Une seconde édition de M. Longnon parut en 1911, enfin en 1914 une troisième, où M. Lucien Foulet, qui fut chargé de la revoir, apportait assez de changements heureux pour qu'on la regarde comme originale.

En même temps M. Pierre Champion poussait de nouvelles reconnaissances sur les personnages des Testaments, et éclairait des points auparavant obscurs. En 1923 enfin M. Thuasne a donné en trois volumes une dernière édition accompagnée d'un travail considérable que personne n'avait essayé : à savoir une récolte de textes originaux propres à éclairer le sens des mots, des tournures et des allusions du poète, en chacun des endroits qu'on a peine à comprendre.

C'est muni de ces savants travaux, aidé des lumières qu'ils apportent, appuyé au besoin de leur autorité, que j'ai composé cette édition-ci.

NOTE SUR LE CHANGEMENT D'ORTHOGRAPHE APPORTÉ DANS CETTE ÉDITION

L'orthographe usitée aux manuscrits de Villon et dans les imprimés est en partie comme la nôtre, l'effet de la routine, du préjugé et du hasard. Elle n'est ni phonétique ni étymologique, mais un compromis de l'un et de l'autre, dénué de règles certaines et mêlé d'erreur. Comme la nôtre elle n'a pu être lue exactement que de ceux qui l'entendaient parler, et qui savaient à quel mot du langage l'arbitraire du signe renvoyait.

Elle a de plus que la nôtre l'inconvénient de manquer de constance, d'écrire différemment non seulement le même son, mais le même mot. On y trouve *bruyt* et *bruit*, *uys* et *huys*, *aumosne* et *aumosne*, *transy* et *transsy*, *onneur* et *honneur*, *los* (louange) [et *lotz*, *nu* et *nud*, *ait* et *aist* (subjonctif d'aider), *rens* et *rans* (de rendre), *deul* et *dueil*, *exception* et *excepcion*, *sage* et *saige*, *lai* et *let* (laid), *remets* et *remectz*, *soubtil* et *subtil*, *esguillon* et *aguillon*, *empestrer* et *impestrer*, *prinse* et *prise*, etc.

Soit respect des monuments, soit embarras de choisir, les éditions savantes ont omis jusqu'ici la suppression de ces disparates, qu'il conviendra sans doute de faire cesser un jour. D'autre part les divers manuscrits ne suivent pas partout le même système. Quand l'un écrit *vendront*, *tendront*, l'autre écrit *tiendront* et *viendront*; quand l'un écrit *laissier*, *baisier*, l'autre écrit *laisser* et *baiser*, etc. Les éditions savantes ne sont pas d'accord sur le choix : ce qui n'étonnera pas, pour peu que l'on considère qu'alors la langue n'était pas fixée. Pour sortir d'embarras il faudrait une convention, qui n'est pas encore faite.

M. Thüasne a très bien remarqué qu'en écrivant *amer*, *amons*, *amasse* au lieu d'*aimer*, *aimons*, *aimasse*, M. Longnon suit une conjugaison qui n'était plus de règle au temps de Villon, et qui acheva de disparaître dans les dernières années du siècle. Comment tenir compte de cela ? Le mouvement que suivait la langue ne peut être rendu par la typographie ; l'imprimé sera en avance ou en retard. Se référer en fait à l'usage du poète ne se peut, car nous n'avons pas sa copie, et peut-être n'en suivait-il aucun. Quelque parti qu'on prenne, on ne changera pas ce fait, que le langage a besoin d'une règle, et qu'alors il n'y en avait pas. L'arbitraire est donc le terme où il faut tendre, un arbitraire intelligent, qui tiendra compte des recherches de la philologie, et envisagera ses progrès.

Celui que je suis est différent : il envisage la commodité. Il n'est

pas arbitraire en soi, puisqu'il réfère à une orthographe en vigueur, à une règle connue et pratiquée. De là lui vient pour la langue même, certains avantages qui manqueront toujours à l'autre; parce que notre orthographe, quoique imparfaite, a néanmoins, comme œuvre d'une académie, certains égards utiles au sens. Par exemple :

Aller les faudra *tous* déchaux

est équivoque dans l'orthographe ancienne, pouvant signifier soit que *[tous]* devront aller déchaux, soit qu'ils devront aller *tout* déchaux; parce que l'accord de *tout* n'était pas réglé alors. L'orthographe moderne mise ici, fixe le texte, en imposant *tout* déchaux, qui est certainement le sens, comme on dit : *tout nus*.

On ne lui *sceut* pot des mains arracher.
Et si ne *sceust* onc sa seuf étancher.

Sceut dans le premier de ces vers s'écrit aujourd'hui *sut*; *sceust* dans le second, *sût*. Le premier donc doit être indicatif, le second subjonctif à sens de conditionnel, signifiant *saurait*. Cependant dans l'un et l'autre vers le sens est indicatif; la variante vient d'orthographe incertaine. En conséquence le lecteur hésite.

Même spectacle dans le vers que voici :

Si *fist*-il. Onc puis ne *méfit*.

Ici le sens est trop clair pour qu'on puisse hésiter. Cependant ces disparates sont un inconvénient, que l'ancienne langue porte à l'excès en prodiguant cet *s* du subjonctif même à l'indicatif présent, écrivant *il nuist, il rougist, il bastist, il noircist, il finist, il se taist*, etc. La moderne, en écrivant dans les vers qui précèdent, *sut* et *sut, fit* et *méfit*, rassure au contraire la lecture. En sorte que son emploi a lieu d'être apprécié dans l'intérêt du texte même.

Voici maintenant le détail de l'orthographe moderne et de celle qu'elle remplace ici.

D'abord les cas où il ne s'agissait de changer que des cérémonies d'écriture.

1° L'accent a été mis sur les *e* laissés muets dans le texte : frère, célèbre, dernière, allège, légèrement, détenu, félone, considérant, entrées, assemblées, etc.

2° *I* a remplacé *y* à la fin des mots : ami, merci, foi, roi, vrai, pli, celui, moi, toi, lui, autrui, quoi, ci, j'ai, je pourrai; dans les adjectifs ou participes : poli, failli, transi, franchi; à la finale devant *e* muet : amie, joie, voie, oie, truie, menterie, je broie, je crie, que j'aie, que je soie; au commencement des mots : ivre, imaginer, idolâtrer; à l'intérieur : nuire, suisse, diamant, aimer, trois, suivre, manier, fuite, bruit, trainer, moine.

Au contraire *i* a fait place à *y* dans la voyelle radicale de plusieurs verbes : *employer, employer; voions, voyons*.

3° *S* a servi partout pour le signe du pluriel, au lieu de *z* qui s'y trouve aussi. *Regretz, bonnetz, brouetz, bourreletz, habitz, chassiz, foiz, fritz, neufz, telz, ilz, noz*, sont devenus *regrets, habits, chassiss, fois, frits, neufs, tels, ils, nos*. *Curez, entrez et discordez* sont devenus *curés, entrés, discordes*.

Le même *z* a eu à faire place à *s* dans les désinences des verbes : *je faiz, je remetiz, je soumetiz*, devenus *je fais, je remets, je soumets*; dans les singuliers de quelques noms : *relaiz, filz*, devenus *relais, fils*; dans un mot invariable comme *soubz, sous*.

4° Dans les noms en *ant* ou *ent*, *t* a été rétabli au pluriel : *enfants, mendiants, galants, dents, sentiments, parents*, et tous les participes : *plaisants, gisants, chantants*. Pareillement au pluriel des autres mots en *t*. *Mons* est devenu *monts, dis dits, mors morts, des* (doigts) *dets*; et avec *z*, *forfaiz forfaits, faiz faits, exploiz exploits, petis ou petiz, petils*.

5° Dans le pluriel des noms en *nc*, le *c* a été rétabli : *flans, flancs, jons jones*.

6° *T* final a été remplacé par *d* dans *regart, poupart, lart, bil-lart, canart, tart, marchant, tisserant, grant, quant, bont, chault*, devenus *regard, poupard, lard, billard, canard, tard, marchand, tisserand, grand, quand, bond, chaud*; et dans les finales de conjugaison *entent, rent, remort, assiet*, qui font *entend, rend, remord, assied*.

7° Des échanges de consonne finale ont eu lieu dans les noms entre *x* et *s*. De *s* à *x* au singulier : *chois, pris, perdris* sont devenus *choix, prix, perdrix*; de *x* à *s* au pluriel : *loix* est devenu *lois*.

8° La désinence du prétérit à la première personne, quelquefois écrite *é*, a été ramenée à *ai* : *cuidé cuidai, trouvé trouvai, assigné assignai*.

9° *Es* a fait place à *é* dans *esté, estat, estude, escot, escu, escaille, estroit, mesprendre, descrier, establir, estrangler*, devenus *été, état, étude, écu, écaille, étroit, méprendre, décrier, établir, étrangler*; à *è* dans *leschier, trentiesme*, devenus *lècher, trentième*; à *ê* dans *teste, feste, beste, honneste, evesque, ancestre, fenestre, presche, prescheur*, devenus *tête, évêque, fenêtre, prêcheur*, etc. En général l'*s* après une voyelle a été remplacé par l'accent circonflexe, comme dans *asne âne, blasme blâme, maistre maître, cloistre cloître, oster ôter, tantost tantôt, trosne trône, busche bûche, couster coûter*. Quelquefois cet *s* est simplement supprimé *carmeliste, malostru, monstrar, coustume, chascun, cest*, deviennent *carmélite, malotru, montrer, coutume, chacun, cet*. Il en est de même des troisièmes personnes des verbes à l'indicatif prétérit ou présent, cités plus haut.

10° *L* a été ôté après *au, eu, ou*, dans *desfault, psaultier, saulce*,

daulphin, hault, il fault, morceaulx, beaulx, devenus *défaut, psautier, sauce, dauphin, haut, il faut, morceaux, beaux*; dans *yeulx, cieulx, mieulx, eulx*, devenus *yeux, cieux, mieux, eux*; dans *souldure, poulce, doulx, voudraient*, devenus *soudure, pouce, doux, voudraient*.

11° *Ei* a remplacé *ai* dans *frain, paine, vaine, atteint*, qui ont donné *frein, peine, veine, atteint*.

12° *S* a remplacé *c* dans *cinge, bource, bacin, vecie, face* (de faire), devenus *singe, bourse, bassin, vessie, fasse*. *C* a remplacé *s* dans *assier, nourisse, garson, lisse, je sains*, qui ont fait *acier, nourrice, lice, je cins*.

13° *G* suivi de *e* a remplacé *j* dans *venjance, clerjot, chanjon, pijon*, qui font *vengeance, clergeot, changeon, pigeon*, et dans *jeu* participe de *gir*, dont j'ai fait *geû*. Au contraire, dans *je* écrit quelquefois *ge*, et dans *geter*, j'ai rétabli le *j*.

14° *G* est supprimé après *n* dans *coing, foing, groing, je plaings, ung, loing et loingtain*, qui deviennent *coin, foin, groin, je plains, un, loin et lointain*.

15° *O* fait place à *au* dans *povre, lorier, tor* (taureau), *Saint-Mor*, changés pour *pauvre, laurier, taur, Saint-Maur*.

16° Le redoublement de consonne est ôté dans *chappon, parolle, reffuser, pannier, honnorer, chomme* (de chômer), qui deviennent *chapon, parole, panier, honorer, chôme*. Il est rétabli dans *pate, date, estrene, alumer, sisler, grater*, qui font *patte, datte, étrenne, allumer, siffler, gratter*.

17° *Ci* devant une voyelle a fait place à *ti* : *condicion condition, égyptienne égyptienne, pacience patience, nupcial nuptial*.

18° *E* a fait place à *ai* dans *gresse, megre, cler, esguillon*, qui deviennent *graisse, maigre, clair, aiguillon* : *ai* ou *ei* à *è* dans *maine* (de mener), *seiche*, qui font *mène, sèche* : *an* à *en* dans *ancree, Rouan*, qui font *encre, Rouen*; *en* à *an* dans *menger, Anglais, cordouen*, qui font *manger, Anglais, cordouan*, et dans les participes de la quatrième conjugaison, comme *prétendent, bourdent, perdent*, qui font *prétendant, bourdant, perdant*; *aon* est changé en *an* dans *flan*, qui fait *flan*.

19° *Ue* a fait place à *eu*, dont il est l'équivalent : *dueil, vueillez*, sont devenus *deuil, veuillez*. L'*œ* introduit dans *seur, meurs, beuf*, a donné *sœur, mœurs, bœuf*. *Cuer*, qu'on ne saurait écrire *ceur*, reçoit à propos l'*œ* pour faire *cœur*.

20° Pour les *ll* mouillées et pour *gn* les manuscrits multiplient les orthographes différentes : *ll, ill, illi* pour l'un, pour l'autre *ngn, gni, ngni, ign, igni*. A *conseillier, vielles, andouille*, j'ai substitué *conseiller, vieilles, andouille*; à *besongne, espargnier, grongnée, Bretagne, gaignier* : *besogne, espargner, grognée, Bretagne, gagner*. Notre orthographe manquant à sa règle pour *oignon et empoigner*, j'ai fait comme elle ces exceptions.

Dans ces vingt articles tiennent les deux tiers des changements annoncés. Venons au reste.

1° Quantité de lettres dans l'orthographe ancienne n'avaient de rôle que de rappeler l'étymologie. Ainsi en est-il dans la nôtre. On écrivait *nopces* parce que le mot vient de *nuptiæ*, comme nous faisons *clerc*, parce qu'il vient de *clericus*. Le *p* dans un cas ne passait pas plus dans la langue que le *c* dans l'autre. Par un échange auquel la langue reste étrangère, j'ai donc écrit *clerc* le mot qu'on écrivait *cler*, et du mot *nopces* j'ai fait *noces*. Ainsi, *escript*, *dampné*, *extraict*, *adventure*, *concevoir*, *redoubter*, sont devenus *écrit*, *damné*, *extraît*, *aventure*, *concevoir*, *redouter*; en retour *conter*, *umeur*, *muy*, *las*, *crestien*, *piez*, sont devenus *compter*, *humeur*, *muid*, *lacs*, *chrétien*, *pieds*. *Faictes*, *dictes*, *sainct* ont donné *faites*, *dites*, *saint*; inversement *fain* a fait *faim*, *puis puits*, *mes*, *mets*.

L'ancienne orthographe comme la nôtre pratiquait l'étymologie fausse. Elle écrivait *sçavoir* comme s'il venait de *scire*; ainsi faisons-nous *poids* comme s'il venait de *pondus*, et *legs* comme s'il tenait à *léguer*. J'ai fait le même échange de fausse monnaie comme de bonne. Au lieu de *pois* et *lais* j'ai écrit *poids* et *legs*, et réformé *sçavoir* en toutes ses formes, *scet*, *sceu*, etc., en *savoir*, *sait*, *su*. J'ai fait de *soushaitter* *souhaiter*, de *remectz* *remets*.

2° Dans l'étymologie des verbes nous contrevenons à celle des premières personnes indicatif présent, par un *s* final autrefois omis. On écrivait, *je voi*, *je croi*, *je di*, *je sui*. Nos manuscrits ne laissent pas de donner *j'escrips* et *je suis*. J'ai mis partout notre *s* final.

3° L'ancienne langue ajoutait aux adverbes un *s* pour marquer la nature du mot, écrivant *riens*, *envis*, *jusques*, et même *onques* en composition faisant *quiconques*. J'ai supprimé cet *s*.

4° L'*n* en plusieurs endroits est précédé d'un *g* qui ne passait pas dans la langue. On écrivait *je renie* et *je regnie*. J'ai supprimé ce *g* dans *regnier*, *pugnir*, *magnifester*, *regnard*, et dans *pregne*, *viegne*, *retiegne*, qui sont devenus *renier*, *punir*, *manifestester*, *renard*, *prenne*, *vienne*, *retienne*.

5° L'e muet présent dans les participes de la troisième et quatrième conjugaison *veu*, *leu*, *beu*, *peu*, *cheu*, *deu*, *creu*, *meu*, *esleu*, *receu*, n'empêchait pas l'*u* de sonner seul comme dans *eu*. J'ai donc écrit *vu*, *lu*, *bu*, *pû*, *chu*, *dû*, *crû*, *mu*, *élu*, *reçu*. Même cas pour les prétérits *je peus*, *je conceus*, *il sceut*, *il pourveut*, et pour les subjonctifs *peusse*, *feusse*, qui ont fait *je pus*, *je conçus*, *il sut*, *il pourvut*, *pusse*, *fusse*, etc. Le même jeu a lieu dans les dérivés en *ure* des verbes de la première conjugaison *racleure*, *rogneure*, et dans *meure*, *seur*, *fleuste* qui se lisaient et que j'ai écrit comme nous faisons, *raclure*, *mûre*, *sûr*, *flûte*. Au contraire *u* équivalait à *eu* dans *murtrier* qui tient à *meurtrir* (Balades, v. 16).

Le même *e* muet intervient dans l'écriture de l'infinitif *voir*, que je transcris *voir*, et dans les prétérits *feist*, *meist*, *feisse*, qui deviennent *fit*, *mit*, *fisse*.

6° Le son de *g* doux et de *ch* était annoncé par un *i* dans *gaige*, *saige*, *caige*, *dommaige*, *saiche*, dont j'ai fait *gage*, *sage*, *cage*, *dommage*, *sache*. L'*i* suivait dans les mots en *gier* et *chier* : *dangier*, *Angiers*, *bouchier*, *archier*, que j'écris *danger*, *Angers*, *boucher*, *archer*, et dans les verbes terminés de même : *jugier*, *enragier*, *changier*, *mengier*, *couchier*, *seschier*, *preschier*, *crachier*, qui font *juger*, *enrager*, *changer*, *manger*, *coucher*, *prêcher*, *sécher* *cracher*.

Les mots comme *chief*, *eveschié*, *marchié*, font de même *chef*, *évêché*, *marché*.

7° *O* compte pour *ou* dans quantité de mots comme *oyr*, *Loys*, *oy*, *proesse*, *molin*, *torment*, *pouvoir*, *oe*, *roe*, qu'en conséquence j'écris comme nous faisons, *ouïr*, *Louis*, *oui*, *prouesse*, *moulin*, *tourment*, *pouvoir*, *oue* (oie), *roue*.

Inversement, *ou* comptait *o* dans *reprouchier* (*reproche*, *Grand Testament*, v. 594), *deshonourer* (*honorer*, *Grand Testament*, v. 1180) dont j'ai fait *reprocher*, *deshonorer*.

8° *Ol* faisait *ou* dans *fol*, *col*, *sol*, *absol*, que j'ai éerit *fou*, *cou*, *sou*, *absous*, sauf devant une voyelle, où l'*l* continuait de sonner. De même j'ai écrit *viel*, *vieux*, le même cas excepté.

9° *Prendre* et ses composés s'écrivent avec *in* au prétérît, et au participe *pris*, mais il est sûr qu'on disait *pris*, comme il est écrit *Ballades diverses*, v. 129, et *appris*, *Grand Testament* v. 1061. J'ai donc écrit partout *pris*, *prise*, *prire*nt, selon notre orthographe.

10° *Oi* ou *oy* posait une question. Il se lisait *ouè* et ce son s'est transformé tantôt en *oua* tantôt en *è*. *Roy*, d'abord *rouè*, est devenu *roua*; *royne*, d'abord *rouène*, est devenue *rène*. Comme je ne me fais pas une règle du phonétisme, je conserve sans difficulté l'orthographe de *roy* ou *roi*, qui est la nôtre. Pour *royne* le cas est différent, car en le conservant je contreviendrais à la fois à l'orthographe moderne et au son ancien, que je ne pouvais garder qu'en écrivant *rouène*, lequel n'a jamais existé. Dans l'impossibilité où j'étais de ménager la langue quelque parti que je prisse, je n'avais aucune raison de ne pas suivre la règle qui m'attache à l'orthographe moderne, à condition d'avertir comme je fais.

En conséquence *oroison*, *foiblesse*, *royé*, *saussoye*, *croye*, *je vois*, deviennent ici *oraison*, *faiblesse*, *rayé*, *saussaie*, *craie*, *je vais*. Les terminaisons de verbe à l'imparfait et au conditionnel seront écrits avec *ai* pour *oi* : *j'aimoie*, *je fuyoie*, *je suivoie*, *je servois*, *il estoit*, *ils régnoient*, *ils mettroient*, deviendront *aimaie*, *fuyaie*, *suivaie*, *servaie*, *était*, *régnait*.

On objectera que par là je sacrifie la rime entre *oie* et *saussaie*.

Oui, mais je la rétablis entre *soulait* et *Cholet* : ce qui est égal. Ajoutez que pour ceux qui liront *ouèe*, comme il se doit, tout est sauvé.

Les mots *mâchoïre*, *abreuvoir*, *miroir*, *coiffer*, *boïtes*, dont l'orthographe ancienne permet de conserver le son, ont été maintenus tels qu'ils étaient : *machouère*, *abreuvouër*, *mirouër*, *coëffer*, *boêtes*.

Cette seconde suite de cas, où sont considérés des signes en soi moins arbitraires du son, laisse comme on voit la langue aussi intacte que la première. Ce qui ne s'y trouvera pas et qui est peu de chose, peut être imaginé d'après ce qu'on vient de lire. Le lecteur s'apercevra qu'on ne lui a conservé en fait de difficultés, que celles qui n'étaient pas inutiles.

JUGEMENT DE MAROT SUR VILLON

En tête de l'édition qu'il en avait donnée en 1533.

Partie avec les vieux imprimés, partie avec l'aide de ces bons¹ vieillards qui en savent par cœur, et partie par deviner avec jugement naturel, a été réduit notre Villon en meilleure et plus entière forme qu'on ne l'a vu de nos âges, et ce sans avoir touché à l'antiquité de son parler, à sa façon de rimer, à ses mêlées et longues parenthèses, à la quantité de ses syllabes ne à ses coupes, tant féminines que masculines, esquelles choses il n'a suffisamment observé les vraies règles de française poésie.

Et ne suis d'avis qu'en cela les jeunes poètes l'ensuivent, mais bien qu'ils cueillent ses sentences comme belles fleurs, qu'ils contemplent l'esprit qu'il avait, que de lui apprennent à proprement décrire², et qu'ils contrefassent sa veine, mémement³ celle dont il use en ses ballades, qui est vraiment belle et héroïque. Et ne fais⁴ doute qu'il eût emporté le chapeau⁵ de laurier devant⁶ tous les poètes de son temps, s'il eût été nourri⁷ en la cour des rois et des princes, là où les jugements s'amendent et les langages se polissent.

Quant à l'industrie des legs qu'il fit en ses Testaments, pour suffisamment la connaître et entendre, il faudrait avoir été de son temps à Paris, et avoir connu les lieux, les hommes et les choses dont il parle, la mémoire desquels tant plus se passera, tant moins se connaîtra icelle industrie de ses legs dits⁸. Pour cette cause, qui voudra faire une œuvre de longue durée, ne prenne son sujet sur telles choses basses et particulières.

Le reste des œuvres de notre Villon hors cela, est de tel artifice, tant plein de bonne doctrine et tellement peint de mille belles couleurs, que le temps, qui tout efface, jusqu'ici ne l'a su effacer, et moins encore l'effacera or d'ici en avant⁸, que les bonnes écritures françaises sont et seront mieux connues et recueillies⁹ que jamais.

1. *Bons*, explétif.

2. S'exprimer.

3. Surtout.

4. Je ne fais.

5. Couronne.

6. Avant.

7. Élevé.

8. Cette industrie de ses legs se connaîtra d'autant moins que plus se passera la mémoire *desquels*, savoir des lieux, hommes et choses dont a parlé Villon.

8. *Or d'ici en avant* : dorénavant.

9. Accueillies.

JUGEMENT DE THÉOPHILE GAUTIER SUR VILLON

Dans les Grotesques.

Villon est à peu près le seul entre tous les gothiques qui ait réellement des idées. Chez lui tout n'est pas sacrifié aux exigences d'une forme rendue difficile à plaisir; vous êtes débarrassé de ces éternelles descriptions du printemps qui fleurissent dans les balades et les fabliaux; ce ne sont pas non plus des complaints sur la cruauté de quelque belle dame, qui refuse d'octroyer le don d'amoureuse merci; c'est une poésie neuve, forte et naïve, une muse bonne fille, qui ne fait pas la petite bouche aux gros mots... Il a une couleur nette et franche, qui le distingue des autres poètes.

Villon sait sa potence à fond, et le pendu dans tous ses aspects, profils et perspectives, lui est singulièrement familier. Colin de Cayeux et René de Montigny, ses camarades, avaient eu la maladresse de se laisser mourir longitudinalement, et lui-même ne pouvait s'attendre à trépasser en travers. Il me semble le voir tourner autour du gibet comme autour du centre où doit aboutir sa vie, et contempler piteusement ses bons amis faisant l'i grec et tirant la langue, le tout pour s'être allés *ébattre* à Rueil. Remarquez le mot. Quel euphémisme! *ébattre*. Que diable faisaient donc ces gens-là quand ils travaillaient sérieusement, puisqu'on les cravatait de chanvre seulement pour s'être amusés?...

Gardez-vous tous de ce mau hâle
Qui noircit les gens quand sont morts,

dit-il après une homélie admirable, qu'il adresse à tous les débauchés. Faites attention, je vous prie, à cette expression : le mauvais hâle qui noircit les gens quand ils sont morts. Comme cela est profondément observé, et comme l'auteur possède le sujet dont il parle!

Villon est un poète *égotiste*. Il parle de lui, il se confesse avec une charmante naïveté, il fait des retours sur lui-même, il se complait dans les souvenirs de sa jeunesse et de son bon temps; il disserte sur la mort, sur la vertu, sur tout; car le pauvre écolier a trouvé sous Louis XI la forme dégressive du *Don Juan* de Byron... Une digression mène à une autre, les legs ironiques se succèdent sans interruption : à celui-ci une ballade, à celui-là un rondeau, à cet autre une savate ou un plat à barbe; tout ce que la fantaisie

la plus flottante peut avoir de caprices, vous le trouverez dans les deux Testaments de Villon. Mais le côté par lequel les deux poètes jetés l'un en bas de l'échelle, l'autre en haut, se ressemblent le plus, c'est le désenchantement amer de la vie, le coup d'œil morne et profond sur les choses du monde, le regret du passé, le sentiment du beau et du bon au fond de la dégradation apparente... Villon à cause de ses habitudes de vie ignoble, se plaint moins élégamment que le fashionable ami de Brummel; mais son cri de douleur, pour n'être pas modulé avec autant d'art, n'en est pas moins vrai et déchirant.

Villon, qui est mort de faim les trois quarts de sa vie, ne parle de toute victuaille quelconque qu'avec un attendrissement et un respect singulier.

Et pain ne voient qu'aux fenêtres.

Ce trait ne peut avoir été trouvé que par un homme qui a jeûné plusieurs fois. Aussi tous les détails culinaires, et ils sont nombreux, sont-ils traités et caressés avec amour. Les nomenclatures gastronomiques abondent de tous côtés...

Une chose plaisante, c'est la rancune qu'il conserve à Thibaud d'Aussigny, non pour l'avoir tenu en prison et l'avoir voulu faire pendre, mais pour lui avoir fait boire de l'eau froide et manger du pain sec.

Après la bouteille et la marmite, une des idées qui préoccupaient le plus Villon, c'est l'idée de la mort. Il ne tarit pas sur ce sujet, et ses réflexions sont toujours hautes et philosophiques, rendues avec une énergie et une précision surprenantes. Quelque dure qu'elle ait été pour lui, il tient à la vie, et s'écrit avec Mécène : Qu'importe, pourvu que je vive!

Je ne connais rien de plus beau, dans aucun poète, que les Regrets de la belle Heaumière. La scène est admirablement posée. Trois ou quatre vieilles chassieuses et ridées sont assises sur leurs talons, sous le manteau d'une cheminée où monte la fumée d'un tas de chaume, car le bois est inconnu dans une pareille maison. L'heaumière, qui fut belle au temps de sa jeunesse, se lamente et regrette ce qui ne peut plus revenir; les autres vieilles acquiescent à ce qu'elle dit en branlant la tête... Le morceau montre combien la palette du poète est riche de tons : il est impossible de peindre la jeunesse de couleurs plus jeunes et plus fraîches. Toute la première partie est d'un dessin fin et bien observé, qui ferait honneur à un peintre plus moderne : rien ne s'y ressent de la roideur gothique; cela est amoureusement fait, plein de charmants détails, dont je prie le lecteur d'excuser la

naïveté, parfois la crudité. C'est un happe-bourse qui fait parler une fille de joie... La seconde partie, qui fait antithèse, n'est pas moins remarquable. Le poète déforme à plaisir la figure qu'il a créée¹...; de la charmante jeune fille il ne nous fait plus qu'un spectre, une vieille femme, une vraie chevaucheuse de balai.

La ballade de la *Grosse Margot*, il m'est impossible de la transcrire... C'est grand dommage, jamais plus hardi tableau ne fut tracé par une main plus hardie; la touche est ferme, accentuée, le dessin franc et chaud : ni exagération ni fausse couleur, le mot sous la chose, c'est une traduction littérale; la hideur lascive ne peut être poussée plus loin; la nausée vous en vient; la pose de la grosse Margot, ses gestes, ses paroles sont profondément *filles*. Elle dit deux mots : l'un est un juron par la mort Jésus-Christ, l'autre une expression de tendresse ignoble... Dans le fond notre poète, la cruche à la main, qui se hâte de descendre à la cave, et tend du fromage et du pain aux nouveau-venus, tout prêt à les rosser s'ils ne veulent pas payer. Un Téniers du meilleur temps, que Mathurin², le grand poète, n'a pas dédaigné, qu'il a restauré, retouché et encadré.

Une ressemblance de Villon avec Deburau, le type du peuple, qui n'aime pas entendre chanter les rossignols, c'est le mépris qu'il fait de la nature champêtre. Voici une ballade (les Contredits Franc-Gontier) où il explique tout au long cette antipathie... Il n'était assurément pas un grand partisan de l'idylle; mais sans lui assez de gothiques nous ont fait des descriptions champêtres. En revanche il nous initie à toute la vie intérieure du moyen âge; il nous fait connaître une foule de petits usages et de façons d'être... Un seul mot, une seule touche suffisent à Villon pour indiquer un personnage; il saisit le caractère distinctif avec une singulière sagacité; un nom et une épithète, et voilà un homme reconstruit de toutes pièces.

Le legs que Villon fait à sa mère est plein de grâce et de poésie : c'est une ballade à la Vierge... Le linéament est simple et naïf, un peu sec comme toutes les choses primitives; les tons sont éclatants, sans crudité, quoique les demi-teintes manquent en quelques endroits. C'est de la vraie poésie catholique... Parmi toutes ses sœurs les ballades, ou fantasques, ou libertines, ou ignobles, celle-ci s'épanouit pure et blanche, comme un lys au cœur d'un bourbier.

1. Même remarque de la part de Marol, en manchette du passage, dans son édition de Villon.

2. Régnier, dans sa XI^e satire.



LE PETIT TESTAMENT

Première en date des œuvres importantes du poète, le *Petit Testament* ne présente que des ressources simples. Il n'use que d'un vers et d'une strophe, et ne juxtapose que deux tons, celui de l'élegie et celui de la satire : une amour contrariée faisant le motif de l'une, l'autre trouvant sa matière dans les legs ridicules dont il compose un testament, imposé par le départ où le réduit, à ce qu'il dit, la trahison de sa maîtresse.

Ce départ était véritable, il avait pour cause des méfaits que menaçait la rigueur des lois. Il a certainement donné l'idée d'une pièce, où le poète pouvait jeter à foison les brocards auxquels se complaisait sa veine et où sa malice trouvait son compte. Quoique les personnes qu'il nomme nous soient maintenant connues, l'allusion des legs nous échappe très souvent, ce qui diminue l'effet du poème. Presque tous cependant ont des traits pittoresques qui les rendent agréables à part l'allusion même, comme ceux dont il trace le portrait de Jacques Raguier au cabaret de la Pomme de pin. L'item des trois richards décrits en orphelins, celui des chanoines de Notre-Dame changés par badinage en pauvres clercs, parfaitement expliqués l'un et l'autre, sont un exemple du sel versé dans cette partie.

Deux traits plus abondants qu'ailleurs rappellent ici la jeunesse du poète : la mention des enseignes que les écoliers s'amusaient à décrocher, et dont il compose une partie de ses legs, avec les équivoques qu'elles suggèrent, et l'allusion aux nippes que les mêmes écoliers laissaient en gage dans les auberges, faute d'argent, et qu'il fallait ravoier ensuite. A ces souvenirs, le poète a joint le plaisant rappel d'un braconnage mené dans les fossés de la ville avec des compagnons de son espèce.

Deux tableaux accomplis ouvrent et ferment le poème : celui de l'hiver au commencement, et à la fin celui du sommeil qui saisit l'auteur en écrivant, suivi d'une peinture intérieure où les éclaircissements fournis par la philosophie de l'Ecole trouvent un usage aussi agréable qu'imprévu. L'ouvrage finit brusquement. La cloche de Sorbonne le termine. Quelque adresse que Villon ait mis à orner cela, il n'en est pas moins évident qu'il n'a pas eu le loisir d'achever son dessein, et cela peut expliquer qu'il l'ait recommencé plus tard dans le *Grand Testament*.

Le petit porte sa date inscrite, 1556. Aussi longtemps qu'il n'y en eut pas d'autre, on l'appela simplement le Testament. C'est sous ce nom qu'il courut d'abord, ainsi qu'en témoigne le poète :

Je fis à mon partement
Certains legs l'an cinquante-six,
Qu'aucuns sans mon consentement
Voulurent nommer testament.

Cette protestation badine ne devait pas empêcher le nom de se perpétuer jusqu'à nous.

Le poète avait vingt-quatre ans quand il écrivit cet ouvrage. La maîtresse dont il feint que la rigueur en fut cause n'est pas connue.

L'an quatre cent cinquante-six,
Je, François Villon écolier,
Considérant de sens rassis,
Le frein aux dents, franc au collier,
Qu'on doit ses œuvres conseiller, 5
Comme Végèce le raconte
Sage romain, grand conseiller,
Ou autrement il se mécompte,

En ce temps que j'ai dit devant,
Sur le Noël morte saison, 10
Que les loups se vivent de vent,

Vers 1. *Quatre cent cinquante-six*. Le millésime est omis : mil quatre cent cinquante-six.

4. *Le frein aux dents* : la main à la pâte. L'expression est dans Rabelais. — *Franc au collier* : travaillant volontiers comme les chevaux qui franchement tirent au collier (Marot).

5. *Ses œuvres conseiller* : soumettre à conseil, à réflexion, ses actes.

6. *Comme Végèce le raconte*. Au prologue de son livre de *Re militari*, composé à la fin du 14^e siècle et dont la traduction, œuvre de Jean de Meung, portait le nom d'*Art de Chevalerie*.

8. *Il* : correspond au sujet indéterminé contenu dans *on* qui précède, et signifie *tout homme*. On pourrait l'écrire *hom*.

9. *Devant* : avant. — *Ce temps que j'ai dit* : 1456.

10. *Le Noël*, nous disons *la*.

11. *Que*, conjonction de temps : alors que, quand. — *Se vivent* : vivent, se nourrissent.

Et qu'on se tient en sa maison,
 Pour le frimas près du tison,
 Me vint un vouloir de briser
 La très amoureuse prison 15
 Qui soulait mon cœur débriser.

COMPLAINTÉ DE L'AMANT CHASSÉ

Je le fis en celle façon,
 Voyant telle devant mes yeux
 Consentant à ma défaçon,
 Sans ce que jà lui en fût mieux; 20
 Dont je me deuil et plains aux cieus
 En requérant d'elle vengeance
 A tous les Dieux vénérieux,
 Et du grief d'amour allégeance.

Et se j'ai pris en ma faveur 25
 Ces doux regards et beaux semblants
 De très décevante saveur

13. *Pour* : à cause de. — *Le frimas* : le froid. — *Près du tison* : auprès du feu.

14, 15. *Briser la très amoureuse prison* : rompre le lien de grand amour. Celui qui l'enchainait à une maîtresse, dont il conte ci-dessous, et *Grand Testament*, v. 673, à 712, les rigueurs, et qu'il fait sa légataire, *ibid.*, 910 à 941.

16. *Souloir* : avoir coutume, dont le sens s'efface ici. *Qui soulait mon cœur débriser* : Qui me brisait le cœur.

COMPLAINTÉ DE L'AMANT CHASSÉ, titre ajouté.

17. *Celle* : cette.

18. *Telle*. Comme un tel, une telle : une certaine personne. Cette maîtresse est inconnue.

19. *Ma défaçon* : ma mort. *Se défaire* : se tuer.

20. *Sans ce que jà lui en fût mieux*. Sans qu'aucunement il en allât mieux pour elle.

21. *Je me deuil*. Infinitif, *douloir*. Je m'attriste.

22 à 24. *Requérant d'elle vengeance à tous les Dieux*. Requérant de tous les Dieux vengeance contre elle. — *Dieux vénérieux* : dieux d'amour. — *Requérant du grief d'amour allégeance*. Requérant de tous les dieux allègement du mal d'amour. — *Grief*, une syllabe.

25, 26. *Se* : si. — *J'ai pris en ma faveur ces doux regards*. J'ai donné ma faveur à ces doux regards. — *Semblants* : apparences.

27. *Décevante* : trompeuse. Qualités des regards et des semblants.

Me tréperçant jusques aux flancs,
 Bien ils ont vers moi les pieds blancs
 Et me faillent au grand besoin. 30
 Planter me faut autres complants
 Et frapper en un autre coin.

Le regard de celle m'a pris,
 Qui m'a été félone et dure.
 Sans ce qu'en rien aie mépris, 35
 Veut et ordonne que j'endure
 La mort, et que plus je ne dure.
 Si n'y vois secours que fuir.
 Rompre veut la vive soudure,
 Sans mes piteux regrets ouïr. 40

Pour obvier à ces dangers,
 Mon mieux est, ce crois, de partir.

28. *Tréperçant* : transperçant.

29. *Avoir les pieds blancs* : promettre et ne pas tenir (Thuasne). Les doux regards et beaux semblants, auxquels le poète a donné sa faveur, ont promis et ne tiennent pas. — *Vers* : envers.

30. *Faillir au besoin*, expression toute faite (Thuasne). *Me faillent au grand besoin* : me manquent dans le grand besoin.

31, 32. *Complants* : plants. — *Planter autres complants, frapper en un autre coin* : changer de résolution.

33, 34. *Le regard de celle m'a pris, qui etc.* Le regard de celle qui etc., m'a pris. Le sens chemine au rebours : Celle dont le regard m'a pris, m'a été félone et dure. — *M'a pris* : s'est emparé de moi. — *M'a été félone* : a été félone envers moi. — *Félone* : traîtresse.

35. *Sans ce que* : sans que. — *Aie* : j'aie. — *Méprendre* : faire une méprise, une faute. — *Sans ce qu'en rien aie mépris* : sans qu'on ait rien à me reprocher. — *Aie*, deux syllabes.

36. *Veut* : elle veut.

37. *Que plus je ne dure* : que je cesse d'être. Ceci peut s'entendre en deux sens, que la rigueur de sa maîtresse le fait mourir, ou qu'ayant refusé de le cacher à la justice qui le poursuivait, elle le condamne à périr. L'un et l'autre vont peut-être ensemble. Le même congé est rapporté, *Grand Testament*, v. 2005, 2006.

38. *Si* : ainsi. — *N'y vois secours que...* : je n'y vois de remède que... — *Fuir*, deux syllabes.

39. *Rompre veut* : elle veut rompre. — *La vive soudure* : le lien d'amour.

40. *Piteux* : dignes de pitié. — *Sans mes etc.* : Sans écouter mes regrets pitoyables.

42. *Mon mieux* : mon meilleur parti. — *Ce crois* : je le crois.

Adieu, je m'en vais à Angers,
 Puisqu'el ne me veut impartir
 Sa grâce, ne me départir. 45
 Par elle meurs les membres sains.
 Au fort, je suis amant martyr,
 Du nombre des amoureux saints.

Combien que le départ me soit
 Dur, si faut-il que je m'éloigne. 50
 Comme mon pauvre sens conçoit,
 Autre que moi est en quelogne ;
 Dont onques sauret de Boulogne
 Ne fut plus altéré d'humeur.
 C'est pour moi piteuse besogne. 55
 Dieu en veuille ouïr ma clameur.

Et puisque départir me faut
 Et du retour ne suis certain,

43. *Je m'en vais à Angers*. Il y allait en effet, auprès d'un oncle moine que le poète avait en cet endroit.

44, 45. *El* : elle. — *Impartir, départir* : accorder. Le premier est terme de chancellerie. Ne veut pas m'impartir, ni départir sa grâce. — *Ne* : ni.

46. *Par elle* : à cause d'elle. — *Meurs* : je meurs. — *Les membres sains* : sans que mon corps soit malade.

47. *Au fort* : en somme. — *Amant martyr*. Répété, *Grand Testament*, v. 2001.

48. *Des amoureux saints*. Plaisanterie, comme si par l'amour méprisé on gagnait le paradis. Ainsi Charles d'Orléans :

Au fort, martyr on me devra nommer.
 Se dieu d'amour fait nuls amoureux saints.

49, 50. *Combien que* : quoique. — *Si faut-il* : il faut quand même. — *M'éloigne* : m'éloigne.

51. *Mon pauvre sens* : expression toute faite, comme nous disons : mon humble avis.

52. *Autre* : quelque autre. — *Quelogne* : quenouille. — *Être en quelogne* : être en faveur (Longnon).

53, 54. *Dont* : de quoi, en conséquence de quoi. — *Onques* : jamais. — *Sauret* : hareng saur. — *Humeur* : humidité. *Altéré* est privé d'humeur. *Altéré d'humeur*, pléonasme. — *Dont onques* etc. Il n'y a pas de hareng saur plus altéré que moi, à qui on enlève ma maîtresse.

55. *Besogne* : affaire. — *Piteuse besogne* : pitoyable histoire.

56. *En veuille ouïr ma clameur* : veuille ouïr la clameur que j'en fais.

57. *Départir* : partir. — *Et puisque* etc. : puisqu'il me faut partir.

58. Et que je ne suis pas certain du retour.

Je ne suis homme (sans défaut)
 Ne qu'autre d'acier ne d'étain,
 Vivre aux humains est incertain
 Et après mort n'y a relais,
 Je m'en vais en pays lointain,
 Si établis ces présents legs.

60

LES LEGS

Premièrement, ou nom du Père,
 Du Fils et du Saint-Esperit,
 Et de sa glorieuse Mère,
 Par qui grâce rien ne périt,
 Je laisse de par Dieu mon bruit
 A maître GUILLAUME VILLON,
 Qui en l'honneur de son nom bruit,
 Mes tentes et mon pavillon.

65

70

59, 60. *Sans défaut* : sans faute, à coup sûr, certainement. — *Je ne suis ne qu'autre* : je ne suis pas plus qu'un autre. — *Ne* : ni. — A coup sûr je ne suis pas plus qu'un autre, homme d'acier ni d'étain.

61. Aux hommes est incertain de vivre.

62. Après la mort il n'y a pas de relais. C'est la fin de la route. Troisième proverbe pour motiver son testament.

64. *Si* : donc. — *Etablis* : j'établis. — *Ces présents legs* : ces legs que voici. Le testament est présenté comme une précaution de son départ, qui eut en effet lieu à la fin de 1456.

LES LEGS. Titre ajouté.

66. *Saint-Esperit* : Saint-Esprit.

67. *Sa glorieuse Mère* : La Sainte Vierge.

68. *Qui*, génitif, au sens de *cujus*. *Par qui grâce* : par la grâce de qui. Ru-tebeuf, qui s'en sert, écrit *cui*.

69. *Mon bruit* : ma renommée.

70. *Guillaume Villon* ou de Villon. Le père adoptif du poète, qui le recueillit enfant et le fit instruire. Il tirait son nom de Villon au diocèse de Langres, où sans doute il naquit, demeurait à Paris dès 1423, était chanoine de Saint-Benoît et avait enseigné en décret.

71. *Qui en l'honneur de son nom bruit*. Ceci rejoint le vers 69. Ma renommée, qui sonne en l'honneur de son nom : du nom de Guillaume de Villon, que le poète portait par adoption.

72. *Mes tentes et mon pavillon* : expression toute faite (Thuasne). Pavillon, drapeau qu'on plante sur la tente. Cela est figuré pour dire : tout ce que j'ai.

Item à celle que j'ai dit,
 Qui si durement m'a chassé,
 Que je suis de joie interdit 75
 Et de tout plaisir déchassé,
 Je laisse mon cœur enchâssé,
 Pâle, piteux, mort et transi.
 Elle m'a ce mal pourchassé;
 Mais Dieu lui en fasse merci. 80

Item, à maître ITIER MARCHAND,
 Auquel je me sens très tenu,
 Laisse mon branc d'acier tranchant,
 Ou à maître JEAN LECORNU,
 Qui est en gage détenu 85
 Pour un écu huit sous montant.
 Si veuil, selon le contenu,
 Qu'on leur livre, en le rachetant.

73. *Celle que j'ai dit*. Sa maîtresse inconnue.

74, 75. *Que je suis de joie interdit* : que la joie m'est interdite.

76. *De tout plaisir déchassé* : Exclu de tout plaisir.

77. *Mon cœur enchâssé* : mis en chasse, comme une relique.

78. *Piteux* : digne de pitié. — *Transi* : trépassé.

79. *Pourchassé* : procuré. Le mot est usité par Marot. Elle m'a procuré ce mal.

80. *Merci* : miséricorde.

81. *Itier Marchand*. Homme d'importance, serviteur sous Louis XI du duc de Guienne, pour lequel il négocia la paix de la Ligue du Bien public; puis du duc de Bourgogne, avec lequel il complota la mort du roi. Mentionné ailleurs par Villon. *Itier* : prénom hors d'usage.

82. *Auquel* : envers lequel. — *Je me sens très tenu*. L'allusion échappe.

83. *Branc* : épée (Marot).

84. *Maître Jean Lecornu*. Clerc criminel de la prévôté de Paris, puis clerc civil jusqu'en 1474.

85. *Qui est en gage retenu*. C'est le branc, dans quelque auberge, en attendant de payer.

86. Pour montant d'un écu huit sous.

87. *Si* : ainsi. — *Veul* : je veux. — *Le contenu* : la convention du gage.

88. *Qu'on leur livre* : qu'on le leur livre. Cette ellipse est restée dans l'usage. — *Leur* : à Marchand ou à Lecornu. — *En le rachetant*. Ce gérondif tombe sur les légataires. Qu'on leur livre à condition qu'ils le rachètent. Plaisanterie sur un legs qu'ils ne peuvent toucher qu'en payant.

Item je laisse à SAINT-AMAND
 Le Cheval blanc avec la Mule; 90
 Et à BLARU mon diamant,
 Et l'Ane rayé qui recule,
 Et le décret qui articule
Omnis utriusque sexus,
 Contre la carmélite bulle, 95
 Laisse aux curés pour mettre sus.

Et à maître ROBERT VALLÉE,
 Pauvre clergeot en parlement,
 Qui n'entend ne mont ne vallée,
 J'ordonne principalement 100
 Qu'on lui baille légèrement
 Mes brais étant aux Trumelières,

89. *Saint-Amand*. Pierre de Saint-Amand, clerc du Trésor. Mentionné ailleurs par Villon.

90. *Le Cheval blanc, la Mule* : pour monter dessus comme faisaient les officiers de finance. Monture pour rire, car ce sont des enseignes. La Mule était située rue Saint-Jacques. C'est là que les larrons du collège de Navarre se rassemblèrent pour aller commettre leur méfait.

91. *Blaru*. Jean de Blaru, orfèvre au Pont-au-Change, et qui fut prince de sa corporation. Il avait alors procès avec Jean Lemaignan, qui le rossa au sujet d'un diamant, que le poète a pu viser dans le legs d'un joyau que Villon ne posséda jamais.

92. *L'Ane rayé* : un zèbre, autre enseigne. — *Qui recule*. Le sens et l'allusion échappent.

93 à 96. *Je laisse aux curés le décret qui articule* etc., pour mettre sus contre la bulle carmélite. Le décret est celui du Concile de Latran qui ordonne aux fidèles de se confesser à leur curé; la bulle est celle de Nicolas V qui permet aux religieux mendiants de faire cet office. *Omnis utriusque sexus*, toute personne de l'un et de l'autre sexe : c'est l'articulation de la bulle. — *Mette sus* : mettre en vigueur.

97. *Robert Vallée*. Né au diocèse de Poitiers, maître es arts à Paris et clerc au Parlement. Il fut plus tard curé de Ville-d'Avray. Sa profession d'Eglise n'empêche pas que le poète le raille de concubinage public.

98. *Clergeot* : petit clerc. — *En parlement* : nous disons au.

99. *Ne* : ni. — *N'entendre ne mont ne vallée*. Sans doute proverbe pour : ne rien comprendre à rien.

101. *Bailler* : donner. — *Légalement* : sans difficulté.

102. *Mes brais* : ma culotte, l'allusion échappe. — *Les Trumelières*, taverne des Halles. La culotte s'y trouvait en gage.

Pour coëffer plus honnêtement
S'amie Jeanne de Millières.

Pource qu'il est de lieu honnête, 105
Faut qu'il soit mieux récompensé.

Car Saint-Esperit l'admoneste,
Obstant ce qu'il est insensé.

Pour ce je me suis pourpensé,
Puisqu'il n'a sens ne qu'une aumoire, 110
De lui laisser sans mal penser,
Qu'on lui baille l'Art de mémoire.

Item, pour assigner la vie
Du dessus dit maître Robert.

Pour Dieu, n'y ayez point d'envie, 115
Mes parents, vendez mon haubert;

Et que l'argent ou la plupart
Soit employé dedans ces Pâques,

A acheter à ce poupard
Une fenêtre emprès Saint-Jacques. 120

103, 104. *Coëffer* : coiffer. *S'amie* : son amie. — *Jeanne de Millieres*. Mentionnée comme plaideuse aux registres du Parlement.

105. *Pource que* : parce que. — *De lieu honnête* : de bonne naissance.

106. *Récompensé* : dédommagé.

107. *Car Saint-Esperit l'admoneste* : Que le Saint-Esprit l'inspire donc. *Car* met en mouvement le subjonctif (Thuasne).

108. *Obstant* ou *nonobstant*, même sens ici. — *Ce que* : que.

109. *Pour ce* : à cause de cela. — *Je me suis pourpensé* : j'ai résolu.

110. *N'avoir... ne que*. N'avoir pas plus de... que. Puisqu'il n'a pas plus de sens qu'une armoire. Puisqu'il est bête comme un pot (Thuasne).

111. Variante :

A recouvrer sur Maupensé.

Recouvrer : obtenir. — *Sur* : chez. — *Maupensé*. Inconnu.

112. *L'Art de mémoire*. Peut-être un *Ars memorativa*, qui courait alors.

113. *Assigner la vie* : pourvoir à la vie.

115. *Avoir envie à quelqu'un, de quelque chose* : le lui chicaner. *N'y ayez point d'envie* : ne marchandez pas ce legs.

116. *Haubert* : cotte de mailles, que le poète n'avait pas.

117. *La plupart de l'argent* : la plus grande partie de l'argent.

118. *Dans* ou *dedans* avec un nom de temps : dans le délai de. — *Dedans ces Pâques* : à Pâques prochain au plus tard.

119. *Poupard*. L'allusion échappe.

120. *Fenêtre* : boutique. — *Emprès* : près. — *Saint-Jacques*. L'église Saint-Jacques-la-Boucherie, près le Châtelet, dont la tour demeure.

Item laisse et donne en pur don
 Mes gants et ma huque de soie,
 A mon ami JACQUES CARDON,
 Le gland aussi d'une saussaie,
 Et tous les jours une grasse oie, 125
 Et un chapon de haute graisse,
 Dix muids de vin blanc comme craie,
 Et deux procès, que trop n'engraisse.

Derechef je laisse à noble homme
 RENIER DE MONTIGNY trois chiens; 130
 Aussi à JEAN RAGUIER la somme
 De cent francs pris sur tous mes biens.
 Mais quoi! je n'y comprends en riens
 Ce que je pourrai acquérir.

121. *Laisse* : je laisse. — *En pur don* : clause de testament.

122. *Huque* : capuchon.

123. *Jacques Cardon*. Marchand drapier et chaussetier, sans doute demeurant vers la place Maubert. Le poète l'appelle son ami, soit véritable, soit pour rire. Mentionné ailleurs par Villon.

124. *Le gland d'une saussaie*, c'est-à-dire : rien, puisque les saules ne donnent pas de gland.

126. *De haute graisse* : fort engraisé.

127. *Vin blanc comme craie*. L'intention échappe.

128. *Que trop n'engraisse* : crainte qu'il n'engraisse trop, à cause des soucis que donnent les procès.

129, 130. *Renier* ou *René de Montigny*. Fameux mauvais sujet, condisciple et ami de Villon, issu de bonne famille, fils de Jean de Montigny qui tint au temps des guerres le parti du Dauphin contre les Bourguignons, et ne rentra en ville qu'avec le roi, dont il était pannetier. Adonné de bonne heure au larronnage, banni de Paris pour avoir rossé le guet, René fut retenu en prison à Rouen, à Tours, à Bordeaux, à Poitiers, où il avait volé le drapeau d'un marchand, poursuivi comme pipeur de dés, enfin comme complice de meurtre commis au cimetière Saint-Jean. Plusieurs fois relâché comme écuyer et clerc relevant de la justice d'Eglise, il fut enfin gardé par le prévôt et pendu, probablement en 1457. Le poète fait mention de lui dans une des Ballades en jargon, v. 82. — *Noble homme un tel* : formule d'honneur pour nommer un bourgeois. — *Trois chiens*. L'allusion échappe.

131. *Jean Raguiet*. Fils d'Antoine Raguiet sire de Thionville, conseiller royal et trésorier des guerres. Jean fut des douze sergents du prévôt de Paris, puis receveur général des finances de Normandie, enfin conseiller et maître des Comptes.

133. *Mais quoi!* toutefois. Tour propre au dialogue.

134. *Ce que je pourrai acquérir*. Réserve de testament.

On ne doit trop prendre des siens,
Ne ses amis trop surquérir. 135

Item au SEIGNEUR DE GRIGNY
Laisse la garde de Nigeon,
Et six chiens plus qu'à Montigny,
Vicêtre, castel et donjon;
Et à ce malotru changeon 140
MOUTON, qui le tient en procès,
Laisse trois coups d'un égourgeon
Et coucher paix et aise es ceps.

Et à maître JACQUES RAGUIER 145.
Laisse l'abreuvoir Popin
Pêches, poires, sucre, figuier,
Toujours le choix d'un bon lopin,

135, 136. *On ne doit* etc. Que mon légataire n'abuse pas, qu'il ménage la succession d'un proche, qu'il borne ses exigences quant au bien de son ami. — *Surquérir quelqu'un* : lui demander plus qu'il ne peut. — *Ne* : ni.

137. *Le seigneur de Grigny*. Philippe Brunel ou Bruneau, petit gentilhomme, accusé de violences dans les pièces d'archives.

138. *Nigeon*. Village entre Chaillot et Passy, à l'endroit du Trocadéro d'aujourd'hui, où le duc de Bretagne avait un château alors en ruines, ce qui tourne le legs en ridicule. — *Laisse* : je laisse.

139. *Plus* : de plus.

140. *Vicêtre* : Bicêtre. Fameux château du duc de Berri, ruiné dans les récentes guerres civiles, et que l'hospice d'aujourd'hui remplace. — *Castel* : château. Le donjon est la tour qui le domine, placée quelquefois hors des murs.

141, 142. *Changeon* : enfant trouvé, terme d'injure. — *Mouton*. Inconnu.

143. *Egourgeon* : fouet.

144. *Es*, contracté de *en les* : dans les. — *Ceps* : pièces de bois où l'on faisait entrer les pieds et les mains du condamné pour le priver de mouvement. — *Paix et aise* : tranquillement, expression toute faite, encore en usage chez quelques-uns. Ironique ici.

145. *Jacques Ragulier*. Autre fils d'Antoine Ragulier plus haut nommé, d'abord avocat au parlement, et gruyer de Saint-Germain-en-Laye. Plus tard il prit les ordres et fut évêque de Troyes.

146. *Abreuvoir*, abreuvoir. L'abreuvoir Popin était en Seine, du côté droit, un peu au-dessus de l'entrée du Pont-Neuf. Il tenait son nom de Jean l'opin, mentionné dans les actes.

147. *Vers barbouillé*, qu'on n'est pas certain d'entendre.

Au trou de la Pomme de pin :
 Le dos envers, au feu la plante, 150
 Emmaillotté en jacopin.
 Et qui voudra planter, si plante.

Item à maître JEAN MAUTAINT
 Et maître PIERRE BASANIER,
 Le gré du seigneur qui atteint 155
 Troubles, forfaits sans épargner;
 Et à mon procureur FOURNIER
 Bonnets courts, chausses semelées,
 Taillés sur mon cordouanier
 Pour porter durant ces gelées. 160

Item à JEAN TROUVÉ boucher
 Laisse le Mouton franc et tendre,

149. *Le trou*. Se disait d'un cabaret. — *La Pomme de pin*, enseigne. Le cabaret de la Pomme de pin était dans la Cité, rue Juiverie, devant l'ancienne église de la Madeleine. Tout ce quartier est démoli. Rabelais et d'autres auteurs ont parlé de cette taverne, que tenait alors Robin Turgis, ailleurs mentionné par Villon.

150. *Envers* : renversé. *Le dos envers*, couché sur le dos. — *Au feu la plante* : les pieds au feu.

151. *Jacopin* : jacobin, moine dominicain. — *Emmailloté en jacopin* : aussi chaudement couvert qu'un moine.

152. *Si* : donc. — *Et qui voudra planter si plante*. Proverbe, signifiant sans doute ici : qu'un autre fasse ailleurs ce qu'il lui plaît, ou : moquons-nous du reste.

153. *Jean Mautaint*. Examineur au Châtelet, qui fut précisément chargé en mars de l'année suivante, de l'affaire du vol commis au collège de Navarre, où le poète était complice.

154. *Pierre Basanier*. Notaire au Châtelet, plus tard greffier criminel dans la même juridiction.

155, 156. *Le gré* : la faveur. — *Le seigneur qui atteint* etc. Le prévôt de Paris, Etouteville, auquel obéissaient ces légataires.

157. *Fournier*. Pierre Fournier, procureur de Saint-Benoît, où demeura Villon. Peut-être fut-il aussi le sien.

158. *Bonnets courts* : sans cornette pendante. — *Chausses semelées* : brodequins (Marot). L'allusion échappe.

159. *Sur* : chez. — *Cordouanier* : cordonnier.

161. *Jean Trouvé*. Valet de boucher, au service de Jean Haussécul, deux fois poursuivi pour des coups, dont il y a mention dans les actes.

162. *Mouton franc* : mouton entier. C'est le béliet, tendré seulement pour rire (Thuasne). Aussi n'est-ce ici qu'une enseigne.

Et un tacon pour émoucher
 Le Bœuf couronné, qu'on veut vendre,
 Ou la Vache, qui pourra prendre 165
 Le vilain qui la trousse au cou.
 S'il ne la rend, qu'on le pût prendre,
 Et étrangler d'un bon licou.

Item, au CHEVALIER DU GUET
 Le Héaume lui établis; 170
 Et aux piétons qui vont d'aguet
 Tâtonnant par ces établis,
 Je leur laisse deux beaux rubis :
 La Lanterne et la Pierre au lait.
 Voire, mais j'aurai les Trois lis, 175
 S'ils me mènent en Châtelet.

163. *Tacon* : martinet.

164 à 166. *Le Bœuf couronné* : enseigne. — *La Vache*, enseigne encore, sans doute celle qui donnait son nom à la rue Trousevache, maintenant rue de la Reynie, parce qu'un paysan la portait sur son dos, ce qui se disait *trousser*, en sorte qu'il faisait le trousevache. — *Qui pourra* : si on peut. — *A Jean Trouvé laisse un tacon pour emoucher le Bœuf etc., ou la Vache, qui pourra prendre le vilain qui la trousse au cou.* A Jean Trouvé je laisse un martinet pour émoucher le Bœuf etc., ou la Vache si on peut prendre le rustre qui la porte au cou.

167. *S'il ne la rend* : s'il ne la rend pas. *Il* : le vilain; *la* : la vache. — *Pût* : pût. *Qu'on le pût pendre* : puisse-t-on le pendre.

169. *Le chevalier du Guet* : commandant de quarante sergents qui veillaient à la sûreté de Paris. Philippe de Latour faisait cette charge alors.

170. *Lui établis* : je lui établis. On disait *établir un legs*. — *Le Héaume* ou heaume : pour le faire chevalier, qualité que réclamait en général cette charge, et que Philippe de Latour n'avait pas. Le Heaume encore était une enseigne.

171. *Aux piétons* : les vingt sergents à pied entrant dans la composition du guet. — *D'aguet* : avec attention.

172. *Établis* : étaux (Marot). — *Par ces établis*. Le sens échappe.

173, 174. *Deux beaux rubis* : pour les éclairer dans la nuit, comme on croyait que pouvaient faire ces pierres précieuses (Thuasne). *La Lanterne*, comme engin d'éclairage, *la Pierre au lait*, dont l'allusion échappe, sont les deux rubis. C'était des enseignes, dont la seconde avait fait nommer rue Pierre-au-lait. la rue depuis dite des Ecrivains près de Saint-Jacques, maintenant démolie.

175. *Voire* : oui. — *Les Trois lis* : une des chambres du Châtelet (Marot). Equivoque avec *lits*, où il coucherait à l'aise s'il devait aller en prison.

176. *Le Châtelet*. Prison qui se trouvait à l'endroit de la place de ce nom. — *En* : pour *au*, se disait avec ce mot.

Item à PERRENET MARCHAND

Qu'on dit le BATARD DE LA BARRE,
 Pource qu'il est très bon marchand,
 Lui laisse trois gluyons de fouarre, 180
 Pour étendre dessus la terre,
 A faire l'amoureux métier;
 Ou il lui faudra sa vie querre,
 Car il ne sait autre métier.

Item au LOUP et à CHOLET 185

Je laisse à la fois un canard
 Pris sur les murs, comme on soulait,
 Envers les fossés sur le tard;
 Et à chacun un grand tabard
 De cordelier jusques aux pieds, 190
 Bûche, charbon et pois au lard
 Et mes housseaux sans avant-pieds.

177, 178. *Perrenet* ou *Pierre Marchand*, dit de la Barre. L'un des douze sergents à verge du Châtelet. *Perrenet*, diminutif familier de Pierre. — L'allusion du nom de bâtard échappe.

179. *Bon marchand* : marchand notable, jeu sur le nom du personnage.

180. *Gluyon* : botte. — *Fouarre* : paille.

183, 184. *Où il lui faudra sa vie querre* etc. : Autrement il lui faudra chercher sa vie. L'amoureux métier le nourrissait, c'est donc de proxénétisme que le poète le raille.

185. *Au Loup*, Jean Leloup, voiturier par eau et pêcheur, que la ville chargea cette même année du nettoyage de ses fossés, et qui fut aussi son fournisseur. — *Cholet*. Casin Cholet, plus tard sergent à verge au Châtelet. Ayant annoncé faussement en 1463 l'entrée des Bourguignons dans la ville, il perdit son office et fut puni de bastonnade et de prison. Le legs que l'un et l'autre reçoivent les révèle maraudeurs en compagnie du poète.

186. *A la fois* : pour une fois (Marot).

187. *Sur les murs*. Les remparts de Paris. — *Comme on soulait*. Comme on avait coutume, ou (le sens étant effacé) comme on faisait.

188. *Envers* : vers. — *Les fossés* : ceux qui longeaient le rempart.

189, 190. *Tabard* : manteau long. Pour cacher le gibier braconné. — *Cordelier* : moine franciscain.

191. La bûche et le charbon sont pour cuire la volaille, les pois au lard pour la manger.

192. *Housseaux* : Guêtres. L'allusion échappe.

Derechef je laisse en pitié
 A trois petits enfants tout nus
 Nommés en ce présent traité, 195
 Pauvres orphelins impourvus,
 Tout déchaussés, tout dépourvus,
 Et dénués comme le ver,
 J'ordonne qu'ils soient pourvus
 Au moins pour passer cet hiver : 200

Premièrement COLIN LAURENT,
 GIRARD GOSSOUIN et JEAN MARCEAU,
 Dépourvus de biens, de parents,
 Qui n'ont vaillant l'anse d'un seau,
 Chacun, de mes biens un faisceau, 205
 Ou quatre blancs s'ils l'aiment mieux.
 Ils mangeront maint bon morceau,
 Les enfants, quand ils seront vieux.

Item, ma nomination
 Que j'ai de l'Université, 210
 Laisse par résignation,

193. *En pitié* : par pitié.

195. *Traité* : traité.

196. *Impourvus* : sans héritage.

197. *Tout déchaussés* : qui vont nu-pieds.

198. *Dénués* : mis à nu.

199. *Soient*, deux syllabes.

201, 202. *Colin* ou *Nicolas Laurent*. Riche épicier d'alors, adonné aux spéculations sur le sel. — *Girard Gossouin*. Spéculateur sur le sel aussi, riche notaire et usurier. — *Jean Marceau*, riche prêteur sur gages. Il eut procès contre le prévôt de Paris. Le poète raille leur importance et leur richesse, en les dépeignant comme enfants pauvres.

204. *Avoir vaillant* : posséder. *N'avoir vaillant l'anse d'un seau* : proverbe, pour ne rien posséder.

205. *Un faisceau* : une portion. A chacun une portion de mes biens.

206. *Blanc* : pièce d'argent.

207. *Maint bon morceau*. Badinage.

209, 210. *Ma nomination que j'ai de l'Université*. Le grade de maître es arts, qui donnait à Villon l'expectative d'un bénéfice ou charge ecclésiastique. Cette expectative pouvait être cédée.

211. *Résignation* : cession.

Pour secourir d'adversité
 Pauvres clercs de cette cité
 Sous cet *intendit* contenus.
 Charité m'y a incité,
 Et nature, les voyant nus.

215

C'est maître GUILLAUME COTIN
 Et maître THIBAUD DE VITRY,
 Deux pauvres clercs parlant latin,
 Paisibles enfants, sans étri,
 Humbles, bien chantant au lettri.
 Je leur laisse cens recevoir
 Sur la maison Guillot Gueudry,
 En attendant de mieux avoir.

220

212, 213. *Secourir d'adversité pauvres clercs* : aider dans le besoin de pauvres clercs.

214. *Intendit*. La formule de résignation.

215, 216. La charité m'y a poussé, ainsi que la compassion naturelle, quand je les ai vus nus.

217, 218. *Guillaume Cotin, Thibaud de Vitry*. Riches chanoines de Notre-Dame, qui furent conseillers au parlement. La famille de Vitry était l'une des premières dans les bourgeois de Paris. L'un et l'autre étaient très âgés. Le poète les raille de leur richesse, comme il a fait les précédents.

219. *Parlant latin*. L'allusion échappe.

220. *Enfants* : jeunes gens. Plaisant déguisement de leur grand âge. — *Etri* : dispute, on écrivait *estриф*. *Sans étri* : point disputants. C'était tout le contraire, car le chapitre de Notre-Dame faisait alors procès à ceux de Saint-Benoît, qui leur étaient soumis.

221. *Lettri* : lutrin. — *Bien chantant au lettri*. Deux chanoines de Notre-Dame étaient reçus à Saint-Benoît tous les ans à la fête du saint, en procession par le chapitre, lequel avait en outre le devoir de chanter avec eux l'*alleluia* ; à quoi ayant manqué, celui de Notre-Dame le fit citer. Ceux de Saint-Benoît se soumirent, en s'excusant sur ce « qu'ils ne savaient pas bien chanter ». La raillerie du poète joue là-dessus.

222, 223. *Cens* : impôt levé par des particuliers. — *Je leur laisse cens recevoir*. Je leur lègue un cens à toucher. — *La maison Guillot Guendry*. Maison de la Longue allée, qui donnait rue Saint-Jacques, ainsi nommée de deux occupants successifs, qui n'en payèrent jamais la rente au chapitre de Saint-Benoît, qui la leur louait, malgré procès gagné contre leurs héritiers. Cette année même, le cens était dû à Notre-Dame, qui n'en touchait pas d'avantage. — *En attendant de mieux avoir*, ajoute à la plaisanterie du legs.

Item et y adjoins la Crosse, 225
 Celle de la rue Saint-Antoine,
 Ou un billard de quoi on crosse
 Et tous les jours plein pot de Seine.
 Aux pigeons qui sont par essoine
 Enserrés sous trappe volière, 230
 Mon mirouër bel et idoine
 Et la grâce de la geôlière.

Item je laisse aux hôpitauz
 Mes chassiss tissus d'arignée;
 Et aux gisants sur les étaux, 235
 Chacun sur l'œil une grognée :
 Trembler à chère renfrognée,
 Maigres, velus et morfondus,
 Chaussés courtes, robe rognée,
 Gelés, meurtris et enfondus. 240

Item je donne à mon barbier
 Les rognures de mes cheveux

225, 226. *La Crosse de la rue Saint-Antoine* : enseigne. Le poète joue sur le sens d'une crosse d'évêque qui serait promise à des chanoines.

227. *Un billard* : queue à pousser les billes. L'allusion échappe.

228. *Plein pot de Seine* : d'eau de Seine, au lieu de vin, que le pot, comme aujourd'hui la bouteille, indiquait. L'allusion échappe.

229. *Pigeons* : prisonniers (Marot). Le même mot est aux Ballades en jargon, v. 130. La transition échappe. — *Par essoine* : par malheur.

230. *Enserrés* : enfermés. — *Sous trappe volière* : Piège à oiseau. Une prison (Marot), par métaphore.

231. *Mirouër* : Miroir. — *Bel et idoine* : Beau et en état de servir. L'allusion échappe.

232. *La grâce de la geôlière*. Pour adoucir la vie de prison. Le mot de *geôlière* conseille d'entendre *pigeon* et *trappe volière* au sens susdit.

234. *Chassiss*, sangle de lit. — *Arignée*, araignée, pour toile d'araignée, dépeignant une couche sordide et misérable, et partant un néant de legs.

235. *Etal*, pluriel *étaux*, étalage de marchand. — *Gisants sur les étaux* sont ceux que l'hôpital repousse et qui couchent dehors.

236. *Chacun* : à chacun. — *Grognée* : coup de poing.

237. *Trembler à chère renfrognée*. Je leur lègue de trembler à mine renfrognée, probablement de malaise causé par leur misère. *Trembler*, pour *grelotter*.

239. *Chaussés courtes*, *robe rognée*, peignent le dénuement de leur vêtement.

240. *Enfondus* : transpercés de pluie. Mot poitevin.

242. *Les rognures de mes cheveux*. Les cheveux qu'on me coupe.

Pleinement et sans détourbier;
 Au savetier mes souliers vieux;
 Et au frepier mes habits tieux 245
 Que quand du tout je les délaisse.
 Pour moins qu'ils ne coûtèrent neufs
 Charitablement je leur laisse.

Item je laisse aux Mendians
 Aux Filles-Dieu et aux Béguines 250
 Savoureux morceaux et friands :
 Flans, chapons et grasses gelines;
 Et puis prêcher les Quinze Signes,
 Et abattre pain à deux mains.
 Carmes chevauchent nos voisins; 255
 Mais cela ne m'est que du moins.

243. *Pleinement* : sans réserve. — *Et sans détourbier* : ni empêchement.

244. *Savetier* : cordonnier.

245, 246. *Frepier* : fripier, marchand d'habits. — *Tieux* : tels. — *Du tout* : tout à fait. — *Et au frepier* etc. Je laisse au fripier mes habits tels que (ils sont) quand je cesse tout à fait de les mettre.

247, 248. *Je leur laisse* : je les leur laisse. Ellipse encore en usage. *Leur*, c'est le savetier et le fripier; *les*, mes vieux souliers et mes habits hors d'usage. — *Pour moins qu'ils ne coûtèrent neufs, charitablement*, fait une plaisanterie.

249. *Mendians* : moines mendiants, lesquels formaient quatre ordres : Franciscains, Dominicains, Carmes, Augustins.

250. *Filles-Dieu*. Religieuses hospitalières, établies rue Saint-Denis où une rue attenante conserve leur nom, tombées alors dans un relâchement qui les fit réformer sous Charles VIII. — *Béguines*. Religieuses sans vœu, résidant à l'Ave Maria, quartier de Saint-Paul, et à Sainte-Avoie, jusqu'en 1480, que Louis XI les supprima.

252. *Gelines* : poules.

253. *Prêcher les Quinze Signes*. Ceux de la fin du monde, sujet de sermon.

254. *Abattre pain*, proverbe (Thuasne) signifiant : recueillir à coups précipités, moissonner les vivres, que chacun s'empresse de leur donner. Même sens apparemment aux Ballades en jargon, v. 53. — *A deux mains* renchérit sur la figure.

255. *Carmes* : les Carmes. Accusation de paillardise, lieu commun contre les moines.

256. *Cela ne m'est que du moins* : cela ne m'importe pas, je m'en moque.

Item laisse le Mortier d'or
 A JEAN épicier, DE LA GARDE,
 Et une potence Saint-Maur
 Pour faire un broyer à moutarde. 260
 A celui qui fit l'avant-garde
 Pour faire sur moi griefs exploits,
 De par moi saint Antoine l'arde,
 Je ne lui lairrai autre legs.

Item je laisse à MÈREBEUF 265
 Et à NICOLAS DE LOUVIEUX,
 A chacun l'écaille d'un œuf
 Pleine de francs et d'écus vieux.
 Quant au concierge de Gouvieux
 PIERRE DE ROUSSEVILLE, ordonne 270

257. *Le Mortier d'or* : enseigne.

258. *Jean épicier de la Garde*. — On dit encore dans quelques provinces, d'un seul tenant et sans virgule, *un Tel avocat, un Tel libraire*. L'usage de Villon va jusqu'à mettre la profession avant le surnom. Ailleurs encore il nomme cet épicier. Il était fils d'un notaire du roi.

259. *Potence* : béquille. *Potence Saint-Maur* vient sans doute des béquilles que les miraculés laissaient au pèlerinage de Saint-Maur, près le bois de Vincennes, avec un sens que nous ignorons.

260. *Broyer* : piler.

261, 262. *Celui qui fit l'avant-garde pour faire sur moi griefs exploits*. Celui qui fut cause de m'affliger par des exploits : des procès, ou des coups. On ne sait ce que le poète entend, ni qui il désigne. — *Griefs*, une syllabe.

263. *De par moi* : par mon ordre. — *Ardre* : brûler. *Saint Antoine l'arde*. Que saint Antoine le brûle, qu'il soit atteint du feu Saint-Antoine, mal épидémique du temps, l'érysipèle.

264. *Lairrai* : futur de *laisser*. Je ne lui ferai pas d'autre legs.

265. *Mèrebeuf*. Pierre Mèrebeuf, drapier, marchand de moutons, demeurant rue des Lombards.

266. *Nicolas de Louvieux* ou Louviers. Drapier et marchand de moutons pareillement. Echevin de Paris et receveur des Aides, puis sous Louis XI conseiller à la Chambre des comptes, mort en 1483. Il fut fait sire de Cannes et de la Forêt. Saint-Innocent avait sa sépulture.

267, 268. — *L'écaille d'un œuf pleine de francs et d'écus* : qui n'y sauraient tenir, legs ridicule.

269. *Concierge* : régisseur. — *Gouvieux* : maison royale près de Chantilly.

270. *Ordonne* : j'ordonne.

Pour le donner entendre mieux,
Écus tels que le prince donne.



Finablement en écrivant
Ce soir seulet, étant en bonne,
Dictant ces legs et décrivant, 275
J'ouïs la cloche de Serbonne,
Qui toujours à neuf heures sonne
Le salut que l'ange prédit.
Si suspendis et mis ci bonne,
Pour prier, comme le cœur dit. 280

Ce faisant je m'entroubliai,
Non pas par force de vin boire,
Mon esperit comme lié.
Lors je sentis dame Mémoire
Reprendre et mettre en son aumoire 285
Ses espèces collatérales :

271. *Pour le donner entendre*, à entendre mieux. Clause de testament.

272. *Écus tels que le prince donne*. Au propre, monnaie de bon aloi. La plaisanterie échappe.

273. *Finablement* : finalement.

274. *Seulet* : tout seul. — *En bonne* : de bonne humeur.

275. *Décrivant* : écrivant.

276. *Serbonne* : Sorbonne. Elle était voisine de Saint-Benoît.

278. *Prédit* : fait entendre. — *Le salut que l'ange prédit* : l'angélus, que les cloches d'église sonnent à six heures.

279. *Si* : donc. — *Suspendis* : je suspendis, j'arrêtai d'écrire. — *Mis ci bonne* : mis borne ou fin, ici.

280. *Pour prier* : réciter l'angélus. — *Comme le cœur dit* : sous l'inspiration du cœur.

281. *Je m'entroubliai* : j'échappai à moi-même.

282. *Par force* : à force. — *De vin boire* : de boire du vin. Non par l'effet de vin que j'eusse bu.

283. *Esperit* : esprit. — *Mon esperit comme lié*, privé de mouvement par la rêverie. Ablatif absolu.

284 à 286. *Lors* : alors. — *Dame mémoire*. Prosopopée, où l'on voit la mémoire serrer tout ce qui occupe l'esprit et le laisser vide. — *Aumoire* : armoire. — *Especies collatérales* : les images qui lui sont soumises.

Opinative fausse et voire,
Et autres intellectuales,

Et mêmelement l'estimative,
Par quoi prospective nous vient, 290
Similative, formative;
Desquels bien souvent il advient
Que par leur trouble, homme devient
Fol et lunatique par mois.
Je l'ai lu, se bien m'en souvient, 295
En Aristote aucunes fois.

Dont le sensitif s'éveilla
Et évertua fantasie,
Qui tous organes réveilla,
Et tint la souveraine partie 300
En suspens et comme amortie
Par oppression d'oubliance,
Qui en moi s'était épartie
Pour montrer des sens l'alliance.

287. *Opinative fausse et voire* : la faculté d'opinion fausse et vraie.

288. Et autres facultés intellectuelles.

289 à 291. *Mêmelement* : surtout. — *L'estimative* : faculté de juger. — *Prospective* : faculté de prévoir, laquelle vient de ce que nous jugeons. — *Similative* ou assimilative, *formative* : ces deux regardent la nutrition du corps. Tout cela plus ou moins dépeint comme retiré dans l'armoire de Mémoire, exprime l'abandon progressif de soi-même.

292 à 294. *Desquels* : desquelles. — *Desquels bien souvent il advient que par leur trouble*, tour indirect pour dire : par le trouble desquelles il advient bien souvent. — *Lunatique par mois* : lunatique. Pléonasme.

295. *Se bien m'en souvient* : s'il m'en souvient bien.

296. *En Aristote*. Nous disons : dans. — *Aucunes fois* : quelquefois, je ne sais où. Tout cet appareil de facultés est en effet de son enseignement.

297, 298. *Dont* : en suite de quoi. — *Le sensitif s'éveilla* : la faculté de sentir. — *Evertua* : excita. — *Fantasie* : l'imagination. Tandis que l'estimative s'endort, le sentiment vagabonde et les images du rêve se mettent à courir.

299. *Qui tous organes réveilla*. Le sens échappe.

300 à 302. *Souveraine* : souveraine. — *La souveraine partie* : la raison. — *Par oppression d'oubliance*. La raison cesse de s'exercer, opprimée de l'oubli actuel des choses.

303, 304. *Epartie* : dispersée. — *Pour montrer des sens l'alliance*. Afin qu'on voie que sans le secours des sens elle perd sa vertu.

Puis que mon sens fut à repos 305
 Et l'entendement démêlé,
 Je cuidai finer mon propos;
 Mais mon encre trouvai gelé,
 Et mon cierge trouvai soufflé.
 De feu je n'eusse pu finer. 310
 Si m'endormis, tout emmoufflé,
 Et ne pus autrement finer.

Fait au temps de ladite date
 Par le bien renommé Villon,
 Qui ne mange figue ne datte, 315
 Sec et noir comme écouvillon.
 Il n'a tente ne pavillon
 Qu'il n'ait laissé à ses amis,
 Et n'a mais qu'un peu de billon
 Qui sera tantôt à fin mis. 320

305, 306. *Puis que* : après que. — *Mon sens fut à repos* : l'agitation du sensitif eut cessé. — *Et l'entendement démêlé* : et que la pensée fut rendue à elle-même.

307. *Je cuidai* : je pensai. — *Finer* : finir. — *Mon propos* : mon dessein.

308. Je trouvai mon encre gelée. Ce mot était masculin.

309. Je trouvai ma chandelle éteinte.

310. *Finer de* : se procurer. Je n'aurais pu ravoïr de feu.

311. *Si* : donc. — *M'endormis* : je m'endormis. — *Moufle* : gant. *Emmoufflé* : ganté, et par figure : bien enveloppé. Variante :

C'était assez tartevelé.

Tartevelé : mot inconnu.

312. *Finer* : finir. Le testament.

313. *Fait au temps* etc. Clause de testament.

314. *Bien renommé* : de bon renom.

315, 316. *Ecouvillon* : loque à nettoyer le four. Le poète raille sa pauvreté : il mange mal, et sa mine fait peur.

317, 318. *Ne* : ni. — *Tente et pavillon* : tout ce qu'un homme possède. Il a légué tout ce qu'il avait.

319. *Il n'a mais* : il n'a plus. — *Billon* : monnaie de bronze.

320. *Tantôt* : bientôt. — *A fin mis* : mis à fin, dissipé.





LE GRAND TESTAMENT

Cinq ans seulement séparent la parution du Grand Testament de celle du petit. Entre les deux ouvrages, malgré ce peu d'intervalle, il y a toute la différence d'un essai à un chef-d'œuvre.

La matière est la même, celle d'une satire menée dans l'allégorie de divers legs, relevée d'une matière d'élégie, qui tient pour commencer plus d'un tiers du poème, et ensuite s'y répand en divers épisodes : inspirée non seulement de l'amour comme dans le précédent poème, mais de la pauvreté, de la souffrance, de la fuite du temps et de la mort. Ces deux derniers sujets surtout y sont traités en perfection, si admirablement qu'aucun de nos poètes qui depuis les ont essayés, ne peut être seulement mis en comparaison. La Complainte de jeunesse perdue, la Mémoire des compagnons de Villon, la Complainte de commun trépas, les Regrets de la belle Heaumière, en sont les surprenants exemples, dont ne donne qu'une faible idée la Ballade des Dames du temps jadis, citée partout. Comme tableau de la mort, le Charnier Saint-Innocent, en dépit de quelques taches, est une pièce qu'on n'a pas égalée.

La satire souffre dans ce poème comme dans l'autre, de l'embaras que nous éprouvons à comprendre nombre d'allusions, quoique presque tous ceux à qui elles s'adressent nous soient connus. Les présents d'enseignes y tiennent une moindre place, comme souvenirs sans doute de la vie d'écolier, que les années reculaient dans l'esprit du poète. Pour le reste, ce qu'on a peu à peu débrouillé, comme le trait plaisamment lancé contre François de la Vaquerie, tient le lecteur assez en haleine pour soutenir cette partie même. L'épisode des trois chanoines dépeints en orphelins, indiqué seulement dans le Petit Testament, s'épanouit ici dans un tableau délicieux. Puis le poète y a mêlé des portraits : celui de l'agent de police infâme avec le Bâtard de la Barre, de l'avare avec Jacques James, du buveur surtout avec Jean Cotard, en face desquels les traits touchants du chanoine Villon, qui l'adopta, et de sa mère, dépeinte dans la prière qu'il compose pour elle, font un

contraste aussi utile à la vérité que rafraichissant pour l'esprit. En fait de partie sombre de ces caractères, le plus vil de tous, celui de l'homme associé au métier de la fille publique, était assurément le plus difficile à peindre. Villon s'en est laissé étonner si peu qu'il a doublé la difficulté en se représentant lui-même dans ce personnage. Cela devrait faire jeter le livre de dégoût : cependant on le lit avec plaisir, tant il a su y mettre d'art. Ce paradoxe de poésie, unique en son genre, a réussi.

Allusions personnelles à part, la satire morale paraît en quatre endroits : la double ballade des Folles amours, plaisant brocard à tous les amoureux cités dans la fable et dans l'histoire, la ballade de Bonne doctrine, où le monde des vauriens que le poète fréquenta passe sous le fouet, et celle des Langues envieuses, répertoire inouï d'exécration. La satire littéraire apparaît (fait inattendu) dans les Contredits Franc-Gontier. Enfin n'oublions pas le Dit de Diomédès, qui sous la forme d'un charmant apologue, inculque la même matière morale. Des élégies distinctes sont le rondeau de la Prison, et celui d'Amour déploré composé pour Itier Marchand.

Ordinairement tous ces sujets ne sont pas traités dans le corps du poème. Par un artifice agréable, Villon en compose des pièces distinctes, rondeaux et ballades, dont il coupe son débit, reposant de la sorte l'attention du lecteur, en même temps qu'il réveille l'oreille par le changement de rythme.

Plusieurs de ces pièces existaient certainement avant que le poème parût. Ce sont des morceaux indépendants, rimés pour eux-mêmes, que le poète avait déjà donnés au public, ou qu'il gardait en portefeuille. Cela est prouvé pour l'Épithalame, qui date au plus tard de 1447. Il doit en être de même de la ballade *Fausse beauté*, et aussi de celle de la Grosse Margot. Cela paraît également le cas du rondeau de la Prison ; et quant à la ballade des Dames de Paris, on peut l'imaginer comme une improvisation, un jeu de rimes faciles, auquel Villon s'était divertì, qu'il avait délaissé ensuite, et qui lui parut propre à orner son ouvrage.

Tous ces morceaux sont parfaitement fondus, artistement placés pour l'effet pittoresque et pour le plaisir du lecteur. La critique y a trouvé à reprendre, disant les plus anciens indignes du poète, sans parvenir à le faire croire. De l'Épithalame par exemple, Gaston Paris écrit : « On ne peut rien voir de plus prétentieux ni de plus lourd », ce qui n'a pas empêché les amis des beaux vers de trouver la pièce accomplie. Il dit aussi que la ballade de la Grosse Margot a « des gaucheries », quand il n'y a pas de tableau au monde tracé d'un trait plus délibéré.

Le ton de tout l'ouvrage est d'une souplesse extrême. Le poète passe d'un style à l'autre, du badin au sublime, sans effort et comme sans y prendre garde. Il est aussi des plus naturels. Aussi

ne peint-il que le vrai, et n'exprime-t-il d'autres sentiments que ceux dont il était capable. Les sujets sont tirés de la réalité. Dans aucun l'art n'y est empreint de convention, si ce n'est peut-être dans la pièce *Fausse beauté*. Encore ce qu'il y a de tel dans cette plainte amoureuse, est-il relevé de traits où parle la nature.

Quant aux traits de négligence ils abondent dans le poème, mais on y fait peu d'attention. Le mouvement est partout si vif, la verve si soutenue, les proportions si justes, qu'on se moque de ces légers défauts. Il n'en est pas tout à fait de même des saillies burlesques, auxquelles Villon s'abandonne. Elles amusent souvent, quelquefois elles dégoûtent, en certains endroits elles assomment. Par exemple dans ce saisissant tableau de l'enfer, où il dépeint :

Corps pourris et âmes en flammes
De quelconque condition,

il est ridicule de voir faire l'exception des patriarches et des prophètes en disant

Qu'onques grand chaud n'eurent aux fesses.

Dans l'építaphe écrite d'un style grave et touchant qui annonce la fin du poème, qu'y a-t-il de plus insipide que ceci :

Rigueur le transmet en exil
Et lui frappa au ç... la pelle.

Cela ne fait ni rire ni pleurer, cela ennuie, comme un loustic qui débiterait des calembours à un enterrement. Le poète nous paraît rapetissé soudain à la qualité de bouffon : chose étonnante si l'on considère de quelle délicatesse il se montre capable, le goût exquis dont il fait preuve en des endroits où il ne fallait rien moins pour vaincre la difficulté que lui opposait sa matière.

Ceci ne met point en cause le badinage dont le poète a l'art d'adoucir la gravité de mainte réflexion, la désolation de maint passage, qui ne rabaisse ni le sujet ni l'auteur, qui n'accuse chez ce dernier que l'horreur du pédantisme et la pudeur du sentiment. C'est le ton de Lafontaine, qui de toute évidence en avait pris le modèle ici.

Le poème porte sa date inscrite : 1461. Villon l'écrivit au sortir de la prison de Meung et sur le point de rentrer à Paris, deux ans sans doute avant sa mort.

En l'an trentième de mon âge,
 Que toutes mes hontes j'ai bues,
 Ne du tout fol, encor ne sage,
 Nonobstant maintes peines eues,
 Lesquelles j'ai toutes reçues
 Sous la main Thibaut d'Aussigny.
 S'évêque il est, signant les rues,
 Qu'il soit le mien je le reni.

5

Mon seigneur n'est, ne mon évêque;
 Sous lui ne tiens s'il n'est en friche;
 Foi ne lui dois, n'hommage avecque,
 Je ne suis son serf ne sa biche.
 Pû m'a d'une petite miche
 Et de froide eau tout un été.

10

1, 2. *En l'an trentième de mon âge.* Ceci ne commence pas une phrase; c'est une date en tête du discours. L'année est 1461, comme il le dit v. 81. — *Que* : conjonction de temps, alors que, quand.

3. *Ne... ne* : ni... ni. — *Du tout* : tout à fait. — *Ne du tout* etc. Ni tout à fait fou, ni sage quand même. Point tout à fait fou, encore que point sage,

4. *Nonobstant maintes peines eues* : malgré que j'aie eu maintes peines.

6. *Thibaut d'Aussigny.* Evêque d'Orléans depuis 1452. Il mourut en 1473 et est enterré à Meung-sur-Loire. Pour un méfait que nous ne connaissons pas, il retint Villon en prison en ce dernier endroit, pendant plusieurs mois. — *Sous la main* : au pouvoir. — *Thibaut d'Aussigny* : de Thibaud d'Aussigny.

7. *S'évêque il est* : s'il est évêque. — *Signant les rues* : bénissant les rues. *Se signer* : faire sur soi le signe de la croix. L'évêque parcourait les rues en faisant ce signe sur la foule.

8. *Je reni*, pour *je renie* : je nie. — *Le* n'est pas masculin signifiant l'évêque, mais neutre et tient la place de ; qu'il soit le mien. Je nie qu'il soit le mien, c'est-à-dire mon évêque.

9. Il n'est ni mon seigneur ni mon évêque. Son évêque était l'évêque de Paris.

10. *Sous lui*, lui en devant hommage, je ne tiens aucun bien, si ce n'est un bien en friche, c'est-à-dire : rien. Je ne lui dois hommage pour rien.

11. *Foi* : fidélité. — *Hommage* : cérémonie de la soumission dû par le féal à son seigneur. — Je ne lui dois ni foi ni (avec cela) hommage.

12. *Je ne suis son serf ni sa biche.* Biche joue sur l'équivoque de *serf* pour *serf*, l'un et l'autre se lisant *cer*. Je ne suis pas plus son serf que sa biche.

13, 14. *Pû* : repu. — Il m'a repu tout un été d'une petite miche de pain.

Large ou étroit, mout me fut chiche ; 15
Tel lui soit Dieu qu'il m'a été.

Et s'aucun me voulait reprendre
Et dire que je le maudis,
Non fais, se bien le sait comprendre,
En rien de lui je ne médis. 20
Véci tout le mal que j'en dis :
S'il m'a été miséricors,
Jésus, le roi de paradis,
Tel lui soit à l'âme et au corps ;

Et s'étée m'a dur et cruel 25
Trop plus que ci ne le raconte,
Je veuil que le Dieu éternel
Lui soit donc semblable à ce compte.
Et s'Eglise nous dit et conte
Que prions pour nos ennemis, 30
Je vous dirai : J'ai tort et honte,
Quoi qu'il m'ait fait, à Dieu remis.

15. *Large ou étroit* : qu'il soit large ou étroit. — *Mout me fut chiche* : à moi il fut très chiche, très avare.

16. *Que Dieu soit tel envers lui qu'il a été envers moi.*

17. *S' (se)* : si. — *Aucun* : quelqu'un. — *Me voulait reprendre* : voulait me reprendre.

18. *Maudire* : médire. Et dire que je médis de lui.

19. *Non fais* : je ne le fais pas. Non pas. — *Se bien le sait comprendre* : s'il (celui qui me reprend) sait bien le comprendre, comprendre ce dont il s'agit.

20. Je ne médis de lui en rien.

21. *Véci* : voici.

22. *Miséricors* : compatissant.

23, 24. Que Jésus, le roi etc., lui soit tel, soit de même envers lui à l'âme et au corps, quant à l'âme et au corps. C'est-à-dire : je ne dis pas de mal de lui, je ne fais que lui souhaiter ce qu'il m'a fait.

25. *Et s'étée m'a* : et s'il m'a été.

26. *Trop* : beaucoup. — *Que ci ne le raconte* : que je ne le raconte ici.

27, 28. Je veux donc que Dieu etc., soit de même envers lui selon ce compte, selon le prêté-rendu.

29. *S'Eglise* : si l'Eglise. — *Conte* : ordonne.

30. *Que prions* : que nous priions.

32. *A Dieu remis* : je m'en remets à Dieu, je renonce à en demander compte moi-même.

Si prierai pour lui de bon cœur
 Par l'âme du bon feu Cotard ;
 Mais quoi ! ce sera donc par cœur, 35
 Car de lire je suis fétard.
 Prière en ferai de picard.
 S'il ne la sait, vaise l'apprendre,
 S'il m'en croit, ains qu'il soit plus tard
 A Douai ou à Lille en Flandre. 40

Combien, s'ouïr veut que l'on prie
 Pour lui, foi que dois mon baptême,
 Obstant qu'à chacun ne le crie,
 Il ne faudra pas à son ême.
 Ou psautier prends, quand suis à même, 45
 Qui n'est de bœuf ne cordouan,
 Le verselet écrit septième
 Du pséaume *Deus laudem*.

33. *Si* : donc. — *Prierai* : je prierai.

34. *Cotard*. Un des promoteurs du diocèse de Paris. Villon dit plus v. 1231, qu'il fut le sien, et fait de lui le sujet d'une ballade badine. Il venait de mourir alors (Thuasne). S'engager par son âme à prier pour l'évêque, fait de cette promesse une plaisanterie.

35, 36. *Par cœur* : comme *diner par cœur*. Le poète équivoque sur le sens des mêmes mots dans *réciter par cœur*, qui signifie *sans livre*. — *Fétard* : paresseux qui tard fait la besogne (Marot). *Car de lire je suis fétard* : car je suis paresseux pour lire. Parce qu'il ne veut pas lire sa prière, il la dira *par cœur*, c'est-à-dire *par néant*.

36. *Picards*. Hérétiques du x^e siècle, d'où l'on a cru que la secte des Frères de Bohême, ralliée plus tard à la Réforme, était issue. *Prière de Picard*, nulle prière ; la même plaisanterie continue.

38 à 40. *Vaise* : aille. — *Ains que* : avant que. — *Douai et Lille*. Pays de langue picarde, amenés par le jeu de mots sur picard, nom d'hérétiques.

41. *Combien* : toutefois. — *S'ouïr veut que l'on prie* : s'il veut entendre qu'on prie. S'il veut une prière qu'on entende, autre qu'une prière par cœur.

42. *Foi que dois mon baptême* : par la foi que je dois à mon baptême.

43. *Obstant que* : quoique. Quoique je ne le crie pas à tout le monde.

44. *Eme* : but. — *Faudra* : faillira. — Il ne manquera pas son but.

45, 46. *Ou*, contracté de *en le*, nous disons *au*. — *Psautier* : les Psaumes de David. — *Quand suis à même* : quand je l'ai en main. Sans doute expression toute faite, qui n'empêche pas le poète de faire entendre qu'il n'en a pas. — *Qui n'est (ni) de bœuf ne (ni) de cordouan* : psautier qui n'existe que pour rire. — *Cordouan*, cuir de chèvre tanné : il s'agit de la couverture.

47, 48. *Pséaume* : psaume. — *Deus laudem* est le 108°. — *Verselet* : verset,

LA LOUANGE DU ROI

Si prie au benoît Fils de Dieu,
 Qu'à tous mes besoins je réclame, 50
 Que ma pauvre prière ait lieu
 Vers lui, de qui tiens corps et âme,
 Qui m'a préservé de maint blâme
 Et franchi de vile puissance.
 Loué soit-il, et Notre Dame, 55
 Et Louis, le bon roi de France,

Auquel doint Dieu l'heur de Jacob,
 Et de Salmon l'honneur et gloire
 (Quant de prouesse il en a trop,
 De force aussi, par m'âme voire), 60
 En ce monde-ci transitoire

texte de l'Ecriture appliqué aux offices par la liturgie. Le poète fournit la référence exacte. *Fiant dies ejus pauci, et episcopatum ejus accipiat alter.* Que ses jours soient accourcis et qu'un autre ait son évêché. Plaisante prière.

LA LOUANGE DU ROI. Titre ajouté.

49. *Si* : donc. — *Prie au benoît Fils de Dieu* : je prie le Fils béni de Dieu.

50. *Qu'à tous mes besoins je réclame.* Que j'invoque pour tous mes besoins.

51. *Ma pauvre prière*, expression toute faite, comme : mon humble avis.

— *Ail lieu* : trouve place.

52. *Vers lui* : près de lui. — *Tiens* : je tiens.

53. *Blâme* : sujet de blâme, péché. Le poète omet ceux auxquels le diable l'a livré.

54. *Franchi* : affranchi. — *Vile puissance.* Celles auxquelles le livraient ses méfaits, et qu'il noircit pour se blanchir.

55. *Loué soit-il et Notre-Dame.* Que lui et la Sainte Vierge soient loués.

56. *Louis le bon roi de France.* Bon est ici mis par honneur, sans présomption de bonté.

57. *Doit* : donne, au subjonctif. — *L'heur* : la chance, la fortune. — *Jacob.* Le patriarche, objet des bénédictions de Dieu. Auquel Dieu veuille donner le bonheur de Jacob.

58. *Salmon* : Salomon. Le roi des Juifs, exemple biblique de puissance et de magnificence.

59. *Quant de* : quant à. — *Prouesse* : la valeur guerrière. — *Trop* : tout ce qu'on peut avoir.

60. *Par m'âme voire* : par mon âme, certes.

61. *Transitoire* : passager.

Tant qu'il a de long et de lé,
Afin que de lui soit mémoire,
Vivre autant que Mathusalé;

Et douze beaux enfants, tous mâles, 65
Voir de son très cher sang royal,
Aussi preux que fut le grand Charles,
Conçus en ventre nuptial,
Bons comme fut Saint Martial :
Ainsi en prenne au feu Dauphin; 70
Je ne lui souhaite autre mal,
Et puis paradis à la fin.



Pource que fublé je me sens
Trop plus de bien que de santé,
Tant que je suis en mon plein sens 75
(Si peu que Dieu m'en a prêté,

62 à 64. *Tant* : autant. — *De lé* : de large. — *Mathusalé* : Mathusalem. Le patriarche qui vécut neuf cent soixante-neuf ans. — En ce monde-ci, où tout ce qui est contenu en long et en large, passe, pour qu'il soit fait mémoire de Louis, que Dieu lui donne de vivre autant que Mathusalem.

65, 66. Et qu'il lui donne encore de voir douze beaux enfants etc. — *Cher* : précieux.

67. *Preux* : braves. — *Le grand Charles* : Charlemagne.

69. *Bons* : valeureux. — *Comme fut saint Martial*, cru le modèle des gens de guerre, à cause de son nom.

70. *Ainsi en prenne* : qu'il en arrive ainsi. — *Au feu dauphin* : à l'ex-dauphin, au roi Louis XI.

71. Je ne lui souhaite pas d'autre malheur. Le poète s'exprime en jouant.

72. *Et puis paradis à la fin*. Politesse en usage, qui terminait les remerciements.

73. 74. *Pource que* : parce que. — *Trop* : beaucoup. — *Fublé*, comme affublé sans doute : habillé, pourvu. — *Fublé* etc. Je me sens aisance de bien plus que de santé.

75. *Tant que je suis en mon plein sens*. Pendant que j'ai encore la tête à moi. Avant que les approches de la mort me l'ôtent.

76. *M'en a prêté*. Nous dirions ait, mais en changeant le sens : si peu voulant dire quelque peu; Villon veut dire aussi peu, le peu.

Car d'autre ne l'ai emprunté)
 J'ai ce testament très étable
 Fait de dernière volonté,
 Seul pour tout et irrévocable. 80

Ecrit l'ai l'an soixante-et-un,
 Que le bon roi me délivra
 De la dure prison de Meung,
 Et que vie me recouvra;
 Dont suis, tant que mon corps vivra, 85
 Tenu vers lui m'humilier :
 Ce que ferai jusqu'il mourra.
 Bienfait ne se doit oublier.

Or est vrai qu'après plaints et pleurs
 Et angoisseux gémissements, 90
 Après tristesses et douleurs,
 Labeurs et griefs cheminements,

77. Car je ne l'ai pas emprunté d'un autre. Ce peu est à moi. Plaisante boutade.

78, 79. *Etable* : ferme. — *Volenté* : volonté. — J'ai fait par ma volonté dernière, ce testament bien résolu.

81. *Ecrit l'ai* : je l'ai écrit. — *L'an soixante et un*. Les centaines sont omises avec le millésime, ainsi que nous faisons aujourd'hui : mil quatre cent soixante et un.

82, 83. *Que*, conjonction de temps : alors que, quand. — *Le bon roi* : Louis XI. — *Me délivra*. A l'occasion de son passage dans Orléans, dont l'évêque, Thibaut d'Aussigny, tenait le poète prisonnier. Le roi venait de succéder à son père et traversait la ville pour aller se faire sacrer. — *De la dure prison de Meung*. Meung-sur-Loire était le lieu de cette captivité, dont l'auteur a décrit la rigueur, v. 4 à 24 ci-dessus.

84. Et qu'il me recouvra la vie, c'est-à-dire me la fit recouvrer. — *Vie*, deux syllabes.

85, 86. *Dont suis tenu vers lui m'humilier* : En conséquence de quoi je suis tenu d'abaisser vers lui mon hommage. — *Tant que mon corps vivra* : tant que je vivrai.

87. *Jusqu' il mourra* : jusqu'à ce qu'il meure.

88. Un bienfait ne doit pas s'oublier.

89. *Est vrai* : il est vrai. — *Plaints* : plaintes.

90. *Angoisseux* : anxieux.

92. *Labeurs* : peines. — *Griefs cheminements* : pénibles voyages. Le poète résume dans ces quatre vers ses infortunes de six années pendant lesquelles il courut la province, à la suite de la sentence d'exil et du congé reçu de sa maîtresse, conté dans le *Petit Testament*. — *Griefs*, une syllabe.

Travail mes lubres sentements
 Aiguisés comme une pelote
 Rendit plus que tous les comments 95
 D'Averroès sur Aristote.

Combien qu'au plus fort de mes maux,
 En cheminant sans croix ne pile,
 Dieu, qui les pèlerins d'Emmaus
 Conforta, ce dit l'Evangile, 100
 Me montra une bonne ville,
 Et pourvut du don d'espérance.
 Combien que le pécheur soit vile,
 Rien ne hait que persévérance.

Je suis pécheur, je le sais bien, 105

93 à 96. *Travail* : la souffrance. — *Lubres* : inconstants. — *Comments* : commentaires. — *Averroès* : fameux commentateur des ouvrages d'Aristote, qui gouvernaient alors la pensée du monde civilisé. Arabe de nation, vivant au xii^e siècle, il fut réfuté par saint Thomas et condamné par l'Eglise. — Le poète peint ici le désarroi de son âme. *Comme* et *plus* tombent tous deux sans doute sur *aiguisés*, dont le sens rapproché de *pelote* échappe. Peut-être faut-il entendre *embrouillés*. *Travail rendit mes lubres sentements plus aiguisés (comme une pelote) que tous les comments d'Averroès sur Aristote*. Mes sentiments livrés à l'inconstance, le tourment que j'avais souffert les rendit plus embrouillés ou *hérissés* (comme *pelote*) que tout le grimoire d'Averroès sur Aristote.

97. *Combien que* : quoique. — *Maux* : malheurs.

98. *Sans croix ne pile*, équivoque badine, entre les croix qu'un voyageur trouve sur son chemin et les croix que portait la monnaie, dont le revers est pile. Le sens est : sans argent.

99, 100. *Emmaus* : Emmaüs. Sur le chemin de laquelle Jésus-Christ ressuscité rencontra deux passants que sa présence consola. — *Conforta* : consola. — *Ce dit* : dit.

101. *Bonne ville*. *Bon*, dit par protocole. Une ville où il trouva refuge : sans doute Moulins, capitale du duc de Bourbon qui le protégeait.

102. *Le don d'espérance*. *Don*, parce qu'elle est une des trois vertus théologiques que l'homme ne peut tenir que de Dieu. Le poète joue sur *espérance*, qui était la devise des Bourbons. Après le désarroi causé par ses malheurs, le poète a repris courage par la faveur d'un grand.

103, 104. *Combien*. Ici : quelque. Quelque vil que soit le pécheur. — *Rien ne hait* : Dieu ne hait rien. — *Que persévérance* : persévérance dans le mal. Le poète dans ces deux vers avoue que ses malheurs ont été mérités. Ce qui suit commence sa confession.

105. Le poète se garde d'aveux particuliers, et se tient dans le thème général du péché.

Pourtant ne veut pas Dieu ma mort,
 Mais convertisse et vive en bien,
 Et tout autre que péché mord.
 Combien qu'en péché soie mort,
 Dieu voir en sa miséricorde, 110
 Se conscience me remord,
 Par sa grâce pardon m'accorde.

Et comme le noble roman
 De la Rose dit et confesse
 En son premier commencement, 115
Qu'on doit jeune cœur en jeunesse,
Quand on le voit vieil en vieillesse,
Excuser (hélas! il dit voir),
 Ceux donc qui me font telle presse,
 En mûrté ne me voudraient voir. 120

106. *Ne veut pas Dieu* : Dieu ne veut pas. Le thème de la miséricorde succède sans retard aux aveux.

107. *Mais convertisse* : mais que je me convertisse. — *Et vive en bien* : et que je vive dans le bien.

108. Et que se convertisse aussi tout autre que le péché mord (Thuasne).

109. *Combien que* : quoique. — *En péché soie mort* : je sois mort dans le péché. Dans l'enseignement chrétien le péché est la mort de l'âme. — *Soie*, deux syllabes. — Variante :

Soit volenté vraie ou enhort.

Soit de lui-même soit en cédant à d'autres.

110. *Voir*, vrai.

111. *Se* : si. — *Remord*, du verbe *remordre*, d'où vient le *remords*. Si je sens le remords en ma conscience.

112. M'accorde le pardon par sa grâce.

113, 118. *Noble* : célèbre. — *Le Roman de la Rose*, poème amoureux et didactique en forme d'allégorie, œuvre de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung, vivant dans le xiii^e et le xiv^e siècle, le seul ouvrage en vers du moyen âge qui eût passé à la postérité. Villon se méprend sur le passage qu'il cite, et qui n'est pas dans le roman, mais dans le Testament de Jean de Meung.

Bien doit être excusé jeune cœur en jeunesse,
 Quand Dien lui donne grâce être vieil en vieillesse.

Il dit voir : il dit vrai.

119, 120. *Telle presse* : telle instance, tel reproche. — *Mûrté* : maturité. Ne voudraient pas que j'eusse vieilli. Le poète a tôt fait d'enjamber le chapitre de sa confession, pour quereller ceux qui le censurent.

Se pour ma mort le bien publique
 D'aucune chose vaussît mieux,
 A mourir comme un homme inique
 Je me jugeasse, ainsi m'ait Dieu.
 Grief ne fais à jeunes ne vieux,
 Soie sur pied ou soie en bière;
 Les monts ne bougent de leurs lieux
 Pour un pauvre, n'avant n'arrière.

125

LE DIT DE DIOMÉDÈS

Ou temps qu'Alixandre régna,
 Un hom, nommé Diomédès
 Devant lui on lui amena,
 Engrillonné pouces et dets
 Comme un larron, car il fut des

130

121, 122. *Pour ma mort* : par ma mort. — *Publique* : public. — *D'aucune chose* : en rien. — *Vaussît* : valût. Subjonctif mis au verbe qui marque la condition, que nous n'employons plus qu'au passé. Autrement nous mettons l'imparfait : *s'il eût valu*, s'il avait valu ; *s'il valût*, s'il valait. — Si par ma mort le bien public était avantagé en rien.

123, 124. *Jugeasse*, conditionnel à forme de subjonctif que nous n'avons plus qu'au passé : *j'eusse jugé*, j'aurais jugé ; *je jugeasse*, je jugerais. — *Juger* : condamner. Je me condamnerais à mourir comme un homme inique. — *Ait*. Subjonctif d'*aider*. Ainsi m'ait Dieu, serment commun alors. Que Dieu m'aide ainsi, comme je dis vrai.

125, 126. *Grief* : peine, une syllabe. — *Ne fais* : je ne fais. — *Ne* : ni. — *Soie* : que je soie. Que je soie vivant ou mort, il n'importe, je ne fais de mal à personne, ni à jeunes ni à vieux. Excepté toutefois à ceux qu'il détroussait. Cette dissimulation d'une vie de larronnage et de violences ne peut être approuvée dans l'auteur ; mais en purgeant le poème de tels éléments infâmes, elle sert la poésie. — *Soie*, deux syllabes.

126, 127. *Les monts ne bougent* etc. Proverbe. Pour un pauvre, les montagnes n'avancent ni ne reculent. Mais la police marche, quand le pauvre se fait voleur.

LE DIT DE DIOMÉDÈS. Titre ajouté.

129. *Ou*, contracté de *en le*. Nous disons *au*. — *Que*, conjonction de temps. — *Alixandre* : Alexandre.

130, 131. *Hom* : homme. On lui amena devant lui un homme etc.

132. *Engrillonné* : enchaîné ; *grillon* : poucette. — *Dets* : doigts. Ce mot ne comprend pas les pouces.

133. *Il fut*. Nous dirions *il était*.

Ecumeurs que voyons courir.
Si fut mis devant ce cadès 135
Pour être jugé à mourir.

L'empereur si l'arraisonna :
Pourquoi es-tu larron de mer?
L'autre réponse lui donna :
Pourquoi larron me fais nommer 140
Pource qu'on me voit écumer
En une petiote fuste?
Se comme toi me pusse armer,
Comme toi empereur je fusse.

Mais que veux-tu? de ma fortune 145
Contre qui ne puis bonnement,
Qui si faussement m'infortune,
Me vient tout ce gouvernement.

134. *Des écumeurs que voyons courir.* Des corsaires, que nous voyons courir.

135. *Si : donc.* — *Fut mis* : il fut mis. — *Cadès* ou *cadi* : capitaine.

136. *Jugé* : condamné.

187. *L'empereur.* Nom donné à Alexandre comme grand conquérant. — *Si* : ainsi. — *L'arraisonna* : l'interpella. Le mot est dans le Roman de la Rose.

138. *Larron de mer* : pirate.

139. *Réponse lui donna* : lui répondit.

140 à 142. *Me fais nommer* : me fais-tu me nommer. Prétends-tu que je me nomme. — *On me voit*, explétif. Parce qu'on me voit écumer : parce que j'écume. — *Ecumer* : courir, donner la course. — *Fuste* : petit bateau. — *Petiote* : fort petite. — *Pource que* est compris dans l'interrogation de *pourquoi*. Pourquoi m'appelles-tu larron à cause que je donne la course dans un petit bateau? Parce que mon engin est petit pourquoi me traiter de voleur?

143. *Se* : si. — *Comme toi* : autant que toi. — *Pusse*. Subjonctif mis au verbe de la condition, que nous n'employons plus qu'au passé. Autrement nous mettons l'imparfait. *Si j'eusse pu*, si j'avais pu; *si je pusse*, si je pouvais. — *Se comme toi me pusse armer* : Si je pouvais m'armer comme toi.

144. *Fusse*, conditionnel à forme de subjonctif, que nous n'avons plus qu'au passé. *J'eusse été*, j'aurais été; *je fusse*, je serais. — *Comme toi empereur je fusse* : je serais empereur comme toi.

145 à 148. — *Ma fortune* : mon sort. — *Contre qui* : contre lequel. — *Ne puis bonnement* : je ne puis aller évidemment. — *Qui si faussement m'infortune*. Qui si traitreusement me fait un mauvais destin. — *Gouvernement* : conduite. Toute cette conduite me vient de mon sort, que je ne puis changer, et qui me traite si mal.

Excuse-moi aucunement,
Et sache qu'en grand pauvreté
(Ce mot se dit communément)
Ne gît pas grande loyauté. 150

Quand l'empereur ot remiré
De Diomédès tout le dit :
Ta fortune je te muerai 155
Mauvaise en bonne, ce lui dit.
Si fit-il. Onc puis me méfit
A personne, mais fut vrai homme.
Valère pour vrai le baudît,
Qui fut nommé le Grand à Rome. 160

Se Dieu m'eût donné rencontrer
Un autre piteux Alixandre
Qui m'eût fait en bonheur entrer,
Et lors qui m'eût vu condescendre
A mal, être ars et mis en cendre 165

149. *Aucunement* : n'importe comment, au moins un peu.

150 à 153. *Grand pauvreté*. Nous disons : grande. — *Ne gît pas* : ne se trouve pas. Une grande loyauté n'habite pas en ceux qui sont trop pauvres. Le poète, après avoir écourté ses aveux, s'être promis de Dieu miséricorde, avoir querellé ses censeurs, excuse sous forme d'apologue, des méfaits qu'il continue de taire.

152. *Ot* : eut. — *Remiré* : considéré.

154. Tout le propos de Diomédès.

155. *Ta fortune* : ton sort. — *Muerai* : changerai. Je te changerai ton sort.

156. *Mauvaise en bonne* : de mauvaise en bonne. — *Ce lui dit* : lui dit-il.

157. *Si* : ainsi. — *Onc* : jamais. — *Puis* : depuis. — *Méfaire*, mal faire. *Onc puis ne méfit* : il ne fit plus jamais de mal.

158. *Vrai homme* : honnête homme.

159, 160. *Valère qui fut nommé le Grand*. Valère Maxime. Il prend *maxime* pour un surnom. Le récit vient au poète du *Polycraticus* de Jean de Sarisbéry, ou du *Liber Scachorum* de Jacques de Cessoles, lequel ne cessant de citer Valère Maxime, aura fait croire à Villon que l'histoire en était tirée (Thuasne). — *Baudît* : donne.

161. *Se* : si. — *M'eût donné rencontrer* : de rencontrer.

162. *Piteux* : compatissant. — *Alixandre* : Alexandre.

163. *Qui m'eût fait en bonheur entrer* : qui m'eût fait avoir de la chance.

164. *Qui m'eût vu* : si on m'eût vu. — *Condescendre* : me laisser aller.

165 à 167. *A mal* : au mal. — *Ars* : participe passé d'*arde*, brûler. — *Jugé*.

Jugé me fusse de ma voix.
Nécessité fait gens méprendre
Et faim saillir le loup du bois.

COMPLAINTÉ DE JEUNESSE PERDUE

Je plains le temps de ma jeunesse
Ouquel j'ai plus qu'autre gallé 170
Jusqu'à l'entrée de vieillesse,
Que son partement m'a celé.
Il ne s'en est à pied allé
N'à cheval, las ! et comment donc ?
Soudainement s'en est volé 175
Et ne m'a laissé quelque don.

Allé s'en est, et je demeure
Pauvre de sens et de savoir,

me fusse : je me fusse jugé. — *De ma voix* : par ma propre sentence. — Si Dieu m'eût donné de trouver un Alexandre qui m'eût introduit au bonheur, et qu'on m'eût vu mal faire quand même, je me serais condamné moi-même au feu. Le poète avait trouvé cet Alexandre dans le chanoine Villon, qui le tira de sa pauvreté, lui ouvrit une honnête carrière, dont ses vices seuls l'avaient privé. La différence de l'histoire et de la fiction s'achève dans ce trait. Le Villon de l'histoire, adopté et instruit, préservé du besoin, appelé à un bénéfice, se rejette au malheur par le crime; celui de la poésie, victime de la misère, est entraîné à des méfaits durement expiés, que le besoin excuse, et dont l'aveu le fait plaindre. Au point de vue de l'art, seul à retenir ici, il faut louer le goût et la justesse de nuances avec laquelle Villon a su se composer cette figure.

167, 168. La nécessité, le besoin, fait que les gens se méconduisent, et la faim fait sortir le loup du bois.

COMPLAINTÉ DE JEUNESSE PERDUE. Titre ajouté.

169 à 172. *Je plains* : je regrette. — *Ouquel*, contracté d'en lequel. — *Galler* : faire la débauche. — *Plus qu'autre* : plus qu'un autre. — *Que*, conjonction de temps : temps auquel. — *Son partement m'a celé*. Il m'a caché son départ. Je regrette le temps de ma jeunesse, pendant lequel j'ai fait la débauche plus que personne, jusqu'à l'entrée de la vieillesse, où je n'ai pas vu qu'il s'en allait. — *Entrée*, trois syllabes.

173 à 176. Il ne s'en est pas allé à pied, ni à cheval, comment donc hélas ? Il s'est envolé soudain et ne m'a laissé aucun profit.

177. *Allé s'en est* : il s'en est allé.

178. *Pauvre de sens et de savoir* : mal pensant, mal instruit.

Triste, failli, plus noir que mûre,
 Qui n'ai cens, rente, ne avoir. 180
 Des miens le moindre (je dis voir)
 De me désavouer s'avance,
 Oubliant naturel devoir,
 Par faute d'un peu de chevance.

Si ne crains avoir dépendu 185
 Par friander ne par lécher;
 Par trop aimer n'ai rien vendu
 Qu'amis me puissent reprocher,
 Au moins qui leur coûte mout cher.
 Je le dis et ne crois médire. 190
 De ce je me puis revancher;
 Qui n'a méfait ne le doit dire.

Bien est verté que j'ai aimé
 Et aimeraie volentiers;
 Mais triste cœur, ventre affamé 195
 Qui n'est rassasié au tiers,
 M'ôte des amoureux sentiers.

179. *Failli* : défaillant. — *Plus noir que mûre*. Proverbe. L'expression est dans Rutebeuf et dans Marot. Le poète dépeint sa mauvaise mine.

180. *Ne... ni*. — *Cens*, impôt perçu par des particuliers.

181. *Je dis voir* ; je dis vrai.

182. *S'avance* : s'empresse. Le mot est usité par Marot. Le moindre de mes parents s'empresse de me désavouer. La vie qu'il menait les excuse.

183. Oubliant le devoir de nature.

184. *Chevance* : richesse. Par faute à moi d'un peu de bien.

185. *Si* : pourtant. — *Ne crains* : je ne crains pas. — *Dépendu* : dépensé.

186. *Friander* : manger délicatement. — *Lécher*. Même sens. — *Ne* : ni. Nous dirions *ou*.

187. *Par trop aimer* : pour le plaisir d'amour. — *N'ai rien vendu* : je n'ai rien vendu.

189. *Mout* : très.

190. *Médire* : mal dire.

191. De cela je puis me défendre.

192. *Méfait* : mal fait.

193. *Verté* : vérité. *Bien est verté* : c'est bien la vérité.

194. *Aimeraie* : j'aimerais. Quatre syllabes. — *Volentiers* : volontiers.

196. *Qui n'est rassasié au tiers*. Qui n'a pas le tiers de ce qu'il lui faut.

197. Me retire des sentiers amoureux.

Au fort, quelqu'un s'en récompense
 Qui est rempli sur les chantiers,
 Car de la panse vient la danse. 200

Hé Dieu! se j'eusse étudié
 Ou temps de ma jeunesse folle,
 Et à bonnes mœurs dédié,
 J'eusse maison et couche molle.
 Mais quoi! je fuyaie l'école 205
 Comme fait le mauvais enfant.
 En écrivant cette parole,
 A peu que le cœur ne me fent.

Le dit du Sage trop me fis
 Favorable, bien en puis mais! 210
 Qui dit : *Ejouis-toi, mon fils,*
En ton adolescence, mais
Ailleurs sert bien d'un autre mets,
Car : Jeunesse et adolescence,
 C'est son parler ne moins ne mais, 215
Ne sont qu'abus et qu'ignorance.

198, 199. *Au fort* : au mieux. — *S'en récompense* : en fasse son plaisir. — *Qui est rempli sur les chantiers*. Dont les chantiers portent tonneau plein, qui a du vin en abondance. Ici les chantiers sont les jambes.

200. *A la panse vient la danse*. Proverbe cité dans Robert Estienne. Il n'y a pas de plaisir, si l'on a faim.

201. *Se* : si.

202. *Ou*, contracté de *en les*. Nous disons *au*.

203. Et me fusse dédié, adonné, aux bonnes mœurs.

204. *J'eusse*, conditionnel à formé de subjonctif, que nous n'avons plus qu'au passé. *J'eusse eu*, j'aurais eu; *j'eusse*, j'aurais.

205, 206. *Fuyaie* : *fuyais*. Trois syllabes. — *Enfant*. Jeune homme.

208. *A peu que* : peu s'en faut que, suivi du subjonctif. — *Fent*, de fendre, subjonctif. — *Que le cœur etc.* Que mon cœur ne se fende.

209 à 216. *Le dit du Sage trop me fis favorable, qui dit etc., mais ailleurs sert bien d'un autre mets, car etc., c'est son parler ne moins, ne mais*. Je me rendis trop favorable la parole du Sage, qui dit etc., mais ailleurs sert bien un autre plat, car etc., c'est son propos ni plus ni moins. Le Sage est l'Ecclésiaste, dans la Sainte Ecriture. *Lætare*, dit-il, *juvenis in adolescentia tua*. Puis : *Adolescentia et voluptas vana sunt*. — *Ejouis-toi* : réjouis-toi. — *En ton adolescence* : dans ton adolescence. — Le poète a réglé ses mœurs sur le premier de ces propos : c'était en prendre trop à son aise. Le second oblige à déchanter. — *Bien en puis mais!* j'en suis bien avancé! (Thuasne).

Mes jours s'en sont allés errant,
 Comme, dit Job, d'une touaille
 Font les filets, quand tisserand
 En son poing tient ardente paille. 220
 Lors, s'il y a nul bout qui saille,
 Soudainement il le ravit.
 Si ne crains plus que rien m'assaille,
 Car à la mort tout s'assouvit.

MÉMOIRE DES COMPAGNONS DE VILLON

Où sont les gracieux galants 225
 Que je suivaie ou temps jadis,
 Si bien chantants, si bien parlants,
 Si plaisants en faits et en dits?
 Les aucuns sont morts et roidis,
 D'eux n'est-il plus rien maintenant; 230
 Repos aient en paradis,
 Et Dieu sauve le remenant.

217. *Errant* : en hâte.

218 à 220. *Comme font les filets d'une touaille quand tisserand tient paille ardente en son poing*. Comme font les fils d'une toile quand un tisserand tient dans sa main une paille allumée. Autre citation de l'Ecriture, où le livre de Job dit : *Dies mei velocius transierunt quam a texente tela succiditur*. Le tisserand au moyen d'une paille enflammée brûle les fils qui dépassent l'étoffe.

221, 222. Alors s'il y a quelque bout qui saille, en un moment il le fait disparaître.

223. *Si* : ainsi. — *Ne crains plus* : je ne crains plus. — *Que rien m'assaille* : qu'aucun malheur m'atteigne.

224. *Tout s'assouvit* : tout se termine.

MÉMOIRE DES COMPAGNONS DE VILLON. Titre ajouté.

225. *Galants* : débauchés. — *Gracieux* : qui font rire.

226. *Suivre* : fréquenter (Thuasne). *Que je suivaie* : que je fréquentais. — *Ou*, contracté pour *en le*. Nous disons *au*.

227. *Chantant si bien, parlant si bien*.

228. *En faits et en dits* : en conduite et propos.

229. *Les aucuns* : les uns. — *Roidis* : immobiles. *Morts et roidis*, expression répétée du poète pour signifier la mort.

230. Il n'est plus rien d'eux maintenant.

231. Qu'ils aient repos en paradis. — *Aient*, deux syllabés.

232. *Dieu sauve* : que Dieu sauve. — *Le remenant* : le reste. — *Dieu sauve le remenant*, expression toute faite : laissons le reste à Dieu.

Et les autres sont devenus,
 Dieu merci, grands seigneurs et maîtres;
 Les autres mendient tout nus, 235
 Et pain ne voient qu'aux fenêtres.
 Les autres sont entrés en cloîtres
 De Célestins et de Chartreux,
 Bottés, housés com pêcheurs d'oîtres.
 Vèlà l'état divers d'entre eux. 240

Aux grands maîtres doit Dieu bien faire,
 Vivant en paix et à requoi;
 En eux il n'y a que refaire,
 Si s'en fait bon taire tout coi;
 Mais aux pauvres qui n'ont de quoi, 245
 Comme moi, doit Dieu patience.
 Aux autres ne faut qui ne quoi,
 Car assez ont pain et pitance.

Bons vins ont, souvent embrochés,
 Sauces, brouets et gros poissons, 250

234. *Dieu merci* : grâce à Dieu. — *Grands maîtres* : grands personnages.

236. *Pain ne voient* (deux syllabes) : ne voient de pain. — *Fenêtres* : étalages.

238. *Célestins*. Ordre religieux, dont la chapelle était remplie de sépultures fameuses. Leur couvent bordait le quai qui porte encore leur nom.

239. *Housés* : guêtres. — *Chartreux*. Ces moines avaient leur monastère à l'endroit de la pépinière du Luxembourg. — *Com* : comme. — *Oîtres* : huîtres. Le poète ne voit dans la profession de religieux que le bienfait du vivre et du vêtement.

240. *Vèlà* : voilà.

241. *Grands maîtres* : grands personnages. — *Doint*, subjonctif de donner. Que Dieu donne aux grands de bien faire, c'est-à-dire de ne pas pécher.

242. *A requoi* : en repos.

243. *Refaire* : corriger. Dans leur sort il n'y a rien à corriger.

244. *Si* : ainsi. — *Coi* : tranquille. Il fait donc bon s'en taire tout tranquillement, il n'y a rien à en dire.

245. *N'avoir de quoi* : manquer du nécessaire.

246. *Doint*, subjonctif de *donner*. Que Dieu donne patience.

247. *Ne faut* : ne manque. — *Ne* : ni. — *Ne faut qui ne quoi*. Proverbe pour : il ne manque rien.

248. Car ils ont assez de pain et de pitance.

249. *Bons vins ont*. Ils ont de bons vins. — *Embrochés* : mis en perce.

250. *Brouet* : sorte de potage.

Tartes, flans, œufs frits et pochés,
 Perdus et en toutes façons.
 Pas ne ressemblent les maçons,
 Que servir faut à si grand peine;
 Ils ne veulent nuls échansons, 255
 De soi verser chacun se peine.



En cet incident me suis mis,
 Qui de rien ne sert à mon fait.
 Je ne suis juge ne commis
 Pour punir n'absoudre méfait. 260
 De tous suis le plus imparfait.
 Loué soit le doux Jésus-Christ.
 Que par moi leur soit satisfait.
 Ce que j'ai écrit est écrit.

Laissons le moûtier où il est, 265
 Parlons de chose plus plaisante;
 Cette matière à tous ne plaît,
 Ennuyeuse est et déplaisante.

252. *Œufs perdus* : manière de les accommoder.

253, 254. Ils ne ressemblent pas aux maçons. A cause des aides dont ceux-ci ont besoin dans leur travail. — Qu'il faut servir avec tant de peine. Les riches se servent à boire eux-mêmes. Plaisante boutade.

255. *Echanson* : valet qui verse à boire.

256. Chacun prend la peine de se verser à soi-même.

257. *Incident* : digression. — *Me suis mis* : je me suis mis.

259, 260. Je ne suis ni juge ni commis à la punition ou à l'absolution des méfaits.

261. Je suis le plus imparfait de tous.

263. *Satisfaire* : faire réparation. Je leur fais amende honorable, à savoir aux grands dont j'ai parlé.

264. Formule de conclusion.

265. *Moûtier* : église. *Laissons le moûtier où il est*. Proverbe pour : ne réformons rien, laissons la critique.

267. Cette matière-là ne plaît pas à tout le monde.

268. *Ennuyeuse est* : elle est ennuyeuse.

Pauvreté, chagrine, dolente,
Toujours dépiteuse et rebelle 270
Dit quelque parole cuisante;
S'elle n'ose, si la pense-elle.

COMPLAINTÉ DE COMMUN TRÉPAS

Pauvre je suis dès ma jeunesse,
De pauvre et de petite extrace.
Mon père n'eut onc grand richesse, 275
Ne son aïeül nommé Erace.
Pauvreté tous nous suit et trace;
Sur les tombeaux de mes ancêtres,
Les âmes desquels Dieu embrasse,
On n'y voit couronne ne sceptres. 280

De pauvreté me guémentant,
Souventefois me dit le cœur :
Homme, ne te doulouse tant,
Et ne démène tel douleur.

569. *Pauvreté* : la pauvreté. — *Dolente* : plaignante.

270, 271. *Dépiteuse* : mécontente. — Le sens de *toujours* tombe sur *dit*. Le pauvre, plein de son chagrin, quand il parle des riches, ne manque jamais de lâcher une parole cuisante.

272. *S'(e)* : si. — *Si* : au moins.

COMPLAINTÉ DE COMMUN TRÉPAS. Titre ajouté.

273. *Pauvre je suis* : je suis pauvre. — *Dès* : depuis.

274. *Extrace* : extraction. Le mot est dans Rutebeuf.

275. *Onc* : jamais. — *Grand* : grande.

276. *Ne* : ni.

277. *Nous trace* : nous poursuit.

279. *Embrasse*, subjonctif. Que Dieu embrasse (accueille) les âmes de mes ancêtres.

280. *Y*. Fait pléonasme avec *sur les tombeaux*.

281. *Guémenter* : tracasser. *De pauvreté me guémentant*. Ce gérondif tombe sur la première personne : Quand je me tracasse de notre pauvreté.

282. *Souventefois* : souvent. — *Me dit le cœur* : mon cœur me dit. — La propopée du cœur était familière aux auteurs de ce temps-là. Villon la renouvelle dans le Débat du Cœur et du Corps, au Codicille.

283. *Se doulouser* : se tourmenter. — Ne te tourmente pas tant.

284. *Démener* : mener. — *Tel* : telle. Ne t'abandonne pas à une telle douleur.

Se tu n'as tant qu'eut Jacques Cœur, 285
 Mieux vaut vivre sous gros bureau
 Pauvre, qu'avoir été seigneur
 Et pourrir sous riche tombeau.

Qu'avoir été seigneur, que dis.
 Seigneur, lasse! ne l'est-il mais? 290
 Selon les Davitiques dits,
 Son lieu ne connaîtras jamais.
 Quand du surplus je m'en démetts,
 Il n'appartient à moi pécheur;
 Aux théologiens le remets, 295
 Car c'est office de prêcheur.

Si ne suis, bien le considère,
 Fils d'ange portant diadème,
 D'étoile ne d'autre sidère.
 Mon père est mort; Dieu en ait l'âme. 300

285. *Se* : si. — *Tu n'as tant* : tu n'as pas tant. — *Jacques Cœur*. L'homme le plus riche de son temps, élevé par le commerce à une immense fortune, né à Bourges, et dont Charles VII fit d'abord son trésorier. Puis étant tombé en disgrâce, il fut jeté en prison en 1453, et mourut fugitif à Rome en 1456. Cet événement alors ne remontait qu'à cinq ans.

286 à 288. *Bureau* : bure, étoffe de laine grossière. — *Mieux vaut* etc. Maxime souvent reprise par les moralistes, Lafontaine dit :

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

289. *Que dis* : que je dis, dis-je.

290 à 292. *Lasse* : hélas. — *Mais* : plus. — *Les Davitiques dits* : les discours de David, les Psaumes. *Spiritus pertransibit in illo et non subsistet, et non cognoscat amplius locum suum* (Thuasne). Le poète retire en badinant sa maxime, au nom d'un verset de l'Écriture. — *Son lieu ne connaîtras jamais* : tu ne sauras jamais où il est. Le texte de l'Écriture dit : *il ne connaîtra*.

293. *Quant du surplus* : quant au surplus. — *Je m'en démetts* : je m'en récuse.

294. *Il* : le surplus. — *N'appartient à moi* : n'appartient pas à moi. Je ne suis pas chargé d'expliquer ce qui s'ensuit.

295. *Théologiens*. *Théo* ou *thio*, une syllabe; *giens*, deux syllabes. — *Le remets* : je le renvoie.

296. *Office* : besogne. — *Prêcheur* : prédicateur.

297. *Si* : donc. — *Bien le considère* : j'en tiens bien compte.

299. *Ne* : ni. — *Sidère* : astre. Je ne descends pas d'une étoile ni d'aucun astre.

Quant est du corps, il gît sous lame.
J'entends que ma mère mourra,
Et le sait bien, la pauvre femme,
Et le fils pas ne demeurra.

Je connais que pauvres et riches, 305
Sages et fous, prêtres et laïcs,
Nobles, vilains, larges et chiches,
Petits et grands, et beaux et laids,
Dames à rebrassés collets
De quelconque condition, 310
Portant atours et bourrelets,
Mort saisit sans exception.

Et meure Paris ou Hélène,
Quiconque meurt meurt à douleur
Telle qu'il perd vent et haleine, 315
Son fiel se crève sur son cœur.
Puis sue, Dieu sait quel sueur,
Et n'est qui de ses maux l'allège,

301 à 304. *Quant est du* : quant au. — *Lame* : une tombe. — *J'entends* : je comprends. — *Le sait* : elle le sait. — *Pas ne demeurra* : ne demeurera pas en vie. Dans ces six vers le poète résume la fuite et les destructions du temps, ressenties dans le cercle étroit des siens. Tous les hommes, égaux à cet égard, mettent sa pauvreté au niveau de Jacques Cœur. Le thème de cette égalité suit.

306. *Lais* : laïcs.

307. *Vilains* : paysans. — *Larges et chiches* : généreux et avarés.

309. *Rebrassés collets* : collets retroussés, élégance du temps.

310. De condition quelconque. Quelle que soit leur condition.

311. *Atours, bourrelets* : habillements de tête.

312. *Mort* est le sujet de toute l'énumération. Je connais que la mort saisit sans exception sages et fous etc.

313. Et que meure Paris ou Hélène. L'un, fils de Priam ; l'autre, femme de Ménélas roi de Sparte, enlevée par Paris, d'où fut émue la guerre de Troie.

314. *A douleur* : avec douleur.

315. *Telle* : avec une douleur telle etc.

317. *Quel* : quelle.

318. *Et n'est qui* : il n'y a personne qui.

Car, enfant n'a, frère ne sœur,
Qui lors voussît être son plège. 320

La mort le fait blémir, pâlir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Jointes et nerfs croître et étendre.
Corps féminin, qui tant est tendre, 325
Poli, souëf, si précieux,
Te faudra-t-il ces maux attendre ?
Oui, ou tout vif aller es cieux.

BALLADE DES DAMES DU TEMPS JADIS

Dites-moi où, n'en quel pays
Est Flora la belle Romaine, 330

319, 320. *Enfant n'a, frère, ni sœur*. Il n'a ni enfant, ni frère, ni sœur. — *Qui lors voussît être son plège*. Qui alors voulût être son remplaçant. L'amour formé des liens de famille fait affronter la mort pour autrui il est vrai ; mais le poète ici veut peindre l'horreur qu'elle cause, il a raison de dire qu'à ne regarder que l'instinct, tout sentiment naturel cède à celui-là.

321. *Le nez courber* : la mort fait courber le nez. — *Les veines tendres* : les veines se tendre.

324. *Jointes* : les jointures. — *Croître* : grossir. — *Etendre* : s'étendre.

325. *Féminin* : féminin. — *Qui tant es tendre* : qui es si tendre.

326. *Souëf* : doux au toucher.

327. *Ces maux attendre* : l'attendre à ces maux.

328. *Tout vif* : tout vivant. — *Es*, contracté de *en les* ; nous disons *aux*. Aller aux cieux toute vivante a été le sort de la Sainte Vierge ; toutes les autres femmes meurent, dit le poète.

BALLADE DES DAMES DU TEMPS JADIS. Titre ajouté par Marot. Elle est imitée d'Eustache Deschamps :

Où est Artus, Godefroid de Bouillon,
Judith, Esther, Pénélope, Arrien...
Tous y mourrant, la mort à tous s'applique.

et de saint Bernard : *Dic ubi Salomon olim tam nobilis...*

329. *Ne* : ni, pour *ou*, à cause du sens négatif contenu dans l'interrogation. — *Dites-moi où* etc. Ce thème de toute la pièce ne fait que reprendre et développer le trait inspiré par le psaume v. 292 ci-dessus. *Son lieu ne connaîtras jamais*.

330. *Flora*. Courtisane nommée dans Juvénal, ou celle que nomme Lac-tance dans ses *Institutions*.

Archipiada ne Thaïs,
 Qui fut sa cousine germaine,
 Echo parlant quand bruit on mène
 Dessus rivière ou sus étan,
 Qui beauté eut trop plus qu'humaine? 335
 Mais où sont les neiges d'antan?

Où est la très sage Héloïs,
 Pour qui châtré fut, et puis moine
 Pierre Ebaillard à Saint-Denis?
 Pour son amour ot cette essoine. 340
 Semblablement où est la reine
 Qui commanda que Buridan

331. *Archipiada*. Alcibiade d'Athènes, qui fut disciple de Socrate et général des Athéniens. Plusieurs auteurs du moyen âge, entre autres Jean de Meung dans le Roman de la Rose, l'ont pris pour une femme. — *Ne* : ni. Même remarque qu'au vers 329. — *Thaïs*. Nom de quantité de courtisanes, entre lesquelles le poète n'a peut-être pas choisi.

332. *Sa cousine germaine*. Au figuré : qui lui ressembla de figure et de profession.

333, 334. *Echo*. Nymphé qui mourut d'amour pour Narcisse, et fut changée en voix. — *Quand bruit on mène* : quand on fait du bruit. — *Dessus rivière ou sus étan*. Entre tous les bruits qui réveillent l'écho, le poète a retenu celui qu'on fait sur l'eau, sans doute pour l'image. — *Etan* sans *g* pour la rime.

335. *Trop* : beaucoup. — Qui eut une beauté beaucoup plus qu'humaine. Cet éloge, qui convient à toutes, ne tombe sur Écho que parce qu'elle vient la dernière.

336. Ce vers, le plus célèbre de Villon, est communément sujet à contresens. *Antan* veut dire non *autrefois*, mais *l'année dernière*. Le mot s'est répandu dans l'usage des modernes avec ce faux sens, ce qui n'a pas d'inconvénient; mais il faut le corriger quand on lit le poète. Où sont les neiges de l'an passé? Rabelais a cité ce refrain en ajoutant : « C'était le grand souci qu'eut François Villon le poète parisien. »

337. *Sage* : savante. — *Héloïs*. Héloïse, fameuse par l'amour d'Abailard, qui fut son maître de philosophie, et l'ayant séduite encourut la vengeance de Fulbert, chanoine de Paris, oncle de la jeune fille. Elle mourut abbesse du Paraclet en Champagne en 1164.

338, 339. *Ebaillard* : Abailard. — Ces vers mentionnent le châtiment d'Abailard, et l'espèce de pénitence qu'il fit d'abord comme moine à Saint-Denis. Il quitta puis reprit cet état, et y mourut en 1142. Il enseignait la théologie et fut réfuté par saint Bernard.

340. *Essoine* : peine. Il eut cette peine à cause de son amour.

341, 343. *La reine qui commanda* etc. Marguerite de Bourgogne, femme de Louis le Hutin roi de France, déchu du trône et punie de prison pour adultère, puis de mort en 1315. — *Buridan*. Philosophe du xiv^e siècle fameux

Fût jeté en un sac en Seine?
Mais où sont les neiges d'antan?

La reine Blanche comme un lis 345
Qui chantait à voix de serène,
Berthe au grand pied, Biétrix, Alis,
Aremburgis qui tint le Maine,
Et Jeanne la bonne Lorraine,
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen, 350
Où sont-ils, où, Vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

Prince n'enquêrez de semaine
Où elles sont, ne de cet an,
Qu'à ce refrain ne vous ramène : 355
Mais où sont les neiges d'antan?

par l'argument où il représente un âne périssant de soif à portée de l'eau faute de pouvoir se décider entre deux seaux qui la contiennent en même quantité, à même distance. On contait que Marguerite de Bourgogne l'avait reçu dans la Tour de Nesle, et pour cacher cette aventure l'avait fait jeter à la rivière dans un sac, dont il échappa.

345. *La reine Blanche*. Peut-être Blanche de Castille, qui fut mère de saint Louis. — *Comme un lis*. Le poète joue sur le nom de Blanche.

346. *A voix* : avec une voix. — *Serène* : sirène.

347. *Berthe au grand pied*. La mère de Charlemagne, épouse de Pépin le Bref, ainsi nommée pour avoir eu, dit la légende, un pied plus grand que l'autre. — *Biétrix, Alis*, ou Biautrix et Aélis. Leur aventure est contée dans *Hervé de Metz*, chanson de geste lorraine, avec celle de Berthe au grand pied. Aélis est la mère d'Hervé, Biautrix sa femme, et Berthe est la nièce de Biautrix (Thuasne).

348. *Aremburgis* ou Eremburge. Héritière du Maine par qui ce comté passa dans la maison d'Anjou, quand elle épousa Foulques de ce dernier lignage, morte en 1126.

349. *Jeanne* : Jeanne d'Arc. — *Bonne* : valeureuse. — *Lorraine*. Elle était née en terre soumise au roi de France. Lorraine désigne peut-être la race, assurément pas la nation.

350. *Anglais* : les Anglais.

351. *Ils* : elles.

353. *N'enquerrez* : ne demandez pas. — *De semaine* : d'une semaine, avant une semaine écoulée.

354. *Ne* : ni. — *De cet an* : avant cette année écoulée.

355. *Que* : de peur que. — *A ce refrain ne vous ramène* : je ne vous ramène à ce refrain.

BALLADE DES SEIGNEURS DERNIERS MORTS

Qui plus, où est le tiers Calixte
 Dernier décédé de ce nom,
 Qui quatre ans tint le papaliste,
 Alphonse le roi d'Aragon, 360
 Le gracieux duc de Bourbon,
 Et Artus le duc de Bretagne,
 Et Charles septième le bon?
 Mais où est le preux Charlemagne?

 Semblablement le roi Scotiste, 365
 Qui demi-face ot, ce dit-on,
 Vermeille comme une amatiste
 Depuis le front jusqu'au menton;
 Le roi de Chypre de renom,

BALLADE DES SEIGNEURS DERNIERS MORTS. Titre ajouté. Par imitation de la ballade précédente, Marot avait écrit *seigneurs du temps jadis*, que dément l'époque des ci-dessous nommés, tous contemporains du poète, sauf dans le refrain et dans l'envoi.

357. *Qui plus* : de plus. — *Le tiers Calixte*. Le pape Calixte III, de la maison Borgia, qui révisa le procès de Jeanne d'Arc, mort en 1458.

359. *Le papaliste* : l'État romain.

360. *Alphonse le roi d'Aragon*. Cinquième du nom, roi de Naples aussi, où ayant fait valoir ses droits par la guerre, il fit briller les lettres et les arts. Mort en 1458, laissant le souvenir d'un des premiers princes de son temps.

361. *Gracieux* : bienveillant. — *Le duc de Bourbon*. Charles, père de celui qui protégea le poète, mort en 1456.

362. *Artus*. Arthur. C'était le nom du connétable de Richemont qui battit l'Anglais à Formigny et acheva l'œuvre de Jeanne d'Arc et la délivrance du royaume. Il fut duc de Bretagne un an, et mourut en 1458.

363. *Charles VII*, le roi de France. Le surnom de bon ne lui est donné qu'ici.

364. *Preux* : vaillant.

365. *Le roi Scotiste* : le roi d'Écosse, Jacques II, allié de Louis XI, qui mourut à trente ans en 1460, par une bombe qui l'essayait et qui éclata.

366 à 368. *Ot* : eut. — *Ce dit-on* : dit-on. — *Amatiste* : améthyste. — *Qui ot demi-face vermeille comme une amatiste* : qui eut la moitié du visage rouge comme etc. C'était une tache de vin de naissance, dont tous les auteurs ont parlé.

369. *Le roi de Chypre*. Janus III, dernier de la maison de Lusignan en lignée légitime, de qui les droits ont passé à la maison de Savoie, mort comme le pape, le roi d'Aragon et le connétable, en 1458.

Hélas! et le bon roi d'Espagne, 370
 Duquel je ne sais pas le nom?
 Mais où est le preux Charlemagne?

D'en plus parler je me désiste;
 Ce monde n'est qu'abusion.
 Il n'est qui contre mort résiste, 375
 Ne qui treuve provision.
 Encor fais une question.
 Lancelot, le roi de Behagne
 Où est-il, où est son tayan?
 Mais où est le preux Charlemagne? 380

Où est Claquin le bon Breton,
 Où le comte dauphin d'Auvergne,
 Et le bon feu duc d'Alençon?
 Mais où est le preux Charlemagne?

370, 371. *Le bon roi d'Espagne* : de Castille. Sans doute Jean II, qui fut père d'Isabelle et mourut en 1453. L'oubli versé par le temps sur toutes choses s'accorde avec le trait d'enjouement par lequel le poète feint que le nom lui échappe. — *Bon* : valeureux.

373, 374. Je me désiste d'en parler davantage. — *Abusion* : illusion.

375, 376. *Il n'est qui* : personne qui. — *Contre mort résiste* : qui résiste à la mort. — *Ne* : ni. — *Provision* : de quoi se pourvoir contre elle. — *Treuve* : trouve.

377. *Encore fais* : je fais encore.

378. *Lancelot* ou Ladislas d'Autriche, roi de Hongrie au temps de Jean Hunyade, qui défendit son trône contre les Turcs. Il était aussi roi de Bohême et mourut chassé par les Hongrois, à Prague à dix-sept ans en 1457. — *Behagne* : Bohême.

379. *Tayan* : Père-grand en langage picard, duquel Paris tenait plus qu'à présent (Marot). Le poète par là ne veut désigner personne, mais seulement renchérir sur les moissons de la mort. Où est Lancelot? Mais où est son grand-père? On remarquera que les seigneurs nommés dans ces trois strophes étaient tous morts récemment, en 1456, 1457, 1458, 1460; cinq ans, quatre ans, trois ans, un an avant la composition du poème, au contraire des dames de la précédente ballade qui toutes remontent à cent ans et plus.

381. L'adresse au prince est omise dans cet envoi. — *Claquin*. Duguesclin, qui battit l'Anglais sous Charles V. — *Bon* : valeureux.

382. *Le comte dauphin d'Auvergne*. Les comtes d'Auvergne portaient le titre de dauphins comme ceux du Viennois. Le dernier de ces princes morts alors, décéda en 1426.

383. *Le bon feu duc d'Alençon*. Jean I^{er}, mort en 1415, père de celui à qui

BALLADE DU PAPE ET DE L'EMPEREUR

En vieux langage.

Car, ou soit li saints apostoles 385
D'aubes vétus, d'amicts coëffés
Qui ne ceint fors saintes étoles
Dont par le col prend li maufés
De maltalent tout échauffés;
Aussi bien meurt que cils servants, 390
De cette vie-ci bouffés.
Autant en emporte li vents.

Voire, ou soit de Constantinobles
L'empérières au poing dorés,

Charles VII fit le procès. — *Bon*, ici signifie vieux, comme alors dans *bon-homme*, *bonne femme*. *Bon papa* se dit encore pour *grand-père*.

BALLADE DU PAPE ET DE L'EMPEREUR. Titre ajouté. Villon imite ici le langage du xiii^e siècle, non sans quelques erreurs qui seront remarquées à mesure.

385. *Ou soit*, répété au commencement des trois strophes : que ce soit... ou... ou.

386. *Li saints apostoles* : le saint apôtre, pour dire *le pape*. Cet *s* ne marque pas le pluriel, mais le singulier quand il est sujet.

386. *Vêtu de l'aube*, coiffé de l'amict. Aube et amict, vêtements de chœur.

387. *Fors* : hormis. — *Saintes étoles*, pluriel pour singulier. — *Qui ne ceint* que la sainte étole. Point de couronne : c'est une monarchie spirituelle.

388. *Li maufés* : le mauvais, le malin, le diable, au moyen de l'exorcisme, dans lequel on jette l'étole au cou du possédé. Le mot est régime, il fallait *le maufé*.

389. *Maltalent* : volonté perverse. Tout échauffé de la rage qui l'anime contre l'homme. — *Échauffés*. Le mot est régime, il fallait *échauffé*.

390. *Cils* : ce, emphatique. — *Servants* : serviteur. Il meurt aussi bien que le premier valet venu. Il fallait *cil servant*.

391. *Bouffer* : souffler. Oté de cette vie comme par un coup de vent, tout d'un coup. Il fallait *bouffé*.

392. *Li vents*. Singulier. Autant en emporte le vent : cela ne pèse pas. Proverbe.

393, 394. *Voire* : oui. — *Constantinobles* : Constantinople. L's devait être omis. — *Empérières* : empereur. L's du singulier devait être omis ici. — *Poing dorés* : la main de justice. Que ce soit l'empereur de Constantinople au sceptre doré. Il fallait *doré*.

Ou de France li roi très nobles 395
Sur tout autres rois décorés,
Qui pour li grands Dieux aorés
Bâtît églises et couvents;
S'en son temps il fut honorés,
Autant en emporte li vents. 400

Ou soit de Vienne et de Grenobles
Li Dauphins, li preux, li senés,
Ou de Dijon, Salins ou Doles
Li sires et li fils aînés,
Ou autant de leurs gens privés, 405
Hérauts, trompettes, poursuivants;
Ont-ils bien bouté sous le nez,
Autant en emporte li vents.

Princes à mort sont destinés,
Et tous autres qui sont vivants. 410

395. *Li rois* : le roi. L's du singulier devait être omis ici. — *Nobles*, singulier.

396. *Sur tous autres* : plus que tout autre. — *Décorés* : glorieux, singulier.

397, 398. *Li grands Dieux*. Il fallait *le grand Dieu*. — *Aorés* : adoré. Il fallait *aoré*. — Qui bâtit églises et couvents pour le grand Dieu qu'on adore.

399. S'il fut honoré en son temps : tant qu'il vécut. Prétérît de répétition : si on l'honora de son vivant.

401, 402. *Li dauphins* : le dauphin, singulier. — *Preux* : vaillant. — *Sené* : sage. *Li senés*, singulier. Que ce soit le vaillant, le sage Dauphin de Vienne. Vienne et Grenoble avaient le même dauphin. Il fallait *Grenoble*.

403, 404. *Sire* : seigneur. *Li sires*, le seigneur. — *Li fils* : le fils. — *Aînés*, singulier. — Que ce soit le prince souverain de Dijon, de Salins ou de Dole. Salins et Dole sont Franche-Comté. Ces capitales rassemblent les deux Bourgognes, dont les princes balançaient la fortune du roi de France. — Ou le fils aîné, son héritier. — Il fallait *Dole*.

405, 406. *Leurs gens privés* : leurs gens. Il fallait *leur*. — *Héraut*, ou héraut d'armes, qui annonçaient les tournois.

407. *Poursuivants* : suppléants des hérauts. — *Ont-ils*. Il fallait *il*. — *Bouté* : porté. *Bouter sous le nez* : porter dans la bouche; familièrement : manger et boire. — *Ont-ils*, inversion de précedence et d'antériorité : après qu'ils ont. — Il fallait *ont-il*.

409. *Princes*; il fallait *prince*. — *Destinés*. Il fallait *destiné*. — Princes sont destinés à la mort. *Prince*, toujours vocatif dans l'envoi des ballades, est sujet ici, par une exception, où s'accuse la solennité de la pensée.

410. *Tous autres, vivants*. Il ne fallait pas d's, et il fallait *tuit*.

*S'ils en sont courcés n'atainés,
Autant en emporte li vents.*



Puisque papes, rois, fils de rois
Et conçus en ventres des reines,
Sont ensevelis morts et froids, 415
En autrui mains passant leurs règnes,
Moi, pauvre mercerot de Rennes,
Mourrai-je pas? Oui, se Dieu plaît.
Mais que j'aie fait mes étrennes,
Honnête mort ne me déplaît. 420

Ce monde n'est perpétuel.
Quoi que pense riche pillard,
Tous sommes sous mortel coutel.
Ce confort prend pauvre vieillard,

411. *Ils, courcés, atainés* : il ne fallait pas d's. — *Courcés* : courroucés. — *Ne* : ni, pour ou. — *Atainés* : affligés.

413, 414. *Fils de roi et conçus* etc. Double apposition dont le sujet est omis.

415. *Morts et froids* : attributs joints au verbe *ensevelir*. Ce n'est pas une énumération. On les mit en terre morts et froids.

416. *Autrui*, génitif : d'autrui. — *Règne* : royaume. — *En autrui mains passant leurs règnes* : tandis que leurs royaumes passent aux mains d'autrui.

417. *Mercerot* : petit mercier. — *Moi pauvre mercerot de Rennes* : prosopopée. Le poète se substitue un personnage de fantaisie pour s'appliquer les leçons de la mort des grands : on ne sait pourquoi mercier, ni pourquoi de Rennes.

418. *Mourrai-je pas?* Ne mourrai-je pas? Le futur n'est pas le sens. Est-ce que je vais m'étonner de mourir? — *Si Dieu plaît* : s'il plaît à Dieu.

419. *Mais que* : pourvu que. — *J'aie fait mes étrennes* : j'aie vendu ma pacotille. Boutade plaisante. — *Aie*, deux syllabes.

420. *Honnête mort* : une mort convenable. Le badinage continue. — *Ne me déplaît* : ne me déplaît pas.

421. *Ce monde* : la vie en ce monde. — *N'est* : n'est pas.

422. *Riche pillard* : enrichi de rapines. — *Quoi que pense*. Il s'agit de la pensée que suppose sa conduite.

423. *Sommes* : nous sommes. — *Coutel* : couteau. Nous sommes tous sous le couteau de mort.

424. *Confort* : consolation. — *Prend* : reçoit. Le sens est celui-ci : C'est ce qui console le pauvre vieillard.

Lequel d'être plaisant raillard 425
 Ot le bruit lorsque jeune était,
 Qu'on tiendrait à fol et paillard,
 Se vieil à railler se mettait.

Or lui convient-il mendier,
 Car à ce force le contraint; 430
 Regrette hui sa mort et hier;
 Tristesse son cœur si étreint
 Que souvent, n'était Dieu qu'il craint,
 Il ferait un horrible fait.
 Si advient qu'en ce Dieu enfreint, 435
 Et que lui-même se défait.

Car s'en jeunesse il fut plaisant,
 Ores plus rien ne dit qui plaise.
 Toujours vieux singe est déplaisant,
 Moue ne fait qui ne déplaise. 440

425, 426. *Raillard* : compagnon de débauche. — *Ot* : eut. — *Le bruit* : la réputation. — *Lequel ot le bruit d'être plaisant raillard lorsqu'était jeune*. Qui quand il était jeune eut renom de joyeux compère.

427, 428. *Tenir à* : regarder comme. — *Paillard* : un drôle. — *Se* : si. — *Railler* : faire la débauche. — *Qu'on tiendrait* etc. Qu'on regarderait comme un fou et un drôle, si, vieux, il se mettait à faire la débauche.

429. *Or* : maintenant. — *Lui convient-il* : il lui faut. Car la nécessité le contraint à cela.

430. *Regrette* : il regrette. — *Sa mort* : de ne pas mourir. — *Hui* : aujourd'hui. — *Et hier*. Il voudrait mourir aujourd'hui; il voudrait être mort hier.

432, 434. La tristesse étreint son cœur de sorte que souvent, n'était la crainte de Dieu (qui le retient), il ferait une action horrible, il se tuerait.

435. *Si* : pourtant. — *Advient* : il advient. — *Qu'en ce Dieu enfreint*. Qu'il enfreint Dieu (le commandement de Dieu) en cela.

436. *Se défait* : se donne la mort.

437. Car s'il fut plaisant en jeunesse, dans sa jeunesse.

438. *Ores* : maintenant. — *Ne dit* : il ne dit.

439. *Toujours vieux singe est déplaisant*. Proverbe. La plaisanterie qui vieillit assomme.

440. *Moue* : grimace, deux syllabes. — *Ne fait* : il ne fait. Il ne fait pas de grimace qui ne déplaise. Que fera-t-il donc? Se taire. Cela même est mal venu. Ainsi Rabelais : « Onques vieux singe ne fit belle moue. »

S'il se tait afin qu'il complaise,
 Il est tenu pour fou recru ;
 S'il parle, on lui dit qu'il se taise,
 Et qu'en son prunier n'a pas crû.

Aussi ces pauvres femmelettes, 445
 Qui vieilles sont et n'ont de quoi,
 Quand ils voient ces pucelettes
 En plenté, elles a requoi,
 Ils demandent à Dieu pourquoi
 Si tôt naquirent, n'à quel droit. 450
 Notre Seigneur se tait tout coi,
 Car au tancer il le perdrait.

441. *Afin qu'il complaise.* Pour complaire, pour n'ennuyer pas.

442. *Il est tenu :* il est regardé. — *Pour fol recru :* comme fou accompli, comme parfait idiot.

444. *En son prunier n'a pas crû.* Son prunier n'a pas donné de prunes. Il a raté sa récolte. Proverbe, pour dire qu'on ne l'écoute pas.

445. *Femmelettes.* Rapetissées par l'âge. Il s'agit de prostituées.

446. *Qui vieilles sont :* qui sont vieilles. — *Qui n'ont de quoi.* Qui manquent du nécessaire.

447, 448. *Ils, elles.* — *Ces,* emphatique. — *Pucelettes :* jeunes filles. — *Plenté :* abondance. — *A requoi :* au rancart. Le mot est usité en ce sens par Marot. Quand elles voient ces jeunes filles mener une vie facile, et elles-mêmes à l'abandon. — *Voient,* deux syllabes.

449, 450. *Ils :* elles. — *Pourquoi n'a quel droit si tôt naquirent.* Pourquoi, ou en vertu de quel droit, elles naquirent si tôt, elles comptent tant d'années d'existence.

Ainsi dans le Roman de la Rose :

Mieux me venit en une tour
 Etre à toujours emprisonnée,
 Que d'avoir été si tôt née.

Et encore :

Lasse ! pourquoi si tôt naquis ?

451. *Notre Seigneur.* Jésus-Christ. Ici, Dieu simplement. — *Tout coi,* tout silencieux, attribut joint au verbe *taire.* En se taisant il se rend silencieux.

452. *Tancer :* reprendre. — *Le perdrait :* perdrait la partie, s'il la jouait contre les vieilles, qui trouveront toujours à répondre.

LES REGRETS DE LA BELLE HEAUMIÈRE

Avis m'est que j'ouïs regretter
 La belle qui fut héaumière,
 Soï jeune fille souhaïter, 455
 Et parler en telle manière.
 Ah! vieillesse félone et fière,
 Pourquoi m'as si tôt abattue?
 Qui me tient, qui? que ne me fière
 Et qu'à ce coup je ne me tue? 460

Tollu m'as la haute franchise
 Què beauté m'avait ordonné
 Sur clerks, marchands et gens d'Église;
 Car lors il n'était homme né

LES REGRETS DE LA BELLE HEAUMIÈRE. Titre ajouté par Marot.

453. *Avis m'est* : il me semble. — *Regretter*, neutre : former des regrets.

454. *Héaumière* ou *heaumière*. Ouvrière d'armures et courtisane fameuse, que Villon fait parler à quatre-vingts ans environ. Elle avait été sous Charles VI maîtresse du boïteux d'Orgemont, fils du chevalier de ce nom, maître des Comptes et chanoine de Paris, qui osait la loger au cloître Notre-Dame dans une maison dite de la Queue de renard, en 1393. Après que le boïteux, accusé de complot, mis en prison à Meung-sur-Loire, y eut terminé ses jours en 1416, la belle Heaumière vit sa fortune tomber. Ce que le poète lui met en bouche, rapporte la suite de son histoire.

455. *Soï* (ou *se*) *souhaïter jeune fille*. Souhaïter d'être jeune fille.

457. *Félone* : traîtresse. — *Fière* : barbare.

458. *M'as* : m'as-tu. — *Si tôt* : de si bonne heure.

459. *Tient* : retient. — *Fière*, subjonctif de *férir*. *Que ne me fière* : que je ne me frappe. Qui me retient de me frapper?

460. Et par ce coup de me tuer?

461. *Tollu* : ôté. — *M'as* : tu m'as. — *La haute franchise* : la souveraine puissance. Même chose exprimée dans le Roman de la Rose dans le personnage de la vieille, que Villon prend pour modèle dans toute cette ballade :

Trop ière alors de grand renom,
 Partout courait la renommée
 De ma grand beauté renommée.

462. *Beauté* : la beauté. — *Ordonné* : assigné.

464. *Lors* : alors. — *N'était* : n'y avait. — *Homme né* : pas d'homme qui fût au monde.

Qui tout le sien ne m'eût donné,
 Quoi qu'il en fût des repentailles,
 Mais que lui eusse abandonné
 Ce que refusent truandailles. 465

A maint homme l'ai refusé,
 Qui n'était à moi grand sagesse, 470
 Pour l'amour d'un garçon rusé
 Auquel j'en fis grande largesse;
 A qui quoique fisse finesse,
 Par m'âme je l'aimaie bien.
 Or ne me faisait que rudesse 475
 Et ne m'aimait que pour le mien.

Si ne me sut tant détrainer,
 Fouler aux pieds, que ne l'aimasse,

465. *Tout le sien* : tout son bien. Qui ne m'eût donné tout ce qu'il avait.

466. *Repentailles* : repentir. — *Quoi qu'il en fût des repentailles*. Quelque repentir qu'il risquât.

467. *Mais que* : pourvu que. — *Lui eusse* : je lui eusse.

468. *Truandailles* : la canaille. *Ce que refusent* etc. Ce dont la canaille même à présent ne veut plus.

469. Je t'ai refusé à maint homme.

470. *Qui* : ce qui. — *N'était à moi grand sagesse*. N'était pas grande sagesse de ma part.

471. *Pour l'amour de* : à cause de.

473, 474. *Qui* est relatif dans l'incidente, tournure habituelle aux anciens. Nous ne le voulons plus que dans la principale. *Quoique fisse finesse à lui* : quoique je le trompasse. — *Finesse* : tromperie. — *M'âme* : mon âme. Jurer par son âme, serment commun.

475. *Or* : cependant. — *Ne me faisait que rudesse* : il ne me faisait que des brutalités.

476. *Le mien* : mon avoir. Il ne m'aimait que pour vivre de mon argent. Même trait au Roman de la Rose :

Trètout donnai à un ribaud,
 Qui trop de honte me faisait ;
 Mais li tant seulement amais.
 Mais sachez qu'il ne me prisait
 Un pois, et bien me le disait.

477, 478. *Si* : pourtant. — *Ne me sut* : il ne me sut. — *Détrainer* : traîner par terre. — *Que ne l'aimasse* : que je ne l'aimasse. Il ne pouvait pas me traîner si fort par terre, tant me fouler aux pieds, que pourtant je ne l'aimasse. Il avait beau me traîner, me donner des coups de pieds, je continuais de l'aimer.

Et m'eût-il fait les reins trainer,
S'il me disait que le baisasse, 480
Que tous mes maux je n'oubliaisse.
Le glouton, de mal entéché,
M'embrassait. J'en suis bien plus grasse!
Que m'en reste-il? Honte et péché.

Or est-il mort passé trente ans, 485
Et je remains vieille, chenue.
Quand je pense, lasse! au bon temps,
Quelle fus, quelle devenue,
Quand me regarde toute nue,
Et je me vois si très changée, 490
Pauvre, sèche, maigre, menue,
Je suis presque tout enragée.

479 à 481. *Et m'eût-il* etc. Inversion de condition : et quand il m'aurait etc.
— *Que tous mes maux* etc. : même fonction que *que ne l'aimasse*. Il n'aurait su tant me fouler aux pieds que je ne l'aimasse, et même, après m'avoir trainé sur les reins, que je n'oubliaisse tous mes maux, s'il me disait : baise-moi.
— Dans le Roman de la Rose, de même :

Ne jà tant m'eût malmenée
Ne battue, ne trainée.
Ne mon vis blessé et noirci,
Que de paix ne m'admonestât
Et que lors ne me refaitât.

482. *Entéché* : pénétré. — *Le glouton de mal entéché*. Le souvenir de la tendresse s'exprime dans ces gros mots.

483. *J'en suis bien plus grasse!* Familièrement : cela m'a perdu. L'ironie indulgente s'accorde avec le sentiment qui précède.

484. *Reste-il* : reste-t-il.

485. Maintenant il y a trente ans qu'il est mort.

486. *Je remains* : je reste. — *Chenue* : blanche de cheveux. Figurément ce mot exprime toute la vieillesse.

487. *Lasse* : hélas. — *Bon temps* : vieux temps.

488. *Quelle fus* : quelle je fus. — *Quelle devenue* : quelle je suis devenue.

489. *Me regarde* : je me regarde.

490. *Et je me vois* : Et que je me vois. — *Si très* : si fort. — *J'en suis presque tout enragée*. Ainsi dans le Roman de la Rose :

Mais or m'estuet plaindre et gémir
Quand mon vis effacé remir.

Qu'est devenu ce front poli,
 Cheveux blonds, ces sourcils voûtis,
 Grand entre-œil, ce regard joli, 495
 Dont prenaie les plus subtils,
 Ce beau nez droit, grand ne petits,
 Ces petites jointes oreilles,
 Menton fourchu, clair vis traitis,
 Et ces belles lèvres vermeilles, 500

Ces gentes épaules menues,
 Ces bras longs et ces mains traitisses,
 Petits têtins, hanches charnues,
 Elevées, propres, faitisses
 A tenir amoureuses lices 505
 Ces larges reins, ce sadinet
 Assis sur grosses fermes cuisses
 Dedans son joli jardinet?

Le front ridé, les cheveux gris,
 Les sourcils chus, les yeux éteints, 510
 Qui faisaient regards et ris
 Dont maints marchands furent atteints.
 Nez courbe de beauté lointains,

494. *Cheveux* : ces cheveux. — *Voûtis* : arrondis.

495. *Entre-œil* : écartement des yeux.

496. *Dont* : au moyen desquels. — *Prenaie* etc. Je prenais les plus malins.

497. *Grand ne petits* : ni grand ni petit. L's de *petits* est pour la rime.

498. Ces petites oreilles jointes aux tempes.

499. *Vis* : visage. — *Traitis* : délicat.

501. *Gentes* : gracieuses.

503. *Traitisses* : délicates.

504. *Propres* : convenables. — *Faitisses* : bien faites. — *Elevées*, quatre syllabes.

505. *A tenir* : pour tenir. — *Lices* : combats.

506. *Sadinet* : le sexe.

507. *Assis* : porté. — *Grosses* etc. : de grosses etc.

508. *Dedans* : dans.

510. *Chus* : tombés.

511. *Regards et ris* : des regards et des sourires. Elle décrit ici son métier.

— *Faisaient*, trois syllabes.

512. *De beauté lointains* : éloigné de la beauté. L's est pour la rime.

Oreilles pendantes, moussues,
Le vis pali, mort et déteints, 515
Menton francé, lèvres peaussues,

C'est d'humaine beauté l'issues,
Les bras courts et les mains contraintes,
Les épaules toutes bossues,
Mamelles, quoi! toutes retraites, 520
Telles les hanches que les tettes,
Du sadinet fi! Quant des cuisses,
Cuisses ne sont plus, mais cuissettes,
Grivelées comme saucisses.

Ainsi le bon temps regrettons 525
Entre nous, pauvres vieilles sottes,
Assises bas à croupetons,
Tout en un tas comme pelotes,
A petit feu de chènevotes
Tôt allumées, tôt éteintes, 530
Et jadis fûmes si mignotes!
Ainsi en prend à maints et maintes.

514. *Moussues* : par le poil qu'elles poussent.

515. *Vis* : visage. — *Déteints*. L's est pour la rime.

516. *Peaussues* : embarrassées de peau.

517. C'est le terme de la beauté humaine, c'en est l'aboutissement. — L's d'*issues* est pour la rime.

518. *Contraites* : rétrécies.

520. *Retraites* : retirées.

521. *Tettes* : têttons. Les hanches telles que les tettes.

522. *Quant des* : quant aux.

523. *Cuisses ne sont plus* : elles ne sont plus cuisses, ce ne sont plus des cuisses.

524. *Grivelées* : ridées. Quatre syllabes.

525. *Le bon temps* : le vieux temps. Nous regrettons le vieux temps.

526. *Sottes* : folles.

527. *Bas à croupetons* : assises par terre sur nos talons.

528. *Tout en un tas* : le corps de chacune ramassé en un tas. — *Comme pelotes* : comme des pelotes.

529. *Chènevotes* : brins de chanvre, dont on se chauffait par pauvreté. Le vers suivant en dit l'effet.

530. *Tôt* : vite. — *Allumées*, quatre syllabes.

531. *Mignotes* : mignonnes.

532. *Ainsi en prend* : Il en arrive ainsi. — *A maints et maintes* : à maintes personnes.

BALLADE AUX FILLES DE JOIE

Or y pensez, belle gantière,
 Qui m'écolière souliez être,
 Et vous, Blanche la savetière, 535
 Or est-il temps de vous connaître.
 Prenez à dextre et à senestre,
 N'épargnez homme, je vous prie,
 Car vieilles n'ont ne cours ne être
 Ne que monnaie qu'on décrie. 540

Et vous, la gente saucissière,
 Qui de danser êtes adextre,
 Guillemette la tapissière,
 Ne méprenez vers votre maître.

BALLADE AUX FILLES DE JOIE. Titre en partie de Marot. Le discours de la belle Heaumière continue, adressé aux personnes de son métier, invariablement joint dans chacune à quelque avouable profession.

533. *Y pensez* : pensez-y.

534. *M'écolière* : ma élidé, mon. — *Souloir* : avoir coutume. Sens effacé ici. *Qui m'écolière souliez être* : qui étiez mon écolière, en galanterie.

535. *Savetière* : ouvrière de chaussure.

536. *Or* : maintenant. — *Est-il temps* : il est temps. — *Vous connaître*. Non pas : vous connaître vous-même, mais : vous reconnaître dans vos affaires, faire votre compte.

537. *A dextre et à senestre* : à droite et à gauche, de toutes mains, pendant que vous êtes jeune.

538. *N'épargnez homme* : aucun homme. Pressez-vous de prendre de tous ce qui se peut.

539. *Vieilles* : les vieilles. — *Ne... ne* : ni... ni. — *Ne cours, ne être* : elles n'ont pas cours, elles n'existent pas.

540. *Ne que* : pas plus que. — *Monnaie* : une monnaie, trois syllabes. — *Qu'on décrie* : qu'on démonétise.

541. *Gente* : gracieuse.

542. Qui êtes adroite à danser.

543. *Guillemette la tapissière* : La seule reconnue de toutes ces filles. Elle était épouse d'Etienne Sergent, graveur de sceaux, et vendeuse elle-même au Palais. (Champion.)

544. *Méprendre* : faire une méprise, une faute. — *Vers* : envers. — *Votre maître* : celui que votre amour retient.

Tôt vous faudra clore fenêtre. 545
 Quand deviendrez vieille flétrie,
 Plus ne servirez qu'un vieux prêtre
 Ne que monnaie qu'on décrie.

Jeanneton la chaperonnière,
 Gardez qu'ami ne vous empêtre; 550
 Et Catherine la boursière,
 N'envoyez plus les hommes paître;
 Car qui belle n'est ne perpêtre
 Leur bonne grâce, mais leur rie.
 Laide vieillisse amour n'impêtre 555
 Ne que monnaie qu'on décrie.

Filles, veuillez vous entrémètre
 D'écouter pourquoi pleure et crie.
 Pource que je ne me puis mettre
 Ne que monnaie qu'on décrie. 560



545. *Tôt* : bientôt. — *Vous faudra* : il vous faudra. — *Clore fenêtre* : fermer boutique.

547. Vous ne servirez pas plus qu'un vieux prêtre, que ne sert un vieux prêtre. Proverbe.

549. *Chaperonnière* : ouvrière de chaperon, habillement de tête.

550. *Gardez* : prenez garde. — *Qu'ami* : qu'un ami. — *Ne vous empêtre* : ne vous paralyse dans votre fortune. Songez à l'avenir.

551. *Boursière* : ouvrière de bourses.

552. *Envoyer paître* : rebuter. Proverbe toujours en usage. On remarquera que le poète donne à chacune des conseils divers : à l'une d'être attentive envers celui qui l'entretient, à l'autre d'éviter un amour de caprice, à une troisième d'adoucir son humeur. Peut-être cela visait des situations connues. Il n'est pas douteux que dans ces vers Villon nomme des personnes réelles.

553, 554. *Perpêtrer* : faire naître. — *Leur rie* : leur moquerie. Au lieu de *ris* sans doute pour la rime. — *Car qui belle n'est* etc. Celle qui n'est pas belle n'est pas objet de leur faveur, mais de leur risée. La vieille exprime crûment ce trait de la dureté des hommes.

555. *Impêtrer* : obtenir. — Une laide vieillisse n'obtient pas d'amour.

557. *Filles*. Au lieu de prince dans cet envoi. — *Vous entrémètre* : vous mettre en peine.

558. *Pleure et crie* : je pleure et je crie.

559. *Je ne me puis mettre* : me placer.

Cette leçon ici leur baille
 La belle et bonne de jadis.
 Bien dit ou mal, vaille que vaille,
 Enregistrer j'ai fait ces dits
 Par mon clerc Frémin l'étourdis, 565
 Aussi rassis que je puis être.
 S'il me dément, je le maudis.
 Autel le clerc est dû le maître.

DE FÉMININE AMOUR VOLAGE

Si aperçois le grand danger
 Ouquel homme amoureux se boute; 570
 Et qui me voudrait lédanger
 De ce mot, en disant : Ecoute,
 Se d'aimer t'étrange et reboute
 Le barat de celles nommées,

561, 562. *Cette leçon ici* : cette leçon-ci. — *Bailler* : donner. — *La belle et bonne*. Badinage, comme nous disons : la bonne pièce. — *La belle et bonne de jadis* leur donne cette leçon-ci.

563, 564. Bien ou mal dit, vaille que vaille, j'ai fait enregistrer ces dits, ces propos.

565. *Mon clerc* : mon secrétaire. — *Fremin* ou Firmin. Peut-être Fremin Lemay, fils d'un notaire du temps, mais dans un rôle de fantaisie. L's d'*étourdis* est pour la rime.

566. *Aussi rassis*, sérieux, que je puis être; étourdi cependant. Le poète se donne à lui-même ce caractère par badinage.

567. Point de démenti, s'il vous plaît, sur l'étourderie de l'un et de l'autre.

568. *Autel* : tel. — *Autel le clerc etc.* : tel le clerc, tel est dû le maître. Tel que le clerc est dû le maître. Proverbe. Le maître doit être comme le clerc, ne saurait être autrement. Tel clerc, tel maître.

DE FÉMININE AMOUR VOLAGE. Titre ajouté.

569. *Si* : donc. — *Aperçois* : j'aperçois.

570. *Ouquel*, contracté de *en lequel*. Nous disons *auquel* ou *dans lequel*. — *Homme amoureux* : un amoureux. — *Se boute* : se met.

571. *Et qui voudrait* : et si on voulait. — *Me lédanger*. me reprendre.

573, 574. *Se* : si. — *Étranger* : éloigner. — *Rebouter* : repousser. — *Barat* : ruse. — *Se d'aimer etc.* Si la ruse de celles (que j'ai) nommées t'éloigne et te détourne d'aimer.

Tu fais une bien folle doute, 575
Car ce sont femmes diffamées.

S'ils n'aiment fors que pour l'argent,
On ne les aime que pour l'heure;
Rondement aiment toutes gens,
Et rient lorsque bourse pleure. 580
De celles-ci n'est qui ne queure;
Mais en femmes d'honneur et nom
Franc homme, si Dieu me sequeure,
Se doit employer, ailleurs non.

Je prends qu'aucun die ceci, 585
Si ne me contente-il en rien.
En effet il conclut ainsi,
Et je le cuide entendre bien,
Qu'on doit aimer en lieu de bien.

575. *Doute* : crainte. — Tu cèdes à une crainte bien folle.
576. Car celles dont il s'agit sont des femmes décriées; elles ne doivent pas être ta règle.

577. *Ils* : elles. — *Fors que* : sinon que.

578. *Que pour l'heure* : que pour l'instant où l'on en use.

579. Elles aiment rondement, sans hésiter, tout le monde, n'importe qui.

580. *Lorsque bourse pleure* : la bourse de ceux qu'elles servent, quand elle verse l'argent. — *Rient*, deux syllabes.

581. *N'est* : il n'en est pas. — *Queure*, subjonctif de courir. Il n'y en a pas une de celles-ci qui ne coure, sous-entendu : après les hommes. Ce sens est resté dans l'usage.

582 à 584. Mais un franc homme, homme digne de ce nom, doit s'employer en femme d'honneur et nom, s'attacher à femme d'honneur et bon renom, non ailleurs. — *Si* : ainsi. — *Sequeure*, subjonctif de *secourir*. Que Dieu me secoure, comme : ainsi m'ait Dieu, pour : que Dieu m'aide. Serment familier.

585. *Je prends* : je suppose. — *Qu'aucun* : que quelqu'un. — *Die* : dise, deux syllabes.

586. *Si* : avec cela. — *Ne me contente-t-il en rien* : il ne me contente en rien. Je ne puis me contenter de ce qu'il dit. Ses raisons sont inopérantes.

587. *Ainsi* : comme ceci.

588. *Cuider* : croire. — *Entendre* : comprendre. — Je crois le bien comprendre.

589. Comme ceci (vers 587), à savoir qu'on doit etc. — *Lieu de bien* : en famille honnête.

Assavoir mon, se ces fillettes
Qu'en paroles toute jour tien,
Ne furent-ils femmes honnêtes!

Honnêtes si furent vraiment,
Sans avoir reproches ne blâmes.
Si est vrai qu'au commencement
Une chacune de ces femmes
Lors prirent ains qu'eussent diffames,
L'une un clerc, un lai, l'autre un moine,
Pour éteindre d'amour les flammes
Plus chaudes que feu Saint-Antoine.

Or firent selon le Décret
Leurs amis, et bien y appert.
Ils aimaient en lieu secret,
Ne nul autre n'y avait part.

590 à 592. *Assavoir mon*. Termes de dialogue. *Mon*, mot perdu, servait à affirmer. Le poète réplique : Justement, c'est à savoir si. — *Toute jour* : tout le jour. — *Tenir en paroles* : entretenir (Thuasne). — *Ils* : elles. — Si ces fillettes, avec qui tu fais toute la journée la conversation, ne furent pas des femmes honnêtes. — *Tien*. L's est supprimé pour la rime.

593. *Honnêtes si*. Le poète se reprend. *Si*, qui veut dire *pourtant*, tombe ici dans l'usage que nous faisons du mot : Oui bien, honnêtes elles le furent, l'ont été.

594. *Reproches, blâmes* : sujet de reproche, de blâme.

595. *Si* : donc. — *Est vrai* : il est vrai.

596. *Une chacune* : chacune.

597. *Lors* : alors, pléonasme. — *Prirent* : elles prirent. — *Ains que* : avant que. — *Eussent* : elles eussent. — *Diffames* : décri. Le mot est usité par Marot, Estienne etc.

598. *Un lai* : un laïc. *L'autre* avant ce mot est sous-entendu.

599. *D'amour les flammes* : les flammes de l'amour.

600. *Le feu Saint-Antoine*. Mal épidémique du temps, l'érysipèle.

601, 602. *Firent leurs amis* : leurs amis firent. — *Le Décret*, corps de droit canon, œuvre de Gratien, et dont le nom servait à désigner toute la matière du droit dans l'Université, où l'on était dit *étudier en décret*. Le chapitre contre l'adultère joint à des prescriptions rigoureuses cette remarque, que « le péché est moindre s'il se cache, que si l'aveu public lui donne l'autorité ». C'est là-dessus que le poète exerce sa fantaisie. — *Appert* : il appert, il est évident. — *Bien y appert* : il n'y a pas de doute. Le badinage du commentaire est relevé par cette assurance.

603. *Aimaient*, trois syllabes.

604. *Ne* : ni. — *Ne nul* etc. Et il n'y avait de galant qu'eux seuls.

Toutefois cette amour se part; 605
 Car celle qui n'en avait qu'un,
 D'icelui s'éloigne et départ,
 Et aime mieux aimer chacun.

Qui les meut à ce? J'imagine,
 Sans l'honneur des dames blâmer, 610
 Que c'est nature féminine,
 Qui tout vivement veut aimer.
 Autre chose n'y sais rimer,
 Fors qu'on dit à Reims et à Trois,
 Voire à Lille et à Saint-Omer, 615
 Que six ouvriers font plus que trois.

Or ont ces fous amants le bond,
 Et les dames pris la volée.

605. *Se part* : se partage.

607. *Icelui* : lui. — *S'éloigne* : s'éloigne. — *Se départ* : se sépare.

608. *Chacun* : tout le monde. Le Roman de la Rose dit :

Toutes pour tous et tous pour toutes.

609. *Qui* : qu'est-ce qui. Nous ne retenons *qui* que pour les personnes. —
Les meut : les porte. — *Ce* : cela.

610, 611. *Sans blâmer*, sans jeter le blâme sur l'honneur des dames. Formule de politesse. — *Nature* : la nature. — *Féminine* : féminine.

612. *Tout vivement* : tout bonnement. Du Roman de la Rose encore :

Les dames ou les damoiselles
 Quels qu'ils soient, laides ou belles,
 Franchise à leur pouvoir maintiennent.

Et ceci :

Ainsi sachez que toutes femmes
 Ont naturelle intention
 Qu'ils chercheraient volentiers
 Par quels chemins, par quels sentiers
 A franchise venir pourraient.

613. Je ne sais autre chose qui y rime, qui puisse en donner la raison.

614, 615. *Fors* : sinon. — *Trois* : Troyes. Forme en usage, préférée ici pour la rime sans doute. — *A Reims et à Troyes*, c'est-à-dire n'importe où. — *Voire* : même. — *A Lille et à Saint-Omer* : même sens redoublé.

616. *Ouvriers*, deux syllabes.

617, 618. *Avoir le bond*. Attendre la balle au bond pour la renvoyer. Le joueur de paume à qui on donne le bond, est donc mis en faction pendant que les autres courent. *Prendre la volée*. Courir après la balle qui vole, pour la rechasser avant qu'elle ne touche terre. Ces deux images dépeignent l'amant abandonné par sa maîtresse, qui court. — *Ont le bond, ont pris*. Le même verbe *avoir* sert ici de verbe, là d'auxiliaire.

C'est le droit loyer qu'amants ont :
 Toute foi y est violée.
 Quelque y ait baiser n'accolée, 620
 De chiens, d'oiseaux, d'armes, d'amours
 (Chacun le dit à la volée)
 Pour un plaisir mille doulours.

DOUBLE BALLADE DES FOLLES AMOURS

Pour ce, aimez comme voudrez, 625
 Suivez assemblées et fêtes,
 En la fin jà mieux n'en vaudrez,
 Et si n'y romprez que vos têtes.
 Folles amours font les gens bêtes.
 Salmon en idolatria, 630
 Samson en perdit ses lunettes.
 Bien est heureux qui rien n'y a.

619. *Loyer* : récompense. — *Droit loyer* : propre récompense. Ironique. Voilà tout ce que les amants ont pour leur peine.

620. *Foi* : fidélité.

621, 624. Quelque baiser ou accolade qui s'y trouve, qu'on y mette. — *De chiens* etc. Comme tous les jeux recherchés de la jeunesse, l'amour donne moins de joie que de chagrin. *Chiens et oiseaux*, soit faucons, c'est la chasse; *armes*, les tournois. — *Chacun le dit à la volée*. Sans y penser, comme chose connue. — *Doulours* : douleurs. Variante v. 622 :

C'est pure verté décelée.

Verté : vérité.

DOUBLE BALLADE DES FOLLES AMOURS. Titre ajouté.

625. *Pour ce* : en conséquence. — *Voudrez* : vous voudrez. — *Aimez* etc. Tourmentez-vous pour bien placer vos amours.

626. *Suivez* : fréquentez (Thuasne). — *Assemblées*, quatre syllabes.

627. *En la fin* : à la fin. — *Jà mieux n'en vaudrez* : vous n'en vaudrez absolument pas mieux.

628. *Si* : quand même.

629. *Folles amours* : les folles amours. — *Bêtes*, substantif. Changent les gens en bêtes.

630. *Salmon* : Salomon, le roi des Juifs, adonné dans sa vieillesse à de honteuses amours. — *En idolatria* : en tomba dans l'idolatrie.

631. *Samson*. Le héros juif trahi par Dalila. — *Ses lunettes* : ses yeux, que les Philistins crevèrent, après que celle-ci le leur eut livré.

632. *Bien est heureux* : bienheureux est. — *Qui rien n'y a* : qui n'y a rien mis, qui n'a pas de part à l'amour.

Orphéus le doux ménétrier,
 Jouant de flûtes et musettes,
 En fut en danger du meurtrier 635
 Chien Cerbérus à quatre têtes;
 Et Narcisus le bel honnêtes,
 En un parfond puits se noya,
 Pour l'amour de ses amourettes.
 Bien est heureux qui rien n'y a. 640

Sardana le preux chevalier,
 Qui conquist le règne de Crètes,
 En voulut devenir moullier
 Et filer entre pucelettes;
 David le roi, sage prophètes, 645
 Crainte de Dieu en oublia,
 Voyant laver cuisses bien faites.
 Bien est heureux qui rien n'y a.

Amon en voût déshonorer,
 Feignant de manger tartelettes, 650

633, 636. *Orphéus* : Orphée, qui par la grâce de son chant obtint du dieu des Enfers que son épouse morte lui fût rendue. A l'entrée des enfers que le chien Cerbère gardait, il faillit être dévoré. — *Ménétrier* : musicien, trois syllabes. — *En danger du meurtrier chien* : du chien meurtrier. *Meurtrier*, deux syllabes. — *A quatre têtes*. Cerbère n'en avait que trois.

637 à 639. *Narcisus*. Narcisse, qui mourut consumé de l'amour de sa propre figure aperçue dans une fontaine. Dans l'*Hopital d'amour* d'Achille Caulier, Narcisse s'y noie, ce qui fait croire que Villon a suivi cet auteur (Thuasne). *Parfond* : profond. — *Puits* pour fontaine. — *Le bel honnêtes* : le beau et élégant jeune homme. *L's* est mis pour la rime. — *Pour l'amour de* : à cause de.

641, 642. *Sardana* : inconnu. — *Preux* : valeureux. — *Règne* : royaume.

643, 644. *En* : de mal d'amour. — *Moullier* : femme. — *Entre pucelettes* : parmi des jeunes filles.

645. *David*. Le roi des Juifs, et prophète, épris d'amour pour Bethsabée, qu'il avait aperçue au bain. — *Prophètes*. *L's* est mis pour la rime.

646. *En oublia la crainte de Dieu*. Ainsi Pierre Vidal :

Amors que Salamo
 E Davi attresi
 Venquet e'l fort Samso.

649. *Voyant* : en voyant. — *Cuisses* : des cuisses.

649, 650. *Amon*. Fils de David, dont l'intention d'inceste est contée par le poète. — *Voût* : voulut. Amon en voulut déshonorer et déflorer sa sœur Thamar. — *Feignant* etc. Ne faisant semblant de rien.

Sa sœur Thamar et déflorer,
 Qui fut inceste déshonnêtes;
 Hérode (pas ne sont sornettes)
 Saint Jean-Baptiste en décolla
 Pour danses, sauts et chansonnettes, 655
 Bien est heureux qui rien n'y a.

De moi pauvre je veuil parler.
 J'en fus battu comme à ru telles,
 Tout nu, jà ne le quiers celer.
 Qui me fit mâcher ces groseilles, 660
 Fors Catherine de Vaucelles?
 Noël le tiers ot, que fila
 Mitaines à ces noces telles.
 Bien est heureux qui rien n'y a.

Mais que ce jeune bachelier 665
 Laissât ces jeunes bachelettes,

652. *Qui* : ce qui. — *Deshonnêtes*. L's est mis pour la rime.

653, 654. *Hérode*. Hérode Antipas, qui régnait en Galilée. Il avait épousé sa nièce Hérodiade, femme de son frère. Saint Jean-Baptiste, qui l'en reprenait, eut la tête tranchée à la prière de Salomé, fille d'Hérodiade, à qui le roi, charmé de sa danse, avait promis ce qu'elle demanderait. — *Hérode saint Jean-Baptiste en décolla*. Hérode en décolla, décapita par amour, saint Jean-Baptiste. — *Pas ne sont sornettes* : ce ne sont pas des sornettes, mais une histoire vraie. — *Pour danses* : pour des danses, celle de Salomé.

657. *Je veuil* : je veux. — Je veux parler de moi, pauvre homme.

658. *En* : par le méfait de l'amour. — *Telles* : toiles. — Je fus battu comme à ru toiles : comme on bat des toiles dans un ruisseau, à coups de battoir pour les laver.

659. *Tout nu*. Dans cette aventure, qui tient sans doute du guet-apens, on avait dépouillé le poète pour le mieux battre. — *Quérir* : vouloir. — *Jà ne le quiers celer* : je ne veux pas du tout le cacher.

660, 661. *Mâcher la groseille*. Proverbe, pour endurer une peine, passer un mauvais moment. — *Fors* : sinon. — *Qui me fit* etc. Qui m'a joué ce tour, sinon Catherine de Vaucelles ? — *Catherine de Vaucelles* : nom de fille inconnu.

662, 663. *Tiers* : troisième. — *Ot* : eut. — *Que fila* : qu'elle fila. — *Mitaines aux noces* : coups qu'on donnait dans les noces par plaisanterie ; par figure, de vrais coups. — *Noël le tiers* etc. C'a été le troisième Noël, à Noël c'a été le troisième anniversaire, qu'elle fila de telles mitaines à ces noces. Il y a eu trois ans à Noël dernier que Catherine me fit donner ces coups.

665, 666. *Bachelier* ou bachelier : jeune homme. — *Laissât* : cessât de rechercher. — *Bachelettes* : jeunes filles.

Non. Et le dût-on vif brûler
 Comme un chevauteur d'écouvettes,
 Plus douces lui sont que civettes.
 Mais toutefois fou s'y fiât :
 Soient blanches, soient brunettes,
 Bien est heureux qui rien n'y a.

670

COMPLAINTÉ DE L'AMANT TROMPÉ

Se celle que jadis servaie
 De si bon cœur et loyaument,
 Dont tant de maux et griefs j'avaie,
 Et souffraie tant de tourment,
 Se dit m'eût au commencement
 Sa volenté (mais nenni las!),
 J'eusse mis peine aucunement
 De me retraire de ses lacs.

675

680

666. *Le dût-on* etc. Quand on devrait le brûler vivant.

668. *Écouvette* : balai. — *Un chevauteur d'écouvettes* : un sorcier.

669. Elles lui sont plus douces que la civette, parfum qu'on tirait de la bête ainsi nommée.

670. *S'y fiât*. Subjonctif à sens de conditionnel, que nous n'employons plus qu'au passé. Fou s'y fût fié, pour *s'y serait fié*. Fou s'y fiât, pour *s'y fierait*. Fou serait-on de s'y fier, de se fier aux bachelettes.

671. *Soient* : qu'elles soient. N'importe la couleur, méfiez-vous. — *Soient*, deux syllabes. L'envoi de cette ballade est omis.

COMPLAINTÉ DE L'AMANT TROMPÉ. Titre ajouté. Dans le *Petit Testament*, vers 17 et 40, le poète s'est dit déjà trompé par sa maîtresse. Il est probable qu'il se plaint ici de la même personne, dont il accusait la première fois la rupture, et à laquelle il reproche à présent d'avoir trop longtemps dissimulé.

673. *Se* : si. — *Servaie* : je servais. — Celle que je servais. On ne sait qui c'était.

674. *Loyaument* : loyalement.

675. *Avaie* : avais. — De qui je recevais tant de maux et de sujets de plainte. — *Griefs*, une syllabe.

676. *Souffraie* : je souffrais, trois syllabes.

677. *Se dit m'eût* : si elle m'eût dit.

678. *Volenté* : volonté. Sa volonté de rompre, comme la plainte exprimée au *Petit Testament* nous en rend compte sans doute. — *Nenni* : non pas. — *Las* : hélas.

679. *Mettre peine* : prendre la peine. — *Aucunement* : n'importe comment.

680. *Retraire* : retirer. — *Lacs* : filets. Ainsi Pierre Vidal :

E valgra'm mais que'm fos al prim esquivá.

Quoi que je lui voussisse dire,
 Elle était prête d'écouter,
 Sans m'accorder ne contredire,
 Qui plus, me souffrait acouter
 Joignant d'elle, près m'accouter; 685
 Et ainsi m'allait amusant,
 Et me souffrait tout raconter,
 Mais ce n'était qu'en m'abusant.

Abusé m'a et fait entendre
 Toujours d'un que ce fût un autre, 690
 De farine que ce fût cendre,
 D'un mortier un chapeau de fautre.
 De vieux mâchefer que fût pautre,
 D'ambesas que ce fussent ternes
 (Toujours trompeur autrui engeautre 695
 Et rend vessies pour lanternes),

Du ciel une poële d'airain,
 Des nues une peau de veau,

681. *Voussisse* : voulusse. Quoi que je voulusse lui dire.

683. *M'accorder* : me dire oui. — *Ne* : ni. — *Sans m'accorder ne contredire* : sans me dire ni oui ni non.

684. *Qui plus* : de plus. — *Me souffrait* : elle me souffrait. — *Acouter* : approcher. Elle souffrait que je m'approchasse.

685. *Joignant* : tout contre. — *Près* : près d'elle. — *M'accouter* : m'appuyer.

686. *M'allait amusant*. Elle allait m'amusant, détournant mon attention.

687. *Et souffrait* que je lui racontasse tout.

688. *En m'abusant* : en me trompant.

689. *Abusé m'a* : elle m'a trompé. — *Fait entendre* : fait croire.

690. *Toujours d'une chose que c'en fût une autre. Vessies pour lanternes.*
 Ce qui suit est une suite excellente d'équivalences de ce proverbe.

692. *Fautre* : feutre.

693. *Pautre* : étain.

694. *Ambesas* : deux as dans le jeu d'un joueur de cartes. — *Ternes* : trois as.

695. *Engeautrer* : tromper. Un trompeur ne cesse de tromper les autres.

696. *Rend* : fait prendre. — *Vessies*, trois syllabes.

697, 698. Par l'imprévu du rapprochement, ces deux vers rentrent dans la fantaisie divertissante du coq-à-l'âne. Despériers dans le *Cymbalum mundi* se souvient de ceci, disant que « Mercure vous ferait bien entendre de vessies que sont lanternes, et de nuées que sont poëles d'airain. » — *Nues*, deux syllabes.

Du matin qu'était le serein,
 D'un trognon de chou un naveau, 700
 D'orde cervoise vin nouveau,
 D'une truie un moulin à vent,
 Et d'une hart un écheveau,
 D'un gras abbé un poursuivant.

Ainsi m'ont amours abusé 705
 Et pourmené de l'huis au pèle.
 Je crois qu'homme n'est si rusé,
 Fût fin comme argent de coupelle,
 Qui n'y laissât linge, drapelle,
 Mais qu'il fût ainsi manié; 710
 Comme moi, qui partout m'appelle
 L'amant remis et renié.

Je renie amours et dépîte,
 Et défie à feu et à sang;
 Mort par elle me précipite, 715
 Et ne leur en chaut pas d'un blanc.

699. *Le serein* : le soir.

700. *Naveau* : navet.

701. *Cervoise* : bière. — *Orde* : grossière.

703. *Hart* : corde.

704. *Poursuivant d'armes* : le lieutenant du héraut.

705. Ainsi les amours m'ont trompé.

706. *Pourmené* : promené. — *Huis* : porte. — *Pèle* : pène. Promener de l'huis au pèle, de la porte à la serrure, sans doute proverbe pour : donner de l'agitation sans résultat, faire aller.

707 à 710. *Qu'homme n'est etc.* Qu'il n'y a pas d'homme si rusé, fût-il fin comme argent de coupelle, qui n'y laissât linge, drapelle, pourvu qu'il fût manié ainsi. — *Fin comme argent de coupelle* : proverbe qui joue sur les deux sens de *fin* : rusé et pur. — *Drapelle* ou *drapille* : les hardes.

712. *Remis* : renvoyé.

713, 714. *Dépîte* : mépriser. Je renie et méprise et défie à feu et à sang, les amours, l'amour.

715. *Se précipiter* : se jeter en bas. — *Mort* : attribut joint à se précipiter. Je me précipite mort. Je me tue en me jetant en bas. — *Par elle* : à cause d'elle, sa maîtresse.

716. *Chaloir* : Importer. *Il ne m'en chaut pas* : je m'en moque. *Il ne leur en chaut pas d'un blanc*. Ils (les amours) ne s'en soucient pas pour un sou. — *Blanc* : pièce de monnaie.

Ma vielle ai mis sous le banc;
 Amants je ne suivrai jamais.
 Se jadis je fus de leur rang,
 Je déclare que n'en suis mais. 720



Car j'ai mis le plumail au vent :
 Or le suive qui a attente;
 De ce me tais dorénavant,
 Car poursuivre veuil mon entente.
 Et s'aucun m'interroge ou tente 725
 Comment d'amours j'ose médire,
 Cette parole le contente :
 Qui meurt a ses lois de tout dire.

Je connais approcher ma seuf;
 Je crache blanc comme coton, 730
 Jacopins gros comme un éteuf.
 Qu'est-ce à dire, que Jeanneton

717. *Mettre sa vielle sous le banc*, proverbe pour : cesser de jouer, se retirer de la scène. *Ma vielle* etc. J'ai fait retraite en fait d'amour.

718. *Ne... jamais, ne... mais* : ne... plus. — *Suivre* : fréquenter. — Je ne me mêlerai plus aux amants, je ne serai plus de leur nombre.

719. *Se* : si. — *De leur rang* : de leur profession.

720. *Je n'en suis mais* : je n'en suis plus.

721. *Plumail* : plume. — *Mettre le plumail au vent* : dans Rabelais, donner l'exemple; ailleurs (Thuasne) : abandonner. Ici le sens tient de l'un et de l'autre : laisser à d'autres l'entreprise commencée.

722. *Or* : maintenant. — *Le suive* etc. Que celui qui a espoir continue.

723. *Ce* : cela. — *Me tais* : je me tais.

724. *Veuil* : je veux. Car je veux poursuivre mon intention, de tester.

725. *Se* : si. — *Aucun* : quelqu'un. — *Tente* : éprouve par cette question.

726. Comment j'ose dire du mal de l'amour.

727. Que cette parole le contente,

728. *Avoir loi de* : avoir licence de.

729. *Seuf* : soif. — Je m'aperçois que ma soif approche. Le sens d'*approcher* échappe.

731. *Jacopins* : crachats. — *Éteuf* : balle dont on jouait à la paume.

732. *Jeanneton* : La première femme venue, sans doute.

Plus ne me tient pour valeton,
 Mais pour un vieil usé roquard ?
 De vieux porte voix et le ton,
 Et ne suis qu'un jeune coquard :

735

Dieu merci, et Tacque Thibaud,
 Qui tant d'eau froide m'a fait boire,
 Gîr en bas lieu, non pas en haut,
 Manger d'angoisse mainte poire,
 Enferré. Quand j'en ai mémoire,
 Je pri pour lui *et reliqua*,
 Que Dieu lui doint et voire et voire,
 Ce que je pense *et cætera*.

740

Toutefois je n'y pense mal
 Pour lui ne pour son lieutenant,

745

733. *Valeton* : jeune homme.

734. *Roquard* : rosse. Pour une vieille rosse hors de service. Le poète connaît le déclin de sa mine à l'impression qu'en reçoit une femme.

735. J'ai la voix et le ton d'un vieillard.

736. *Coquard* : jeune drôle.

737. *Dieu merci et*, suivi du nom de celui à qui on est redevable, expression toute faite : la reconnaissance envers Dieu passant d'abord. L'ironie n'empêche pas d'observer la formule. — *Et (à) Tacque Thibaud* : par la faute de Tacque Thibaud. Le poète veut dire Thibaud d'Aussigny, évêque d'Orléans, dont la prison l'avait réduit à cet état, parodiant ainsi son nom par injure. *Tacque Thibaud*, favori du duc de Berry, avait été fameux par des exactions, dont la mémoire durait encore.

739. *Gîr* : demeurer. — *En bas lieu* : en basse fosse, lieu inférieur d'une prison. — *Non pas en haut* : badinage. — Le poète recommence sa plainte de la prison de Meung, dépeignant cette fois ce qu'il endura.

740. *Poire d'angoisse* : instrument de supplice mis dans la bouche du condamné, qui faisait en s'enflant éclater les mâchoires. — *Manger fait badinage avec poire* signifiait un fruit, venant à la suite de *boire*.

741. *Enferré* : pieds et mains aux fers.

742 à 744. *Et reliqua* : formule d'un compte, qui ne laisse rien après soi (Thuasne). C'est ici le compte du ressentiment. — *Et cætera* : et le reste, formule plus générale. — *Doint* : subjonctif de *donner*. — *Je pri pour lui que Dieu lui doint ce que je pense*. Je prie Dieu qu'il lui donne ce que je pense et que je ne veux pas dire. — *Voire* : oui.

745. Toutefois je ne pense rien de mal en cela. Ironie. Le poète a déjà joué là-dessus, v. 19 à 48.

746. Ce lieutenant se nommait Pierre Bourgoing (Thuasne).

Aussi pour son official,
 Qui est plaisant et avenant.
 Que faire n'ai du remenant,
 Mais du petit maître Robert. 750
 Je les aime tout d'un tenant
 Ainsi que fait Dieu le lombard.

Si me souviens bien, Dieu mercis,
 Que je fis à mon partement
 Certains legs l'an cinquante-six, 755
 Qu'aucuns sans mon consentement
 Voulurent nommer testament.
 Leur plaisir fut et non le mien.
 Mais quoi ! l'on dit communément
 Qu'un chacun n'est maître du sien. 760

Pour les révoquer ne le dis,
 Et y courût toute ma terre,

747. *Officiel* : organe de la justice de l'évêché. Celui-ci était Étienne Plaisance, aussi curé de Saint-Avit, plus tard archidiacre de Beaugency, puis grand vicaire après la mort de son évêque.

748. *Plaisant*. Ceci joue sur son nom.

749. Je n'ai que faire du remenant, du restant, des autres.

750. *Mais* : excepté. — *Maître Robert*. Le bourreau d'Orléans. *Petit maître Robert*. Son fils, aussi bourreau, auquel Villon eut certainement affaire lors de sa prison de Meung. Avec le lieutenant de l'officiel, il ne veut nommer que celui-là. C'est le mettre au rang de bourreau.

751. *Tout d'un tenant*. Tout de même façon, et dans un sentiment unique.

752. *Ainsi que Dieu fait* (aime) *le lombard*, à savoir le changeur ou banquier, suspect d'improbité, partant haï de Dieu. L'ironie de la strophe s'achève dans ce trait.

753. *Si* : donc. — *Me souvient* : il me souvient. — *Mercis*. L's, mis pour la rime.

754. *Partement* : départ. Celui de 1456.

755. *Certains legs* : qui composent le Petit Testament. — *L'an cinquante-six*. Millésime et centaines omis.

756, 757. *Aucuns* : quelques-uns. — *Sans mon consentement* etc. C'est de ce passage qu'on a pris cause d'ôter au Petit Testament son nom. Mais qui ne voit que le poète s'amuse ?

758. Ce fut leur plaisir, leur choix, et non le mien.

759, 760. *Mais quoi ! l'on dit* etc. Le poète se résigne. Il accepte le nom donné par les lecteurs, et que cette édition-ci conserve. — *Un chacun* : chacun. — *N'est maître* : n'est pas maître. — *Du sien* : de son bien.

761, 762. *Ne le dis* : je ne le dis. — Je ne parle pas pour les révoquer, pour révoquer ces legs. — Toute ma terre y courût-elle, y fût-elle risquée, engagée.

De pitié ne suis refroidis
 Envers le BATARD DE LA BARRE.
 Parmi ses trois gluyons de fouarre, 765
 Je lui donne mes vieilles nattes.
 Bonnes seront pour tenir serre,
 Et soi soutenir sur les pattes.

S'ainsi était qu'aucun n'eût pas
 Reçu les legs que je lui mande, 770
 J'ordonne qu'après mon trépas,
 A mes hoirs en fasse demande.
 Mais qui sont-ils, s'on le demande?
 MOREAU, PROVINS, ROBIN TURGIS.
 De moi (dites que je leur mande) 775
 Ont eu jusqu'au lit où je gis.

Somme, plus ne dirai qu'un mot,
 Car commencer veuil à tester.
 Devant mon clerc Frémin, qui m'ot

763, 763. *Je ne suis pas refroidis de pitié* : ma pitié n'est pas refroidie. L's de *refroidis* est mis pour la rime. — *Envers le bâtard de la Barre*. Brusque rentrée en scène du légataire le plus maltraité du Petit Testament, v. 177. C'est le ton de Boileau.

765. *Gluyons de fouarre* : bottes de paille léguées au bâtard par le poète dans le Petit Testament. — *Parmi* : dans, avec.

766. *Mes vieilles nattes* : mon vieux tapis.

767. *Bonnes seront* : elles seront bonnes. — *Tenir serre* : tenir ferme.

768. *Soi soutenir* : se soutenir. L'allusion échappe.

769. *S'ainsi était* : s'il en était ainsi, s'il était arrivé. — *Aucun* : quelqu'un.

772. *Hoirs* : héritiers. *A mes hoirs* etc. Il en fasse demande à mes héritiers.

773. *Se* : si.

774. *Moreau*. Rôtisseur, juré de sa corporation. — *Provins*. Sans doute Jean Provins pâtissier, propriétaire en ce temps-là rue du Chaume. — *Robin Turgis*. Cabaretier du célèbre cabaret de la Pomme de pin, sis rue de la Juiverie dans la Cité, dont le poète fait ailleurs mention.

775, 776. Ils ont eu de moi jusqu'au lit où je gis, où je couche; dites que je le leur mande. *Ils* : mes héritiers; *leur* : aux légataires.

777. *Somme* : bref. — *Plus ne dirai* : je ne dirai plus.

778. *Commencer veuil* : je veux commencer.

779. *Mon clerc Frémin*. Sur ce clerc v. 565. — *Qui m'ot* : qui m'ouït, qui m'entend.

S'il ne dort, je veuil protester
 Que n'entends homme détester
 En cette présente ordonnance,
 Et ne la veuil manifester
 Sinon ou royaume de France.

Je sens mon cœur qui s'affaiblit,
 Et plus je ne puis papier.
 Frémin, sieds-toi près de mon lit,
 Que l'on ne me vienne épier.
 Prends encre tôt, plume et papier,
 Ce que nomme écris viteement,
 Puis fais-le partout copier,
 Et véci le commencement.

LES LEGS

Ou nom de Dieu Père éternel,
 Et du Fils, que Vierge parit,
 Dieu au Père coéternel,
 Ensemble le Saint-Esperit,

780. *S'il ne dort* : A moins qu'il ne dorme. Badinage.

781. *Détester* : déshériter. Que je n'entends déshériter personne, aucun homme.

783, 784. Je ne veux la manifester, rendre connue, qu'au royaume de France, c'est-à-dire à ses habitants. Plaisante application d'une formule de secret à une pareille publicité. — *Ou* : contracté de *en le* : dans le.

786. *Plus je ne puis* : je ne peux plus. — *Papier* : péprier, me faire entendre.

787. *Frémin*, le clerc plus haut nommé. — *Sieds-toi* : assieds-toi.

788. *Ne me vienne épier* : ne vienne m'épier.

789. *Prends encre tôt* : prends vite de l'encre.

790. *Écris vite ce, ceux, que je nomme*. — *Vitement* : vite.

791. *Partout* : tout entier.

792. *Véci* : voici.

LES LEGS. Titre ajouté.

793. *Ou*, contracté de *en le*. Nous disons *au*.

794. *Vierge* : une Vierge. — *Parit* : enfanta.

795. *Dieu*, apposition à *Fils*. Le Fils est Dieu. — *Coéternel au Père*, c'est-à-dire égal au Père par l'éternité.

796. *Ensemble* : avec, sans complément. Le Saint Esprit avec.

Qui sauva ce qu'Adam périt
 Et du péri pare les cieux,
 Que, qui le croit, par ce mérit
 Quand mort être fait pair à Dieu. 800

Morts étaient et corps et âmes,
 En damnée perdition,
 Corps pourris et âmes en flammes
 De quelconque condition ;
 Toutefois fais exception 805
 Des patriarches et prophètes,
 Car selon ma conception,
 Onques grand chaud n'eurent aux fesses.

Qui me dirait : Qui vous fait mettre
 Si très avant cette parole? 810
 Qui n'est en théologie maître,
 A vous est présomption folle.

797. *Qui sauva*. Les trois personnes de la Sainte Trinité tiennent dans ce qui. — *Périt* : fit périr, par son péché. *Ce qu'Adam périt* : le genre humain, comptable de ce péché.

798. *Et qui pare les cieux du péri* : du genre humain perdu par le péché d'Adam. Qui met aux cieux cette descendance.

799, 800. *Que* : en sorte que. — *Qui le croit mérit par ce être fait pair à Dieu quand mort*. Qui croit cela mérite par là d'être fait semblable à Dieu quand il est mort. — *Pair à Dieu* : saint dans le ciel.

801. *Morts étaient* : ils (ce qu'Adam périt) étaient morts. — *Corps*, par la mort naturelle; *âmes*, par le péché qui les séparait de Dieu. — *Étaient*, trois syllabes.

802. *En damnée perdition* : en perdition et damnation. — *Damnée*, trois syllabes.

803. *En flammes* : celles de l'enfer.

804, 805. De condition quelconque, de toute condition. — *Fais* : je fais.

807. *Selon ma conception*. Elle est conforme à l'enseignement d'Église.

808. *Onques* : jamais. — *N'eurent* : ils n'eurent. — *Grand chaud aux fesses*. Saillie burlesque. Le sens est que ni les patriarches ni les prophètes n'ont été en enfer.

809, 810. *Qui me dirait* : si on me disait. — *Si très avant* : si fort avant. Qui vous fait avancer cela si hardiment.

811, 812. *Qui n'est* : si on n'est. — *A vous est* : c'est à vous. — *Qui n'est* etc. Si on n'est pas maître en théologie, c'est une folle présomption à vous, de votre part. Le sujet neutre est exprimé d'une part par *qui* signifiant *si on*, de l'autre par *vous* : ce que nous faisons quelquefois. *Si on arrive trop tard, vous ne trouvez pas de place*. — *Théo-lo-gi-e*, quatre syllabes.

C'est de Jésus la parabole
Touchant du riche enseveli
En feu, non pas en couche molle,
Et du Ladre de dessus li. 815

Se du Ladre eût vu le doigt ardre,
Jà n'en eût requis réfrigère,
N'au bout d'icelui doigt aherdre
Pour rafraîchir sa machouère. 820
Pions y feront mate chère,
Qui boivent pourpoint et chemise;
Puisque boiture y est si chère,
Dieu nous en gart, bourde jus mise.

Ou nom de Dieu, comme j'ai dit, 825
Et de sa glorieuse Mère,
Sans péché soit parfait ce dit
Par moi, plus maigre que chimère.

813 à 816. Le poète répond. Ce qui me fait avancer cela, *c'est* etc. — *C'est* la parabole de Jésus. — *Touchant du* : touchant le. La parabole du riche enseveli dans l'enfer, pendant que le pauvre est reçu au ciel. — *Du Ladre* ou Lazare. Nom du pauvre représenté dans l'Évangile. On mettait l'article devant ce nom comme devant Madeleine. — *De dessus lui* : d'au-dessus de lui, puisqu'il était dans le ciel. *Li* est choisi pour *lui*, à cause de la rime sans doute.

817. *S'il eût vu le doigt du Ladre ardre*. S'il eût vu le doigt de Lazare brûler.

818. *Jà* : point. — *N'en eût* : il n'en eût. — *Réfrigère* : rafraîchissement. Dans la parabole en effet le riche damné implore le pauvre Lazare pour en obtenir une goutte d'eau qui apaise les tourments du feu.

819. *Aherdre* : atteindre. — *Ne aherdre au bout d'icelui doigt* : ni il n'eût demandé (*requis*) d'atteindre au bout de ce doigt.

820. *Machouère* : mâchoire.

821. *Pions* : buveurs. — *Y feront mate chère* : feront là triste mine.

822. *Qui boivent pourpoint et chemise* : qui vendent ou laissent en gage pour boire, pourpoint et chemise.

823. *Boiture* : le boire. — *Y* : dans l'enfer. — *Chère* : difficile à gagner.

824. *Gart*, subjonctif de garder. *Dieu nous en gart* : que Dieu nous en garde. — *Jus* : à bas. *Bourde jus mise* : plaisanterie à part, sans plaisanter.

825. *Ou* contracté de *en le*. Nous disons *ou*.

827. *Sans péché* : selon toute intention permise. — *Parfait* : achevé. — *Ce dit*, pour : cet écrit. *Soit parfait ce dit* : Que cet écrit soit achevé.

828. *Plus maigre que chimère*. Image plaisante et poétique.

Se je n'ai eu fièvre éfimère,
Ce m'a fait divine clémence; 830
Mais d'autre deuil et perte amère
Je me tais et ainsi commence.

Premier, je donne ma pauvre âme
A la benoîte Trinité,
Et la commande à Notre Dame, 835
Chambre de la divinité,
Priant toute la charité
Des dignes neuf ordres des cieux
Que par eux soit ce don porté
Devant le trône précieux. 840

Item, mon corps j'ordonne et laisse
A notre grand'mère la terre.
Les vers n'y trouveront grand graisse;
Trop lui a fait faim dure guerre.

829. Se : *si*. — *N'ai eu* : n'ai pas eu. — *Fièvre éfimère* ou éphémère : espèce de fièvre connue alors.

830. La divine clémence m'a fait cela.

831, 832. Je me tais d'autres deuils et d'autres pertes amères. Ces singuliers indéfinis valent un pluriel dans notre usage. — *Ainsi commence* : je commence ainsi.

833 à 836. *Premier* : d'abord. — *Benoîte* : bénie. — *Commande* : recommande. — *Notre Dame* : la sainte Vierge. — *Chambre* : habitacle. — *De la divinité* : à cause de l'incarnation. Recommander sous forme de legs son âme à Dieu en une entrée de testament magnifique.

837 à 840. *La charité des dignes neuf ordres des cieux*. Un nom de vertu suivi du génitif pour introduire quelque personne, était une formule d'honneur à laquelle nous devons les expressions connues : *sa Majesté le roi Charles VII*, *sa Sainteté le pape Eugène IV*, issues de ces tournures plus anciennes : *la majesté du roi Charles VII*, *la sainteté du pape Eugène IV*. Il s'agit des neuf chœurs des anges distingués par l'Eglise sous le nom de Séraphins, Chérubins, etc. Le tour dont use Villon aurait donné de nos jours : *Leurs Charités les dignes neuf chœurs des cieux*. — *Que par eux* etc. Les priant que ce don (de mon âme) soit porté par eux devant le trône précieux : celui de Dieu.

841. *J'ordonne* : j'assigne. — *Mon corps* etc. J'assigne et lègue mon corps.

842. *Notre grand'mère la terre*. Le poète la dépeint comme l'aïeule du genre humain.

843. *N'y trouteront* : n'y trouveront pas. — *Grand*, comme dans *grand faim* : beaucoup.

844. *Trop lui a* etc. La faim lui a fait trop dure guerre. Dans la prison de Meung et peut-être ailleurs.

Or lui soit délivré grand erre. 845
De terre vint, en terre tourne.
Toute chose, se par trop n'erre,
Volentiers en son lieu retourne.

Item et à mon plus que père,
Maître GUILLAUME DE VILLON, 850
Qui été m'a plus doux que mère,
A enfant levé de maillon,
Déjeté hors de maint bouillon,
Et de cettui pas ne s'éjoie :
Si lui requiers à genouillon 855
Qu'il m'en laisse toute la joie.

Je lui donne ma librairie
Et le roman du Pet-au-diable.

845. *Or* : allons. — *Lui soit délivré* : qu'il lui soit délivré, livré, remis. — *Grand erre* : en hâte. Le mot est usité dans Marot et dans l'*Avocat Pathelin*.

846. *De terre vint* etc. Il est venu de la terre, il retourne à la terre. Inspiré de la liturgie chrétienne : *Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris*.

847, 848. *Toute chose* etc. Toute chose retourne volontiers en son lieu, au lieu pour lequel elle est faite. Principe de philosophie péripatéticienne. — *Se par trop n'erre* : si je n'erre pas trop, si je ne me trompe, et même : si je me rappelle bien mes classes.

849. *Mon plus que père*. Expression créée, qui peint les sentiments du poète. Celui à qui il les applique n'avait donc pas exercé envers lui la bien-faisance seulement, mais la tendresse. Il l'aimait comme et plus qu'un fils. Sur Guillaume de Villon, voir le v. 70 du *Petit Testament*, note.

852 à 853. Peinture charmante par les soins qu'elle rapporte et la reconnaissance qu'elle exprime. — *Levé de maillon* : pris au sortir du maillot. — *Déjeté* : retiré. — *Bouillon* : péril. Le mot, qui tient du badinage, ajoute à l'accent familial. Il faut croire que le chanoine entremet ses services jusque dans les rencontres ou Villon risquait le gibet.

854. *Ejoie* ou *esjoye*; déformation d'*esjoit* (ou *éjouit*) seul grammatical, commandée par la rime sans doute. — *Et de cettui* etc. Et n'est pas réjoui de celui-ci.

855, 856. *Si* : pourtant. — *Lui requiers* : je le supplie. — *A genouillon* : à genoux; comme plus haut à *croupetons*, assis par terre. L'*s* est supprimé pour la rime. — *Qu'il m'en laisse toute la joie*. *Jolie* ne s'entend pas, le poète souhaite qu'on le laisse souffrir seul.

857, 858. *Librairie* : bibliothèque. Peut-être cet article était réel. — *Le Roman du Pet-au-Diable*. Histoire apparemment de l'enlèvement d'une borne de la tour du Pet-au-Diable près de l'Hôtel de ville de Paris, que les étudiants emportèrent au mont Saint-Hilaire, au quartier de la Sorbonne. Voir cette équipée, préface, p. 17. Rien ne prouve que ce roman ait jamais existé.

Lequel maître Guy Tabarie
Grossa, qui est hom véritable. 86c
Par cahiers est sous une table.
Combien qu'il soit rudement fait,
La matière est si très notable,
Qu'elle amende tout le méfait.

Item donne à ma pauvre mère 865
Pour saluer Notre Maîtresse,
Qui pour moi ot douleur amère,
Dieu le sait, et mainte tristesse.
Autre châtel n'ai ne forteresse
Où me retraie corps et âme, 870
Quand sur moi court male détresse
Ne ma mère, la pauvre femme.

859, 860. *Guy Tabarie* ou Tabary. Étudiant et larron, affilié à la Coquille, dont les imprudences de langage furent cause de découvrir la bande. Il avait eu part avec l'auteur au vol du collège de Navarre et fut probablement pendu. — *Grossa* : copia. — *Qui est hom véritable* : homme véridique. Ceci pour certifier sans doute l'authenticité du roman.

861. *Par cahiers est sous une table*. Il (le roman) est en cahiers sous une table. L'auteur indique le lieu afin qu'on trouve la pièce.

862 à 864. *Combien que* : quoique. — *Rudement fait* : imparfaitement écrit. — *Si très* : si fort. — *Amende* : répare. — *Le méfait* : la malfaçon.

865. *Donne* : je donne.

866. *Pour saluer* : de quoi saluer. — *Notre Maîtresse* : Notre Dame, la sainte Vierge.

867, 868. *Qui* : Notre Maîtresse. — *Ot* : eut. — *Qui par moi* etc. Qui eut des douleurs amères et mainte tristesse pour moi, à cause de moi. Les peines dont parle le poète sont celles dont l'Église représente la sainte Vierge comme affligée à la vue du pécheur.

869 à 871. *Châtel* : château, même chose que *fortresse* : forteresse. — *Retraire* : retirer. — *Male* : mauvaise. — *Autre châtel* etc. Je n'ai pas d'autre château ni d'autre forteresse que la sainte Vierge, où je me retire, qui me reçoive corps et âme, quand la triste détresse m'afflige, court sur moi.

872. *Ne* : ni. — *Ne ma mère* etc. Ma mère non plus, la pauvre femme. C'est pourquoi le poète composera la prière, et sa mère la récitera.

BALLADE A NOTRE DAME

Dame du ciel, régente terrienne,
 Empériere des infernaux palus,
 Recevez-moi votre humble chrétienne, 875
 Que comprise soie entre vos élus;
 Ce nonobstant qu'onques rien ne valus.
 Les biens de vous, madame et ma maîtresse,
 Sont trop plus grands que ne suis pécheresse;
 Sans lesquels biens âme ne peut mériter, 880
 N'avoir les cieus. Je n'en suis jengleresse :
 En cette foi je veuil vivre et mourir.

A votre Fils dites que je suis sienne,
 De lui soient mes péchés abolus.
 Me pardonne comme à l'Egyptienne, 885

BALLADE A NOTRE DAME. Titre ajouté.

873, 874. *Dame du ciel* etc. Maîtresse au ciel, reine sur la terre. — *Empé-
 rière* : impératrice, pourvue d'empire. — *Des infernaux palus* : sur les marais
 d'enfer. Ainsi dits à cause des eaux paresseuses du Styx, que la fable y faisait
 couler.

875. *Votre humble chrétienne*, attribut joint au verbe recevoir. Recevez-moi
 pour votre etc.

876. *Que comprise soie* : que je sois comprise. — *Vos élus* : ceux que la
 prière de la Vierge fait entrer au ciel.

877. *Ce nonobstant* etc. Nonobstant ceci que jamais je ne valus rien.

878, 879. *Les biens* : les bienfaits. — *Madame et ma maîtresse* : même chose.
 — *Les biens de vous* : les bienfaits de vous, que vous accordez. — *Sont trop* etc.
 Sont beaucoup plus grands que je ne suis pécheresse. Mon péché n'épuise pas
 votre miséricorde.

880, 881. *Sans lesquels* etc. Sans lesquels bienfaits une âme ne peut
 mériter, ni avoir les cieus. Parce que seules ils obtiennent la grâce de Dieu;
 toutes les grâces passant par la Sainte Vierge, selon l'enseignement de
 l'Eglise.

881, 882. *N'(e)* : ni. — *Jengleresse*, de *jongleur* : menteuse. — *Je n'en suis* etc.
 Je ne mens pas en cela, je veux vivre et mourir en cette foi, dans cette créance.

883. Dites à votre Fils, à Jésus, à Dieu même, que je lui appartiens.

884. *Que mes péchés soient abolus*, abolis, effacés, de lui, par lui.

885. *Me pardonne* : qu'il me pardonne. — *L'Egyptienne* : Sainte Marie l'Égyp-
 tienne, premièrement courtisane, qui se convertit et fit pénitence au désert.

Ou comme il fit au clerc Théophilus,
 Lequel par vous fut quitte et absous
 Combien qu'il eût au diable fait promesse.
 Préservez-moi de faire jamais ce,
 Vierge portant, sans rompure encourir, 890
 Le Sacrement qu'on célèbre à la messe.
 En cette foi je veuil vivre et mourir.

Femme je suis pauvrete et ancienne,
 Qui rien ne sais, onques lettre ne lus.
 Au moûtier vois dont suis paroissienne, 895
 Paradis peint, où sont harpes et luts,
 Et un enfer, où damnés sont bouillus.
 L'un me fait peur, l'autre joie et liesse.
 La joie avoir me fais, haute déesse,
 A qui pécheurs doivent tous recourir, 900
 Comblés de foi, sans feinte ne paresse.
 En cette foi je veuil vivre et mourir.

886. *Théophilus*, ou Théophile, personnage de légende, qui se donna au diable, puis s'étant repenti, obtint que la sainte Vierge arrachât à ce dernier la cédule qu'il avait signée. Cette histoire était populaire; Rutebeuf en a rimé le Miracle.

887. *Absous* : absous. Singulier; l's est mis pour la rime.

888. Quoique il eût fait promesse au diable.

889. *Ce* : cela. Par une règle prosodique du temps, l'*e* muet de cette rime, portant un accent, compte dans les dix pieds, au rebours des autres rimes féminines, où cet *e* muet fait un onzième pied (Thuasne). Cette règle est abolie chez Marot où l'*e* de *ce* compte onzième.

890, 891. *Le Sacrement* etc. Le Saint-Sacrement, ou hostie consacrée, propre substance du Fils de Dieu fait homme, que sa mère conçut et porta, sans cesser d'être vierge, *sans rompure encourir*.

893. Je suis une femme pauvre et âgée.

894. *Qui ne sais rien, ne lus onques lettre*. Qui ne sais rien, ni ne lus jamais une lettre.

895, 896. *Moûtier* : église. — *Luts* : luths. — *Bouillus* : bouillis. — *Au moûtier vois* etc. A l'église dont je suis paroissienne, je vois un paradis en peinture où il y a des harpes et des luths, et un enfer où des damnés sont bouillis.

898. *Liesse* : joie. — *Joie et liesse* : même chose.

899. *Haute déesse*. Le nom de divin se donnait par figure aux saints. Après tant d'exactitude des termes mis par Villon dans sa prière, qui le montrent fort instruit de sa religion, personne ne supposera qu'il ait déifié la Sainte Vierge. — *La joie avoir me fais* : fais-moi avoir la joie.

900, 901. *Pécheurs* : les pécheurs. — *Feinte* : hésitation.

Vous portâtes, digne Vierge princesse,
 Jésus régnañt qui n'a ne fin ne cesse.
 Le Tout-Puissant, prenant notre faiblesse, 905
 Laissa les cieux et nous vint secourir;
 Offrit à mort sa très chère jeunesse.
 Notre Seigneur tel est, tel le confesse.
 En cette foi je veuil vivre et mourir.



Item m'amour, ma chère rose, 910
 Ne lui laisse ne cœur ne foie,
 Elle aimerait mieux autre chose,
 Combien qu'elle ait assez monnaie.
 Quoi? Une grand bourse de soie,
 Pleine d'écus, parfonde et large; 915
 Mais pendu soit-il, que je soie,
 Qui lui lairra écu ne targe,

903. *Vous portâtes* : dans votre sein, comme mère. — *Vierge princesse* : princesse des vierges. Le mot prince est requis dans les envois.

904. *Qui n'a ne fin ne cesse* : ni fin ni cesse, qui dure toujours.

905. *Prenant notre faiblesse* : dans le mystère de l'incarnation.

906. *Nous vint secourir* : nous racheter du péché originel.

907. *A mort* : à la mort. — *Sa très chère, précieuse, jeunesse*. Le Sauveur souffrit la mort à trente-trois ans.

908. Notre Seigneur Jésus-Christ est tel, je le confesse tel.

910. *M'amour* : mon amour. — *Ma chère rose*. C'est la fleur, non un nom (Thuasne). Dans ces grâces redoublées s'exprime par ironie le grief d'amour méprisé conté dans le Petit Testament, et rappelé dans celui-ci, v. 673 à 712.

911. *Ne lui laisse* : je ne lui laisse. — *Ne... ne : ni... ni*. — Le poète retire le legs de son cœur, ordonné au Petit Testament. — *Ne cœur ne foie* : badinage.

913. *Combien que* : quoique. — *Assez* : assez de.

914. *Grand* : grande.

915. *Parfonde* : profonde.

916, 917. *Lairra* : laissera. — *Ne : ni*; ou, quand le sens est négatif. — *Pendu soit-il* exprime la défense de léguer écu ni targe. — *Targe* : bouclier. *Ecu ne targe* joue sur le double sens d'*écu* bouclier, et d'*écu* monnaie. — *Pendu soit-il* etc. Que pendu soit celui qui lui laissera écu ou targe, que je soie moi-même pendu si je le fais.

Car elle en a sans moi assez;
 Mais de cela il ne m'en chaut,
 Mes plus grands deuils en sont passés, 920
 Plus n'en ai le croupion chaud.
 Si m'en démetes aux hoirs Michaud,
 Qui fut nommé le bon foutère.
 Priez pour lui, faites un saut;
 A Saint-Satur gît sous Sancerre. 925

Ce nonobstant, pour m'acquitter
 Envers amours plus qu'envers elle,
 Car onques n'y pus aquêter
 D'espoir une seule étincelle :
 Je ne sais s'à tous si rebelle 930
 A été, ne m'est grand émoi;
 Par Sainte Marie la belle,
 Je n'y vois que rire pour moi,

Cette ballade lui envoie,
 Qui se termine tout par erre. 935

918. *Sans moi* : sans que je lui en donne.

919. *Chaloir* : importer. *Il ne m'en chaut* : je m'en moque.

921. *Plus n'en ai* : je n'en ai plus.

922, 923. *Si* : ainsi. — *M'en démetes* : je m'en démetes. — *Hoirs* : héritiers. Au figuré, signifiant doué du même talent. — *Michaud* : personnage inconnu et qui n'habite que les proverbes. *Les hoirs Michaud*, génitif ancien : de Michaud. — *Foutère* : ouvrier de paillardise. C'était à ce titre qu'on le nommait.

924. *Priez pour lui* : saillie burlesque. — *Faites un saut*. L'expression est aux *Ballades diverses*, v. 110, et dans le *Cymbalum mundi*. Le sens échappe.

925. Sépulture chimérique d'un personnage qui ne l'est pas moins.

926, 927. *Ce nonobstant* : malgré cela. — *Envers amours* : envers les amours.

928, 929. *Onques* : jamais. — *N'y pus* : je n'y pus. — *Aquêter* : obtenir. — Jamais je ne pus obtenir d'elle une seule étincelle d'espoir. Ceci ne s'accorde pas avec ce qu'il dit plus haut, qu'elle a dissimulé sa volonté contraire, qu'elle l'a promené de l'huis au pêle, encore moins avec la rupture contée au Petit Testament, qui suppose un amour premièrement couronné.

930, 931. Je ne sais si elle a été si rebelle à tous. — *Ne m'est grand émoi*. Ni je ne suis ému de le savoir.

932. *Par Sainte Marie la belle* : serment familier. — *Marie*, trois syllabes.

933. *Que rire* : qu'à rire. — *Je n'y vois* etc. Pour moi il n'y a qu'à m'en moquer. Ces six derniers vers font parenthèse.

935. *Erre* : la lettre *r*, qu'on regardait comme disgraciée et convenable aux sujets fâcheux (Thuasne). — *Tout* : toute.

Qui lui portera, que je voie?
 Ce sera Pernet de la Barre.
 Pourvu, s'il rencontre en son erre
 Mademoiselle au nez tortu,
 Qu'il lui dira sans plus enquerre : 940
 Orde paillarde, d'où viens-tu ?

BALLADE A S'AMIE

Fausse beauté, qui tant me coûte cher,
 Rude en effet, hypocrite douceur,
 Amour dure plus que fer à mâcher,
 Nommer que puis de ma défaçon sœur, 945
 Charme félon, la mort d'un pauvre cœur,
 Orgueil mussé, qui gens met au mourir,

936. *Lui portera* : la lui portera. Cette ellipse est encore dans l'usage. — *Qui lui etc.* Qui est-ce que je voie qui la lui portera ?

937. *Pernet de la Barre*. Le plus ridicule des légataires du poète, lequel marque par là son mépris.

938 à 940. *En son erre* : dans sa course, celle que je lui donne à faire. — *Au nez tortu*. C'est un nom qu'il lui donne. Nous dirions *mademoiselle Nez tortu*. — *Enquerre* : chercher. — *Pourvu etc.* Pourvu qu'il dira, qu'il dise, à mademoiselle Nez tortu, s'il la rencontre en chemin, sans chercher d'avantage, etc.

941. *Orde* : sale. — *Paillarde* : débauchée.

BALLADE A S'AMIE. Titre ajouté par Marot. On ne peut s'imaginer que cette amie soit celle envers qui le legs burlesque a lieu. Même antérieure à la colère qui vient de lui dicter tant d'insultes, on ne concevrait pas que le poète allât rechercher des plaintes si tendrement poussées vers elle. La première strophe et la troisième font en acrostiche *François Villon* ; la seconde entre deux fait *Marthe*. Une femme nommée Marthe est donc l'objet de la pièce. Avec la devinette du nom ainsi caché, sans doute qu'il l'envoie à l'autre par dérision.

942. *Fausse beauté* : beauté maudite. — Qui me coûte si cher : en peines et en tourments.

943. *Rude en effet* : dans les effets ou actes.

944. Amour plus dur à mâcher que le fer.

945. *Défaçon* : mort. *Se défaire* : se tuer. — *Que puis etc.* Que je puis nommer sœur de ma mort.

946. *Charme félon* : charme trompeur. — *La mort etc.*, apposition à charme.

947. *Mussé* : caché. — *Qui gens met etc.* Qui met les gens à mort.

Yeux sans pitié, ne voudrez de rigueur,
Sans empirer, un pauvre secourir?

Mieux m'eût valu avoir été sercher 950
Ailleurs secours. C'eût été mon honneur;
Rien ne m'eût su lors de ce fait hacher.
Trotter m'en faut en fuite et déshonneur.
Haro, haro, le grand et le mineur!
Et qu'est ceci! mourrai sans coup férir? 955
Ou pitié veut, selon cette teneur,
Sans empirer, un pauvre secourir?

Un temps viendra qui fera dessècher,
Jaunir, flétrir votre épanie fleur.
Je m'en risse, se tant pusse mâcher 960
Lors, mais nenni; ce serait donc foleur.

948, 949. *Ne voudrez* : ne voudrez-vous pas? — *Empirer* : faire plus mal. La prière s'adresse à tous les vocatifs qui précèdent : beauté, amour, etc. — *Ne voudrez secourir de rigueur un pauvre sans empirer*. Ne voulez-vous pas au lieu de pis faire, relever de rigueur un pauvre amant?

950, 951. *Sercher* : chercher. — *Mieux m'eût valu* etc. Il m'aurait mieux valu d'avoir été chercher ailleurs, auprès d'une autre. — *C'eût été mon honneur*. Cela m'eût sauvé de déshonneur, de honte.

952. *Hacher* : tourmenter. — *Lors* : alors. — *Lors rien de ce fait n'eût su me hacher*. Alors rien dans l'amour n'aurait pu me tourmenter.

953. *Faut m'en trotter en fuite* : il faut m'enfuir au trot.

954. *Haro* : à l'aide. — *Le grand et le mineur* : grands et petits.

955. *Et qu'est ceci*? Mais quoi! — *Mourrai* : je mourrai, interrogatif. — *Férir* : frapper. *Sans coup férir* : sans combat.

956, 957. Ou est-ce que la pitié veut secourir le pauvre amant, fera qu'on lui viendra en aide? — *Selon cette teneur* : comme la rencontre le demande.

958, 959. *Epanie* : épanouie. — *Votre épanie fleur* : la fleur épanouie de votre jeunesse. Le thème de la beauté que le temps ravit aux femmes, lieu commun de l'épigramme ancienne et moderne, est traité ici pour la première fois en perfection dans notre langue.

960, 961. *Risse* : subjonctif à sens conditionnel, que nous n'avons plus qu'au passé. *Je m'en fusse ri* : je m'en serais ri. *Je m'en risse* : je m'en rirais. — *Se* : si. — *Tant* : seulement. — *Pusse* : je pusse, je pouvais. La condition prend le temps de la principale. — *Lors* : alors. — *Mais nenni*. Quand vous serez vieille, je n'aurai plus de dents. — *Foleur* : folie. Ce serait donc folie de me trouver vengé de vous par là. Cette réflexion est à Villon seul, les autres poètes l'ont omise.

Las! vieux serai, vous laide sans couleur.
 Or buvez fort, tant que ru peut courir.
 Ne doutez pas atout cette douleur,
 Sans empirer, un pauvre secourir.

965

Prince amoureux, des amants le graigneur,
 Votre malgré ne voudraie encourir,
 Mais tout franc cœur doit par Notre Seigneur,
 Sans empirer, un pauvre secourir.



Item à maître ITIER MARCHAND,
 Auquel mon branc laissai jadis,
 Donne, mais qu'il le mette en chant,
 Celai contenant de vers dix,
 Et au lut un *de Profundis*
 Pour ses anciennes amours,
 Desquelles le nom je ne dis,
 Car il me hairait à toujours.

970

975

962. *Vieux serai* : je serai vieux.

963. *Or* : allons. — *Buvez fort* : buvez hardiment. — *Ru* : ruisseau. — *Tant que ru peut courir*, proverbe : pendant que le ruisseau court. Aimez pendant que vous êtes jeune.

964, 965. *Douter* : craindre, hésiter. — *Atout* : avec. — *Ne doutez pas* etc. N'hésitez pas avec cette douleur, de secourir un pauvre amant.

966. *Le graigneur* : le plus grand. Le style de cet envoi désigne quelqu'un, nous ne savons qui.

967. *Voudraie* : je voudrais. Je ne voudrais pas encourir votre disgrâce.

968, 969. Ces deux vers semblent quêter non plus Marthe, mais le prince, et demander non de l'amour, mais de l'argent.

970. *Itier Marchand* déjà présenté, v. 81 du *Petit Testament*, note.

971. *Branc* : épée. — Auquel je laissai mon épée jadis : dans le *Petit Testament*.

972. *Donne* : je donne. — *Mais que* : pourvu, à condition que.

973. *Lai* : chanson. C'est ici un rondeau. — *Contenant de vers dix* : Contenant dix vers.

974. Et un *de Profundis* à mettre sur le luth.

975. *Pour ses anciennes amours*. Cet emploi de la muse de Villon accuse l'importance du légataire, comme tenant de l'hommage. Malgré le ton familier, c'est à un protecteur que le poète s'adresse.

976. Dont je ne dis pas le nom.

977. *Hairait* : haïrait. L'allusion échappe.

RONDEAU D'AMOUR DÉPLORÉ

Mort, j'appelle de ta rigueur,
 Qui m'as ma maîtresse ravie,
 Et n'es pas encore assouvie 980
 Se tu ne me tiens en langueur.
 Onc puis n'eus force ne vigueur;
 Mais que te nuisait-elle en vie,
 Mort?

Deux étions et n'avions qu'un cœur. 985
 S'il est mort, force est que dévie,
 Voire, ou que je vive sans vie,
 Comme les images, par cœur,
 Mort.



Item à maître JEAN CORNU 990
 Autre nouveau legs lui veuil faire,
 Car il m'a toujours secouru
 A mon grand besoin et affaire.

RONDEAU D'AMOUR DÉPLORÉ. Titre ajouté. Il est au nom de Marchand : c'est lui qui parle.

979. Qui m'a ravi ma maîtresse.

981. *Se* : si. — *En langueur* : en faiblesse.

982. *Onc* : jamais. — *Puis* : depuis. — *N'eus* : je n'eus. — *Ne* : ni.

983. *Que* : en quoi. — *Elle* : ma maîtresse.

985. *Deux étions* : nous étions deux.

986. *Il* : le cœur unique que nous avons à deux. — *Dévier* : mourir. Force est que je meure.

987. *Voire* : certes.

988. *Par cœur* : par néant. Je ne serai plus qu'une image sans vie.

989. *Mort* : participe. Équivaut à *vivant par cœur*.

990. *Jean Cornu* ou *Lecornu*. Déjà présenté v. 84 du *Petit Testament*, note.

991. Je veux lui faire un autre nouveau legs : que celui du *Petit Testament*.

993. *A mon grand besoin*. En mon grand besoin. — *Affaire* : même sens que besoin.

Pour ce, le jardin lui transfère,
Que maître Pierre Bobignon 995
M'arenta, en faisant refaire
L'huis et redresser le pignon.

Par faute d'un huis j'y perdis
Un grès et un manche de houe.
Alors huit faucons, non pas dix, 1000
N'y eussent pas pris une aloue.
L'hôtel est sûr, mais qu'on le cloue.
Pour enseigne y mis un havet.
Qui que l'ait pris, point ne l'en loue;
Sanglante nuit et bas chevet. 1005

Item et pource que la femme
De maître PIERRE SAINT-AMAND
(Combien, se coulpe y a à l'âme,

994. A cause de cela je lui transfère le jardin. Jardin et hôtel, comme on verra, lequel paraît être la prison du Châtelet, ici dépeinte en badinant.

995. *Pierre Bobignon*. Procureur au Châtelet. Jean Bobignon son frère, était maître des Requêtes et chanoine.

996, 997. *M'arenta* : me donna à rente. Plaisante manière peut-être de dire qu'on l'y enferma. — *En faisant refaire*. Ce gérondif tombe sur le légataire : Qu'il fasse refaire etc. — *Huis* : porte. — Le sens de ces réparations échappe.

999. *Un grès* : une pierre de grès, un caillou. — *Houe* : instrument de labour, dont le manche n'est peut-être dit que pour signifier un bâton.

1000, 1001. *Non pas* : pas même. — *Aloue* : alouette. L'obscurité du lieu semble dépeinte par là, telle qu'on l'imagine d'un cachot.

1002. *L'hôtel est sûr mais qu'on le cloue* : pourvu qu'on le ferme. Badinage rappelant peut-être une évasion.

1003. *Y mis* : j'y mis. — *Havet* : crochet. L'allusion échappe.

1004, 1005. *Qui que l'ait pris* : qui qui l'ait pris, qui que ce soit qui l'ait pris. Un autre y avait donc pris la place du poète. — *Point ne l'en loue* : je ne l'en félicite pas. — *Sanglant* : terme de blasphème, qui, mis en épithète, exprime l'abomination, comme aujourd'hui *sacré*, mais avec plus de violence. *Sanglante nuit* : nuit abominable. — *Bas chevet* : la tête par terre. Ces derniers vers ne laissent presque pas de doute que l'hôtel légué est le Châtelet.

1006, 1007. *Pierre Saint-Amand*. Déjà présenté v. 89 du *Petit Testament*, note. Sa femme s'appelait Jeannette Cochereau. — *Pource* : parce.

1008. *Combien* : toutefois. — *Se* : si. — *Coulpe* : péché. *Se coulpe y a à l'âme* : si l'âme en est atteinte par péché.

Dieu lui pardonne doucement)
 Me mit ou rang de quéemand, 1010
 Pour le Cheval blanc, qui ne bouge,
 Lui changeraï une jument,
 Et la Mule à un âne rouge.

Item donne à sire DENIS
 HESSELIN, élu de Paris, 1015
 Quatorze muids de vin d'Aunis
 Pris sur Turgis à mes périls.
 S'il en buvait tant que pérís
 En fût son sens et sa raison,
 Qu'on mette de l'eau es barils. 1020
 Vin perd mainte bonne maison.

Item, donne à mon avocat
 Maître GUILLAUME CHARRUAU,
 Quoique Marchand en ait état,
 Mon branc; je me tais du fourreau. 1025

1009. *Dieu lui pardonne* : que Dieu lui pardonne.

1010. *Ou* : contracté de *en le*. Nous disons *au*. *Quéemand* : mendiant, d'où *quemand*, trois syllabes. Sans doute parce que le poète l'avait quêtée d'argent.

1011 à 1013. Je lui changerai, donnerai en échange, une jument pour le Cheval blanc, et je lui changerai la Mule contre un âne rouge. Cheval blanc et Mule sont les enseignes léguées à Saint-Amand dans le *Petit Testament*. Le poète les reprend et met en place une jument et un âne rouge. Ce qu'il y a dans ce nouveau legs de propre à venger son injure, échappe.

1014. *Denis Hesselin*. Élu de Paris aux Aides, plus tard prévôt des marchands, puis receveur de la ville. Il mourut fort âgé sous le règne de Louis XII.

1017. *Sur* : chez. — *Turgis*. Robin Turgis, déjà présenté ci-dessus, v. 774, note. Il vendait du vin comme cabaretier. — *A mes périls* : à mes risques. Le legs semble désigner Hesselin comme ivrogne.

1018 à 1020. *S'il en buvait tant que son sens et sa raison en fût pérís*, anéanti, qu'on mette de l'eau es, dans les barils. — *Pérís*, singulier. L's est mis pour la rime.

1021. *Vin* : le vin. — *Vin perd* etc., proverbe.

1023. *Guillaume Charruau*. Compagnon de Villon aux écoles. Peut-être le nom de son avocat lui est-il donné pour de bon.

1024, 1025. *Marchand*. Déjà nommé v. 969 et présenté au *Petit Testament*, v. 81, note. — *En ait état* : l'ait en partage. — *Branc* : épée. Ce branc donné deux fois ne s'explique peut-être que parce qu'il fait ici équivoque avec *bren*. Le présent légataire serait donc maltraité dans les mêmes termes dont

Il aura avec, un réau
 En change, afin que sa bourse enfle,
 Pris sur la chaussée et carreau
 De la grand couture du Temple.

Item mon procureur FOURNIER 1030

Aura pour toutes ses corvées

(Simple sera de l'épargner)

En ma bourse quatre havées,

Car maintes causes m'a sauvées

Justes, ainsi Jésus-Christ m'aide, 1035

Comme telles se sont trouvées;

Mais droit si a bon métier d'aide.

Item je donne à maître JACQUES
 RAGUIER le grand Godet de Grève,

use le poète envers quelqu'un qu'il honorait. — *Je me tais du fourreau*. Ces mots confirment l'équivoque, le fourreau du bren étant ce qu'on sait.

1026. *Réau* : pièce d'or qui valait trente sous tournois.

1027. *En change* : en petite monnaie. — *Afin que sa bourse enfle*. Plaisanterie, qui ne la fait grossir que de billon.

1028, 1029. *Chaussée* : chemin pavé. — *Carreau* : pavé. *Chaussée et carreau* : même chose. — *Grand* : grande. — *Couture* : terre cultivée. *La grand couture du Temple* : cultures qui dépendaient du grand prieuré de Malte ou commanderie du Temple, dans le quartier actuel du Marais, situé alors hors Paris. — *Pris sur* : pris sur le produit de. Le réau est dit par dérision pris sur le carreau de la couture, maintenant rue Vieille du Temple, qui ne produisait rien.

1030. *Fournier*. Déjà présenté v. 157 du *Petit Testament*, note.

1032. Il sera simple, aisé d'épargner l'argent que je lui donne.

1033. *Havées* : poignées d'argent.

1034. *Sauvées* : gagnées. Car il m'a gagné maintes causes.

1035, 1036. *Justes comme telles se sont trouvées* : ainsi Jésus-Christ m'aide. Justes comme on n'a pas manqué de les déclarer, et que Dieu me renonce si je mens. Badinage dont use le poète pour dissimuler l'indignité de ses causes, quoique gagnées, par protection sans doute, car le chanoine Villon courait. *Ainsi Jésus-Christ m'aide* est ironique. Le rejet de *juste* au vers pour marquer réflexion, est digne de Lafontaine.

1037. *Avoir métier* : avoir besoin. — *Si* : quand même. — Le droit à bon besoin d'être aidé. Surtout quand c'est celui de Villon.

1038, 1039. *Jacques Raguiier*. Déjà présenté v. 145 du *Petit Testament*, note, et signalé par l'ancien legs comme se plaisant au cabaret. — *Le Grand Godet* : enseigne d'un cabaret, dont le poète indique le lieu. — *De Grève* : situé en Grève ou sur la place de Grève, aujourd'hui place de l'Hôtel de Ville, important peut-être comme fréquenté par la rive droite, où les tavernes étaient moins nombreuses.

Pourvu qu'il paiera quatre plaques, 1040
 Dût-il vendre, quoiqu'il lui griève,
 Ce dont on queuevre mol et grève,
 Aller sans chausse en escapin,
 Se sans moi boit, assied ne lève
 Au trou de la Pomme de pin. 1045

Item quant est de MÈREBEUF
 Et de NICOLAS DE LOUVIERS,
 Vache ne leur donne ne bœuf,
 Car vachers ne sont ne bouviers,
 Mais gens à porter éperviers, 1050
 Ne croyez pas que je me joue,
 Et pour prendre perdrix, plouviers,
 Sans faillir sur la Machecoue.

1040. *Qu'il paiera* : qu'il paie. — *Plaques* : menue monnaie flamande dont le cours allait baissant, ce qui fait de la condition du legs un badinage.

1041 à 1045. Cette condition n'est qu'une amende. *Se sans moi boit, assied ne lève, au trou de la Pomme de pin*. S'il boit, s'assied ou se lève sans le poète, au cabaret de la Pomme de pin. Villon par le legs du Godet, enchaîne Jacques à ses côtés. S'il s'affranchit, point de quartier. *Dût-il* (pour payer quatre plaques) *vendre, quoiqu'il lui griève, ce dont on couvre mot et grève, aller sans chausse en escapin*. Dût-il vendre quoiqu'il lui pèse, ce dont on habille mollet et devant de la jambe, aller sans chausse en escarpins. Résumé : Je lui lègue le Godet, pourvu s'il fait un geste sans moi à la Pomme de pin, qu'il paye quatre plaques, dût-il pour cela se mettre en chemise. La Pomme de pin est mentionnée v. 149 du *Petit Testament*. — *Griève*, deux syllabes.

1046. *Quant est de* : quant à. — *Mèrebeuf*. Déjà présenté v. 265 du *Petit Testament*, note. — *Nicolas de Louviers*. Présenté même poème v. 266, note.

1048, 1049. Je ne leur donne vache ni bœuf, à quoi rime le nom de l'un : car ils ne sont ni vachers ni bouviers, à quoi rime le nom de l'autre.

1050. Mais je leur donne gens à porter éperviers. Pour les assister à la chasse, où ils ont droit comme gentilshommes. Louviers fut anobli ensuite. Le poète raille leurs prétentions.

1051. *Que je me joue* : que je me moque. Ironie redoublée.

1052. *Et pour prendre*. Suite du vers 1050 : gens pour prendre etc. — *Plouviers* : pluviers.

1053. *Sans faillir* : sans mentir. — *Sur* : chez. — *La Machecoue*. Rôtisseuse. La strophe tombe comme une épigramme. Le gibier de ces nobles est pris chez le rôtisseur. La Machecoue avait sa broche près du grand Châtelet; restée veuve d'Arnoud Machecou, elle mourut avant que le poème parût. *Machecou* prend dans son nom l'e muet du féminin.

- Item vienne ROBIN TURGIS
 A moi, je lui paierai son vin, 1055
 Combien, s'il treuve mon logis,
 Plus fort sera que le devin.
 Le droit lui donne d'échevin,
 Que j'ai comme enfant de Paris.
 Se je parle un peu poitevin, 1060
 Ice m'ont deux dames appris,
 Elles sont très belles et gentes,
 Demeurant à Saint-Gènerou,
 Près Saint-Julien de Voventes,
 Marche de Bretagne ou Poitou. 1065
*Mais i ne dis proprement où
 Iquelles passent tous les jours.
 M'armel i ne suis pas si fou
 Car i veuil celer mes amours.*
 Item à JEAN RAGUIER je donne, 1070
 Qui est sergent, voire des Douze,

1054, 1055. *Robin* ou *Robert Turgis*. Déjà présenté v. 774 ci-dessus. — *Vienne* : Qu'il vienne me trouver. — *Son vin*. Il en était marchand comme cabaretier. C'est celui des quatorze muids légués ci-dessus à Denis Hesselin.

1056, 1057. *Combien* : quoique. — *Treuve* : trouve. — *Plus fort sera* : il sera plus fort, plus habile. — *Le devin*. Profession en usage alors et à laquelle on s'adressait pour retrouver les objets perdus. Le poète n'avait de demeure nulle part; on ne pouvait donc le découvrir. C'est par badinage qu'il invite Turgis à venir toucher le prix de son vin.

1058, 1059. *Le droit lui donne* : je lui donne le droit. — *Droit d'échevin* : droit d'être élu pour tel. Legs de néant. — *Enfant de Paris* : né à Paris.

1069, 1061. Quoique enfant de Paris, il parle un peu poitevin : c'est que deux dames le lui ont appris. On ne sait qui elles sont, et l'allusion échappe. — *Se* : si. — *Ice* : cela.

1062. *Gentes* : gracieuses.

1063, 1064 *Saint-Gènerou*, village du Poitou sur la route de Thouars à Airvault. *Saint-Julien de Voventes*, ville aux confins de Bretagne et d'Anjou entre Chateaubriand et Cande. Ces deux endroits ne sont pas près l'un de l'autre, car vingt-cinq lieues les séparent. La raison de ce maquillage échappe.

1066 à 1069. Parler poitevin, auquel le poète s'amuse. *I* : je. *Iquelles* : icelles, celles-ci. *Arme* : âme. — Villon refuse de dire où ces dames vont à la promenade afin de celer ses amours. Précaution raisonnable quand il s'agit de Paris, badine s'il s'agit de Saint-Gènerou.

1070, 1071. *Jean Ragulier*. Déjà présenté v. 131 du *Petit Testament*, note. — Les douze sergents sont ceux du prévôt de Paris.

Tant qu'il vivra, ainsi l'ordonne,
Tous les jours une talemouse,
Pour bouter et fourrer sa mouse,
Prise à la table de Bailly. 1075
A Maubué sa gorge arrouse
Car au manger n'a pas failli.

Item et au prince des Sots
Pour un bon sot, MICHAUD DUFOUR,
Qui à la fois dit de bons mots 1080
Et chante bien *Ma douce amour*.
Je lui donne avec, le bonjour,
Bref, mais qu'il fût un peu en point.
Il est un droit sot de séjour,
Et est plaisant où il n'est point. 1085

1072. Sa vie durant, je l'ordonne ainsi.

1073. *Talemouse* : pâtisserie soufflée. On en faisait encore à Saint-Denis il y a quarante ans.

1074. *Bouter* : mettre. — *Mouse* : museau (Marot).

1075. *Prise* se rapporte à *talemouse*. — *Bailly*. Jean Bailly, procureur au parlement, greffier de la justice du trésor.

1076. Qu'il arrose sa gorge à Maubué. — *Maubué* ou *Maubuée* : nom d'une fontaine encore existante dans la rue Saint-Martin, au coin de la rue Simon Lefranc. Bailly avait une maison auprès.

1077. *Car n'a pas failli au manger*. Il n'a pas manqué de bien manger. L'allusion du legs échappe.

1078, 1079. *Prince des sots*. Chef d'une compagnie de comédiens voués aux pièces burlesques nommées *soties*. C'était alors Guillaume Guérault, que ce legs ne vise pas à mettre en scène, mais seulement le personnage offert à la compagnie. — *Michaud* ou *Michel Dufour*. L'un des douze sergents à verge du Châtelet, qui fut employé à l'enquête menée sur le vol du collège de Navarre, dont le poète était complice. — *Pour un bon sot*. Je le donne au prince des sots comme un bon sot lui-même. L'auteur joue sur *sot* au sens propre, et *sot* acteur de pièces comiques.

1080. *A la fois* : quelquefois, pas souvent. Badinage.

1081. *Ma douce amour*. Chanson inconnue. L'allusion échappe.

1082 à 1085. *Avec* : avec cela. — *Mais que* : pourvu que. — *En point* : au juste point. — *Droit* : vrai, accompli. — *De séjour* : quand il est là. — *Mais qu'il* etc. Pourvu qu'il se conduise à point, qu'il use d'un peu de discrétion. Sot accompli par sa présence, il n'a d'esprit que quand il n'y est pas. N'être pas là est le seul trait par où il sache plaire. Il ne se laisse supporter qu'absent. Pour être en point donc, qu'il se cache. — *Il est plaisant où il n'est pas*. Vers digne de la scène des portraits dans le *Misanthrope* de Molière.

Item aux onze-vingts sergents
 Donne, car leur fait est honnête,
 Et sont bonnes et douces gens
 DENIS RICHER et JEAN VALETTE,
 A chacun une grand cornette 1090
 Pour pendre à leurs chapeaux de fautes.
 J'entends à ceux à pied, hohète!
 Car je n'ai que faire des autres.

Derechef donne à PERRENET,
 J'entends le BATARD DE LA BARRE, 1095
 Pource qu'il est beau fils et net,
 En son écu au lieu de barre,
 Trois dés plombés de bonne carre
 Et un beau joli jeu de cartes.
 Mais quoi! s'on l'ouït vessir ne poire, 1100
 En outre aura les fièvres quartes.

Item, ne veuil plus que CHOLET

1086. *Onze-vingts* : deux cent vingt. C'était le nombre des sergents de la prévôté de Paris.

1087. *Donne* : je donne. — *Leur fait est honnête*. Ce sont des gens très bien.

1088, 1089. *Denis Richer et Jean Valette sont bonnes et douces gens* : comme des agents de police. Badinage.

1090. *Cornette* : bande d'étoffe enroulée autour du chaperon et tombant sur l'épaule. Les sergents n'en avaient pas. L'allusion échappe. — *Grand* : grande.

1091. *Fautes* : feutre. L's est mis pour la rime.

1092. *J'entends* : je veux dire. — *Hohète* : mot inconnu.

1094, 1095. *Donne* : je donne. — *Perrenet Marchand*. Présenté v. 177 du *Petit Testament*, et déjà pourvu dans celui-ci, v. 764. Villon ne cesse de l'accabler.

1096. *Beau fils* : joli garçon. — : *Net* : propre.

1097 à 1099. *Écu* : l'écusson aux armes. — *Barre* : pièce héraldique qui marque la bâtardise, d'accord ici avec le surnom du personnage. — *Dés plombés* : pour tricher au jeu. — *Carre* : dimension. — Des dés plombés, des cartes, à mettre dans l'écu du légataire, font de lui un pipeur de dés, comme le *Petit Testament* en faisait un proxénète.

1100. *Se* : si. — *Vessir* : vesser. — *Poire* : péter.

1101. *En outre aura* : je lui lègue en sus. — *Fièvre quarte* ou *quartaine* : fièvre maligne qu'on souhaitait par façon de maudire.

1102. *Ne veuil plus* : je ne veux plus. — *Cholet*. Déjà présenté v. 185 du *Petit Testament*, note. Il paraît ici en tonnelier, soit par badinage du poète, soit qu'il ait fait un temps ce métier.

Dolle, tranche, douve ne boise,
 Relie broc ne tonnelet,
 Mais tous ses outils changer vaise 1105
 A une épée lyonnaise
 Et retienne le hutinet.
 Combien qu'il n'aime bruit ne noise,
 Si lui plaît-il un tantinet.

Item je donne à JEAN LELOUP, 1110
 Homme de bien et bon marchand,
 Pource qu'il est linget et flou,
 Et que Cholet est mal serchant,
 Un beau petit chiennet couchant,
 Qui ne lairra poulaille en voie, 1115
 Un long tabard et bien cachant,
 Pour les musser, qu'on ne les voie.

Item à L'ORFÈVRE DE BOIS
 Donne cent clous, queues et têtes

1103, 1104. *Doller*, *douer*, *boiser* : sens inconnus. — *Ne* : ni. — *Relier* : cercler. — *Ne* : ni. — *Tonnelet* : petit tonneau. — *Relie*, trois syllabes.

1105. *Vaise* : aille. — Mais qu'il aille changer tous ses outils,

1106. *A* : contre. — *Lyonnaise* : le sens échappe. — *Épée*, trois syllabes.

1107. *Hutinet* : maillet. Seul cet instrument de tonnelier sera retenu par lui dans son nouvel état.

1108. *Combien que* : quoique. — *Ne* : ni. — *Noise* : même chose que bruit.

1109. *Si* : pourtant. — *Un tantinet* : ne se dit guère hors Paris (Marot). De l'italien : un tout petit peu. — Équivoque sur *hutin* : tapage. Le hutinet lui plaît quoique le hutin lui déplaît.

1110. *Jean Leloup*. Présenté v. 185 du *Petit Testament*, note.

1111. *Bon marchand* : marchand notable. Comme voiturier par eau.

1113. *Linget* : mince. — *Flou* : fluet.

1113. *Est mal serchant* : ne sait pas chercher, dans les maraudes auxquelles le *Petit Testament* conte que tous deux s'adonnaient en compagnie du poète.

1114, 1115. *Chiennet* : petit chien, diminutif badin. — *Chien couchant* : bête de chasse. — *Lairra* : laissera. — *Qui ne lairra poulaille en voie* : qui ne laissera pas une poule sur les chemins.

1116. *Tabard* : long manteau. — *Bien cachant* : propre à cacher.

1117. *Les* : la poulaille, les poules. — *Musser* : cacher. — *Que* : crainte que.

1118. *L'Orfèvre de Bois*. Jean Mahé, ainsi dit, aussi sergent à verge au Châtelet, l'un des vingt, avec la charge d'aide du questionneur (Schwob).

1119 à 1120. Je donne cent clous de gingembre sarrasinois, queues et têtes. — *Queues*, deux syllabes.

De gingembre sarrasinois, 1120
 Non pas pour accoupler ses boêtes,
 Mais pour conjoindre culs et coëttes
 Et coudre jambons et andouilles,
 Tant que le lait en monte es tettes
 Et le sang en devale aux c... 1125

Au capitaine JEAN RIOU
 Tant pour lui que pour ses archers,
 Je donne six hures de loup,
 Qui n'est pas viande à porchers,
 Pris à gros mâtins de bouchers, 1130
 Et cuites en vin de buffet.
 Pour manger de ces morceaux chers,
 On en ferait bien un malfait.

C'est viande un peu plus pesante
 Que duvet n'est, plume ne liège; 1135
 Elle est bonne à porter en tente,

1121. *Accoupler ses boêtes*. Le sens échappe.

1122, 1123. Même sens libertin à l'un et l'autre vers. Cette application de *coëtte* est inconnue.

1124, 1125. *Tettes* : têttons. — Les termes cyniques de ce legs accusent de proxénétisme le légataire.

1125, *Jean Riou*. Marchand pelletier, enrôlé aux archers de la ville de Paris, dont il était capitaine.

1127. *Ses archers* : ceux qu'il commandait.

1129. *Qui* : ce qui. — *Viande* : nourriture, trois syllabes. — *A porchers* : faite pour les gardeurs de cochons. Badinage; c'est une viande dégoûtante. Ce vers fait parenthèse.

1130. *Pris* : ce sont les loups. — *A* : avec, au moyen de. — *Mâtins* : gros chiens, qu'on ne mène pas à la chasse. Le poète trace un tableau comique.

1131. *Pris* s'appliquait à *loups*; *cuites* s'applique à *hures*. — *Vin de buffet* : mauvais vin que vendait le vinaigrier. L'assaisonnement proposé vaut la viande.

1132, 1133. *En* : à cause de cela. — *Malfait* : crime. — Le badinage continue. Pour manger de si bonnes choses, on s'en ferait mourir.

1134. *Viande* : nourriture, trois syllabes.

1135. *Duvet* etc. : le duvet etc. — *Ne* : ni, pour *ou*, à cause du sens négatif enfermé dans la comparaison.

1136. *En tente* : dans la tente.

Ou pour user en quelque siècle.
 S'ils étaient pris à un piège,
 Que ces mâtins ne sussent courre,
 J'ordonne, moi qui suis bon miège, 1140
 Que des peaux sur l'hiver se fourre.

Item à ROBINET TRASCAILLE,
 Qui en service (c'est bien fait)
 A pied ne va comme une caille,
 Mais sur roussin gras et refait, 1145
 Je lui donne de mon buffet
 Une jatte qu'emprunter n'ose.
 Si aura ménage parfait,
 Plus ne lui faillait autre chose.

Item donne à PERROT GIRARD, 1150
 Barbier juré du Bourg-la-Reine,
 Deux bassins et un coquemart,
 Puisqu'à gagner met telle peine.

1137. *Pour user* : pour qu'on en use.

1138, 1139. *Ils* : les loups. — *Étaient*, trois syllabes. — *A un piège* : au piège. — *Que* : en cas que. — *Ne sussent* : ne sussent pas. — *Courre* : courir. Le langage de chasse conserve cette forme d'infinitif. — *S'ils étaient* etc. S'il fallait qu'on les prit au piège parce que ces mâtins n'auraient pas su courir. Ce n'est en effet pas leur métier.

1140. *Miège* : médecin. Moi qui suis bon médecin : plaisanterie.

1141. Que quand viendra l'hiver il se fourre des peaux, il les emploie comme fourrure. Sans doute parce que prises au piège, elles seront intactes.

1142. *Robinet* ou Robert *Trascaille*. Receveur de Château-Thierry, avec le titre de secrétaire du roi.

1143 à 1145. *C'est bien fait* : c'est comme il faut. — *Ne va* : ne va pas. — *Comme une caille* : plaisanterie. — *Roussin* : cheval. — *Refait* : même chose que gras. — *Qui en service* etc. Qui en faisant les fonctions de son office, il a raison, ne va pas à pied comme les cailles, mais sur un cheval bien portant.

1147. Une jatte qu'il n'ose emprunter. L'allusion échappe.

1148. Ainsi son ménage sera complet.

1149. Il ne lui manquait plus autre chose.

1150. *Perrot* (diminutif de Pierre) *Girard* n'est connu que par ceci :

1151, *Juré* : de sa corporation. — *Bourg-la-Reine*. Village sous Paris.

1152. *Bassins*, *coquemard* : pièces à l'usage des barbiers. La seconde est pour chauffer l'eau.

1153. *Puisque met tant de peine* etc. Puisqu'il se donne tant de peine pour gagner, il convient de l'aider par ces dons.

Des ans y a demi-douzaine
 Qu'en son hôtel, de cochons gras 1155
 M'apâtela une semaine,
 Témoin l'abbesse de Pourras.

Item aux frères Mendians,
 Aux Dévotes et aux Béguines,
 Tant de Paris que d'Orléans, 1160
 Tant Turlupins que Turlupines,
 De grasses soupes jacopines
 Et flans leur fais oblation;
 Et puis après sous les courtines
 Parler de contemplation. 1165

Si ne suis-je pas qui leur donne,
 Mais sont de tous enfants les mères
 Et Dieu qui ainsi les guerdonne,

1154 à 1156. Il y a une demi-douzaine d'années qu'il m'apâtela, me reput (Marot) de cochons gras une semaine durant, dans sa maison. Six ans en arrière, c'est le temps où Villon quitta Paris. Bourg-la-Reine le reçut donc alors, et peut-être ce barbier le cacha.

1157. *Pourras*. Port-Royal, abbaye de femmes près Chevreuse, non loin de laquelle l'étang de Pourras perpétue cet ancien nom. — *L'abbesse de Pourras*. Huguette Duhamel, signalée malgré sa profession, par une vie licencieuse, qui la fit déposer en 1463. Comment elle est témoin que Girard nourrit le poète de cochons gras, ne se laisse pas clairement décider.

1158. *Frères Mendians*. Il y en avait de quatre ordres : Franciscains, Dominicains, Carmes et Augustins. Leur nom venait de ce qu'ils vivaient d'aumône.

1159, 1160. *Dévotes* : sobriquet populaire des sœurs hospitalières nommées Filles-Dieu. — *Béguines* : femmes que ne liait nul vœu, et qui vivaient retirées ensemble pour la prière. — *D'Orléans*. L'allusion échappe.

1161. *Turlupins*. Fanatiques dont la secte formée au ^{xiii}e siècle et anéantie sous Charles V, enseignait l'innocence de tous actes naturels, en foi de quoi ils allaient nus. Peut-être en restait-il quelque vestige alors. Le poète feint par plaisanterie de les confondre avec les moines.

1162, 1163. Je leur fais oblation de grasses soupes jacobines et flans. — *Soupes* : tout mets où entraient des tranches de pain rôties. — *Jacopines* : excellentes. Le mot est usité chez Despériers pour une chambre.

1164, 1165. *Courtines* : rideaux. — *Parler de contemplation*. Figure, exprimant le libertinage dont on chargeait les moines.

1166 à 1168. *Si* : au moins. — *Guerdonner* : récompenser. — Au moins n'est-ce pas moi qui leur donne, mais les mères de tous les enfants, toutes les femmes, et Dieu, pour qui ils souffrent des peines amères, qui les récompense ainsi.

Pour qui seuffrent peines amères.
 Il faut qu'ils vivent les beaux pères, 1170
 Et mêmement ceux de Paris.
 S'ils font plaisir à nos commères,
 Ils aident ainsi leurs maris.

Quoi que maître Jean de Poullieu
 En voussît dire *et reliqua*, 1175
 Contraint et en publique lieu
 Honteusement s'en révoqua.
 Maître Jean de Meung s'en moqua;
 De leur façon si fit Mathieu;
 Mais on doit honorer ce qu'a 1180
 Honoré l'Eglise de Dieu.

Si me soumetts leur serviteur,
 En tout ce que puis faire et dire,

1169. *Seuffrent* : souffrent.

1170. *Qu'ils vivent* : qu'ils aient de quoi vivre. — *Beaux-pères* : bons pères.

1171. *Mêmement* : surtout. — *Ceux de Paris*. Pour le plaisir de nos commères, au vers suivant.

1172, 1173. *Ils font plaisir à nos commères, ils aident leurs maris* : en faisant auprès d'elles l'office de ces derniers.

1174, 1176. *Jean de Pouilly*, pour la rime *Poullieu*. Théologien picard, signalé au xiii^e siècle contre les ordres mendiants par des écrits dont le pape Jean XXII le contraignit à faire rétractation. Il appartenait à l'université, à qui ces moines faisaient concurrence. — *Voussît* : voulût. — *Et reliqua* : tout le reste, cela et bien autre chose.

1177. *Honteusement* : à la honte de ce qu'il avait dit. L'adverbe ne tombe pas sur la rétractation. — *S'en révoqua* : il s'en révoqua, s'en dédit.

1178. *Jean de Meung*. Auteur de la plus grande et de la meilleure partie du *Roman de la Rose*, le plus fameux des poètes français du moyen âge, Clopinel de son nom, né à Meung-sur-Loire, mort à Paris en 1318. Villon le dit maître, comme homme de lettres et savant. — *S'en moqua* : des ordres mendiants, dans un endroit de son grand poème.

1179. *De leur façon* : à la façon de ceux-ci. — *Si* : ainsi, pléonasme. — *Mathieu*, vivant au xvi^e siècle, auteur d'un livre latin de Lamentations, où les mêmes moines sont attaqués.

1180, 1181. Le poète se sépare de Pouilly, de Mathieu et du *Roman de la Rose*. Villon, qui ne raille les moines que pour l'amusement, fuit l'air de pédanterie que donne la censure.

1182. *Si* : donc. — *Me soumetts* : je me soumetts. — *Leur serviteur*, attribut qui se joint à soumettre : je me rends, leur serviteur en me soumettant.

1183. *Ce que puis* : ce que je puis.

A les honorer de bon cœur,
Et obéir sans contredire. 1185
L'homme bien fol est d'en médire,
Car soit à part ou en prêcher
Ou ailleurs, il ne faut pas dire,
Se gens sont pour eux revancher.

Item je donne à frère BAUDE 1190
Demeurant en l'hôtel des Carmes,
Portant chère hardie et baude,
Une salade et deux guisarmes;
Que Detusca et ses gendarmes
Ne lui riblent sa cage vert. 1195
Vieil est; s'il ne se rend aux armes,
C'est bien le diable de Vauvert.

Item pource que le scelleur
Maint étron de mouche a mâché,

1184, 1185. Je me soumetts à les honorer et à leur obéir.

1186. L'homme est bien fou qui en médit. — *Médire* : dire du mal, vrai ou faux. Notre définition moderne qui le réduit au mal véritable, n'a jamais été dans l'usage.

1187 à 1189. *A part* : en secret. — *Prêcher* : parole publique. — *Se* : si. — *Pour* : capables de. — *Eux revancher* : se venger. — *Car soit* etc. Car soit entre soi, soit devant tout le monde, ou n'importe de quelle façon, il ne faut pas parler, si les gens sont gens à se venger. La maxime, comme on voit, ne défend pas de railler.

1190. *Baude* de la Mare. Moine du couvent des Carmes qui se trouvait place Maubert.

1191, 1192. *Hôtel* : maison. — *Chère* : mine. — *Baude* : joyeuse.

1173. *Salade* : casque. — *Guisarme* : hallebarde.

1194. *Que* : crainte que. — *Detusca*. Peut-être Turquan, dont le poète aurait barbouillé le nom, lieutenant criminel du prévôt de Paris.

1195. *Ribler* : exemple unique du mot, peut-être piller. — *Vert* : verte. — *Ne lui riblent sa cage vert*. L'application échappe.

1196, 1197. *Vieil est* : il est vieux. — *Le diable de Vauvert* : le diable auvert. Nous ne l'employons plus que pour marquer la distance. Ici tout simplement : le diable. — *S'il ne se rend* etc. C'est bien le diable s'il ne se rend aux gendarmes. Peut-être est-ce pour cela que le poète prend soin de l'armer.

1198, 1199. *Le scelleur*. Expliqué ci-dessous comme scelleur de l'évêché, c'est-à-dire le chancelier. Il se nommait Richard de la Palu. — *Mouche* : abeille. — *Étron de mouche* : cire. — *Mâché*. On mâchait la cire avant d'y empreindre le sceau.

Donne, car homme est de valeur, 1200
 Son sceau davantage craché;
 Et qu'il ait le pouce écaché
 Pour tout empreindre à une voie;
 J'entends celui de l'évêché,
 Car les autres, Dieu les pourvoie. 1205

Quant des auditeurs messeigneurs,
 Leur granche ils auront lambroissée;
 Et ceux qui ont les culs rogneux,
 Chacun une chaire percée;
 Mais qu'à la petite Macée 1210
 D'Orléans, qui ot ma ceinture,
 L'amende soit bien haut tauxée :
 Elle est une mauvaise ordure.

Item donne à maître FRANÇOIS
 Promoteur, DE LA VAQUERIE, 1215

1200, 1201. *Donne* : je donne. — *Homme est* : il est homme. — *Son sceau craché davantage* : sur lequel on ait craché avec plus d'abondance. L'étron de mouche en cédera mieux.

1202, 1203. *Écaché* : écrasé, pour mieux peser sur le sceau. — *A une voie* : en une fois. L'empreinte n'a de netteté qu'autant qu'on ne s'y reprend pas, et qu'elle est donnée tout d'un coup. Le maniement du sceau, sa matière, sont délicatement dépeints parmi tant d'inventions burlesques.

1204. *J'entends* : je veux dire. — *De l'évêché* : de Paris. La ville n'avait pas encore d'archevêque.

1205. *Dieu les pourvoie*, c'est-à-dire : je m'en moque.

1206. *Quant des* : quant aux. — *Auditeurs* : de la Chambre des comptes. — *Messeigneurs* : ce nom pouvait se mettre après la qualité.

1207. *Granche* : grange. *Leur granche* : la Chambre des comptes. — *Lambroissée* : lambrissée. Le poète leur lègue un lambris par une allusion qui échappe.

1208. *Les culs rogneux* : ce que nous appelons hémorroïdes.

1209. *Chaire* : chaise.

1210 à 1212. *Mais que* : pourvu que. — *La petite Macée*. Désignation injurieuse d'un homme : Macé d'Orléans, lieutenant du bailli de Berri à Issoudun, qui sans doute assigna Villon devant la Chambre des comptes et le fit condamner à l'amende (Champion). — *Ot* : eut. — *Ma ceinture* : mon argent, l'argent qu'on y mettait. — *Tauxée* : taxée. — *Mais que* etc. Pourvu que l'amende soit haut taxée à la petite Macée d'Orléans, qui m'a dépouillé.

1214, 1215. *François promoteur de la Vaquerie*. On dit encore dans quelques provinces, d'un seul tenant et sans virgule : un Tel avocat, un Tel libraire. L'usage ici va jusqu'à mettre la profession avant le surnom. François de la

Un haut gorgerin d'Écossais,
 Toutefois sans orfaverie;
 Car quand reçut chevalerie
 Il maugréa Dieu et saint Georges.
 Parler n'en ouït qui ne s'en rie,
 Comme enragé à pleine gorge.

1220

Item à maître JEAN LAURENT,
 Qui a les pauvres yeux si rouges,
 Pour le péché de ses parents
 Qui burent en barils et courges,
 Je donne l'envers de mes bouges,
 Pour tous les matins les torcher.
 S'il fût arcevéque de Bourges,
 Du cendal eût, mais il est cher.

1225

Vaquerie était un des promoteurs du diocèse de Paris, et de plus curé d'Argenteuil. Jean Laurent et Jean Cotard, qui suivent, étaient promoteurs également. Le poète les maltraite tous trois, mais nul autant que celui-ci, dont il fait un poltron, des deux autres des ivrognes.

1216, 1217. *Gorgerin* : pièce d'armure qui protégeait la gorge. — *Orfaverie* : orfèvrerie. — *D'Écossais, sans orfaverie* : apparemment une corde pour le pendre (Champion).

1218. *Reçut* : il reçut. — *Chevalerie* : la chevalerie. Fut fait chevalier. Ces mots rappellent ironiquement les coups reçus par le légataire, de Philippot d'Amiens, qu'il poursuivait en justice, et qui l'ayant rencontré, le battit si fort qu'il faillit le tuer en 1460 (Champion). Il faut imaginer de quels rires l'histoire récente était accueillie, ainsi contée. C'est l'excellent comique de Bocace et de Despériers.

1219. *Maugréa* : blasphéma. Cela se faisait par *maugré* : maugré Dieu, maugré saint Georges; comme dans la farce de Pathelin.

1220, 1221. Nul n'en entend parler, qui n'en rie à pleine gorge comme un enragé.

1222. *Jean Laurent*. Un des promoteurs du diocèse, et chapelain de Notre-Dame. Il fut juge dans le procès intenté pour le vol du collège de Navarre, dont le poète était complice. Il est nommé dans les *Repues franches*.

1224, 1225. *Pour le péché* : par la faute. — *Qui burent en barils et courges*, c'est-à-dire exagérément. Les yeux rouges du légataire sont supposés venir de là.

1226, 1227. *Bouge* : petit sac. — Pour les essuyer tous les matins.

1228, 1229. *Eût*. Subjonctif à sens conditionnel que nous n'employons plus qu'au passé : il eût eu, *il aurait eu*; il eût, *il aurait*. — *Fût*. Le même temps s'emploie dans la condition que dans la principale : *s'il fût*, s'il était. — *Arcevéque* : archevêque. — *De Bourges* : l'allusion échappe. — *S'il fût* etc. S'il était archevêque de Bourges, il l'aurait de sandal, le mouchoir pour ses yeux. — *Cendal* : étoffe de soie. — *Il est cher* : il, c'est-à-dire le sandal. Badinage.

Item à maître JEAN COTARD, 1230
 Mon procureur en cour d'Eglise,
 Devaie environ un patard,
 Car à présent bien m'en avise,
 Quand chicaner me fit Denise,
 Disant que l'avaie maudite. 1235
 Pour son âme qu'es cieux soit mise,
 Cette oraison-ci j'ai écrite.

BALLADE DU FRANC BUVEUR

Père Noé, qui plantâtes la vigne,
 Vous aussi Loth, qui bâtes au rocher
 Par tel parti qu'amour, qui gens engigne, 1240
 De vos filles si vous fit approcher

1230. *Jean Cotard*. Autre promoteur du diocèse, déjà nommé v. 34 ci-dessus. Le poète dit qu'il avait été le sien. Il venait de mourir alors.

1232. *Devaie* : je devais. — *Patard* : menue monnaie qui marque le badinage.

1233. Car je m'en avise bien à présent. Car voici que je m'en aperçois. Ce vers fait parenthèse.

1234, 1235. Je devais un patard *quand*. C'est ici la matière de ce dû. *Quand* nous reporte en narration, et voudrait *je dus*. *Je devais* marque que Jean Cotard est mort. Quoique irrégulier, le tour est naturel. — *Quand Denise me fit chicaner*, poursuiivre, *disant que l'avoie maudite*, que je l'avais insultée. — *Denise*. Inconnue.

1236, 1237. *Pour son âme*. Le patard ne pouvant être rendu, une prière acquittera le poète. — *Es* : contracté de *en les* ; nous disons *aux*. — *Qu'es cieux soit mise*. *Que* est relatif. Son âme, laquelle soit mise aux cieux. Dans une phrase ainsi faite, le *que* du subjonctif ne peut se placer. L'habitude des anciens de l'omettre leur rend ces relatives faciles. J'ai écrit cette oraison-ci pour son âme, que (relatif) Dieu mette aux cieux.

BALLADE DU FRANC BUVEUR. Titre ajouté.

1238. *Noé*, le patriarche, qui le premier planta la vigne, au sortir de l'arche où le genre humain fut sauvé du déluge.

1239. *Loth*, le patriarche, qui dut quitter Sodome livrée à la colère du ciel. Il perdit sa femme, et ses filles l'enivrèrent, afin qu'ayant conçu de lui, la race ne fût pas éteinte. — *Au rocher* : dans la grotte où l'aventure eut lieu.

1240. *Par tel parti* : de telle sorte. — *Qu'amour* : que l'amour. — *Engigner* : tromper. *Qui gens engigne* : qui trompe les gens. Lafontaine dit *engeigne*, comme aux rimes suivantes nous disons *peigne*, et le peuple *beigne*.

1241. Vous fit ainsi approcher de vos filles.

(Pas ne le dis pour le vous reprocher),
 Archetriclin, qui bien sûtes cet art,
 Tous trois vous pri qu'o vous veuillez percher
 L'âme du bon feu maître Jean Cotard. 1245

Jadis extrait il fut de votre ligne,
 Lui qui buvait du meilleur et plus cher,
 Et ne dût-il avoir vaillant un pigne,
 Certes sur tous c'était un bon archer.
 On ne lui sut pot des mains arracher, 1250
 De bien boire ne fut onques fêtard.
 Nobles seigneurs, ne souffrez empêcher
 L'âme du bon feu maître Jean Cotard.

Comme homme bu qui chancelle et trépigne,
 L'ai vu souvent quand il s'allait coucher; 1255

1242. Je ne le dis pas pour vous le reprocher. Badinage.

1243. *Archetriclin*. Le maître d'hôtel des noces de Cana : nom grec qui marque cet état et qu'on a pris pour un nom propre. Le poète rassemble dans l'écriture tous les personnages signalés par le vin. C'est à la prière de celui-ci que fut changée l'eau en vin pour les noces par le Sauveur. — *Cet art* : l'art de boire.

1244. *Pri* : prie. — *O* : avec. — *Tout trois* etc. Je vous prie tous trois que vous veuillez percher avec vous etc.

1245. *Bon feu maître*. Bon marque l'amitié qu'on a pour un vieillard.

1246. *Extrait* : issu. — *Ligne* : lignée. Lignée spirituelle, celle des buveurs.

1247. *Boire du meilleur* : expression toute faite, communément appliquée aux ivrognes. — *Plus cher*, en étend la portée.

1248. *Ne dût-il* : n'eût-il dû. — *Avoir vaillant* : posséder. — *Pigne* : peigne.

1249. *Sur tous* : plus que tous. — *Archer* : buveur, peut-être parce que le poète joue sur *pion* buveur et *pion* pièce d'échiquier, qu'*archer* sert à nommer aussi.

1250. On ne fut pas capable de lui arracher un pot des mains. Pot en ce temps-là tient lieu de bouteille. Dans le conte de Janicot, Despériers s'est souvenu de ce passage. « C'était une dure départie que du pot et de Janicot. »

1251. *Onques* : jamais. — *Fêtard* : paresseux. — *De bien boire* etc. Jamais il ne fut paresseux à bien boire.

1252, 1253. *Nobles seigneurs* : ceux qu'il invoque plus haut. — *Empêcher* : arrêter. Ne souffrez pas que l'âme etc., soit retardée.

1254, 1255. *Bu* : ivre. — *Trépigner* : même chose que chanceler. — *Comme homme bu* etc. Souvent, quand il allait se coucher, je l'ai vu comme un homme ivre qui etc.

Et une fois il se fit une bigne,
 Bien m'en souvient, à l'étal d'un boucher.
 Bref on n'eût su en ce monde sercher
 Meilleur pion pour boire tôt et tard.
 Faites entrer, quand vous orrez hucher 1260
 L'âme du bon feu maître Jean Cotard.

Prince, il n'eût su jusqu'à terre cracher ;
 Toujours criait : Haro, la gorge m'ard,
 Et si ne sut onc sa seuf étancher
 L'âme du bon feu maître Jean Cotard. 1265



Item veuil que LE JEUNE MERLE
 Désormais gouverne mon change,
 Car de changer envi me mèle,
 Pourvu que toujours baille en change,

1256, 1257. *Bigne* : bosse. — *Bien m'en souvient* : il m'en souvient bien. Despériers, au conte de Janicot : « Il se faisait à tout coup une bigne au front. »

1258, 1259. *Sercher* : chercher. Le sens est *trouver*. — *Pion* : buveur. — *Boire tôt et tard* : boire à toute heure. — *Bref on n'eût su* etc. Bref on n'aurait pu trouver en ce monde de meilleur etc.

1260. *Orrez*, futur d'*ouïr* : entendrez. — *Hucher* : frapper. Le poète suppose que Jean Cotard frappe à la porte du paradis, et que les trois invoqués l'y reçoivent.

1262. *Il n'eût su* : il n'aurait pu. — *Jusqu'à terre cracher* : tant la soif lui tenait la bouche sèche.

1263. *Criait* : il criait. — *Haro* : à l'aide. — *M'ard* : me brûle.

1264. *Si* : ainsi. — *Ne sut onc* : il ne parvint jamais. — *Sa seuf étancher* : à éteindre sa soif. — Régime dans les trois strophes qui précèdent, l'âme de Cotard du refrain est sujet dans cet envoi.

1266. *Veul* : je veux. — *Le jeune Merle*. Apparemment fils de Jean Merlé, changeur, qui mourut en 1462.

1267. Le change des monnaies était une affaire pour les riches, à cause des monnaies de divers titres et de leurs cours. Le poète en s'en disant embarrassé, badine.

1268. *Envi* : à contre-cœur. — *Se mêler* : s'adonner. — *Car de changer* etc. Car je ne m'occupe pas volontiers de changer, de pratiquer le change. Ce vers fait parenthèse.

1269. *Bailler* : donner. — *Que toujours baille* : qu'il donne toujours.

Soit à privé, soit à étrange, 1270
 Pour trois écus six brettes targes,
 Pour deux angelots un grand ange.
 Amants si doivent être larges.

Item j'ai su en ce voyage,
 Que mes trois pauvres orphelins 1275
 Sont crûs et deviennent en âge,
 Et n'ont pas têtes de belins ;
 Et qu'enfants d'ici à Salins
 N'a mieux sachant leur tour d'école.
 Or par l'ordre des Mathelins, 1280
 Telle jeunesse n'est pas folle.

Si veuil qu'ils vaisent à l'étude
 Où? Sur maître Pierre Richer.

1270. *Les privés* : les nationaux. — *Étrange* : étranger.

1271, 1272. *Brette* : bretonne. — *Targe* : bouclier. — *Angelot et ange* : monnaies. — L'équivoque d'écu monnaie et d'écu bouclier inspire le premier de ces changes. Probablement l'un comme l'autre gagne sous couleur de céder : six brettes contre trois écus, un grand ange contre un petit ; en sorte que le vers suivant rentre dans le badinage.

1273. *Amants* : les amants. C'est dans ce caractère qu'il plaît au poète de paraître. — *Si* : ainsi. — *Large* : libéral.

1274. *En ce voyage* : voyage de Paris, vrai ou supposé. S'il est vrai, ce n'a été qu'un instant, comme n'ayant pas suffi à informer le poète des changements survenus en ville. L'information dont il se targue ici n'est justement qu'une plaisanterie.

1275. *Mes trois pauvres orphelins*. Colin Laurent, Girard Gossouin, Jean Marceau, qualifiés tels par plaisanterie, en réalité riches bourgeois, déjà présentés, v. 201, 202 du *Petit Testament*, note.

1276. *Sont crûs* : ont crû. — *Deviennent en âge* : avancent en âge.

1277. *Belin* : mouton. — *Tête de belin* : cervelle d'imbécile sans doute.

1278, 1279. *Et que d'ici à Salins n'a enfants mieux sachant leur tour d'école*. Et que d'ici à Salins il n'y a pas d'enfants qui sachent mieux leur cours, leur programme d'école. L'allusion de Salins échappe.

1280, 1281. *Mathelins* ou *Mathurins*. Moines voués au rachat des captifs que faisaient sur mer et dans le Levant les infidèles. Il reste un pan de mur de leur maison de Paris, sise autrefois près de l'hôtel de Cluny. — Le poète ne jure par eux peut-être qu'à cause du mot fou, qu'il profère : *mat*, qui signifiait fou aussi, faisant équivoque avec leur nom. — *Telle jeunesse* : des enfants comme ceux-là.

1282, 1283. *Si* : donc. — *Veuil* : je veux. — *Vaisent* : aillent. — *Si veuil* etc. Donc je veux qu'ils aillent à l'étude où? — *Sur* : chez. — *Pierre Richer*. Prêtre de Saint-Eustache, qui tenait une école estimée.

- Le Donat est pour eux trop rude ;
 Je ne les y veuil empêcher. 1285
 Ils sauront, je l'aime plus cher,
Ave salus, tibi decus,
 Sans plus grands lettres ensercher.
 Toujours n'ont pas clerks l'au-dessus.
- Ceci étudient et ho ! 1290
 Plus procéder je leur défends.
 Quant d'entendre le grand *Credo*,
 Trop forte elle est pour tels enfants.
 Mon long tabard en deux je fends ;
 Si veuil que la moitié s'en vende 1295
 Pour leur en acheter des flans,
 Car jeunesse est un peu friande.

1284. *Donat*. Grammairien latin du iv^e siècle, dans le livre duquel on étudiait. — *Le Donat est pour eux trop rude*. Équivoque badine sur ce nom et le mot latin *donat* : il donne. Pour mes petits orphelins le Donat est trop difficile ; à mes grigous le *donat* étorche les oreilles.

1285. *Empêcher* : embarrasser. *Je ne les y etc.* Je ne veux pas les en embarrasser.

1286, 1287. *Aimer plus cher* : aimer mieux. — *Ave salus, tibi decus* : salut, santé, honneur à vous. Formes de politesse enseignées sans doute au collège, où l'on parlait latin, et qui représentaient les éléments. Il y a équivoque sur *salus*, santé, et *salus*, salut d'or, monnaie du temps, que le poète fait saluer à ses légataires, accusant leur avidité. Cependant le sous-entendu n'altère pas le tableau.

1288. *Ensercher* : rechercher. — *Lettres* : savoir. — *Sans plus grands etc.* Sans rechercher de plus grand savoir.

1289. *Clerks n'ont pas toujours l'au-dessus*. Les gens d'étude n'en savent pas toujours plus long.

1290. *Ceci étudient* : qu'ils étudient cela. — *Et ho* : c'est tout (Thuasne).

1291. *Procéder* : Avancer. — *Plus procéder etc.* Je leur défends d'avancer davantage, d'aller au delà.

1292, 1293. *Quant de* : quant à. — *Entendre* : comprendre. — *Le grand Credo* : celui qu'on chante à la messe ; le petit se dit dans la prière. Équivoque sur le mot encore. *Grand Credo* : le crédit, dans le badinage du temps (Thuasne). — *Trop forte elle est*. Elle est un neutre, nous le disons de même. — *Tels enfants* : des enfants pareils. Le grand *Credo* est au-dessus de ces enfants : entendre au grand *Credo* cela dépasse mes richards.

1294. *Tabard*. Manteau long. — *Mon long tabard etc.* Je fends mon long tabard en deux.

1295. *Si* : en effet. — *Veuil* : je veux. — *Si veuil etc.* Car je veux qu'on en vende la moitié.

1297. *Jeunesse* : la jeunesse.

Et veuil qu'ils soient informés
 En mœurs, quoi que coûte batture.
 Chaperons auront enformés 1300
 Et les pouces sur la ceinture,
 Humbles à toute créature,
 Disant : Han quoi ! il n'en est rien.
 Si diront gens par aventure :
 Véci enfants de lieu de bien. 1305

Item et mes pauvres clergeons
 Auxquels mes titres résignai,
 Beaux enfants et droits comme joncs
 Les voyant, m'en dessaisinaï,
 Cens recevoir leur assignai, 1310
 Sûr comme qui l'aurait en paume,
 A un certain jour consigné,
 Sur l'hôtel de Gueudry Guillaume.

1298, 1299. Agréable tableau des petites cérémonies observées par des enfants sages. Visant des gens d'âge établis, le badinage plaît encore plus. — *Veuil* : je veux. — *Informés en mœurs* : formés aux mœurs. — *Quoi que coûte batture* : quoi qu'il en coûte pour les faire corriger. — *Soient*, deux syllabes.

1300. *Enformés* : enfoncés. — Chaperons enfoncés, pouces sur la ceinture : traits écoliers de bonne tenue.

1301. *Humbles* : déferents. — *A* : envers. — *Humbles à toute* etc. Bien polis envers tout le monde.

1302. Le poète a même l'art de les faire parler dans ce style : Non, je vous en prie, pas du tout.

1303, 1304. *Si* : ainsi. — *Diront gens* : les gens diront. — *Par aventure* : peut-être, j'espère.

1305. *Véci* : voici. — *Lieu de bien*, bon lieu, maison honorable. — *Véci enfants* etc. Ces enfants-là ne viennent pas de la rue.

1306. *Mes pauvres clergeons*. Guillaume Cotin et Thibaud de Vitry, ainsi qualifiés par badinage, en réalité grands personnages d'église, déjà présentés v. 217, 218 du *Petit Testament*, note.

1307. *Mes titres*. Le cens à lui soi-disant dû, qu'il rappelle dans les vers suivants.

1308, 1309. *Les voyant beaux enfants* etc. Moquerie des infirmités de l'âge. — *M'en dessaisinaï*. Je m'en dessaisis, de mes titres.

1310. Je leur assignai de recevoir le cens. Ce sens est expliqué v. 222, 223 du *Petit Testament*, note.

1331. *Paume* : main. — *Sûr comme* etc. Aussi sûr qu'à tenir dans la main.

Quoique jeunes et ébattants
 Soient, en rien ne me déplaît. 1315
 Dedans trente ans ou quarante ans
 Bien autres seront, se Dieu plaît.
 Il fait mal qui ne leur complaît;
 Ils sont très beaux enfants et gents,
 Et qui les bat ne fiert fol est, 1320
 Car enfants si deviennent gens.

Les bourses des dix-et-huit clerks
 Auront, je m'y veuil travailler,
 Mais qu'ils ne dorment comme loirs,
 Qui trois mois sont sans réveiller. 1325
 Au fort, triste est le sommeiller
 Qui fait aiser jeune en jeunesse,
 Tant qu'enfin lui faille veiller
 Quand reposer dût en vieillesse

1314, 1315. Quoiqu'ils soient jeunes et ébattants, espiègles. La même plaisanterie continue. *En rien* etc. Cela ne me déplaît en rien. — *Soient*, deux syllabes.

1316, 1317. *Dedans* : dans, dans le délai de. — *Bien autres* etc. Ils seront bien autres s'il plaît à Dieu. A l'âge en effet de ceux qu'il vise, il y a chance qu'ils seront mis en terre.

1318. Qui ne leur complaît a tort. On aurait tort de les contrarier.

1319. *Gents* : gentils. Très beaux et très gentils enfants.

1320. *Ne* : ni pour ou, à cause de la négation enfermée dans la défense. — *Fiert*, de férir, même chose que battre. — *Et qui les* etc. Qui leur fait du mal est un sot.

1321. Car les enfants deviennent hommes. Ce *car* menace peut-être de la pareille qui les frappe. Tout ce passage depuis le vers 1308, fait parenthèse.

1322, 1323. *Dix-et-huit* : dix-huit. — *Les bourses* etc. *auront* : ils auront les bourses. Bourses d'étudiants à la collation de Notre-Dame. Elles formaient un collège logé dans l'Hôtel-Dieu. — *Je m'y veuil travailler* : je veux m'y efforcer.

1324, 1325. *Mais que* : pourvu que. — *Il ne dorment* : ils ne dorment pas. — *Comme loirs* : comme les loirs. — *Qui trois mois sont* : qui sont trois mois. *Réveiller* : se réveiller. L'allusion échappe.

1326 à 1329. *Au fort* : au fait. — *Le sommeiller qui fait aiser jeune en jeunesse est triste*. Le dormir auquel on s'adonne dans la jeunesse est funeste. — *Tant que lui faille enfin veiller, quand dût reposer en vieillesse*. Tant qu'il lui faille veiller enfin dans sa vieillesse, quand il devrait se reposer. Parti funeste pour un jeune homme, que d'user sa jeunesse à jouir du sommeil, jusqu'à ce qu'enfin il lui faille passer en veille le temps de la vieillesse, où il devrait se reposer. — *Dût* : subjonctif à sens conditionnel que nous n'employons plus qu'au passé : *il eût dû*, il aurait dû ; *il dût*, il devrait.

- Si en écris au collateur 1330
 Lettres semblables et pareilles.
 Or prient pour leur bienfaiteur,
 Ou qu'on leur tire les oreilles.
 Aucunes gens ont grand merveilles
 Que tant m'encline vers ces deux; 1335
 Mais, foi que dois fêtes et veilles,
 Onques ne vis les mères d'eux.
- Item donne à MICHAUD CULDOUE
 Et à sire CHARLOT TARANNE
 Cent sous (s'ils demandent pris oue, 1340
 Ne leur chaille; ils viendront de manne)
 Et unes houses de basane,
 Autant empeigne que semelle,
 Pourvu qu'ils me salueront Jeanne,
 Et autant une autre comme elle. 1345

1330. *Si* : donc. — *En écris* : j'en écris. — *Le collateur* : celui qui confère les bénéfices, ici les bourses.

1331. *Lettres semblables et pareilles*. Pareilles à ce qu'il vient de dire, et qui les recommandera.

1332. *Or* : allons. — *Prient* : qu'ils prient. Deux syllabes.

1334. *Ont grand merveilles* : s'émerveillent, s'étonnent beaucoup. *L's* est ajouté pour la rime.

1325. *Encline* : incline. — *Que tant* etc. Que je m'incline tant vers ces deux.

1336. *Foi que dois* : serment familier, dont le régime change. C'est ici les fêtes et vigiles, envers lesquelles la foi du chrétien est liée.

1337. *Onques* : jamais. — *Ne vis* : je ne vis. Équivoque sur *voir*. Sens apparent : ce ne sont pas mes bâtards. Sens réel : leurs mères étaient mortes quand je naquis. On remarquera que tout ce jeu est très finement déduit.

1338, 1339. *Michaud* ou *Michel Culdoue*. Échevin de Paris, issu de vieille famille d'où sortirent deux prévôts des marchands, plus tard prévôt de la Grande Confrérie aux Bourgeois. — *Charlot* ou *Charles Taranne*. Bourgeois de très riche et célèbre famille, dont une rue, devenue partie du boulevard Saint-Germain, portait le nom.

1340. *Oue* : où. Forme en usage, choisie pour la rime. La commune de Paris ne dit *ou* ne *qui*, mais *oue* et *quie* (Marot).

1341. *Chaille*, subjonctif de *chaloir* : imposter. *Ne leur chaille* : que cela ne leur importe. — *Venir de manne*, proverbe, sans doute : venir tout seul.

1342. *Unes houses* : une paire de guêtres. Les pluriels à sens singulier s'employaient avec *un*, *une*, portant l's du pluriel. L'allusion échappe.

1343. L'empeigne de basane comme la semelle.

1344. *Qu'ils salueront* : qu'ils saluent. — *Jeanne*. Inconnue.

1345. *Autant comme* : autant que.

Item au SEIGNEUR DE GRIGNY,
 Auquel jadis laissai Vicêtre,
 Je donne la tour de Billy,
 Pourvu, s'huis y a ne fenestre
 Qui ne soit debout ne en être, 1350
 Qu'il mette très bien tout à point.
 Fasse argent à dextre, à senestre,
 Il m'en faut et il n'en a point.

Item à THIBAUT DE LA GARDE
 (Thibaut, je mens, il a nom Jean) 1355
 Que lui donrai-je, que ne perde?
 Assez ai perdu tout cet an,
 Dieu y veuille pourvoir, amen.
 Le Barillet par m'âme voire.
 Genevois est plus ancien, 1360
 Et plus beau nez a pour y boire.

1346, 1347. *Le seigneur de Grigny*, Philippe Brunel, déjà présenté v. 137 du *Petit Testament*, note. — *Jadis* : au *Petit Testament*. — *Vicêtre* : Bicêtre.

1348. *La tour de Billy*. Au bord de l'eau, quartier Saint-Paul, sur les limites des Célestins, qui la contestaient à la ville.

1349 à 1351. *Se* : si. — *Huis* : porte. — *Ne* : ni pour ou, à cause du doute enfermé dans la condition. — *Qui ne soit* : qui ne soit pas. — *En être* : en état. — *A point* : comme il faut. — *Pourvu s'y a* etc. Pourvu que, s'il y a porte ou fenestre qui soit tombée ou ne tienne pas, il mette tout en parfait état.

1352, 1353. *Fasse argent* : qu'il fasse. — *A dextre, à senestre* : à droite, à gauche, où il pourra — *Falloir* : manquer. *L'argent me faut* : l'argent me manque. *Il m'en faut* : j'en manque. — Le legs d'une tour ou d'un château en ruines, nargue les prétentions de ce gentilhomme gueux.

1354, 1355. *Jean de la Garde*. Déjà présenté v. 258 du *Petit Testament*, note. On ne sait pourquoi le poète feint de le nommer Thibaud.

1356. *Donrai* : donnerai. — *Que ne perde* : que je ne perde. — *Que lui donnerai-je* qui ne me coûte rien?

1357. *Ai* : j'ai. — *Assez ai* etc. J'ai assez perdu toute cette année-ci.

1359. *Le Barillet* : enseigne, rue de la Tabletterie, quartier Sainte-Opportune, à côté de la broche de la Machecoue. — *Par m'âme* : par mon âme; serment familier. — *Voire* : oui. — Peut-être le poète veut-il peindre un buveur.

1360. Variante :

Angenoux est plus ancien.

Genevois, procureur du chapitre de Notre-Dame au Châtelet. Il avait défendu ce chapitre contre les chanoines de Saint-Benoit. Le poète ignorait qu'il venait de mourir. — *Jean Angenoux*, plus tard conseiller au parlement.

1361. *Plus beau nez pour y boire*. Le nez étant supposé devoir entrer dans le

Item je donne à BASANIER,
 Notaire et greffier criminel,
 De girofle plein un panier
 Pris sur maître Jean de Rueil 1365
 Tant à MAUTAIN, tant à RÔNEL,
 Et avec ce don de girofle,
 Servir de cœur gent et isnel
 Le seigneur qui sert saint Christofle;

Auquel cette ballade donne 1370
 Pour sa dame, qui tous biens a.
 S'amour ainsi tous ne guerdonne
 Je ne m'ébahis de cela;
 Car au pas conquêter l'alla
 Que tint Renier roi de Secile, 1375

verre, un grand nez semble voué à boire dans un plus grand, et par conséquent davantage. Le poète le dit ici à la mesure d'un petit baril. Rabelais dit : « beau nez à boire au baril. »

1362, 1368. *Pierre Basanier*. Déjà présenté, v. 154 du *Petit Testament*, note. La profession marquée ici achève de le faire connaître.

1364. Plein un panier de girofle. Ligué à titre d'épices, mot dont on désignait les pourboires aux magistrats et sur lequel joue le poète.

1365. *Sur* : chez. — *Jean de Rueil*. Auditeur des causes au Châtelet. Le vers semble accuser ce dernier de recevoir beaucoup d'épices.

1366. *Tant* : autant. — *Mautain*. Déjà présenté v. 153 du *Petit Testament*, note. — *Rônel*. Comme le précédent, examinateur au Châtelet.

1368, 1369. *De cœur* : d'un cœur. — *Gent* : obligeant. — *Isnel* : prompt. — *Saint Christofle* : saint Christophe. — *Le seigneur qui* etc. Robert d'Estouteville, prévôt de Paris, signalé par sa dévotion envers ce saint.

1370. *Cette ballade donne* : je donne cette ballade.

1371. *Sa dame* : la femme qu'il aime, sa femme, Ambroise de Loré. — *Qui tous bien a* : qui est sans reproche.

1372. *Guerdonner* : récompenser. — *S'amour ne guerdonne tous ainsi*. Si l'amour ne favorise tout le monde de cette manière.

1373. *Je ne m'ébahis* : Je ne m'ébahis, je ne m'étonne pas. Je ne me demande pas comment cela se fait.

1374, 1375. *Pas* : pas d'armes, tournoi. — *Conquêter* : conquérir. — *Car l'alla conquêter au pas que tint Renier roi de Secile*. Car il alla la conquérir au tournoi que donna etc. L'amour de cette dame accomplie était le fruit de sa valeur. — *Secile* : Sicile. — *Renier* ou René, roi de Sicile, et duc d'Anjou, populaire sous le nom de roi René, et comme comte de Provence, où il finit ses jours après que Louis XI l'eut dépouillé de son fief français, l'an 1480. Le pas eut lieu à Saumur en 1446.

Où si bien fit et peu parla,
Qu'onques Hector fit, ne Troïle.

BALLADE EPITHALAME

Au point du jour, que l'épervier se bat,
Mû de plaisir et par noble coutume,
Bruit il démène et de joie s'ébat, 1380
Reçoit son pāt et se joint à la plume,
Offrir vous veuil (à ce, désir m'allume)
Joyeusement ce qu'aux amants bon semble.
Sachez qu'amour l'écrit en son volume,
Et c'est la fin pourquoi sommes ensemble. 1385

Dame serez de mon cœur sans débat
Entièrement jusques mort me consume,

1376, 1377. *Bien faire et peu parler* : proverbe. — *Si* : aussi. — *Onques* : jamais. — *Ne* : ni. — *Ou si bien* etc. Où il fit aussi bien que fit jamais Hector ni Troïle. — *Hector*, Troyen, fils de Priam, fameux héros d'Homère. — *Troïle*. Aussi fils de Priam, chanté par le même poète.

BALLADE EPITHALAME. Titre ajouté. C'est le nouvel époux qui parle dans ces vers. Les quatorze premiers vers donnent en acrostiche le nom d'Ambroise de Loré.

1378. *Épervier* : épervier. — *Se bat* : s'agite en battant des ailes, au bout de la longe où le retient le fauconnier.

1379. *Mû* : agité. — *Par noble coutume* : celle que lui donne la chasse, qu'il demande ainsi.

1380. Qu'il démène, fait du bruit et s'ébat de joie. — *Joie*, deux syllabes.

1381. *Son pāt* : sa pâture en style de fauconnier (Thuasne). Il était suspendu au leurre, simulacre d'oiseau sur lequel de la sorte on habitait à fonder l'épervier neuf que l'on dressait. — *Se joint à la plume* : celle du leurre sans doute. Variante de ces deux vers :

Bruit la mauvis et de joie s'ébat,
Reçoit son pair et se joint à sa plume.

Bruit, de *bruire* : faire du bruit. — *Mauvis* : espèce de merle. — *Son pair* : le mâle. — *Se joint à sa plume* : se joint à lui.

1382, 1383. *Je veux vous offrir joyeusement ce que semble bon aux amants, désir m'allume à ce*. Je veux vous offrir ce qu'il semble bon aux amants de se donner, le désir m'y invite.

1384. *Amour*, l'amour. — *En son volume*. Le sens échappe.

1386. *Dame* : maîtresse. — *Dame serez* etc. Vous serez sans débat maîtresse de mon cœur.

1387. *Jusques* : jusqu'à ce que. — *Mort* : la mort. — *Me consume* : me détruit.

Laurier souëf qui pour mon droit combat,
Olivier franc m'ôtant toute amertume.

Raison ne veut que je désaccoutume, 1390
Et en ce veuil avec elle m'assemble,
De vous servir, mais que m'y accoutume,
Et c'est la fin pourquoi sommes ensemble.

Et qui plus est, quand deuil sur moi s'embat,
Par Fortune qui souvent si se fumé, 1395
Votre doux œil sa malice rabat,
Ne mais ne moins que le vent fait la plume.

Si ne perds pas la graine que je sume
En votre champ quand le fruit me ressemble.
Dieu m'ordonne que le fouisse et fume, 1400
Et c'est la fin pourquoi sommes ensemble

Princesse, oyez ce que ci vous résume.
Que le mien cœur du vôtre desassemble

1388. *Souëf* : doux. — *Laurier souef*. Ceci s'adresse à l'épouse. L'époux joue sur le nom de Loré, comme Pétrarque sur celui de Laure. — *Qui pour mon droit combat* : le laurier couronne les vainqueurs, il aide donc la vaillance à défendre son droit.

1389. *Olivier franc* : de bonne espèce. — *M'ôtant toute amertume* : à cause de l'huile, symbole de toute douceur.

1390 à 1392. *Raison ne veut que je désaccoutume de vous servir, et en ce veuil avec elle m'assemble*. La raison ne veut pas que je cesse d'être votre serviteur, et ma volonté s'accorde avec elle en cela. — *Désaccoutume* : me désaccoutume. — *Ce* : cela. — *Veuil* : volonté. — *Mais que m'y accoutume*. Mais la raison et ma volonté commandent que je me plie à votre service.

1394. *Deuil* : le chagrin. — *S'embat* : s'abat.

1395. *Par Fortune* : par la Fortune. — *Qui souvent si se fume* : qui se courrouce souvent ainsi. *Se fumer* : ce mot est usité par Marot.

1396. *Sa malice rabat* : fait tomber sa malice.

1397. *Ne mais ne moins* : ni plus ni moins, juste en même façon. *Que le vent fait la plume* : que le vent rabat la plume.

1398, 1399. *Si* : ainsi. — *Sumer*, semer. — *Si ne perds pas* etc. Ainsi quand vous mettez au monde des enfants qui me ressemblent, je ne sème pas en vain ma paternité.

1400. *Que le fouisse* : que je le laboure, votre champ.

1402. *Princesse pour prince*, en l'honneur de l'épouse. — *Oyez, d'ouïr* : écoutez. — *Ci* : ici. — *Vous résume* : je vous résume.

1403, 1404. *Jà ne sera que le mien cœur désassemble du vôtre*. Il n'arrivera point que mon cœur se sépare du vôtre. — *Tant de vous en présume* : j'en espère autant de vous.

Jà ne sera; tant de vous en présume,
Et c'est la fin pourquoi sommes ensemble. 1405



Item a sire JEAN PERDRIER
Rien, n'a FRANÇOIS son second frère.
Si m'ont voulu toujours aider,
Et de leur bien faire confrère;
Combien que François mon compère 1410
Langues cuisants, flambants et rouges,
Mi-commandement, mi-prière,
Me recommanda fort à Bourges.

Si allai voir en Taillevent,
Ou chapitre de fricassure, 1415
Tout au long derrière et devant,
Lequel n'en parle jus ne sure.

1406, 1407. *Jean Perdrier, François Perdrier*. De l'âge de Villon, ses compagnons peut-être, fils d'un changeur. Le premier fut concierge ou régisseur des Loges, maison royale près de Saint-Germain; le second eut la charge de receveur à Caudebec. Tous deux avaient comme leur père leur sépulture aux Innocents. — *Perdrier*, deux syllabes. — *Ne* : ni. — *Second frère* : frère cadet.

1408, 1409. Ils ont toujours voulu m'aider et me donner part à leur bien. Ces mots et les suivants ne peuvent se concevoir après le *rien* qu'il leur lègue, que si ce qui suit annoncé par *combien*, quoique, contient en effet un reproche.

1410 à 1414. *Combien que* : quoique. — *Mon compère*. La portée de ce mot échappe. — *Cuisants, flambants* : cuisantes, flambantes. — *Combien que François mon compère, me recommanda fort langues cuisants, flambants et rouges, à Bourges*. Quoique François, qui fut mon compère, m'ait donné en grande recommandation à Bourges, des langues brûlantes, flambantes et rouges. Ces langues sont celles des envieux. Peut-être François Perdrier avait-il livré le poète à des amis dont la médisance le perdit.

1414. *Si* : donc. — *Allai* : j'allai. — *Taillevent*. Premier écuyer de cuisine de Charles VI, auteur sous le nom de Viandier, du plus ancien livre de son art qu'on ait écrit en France. — *En Taillevent* : dans Taillevent, dans son livre. Le poète présente sous la figure d'un mets les langues qu'on lui a recommandées, et feint d'en chercher la recette.

1415. *Ou* : contracté de *en le*, nous disons *au*. — *Fricassure* : fricassée.

1416. Dans tous les coins.

1417. Lequel (Taillevent) n'en parle ni dessous ni dessus. — *Jus* : en bas. — *Sure* : sur, ainsi écrit pour la rime.

Mais Macaire, je vous assure,
 Atout le poil cuisant un diable
 Afin que sentît bon l'arsure, 1420
 Ce recipé m'écrivit sans fable.

BALLADE DES LANGUES ENVIEUSES

En réagal, en arsenic rocher,
 En orpiment, en salpêtre et chaux vive,
 En plomb bouillant pour mieux les émorcher,
 En suif et poix détremvés de lessive 1425
 Faite d'étrons et de pissat de juive,
 En lavailles de jambes à méseaux,
 En raclure de pieds et vieux housseaux,
 En sang d'aspic et tels drogues vlimeuses,
 En fiel de loups, de renards et blaireaux, 1430
 Soient frites ces langues envieuses.

1418. *Macaire*. On ne sait qui cela désigne.

1419, 1420. *Atout* : avec. — *L'arsure* : le brûlé. A cause du poil qui flambe. — *Qu'il sentit*. Ce verbe est au passé, partant marque un fait arrivé, non répétition et habitude. Macaire a fait rôtir un diable, nous ne sommes pas obligés de croire que c'est son état.

1421. *Recipé* : recette. — *Sans fable* : sans mentir. — *Ce recipé* etc. Je ne mens pas, voici sa recette.

BALLADE DES LANGUES ENVIEUSES. Titre ajouté. Eustache Deschamps a rimé le même sujet, dans une ballade dont le poète s'est inspiré.

De couperos, d'alun, de vert-de-gris,
 De sel gemme, de soufre vif saillant,
 De réalgar, etc.
 Soient servis au dîner médisants.

Villon ne leur donne pas à manger ces poisons, il s'en sert pour cuisiner leurs langues.

1422. *Réagal* : réalgar, sulfure rouge d'arsenic. — *Arsenic rocher* : comme on dirait *Pierre d'arsenic* peut-être, sans doute arsenic simplement.

1423. *Orpiment* : sulfure jaune d'arsenic.

1424. *Emorcher* : ronger.

1427. *Lavailles* : lavures. — *A* : de. — *Méseaux* : lépreux.

1428. *Housseaux* : ici bottes.

1429. *Vlimeuses* : vénéneuses.

1431. Que ces langues envieuses soient frites en, ou dans : avec tout ce qui précède pour régime. — *Soient*, deux syllabes.

En cervelle de chat qui hait pêcher,
 Noir et si vieux qu'il n'ait dents en gencive,
 D'un vieux mâtin qui vaut bien aussi cher,
 Tout enragé en sa bave et salive, 1435
 En l'écume d'une mule poussive
 Détranchée menue à bons ciseaux,
 En eau où rats plongent groins et museaux.
 Raines, crapauds et bêtes dangereuses,
 Serpents, lézards et tels nobles oiseaux, 1440
 Soient frites ces langues envieuses.

En sublimé dangereux à toucher,
 Et ou nombril d'une couleuvre vive,
 En sang qu'on voit es palettes sécher
 Sur ces barbiers quand pleine lune arrive, 1445
 Dont l'un est noir, l'autre plus vert que cive,
 En chancre et fis et en ces ords cuveaux
 Où nourrices essangent leurs drapeaux,
 En petits bains de filles amoureuses

1432. *Chat qui hait pêcher*. Parodie de l'enseigne du Chat qui pêche. L'application échappe.

1434. *Cervelle d'un vieux mâtin*. — *Qui vaut bien aussi cher* : aussi affreux que le chat.

1435. Dont bave et salive sont tout enragées, empoisonnées de rage.

1437. *Détranchée menue* : coupée fine. *Détranchée*, quatre syllabes. — *A bons ciseaux*. Bon, explétif, comme beau dans : à belles dents.

1439. *Raines* : grenouilles.

1440. *Tels nobles oiseaux*. Et autres oiseaux de ce genre.

1442. *Sublimé* : sel de mercure.

1443. *Ou*, contracté de : *en le*, dans le. — *Ou nombril* : dans le ventre.

1444 à 1446. *En sang* : dans le sang. — *Sur* : chez. — *Ces*, emphatique. — *Cire*. Mot inconnu, plante potagère sans doute. — *En sang* etc. Dans le sang qu'on voit sécher aux palettes des barbiers quand vient la pleine lune, quelquefois noir, quelquefois plus vert que cive. Les barbiers étaient chirurgiens. Les palettes sont les bassins où ils recueillaient le sang, laissés à leur porte par négligence (Thuasne), et où les promeneurs de nuit voyaient avec dégoût s'étaler le caillot sec au clair de lune. On ne sait pourquoi l'un est noir, l'autre vert.

1447. *Fis* : purulences de débauche. — *Ord* : sale. — *Cuveaux* : baquets.

1448. *Essanger*. Mot inconnu, évidemment : laver. — *Drapeaux* : le linge, celui des nourrissons.

(Qui ne m'entend n'a suivi les bordeaux) 1450
Soient frites ces langues envieuses.

Prince, passez tous ces friands morceaux,
S'étamine, sacs n'avez, ne bluteaux,
Parmi le fond d'un'es braies breneuses;
Mais paravant en étrons de pourceaux 1455
Soient frites ces langues envieuses.



Item à maître ANDRI COURAUT
Les Contredits Franc-Gontier mande.
Quant du tyran séant en haut,
A cettui-là rien ne demande. 1460
Le Sage ne veut que *contende*
Contre puissant pauvre homme las,

1450. *Suivi* : fréquenté (Thuasne).

1452 à 1454. *Étamine* : étoffe à passer. — *N'avez* : vous n'avez pas. — *Bluteaux*. Mot inconnu. — *Parmi* : par. — *Unes braies* : une culotte. Les pluriels à sens singulier prenaient alors *une, un*, avec l's du pluriel. — *Passez* etc. Si vous n'avez pas d'étamine, de sacs ou de bluteaux, passez tous ces friands morceaux par le fond etc.

1455. *Paravant* : auparavant. Dans cet envoi le verbe n'a de complément que le dernier vers.

1457. *Andri* pour André Couraut. Procureur du roi de Sicile au parlement.

1458. *Les contredits Franc-Gontier*. La pièce ainsi annoncée répond au Dit Franc-Gontier, c'est-à-dire Propos de Franc-Gontier, œuvre de Philippe de Vitry vivant au xiv^e siècle, où était célébré en vers le charme de la vie champêtre. Pierre d'Ailly, fameux docteur et cardinal, avait un peu plus tard rimé le pendant, avec un tableau de l'inquiétude qui empoisonne la vie de l'homme riche et puissant. En conclusion de ce dernier poème, celle de Franc-Gontier était à nouveau vantée. A ces lieux communs de la morale, il a plu au poète d'opposer les louanges de la vie facile, dans la note épicurienne ornée où Voltaire a écrit *le Mondain*. *Contredits Franc-Gontier* est le nom de sa pièce, parce que le poète y réfute ce qui s'en appelait *le dit*. Mais il ne répond pas à celle de Pierre d'Ailly.

1459, 1460. *Quant du* : quant au. — *Séant* : assis. — *En haut* : sur un siège élevé et dominant ceux qui l'entourent. Ce tyran est le thème de Pierre d'Ailly. — *Cettui* : celui. — *A cettui-là* etc. Je ne demande rien à celui-là. Je ne me mêle pas de ce qu'il fait, je le laisse tranquille.

1461, 1462. *Le Sage*. L'Ecclésiaste dans la Sainte Écriture, qui dit : *Non litiges cum homine potente ne forte incidas in manus illius*. — *Ne veut* etc. Ne veut pas qu'un pauvre homme las, misérable, contende, dispute, contre un puissant.

*Afin que ses filets ne tende
Et qu'il ne trébuche en ses lacs.*

Gontier ne crains, il n'a nuls hommes 1465
Et mieux que moi n'est hérité;
Mais en ce débat-ci nous sommes,
Car il loue sa pauvreté,
Etre pauvre hiver et été,
Et à félicité réputé 1470
Ce que tiens à malheureté.
Lequel a tort, or en dispute.

LES CONTREDITS FRANC-GONTIER

Sur mou duvet assis, un gras chanoine,
Lès un brasier, en chambre bien nattée,
A son côté gisant dame Sidoine, 1475
Blanche, tendre, polie et attintée,
Boire hypocras à jour et à nuitée,

1463, 1464. Afin qu'il ne tende pas ses filets, et qu'il (le pauvre) ne trébuche pas, ne tombe pas, en ses lacs.

1465, 1466. Pour Franc-Gontier c'est autre chose. *Gontier ne crains*. Je ne crains pas Gontier, je n'ai pas peur de parler de lui. — *Il n'a nuls hommes*. Il n'a pas d'hommes à son service, qui prissent son parti contre moi. — *Etre hérité* : avoir des biens en héritage. Il n'est pas mieux hérité que moi.

1467. *Mais en ce débat-ci nous sommes*. Cependant un point nous divise.

1468, 1469. Il loue sa pauvreté, il loue être pauvre hiver et été. — *Loue*, deux syllabes.

1470, 1471. *Et réputé à félicité ce que tiens à malheureté* : ce que je regarde comme un malheur.

1472. *Or* : allons. — *En dispute* : qu'on en dispute. Tour unique.

LES CONTREDITS FRANC-GONTIER. Titre ajouté.

1473. *Sur mou duvet* : Sur un mou duvet.

1474. *Lès* : à côté. — *Un brasier* : d'un feu. — *Chambre nattée* : chambre tapissée.

1475. *Gisant* : couchée. — *Sidoine* : nom de fantaisie, comme l'histoire même.

1476. *Polie* : la peau unie. — *Attintée* : douée d'embonpoint.

1477. *Les vis tous deux etc. boire hypocras*. Les infinitifs sont complément de *vis*, avec *les* pour sujet. Ce qui précède : un gras chanoine, dame Sidoine, est en apposition anticipée de *les*. Je les vis, un chanoine assis sur le duvet, dame Sidoine gisant à son côté, boire, rire, jouer, etc. — *Hypocras* : vin épicé, réputé boisson exquise. — *A jour et à nuitée* : de jour et de nuit.

Rire, jouer, mignonner et baiser,
 Et nu à nu, pour mieux des corps s'aiser,
 Les vis tous deux par un trou de mortaise. 1480
 Lors je connus que pour deuil apaiser
 Il n'est trésor que de vivre à son aise.

Se Franc-Gontier et sa compagne Hélène
 Eussent cette douce vie hantée,
 Oignons, civots, qui causent forte haleine, 1485
 N'acomptassent une bise tostée.
 Tout leur maton, ne toute leur potée
 Ne prise un ail, je le dis sans noiser.
 S'ils se vantent coucher sous le rosier,
 Lequel vaut mieux, lit côtoyé de chaise? 1490
 Qu'en dites-vous? faut-il à ce muser?
 Il n'est trésor que de vivre à son aise.

1478 à 1480. *Mignonner* : caresser. — *Des corps s'aiser* : donner l'aise à son corps. — *Les vis* : je les vis. — *Mortaise* : pièce de menuiserie.

1481, 1482. Alors je connus que pour apaiser le chagrin il n'y a pas d'autre trésor que de vivre à son aise.

1483. *Se* : si. — *Hélène* : c'est le nom de l'épouse dans les vers qu'il réfute.

1484. *Eussent hantée*, pratiqué, *cette douce vie*. — *Vie*, deux syllabes.

1485, 1486. *Civots*. Mot inconnu, légume sans doute. — *Qui causent forte haleine*. Amère peinture de la simplicité des champs.

1485, 1486. *Acompter*. Mot unique, sans doute : estimer. — *N'acomptassent*. Subjonctif à sens conditionnel que nous n'employons plus qu'au passé : *n'eussent acompté*, n'auraient estimé; *n'acomptassent*, n'estimeraient — *Tostée* : tranche de pain grillé. *Bise* : de pain bis. — *N'acomptassent* etc. Ils n'estimeraient pas que les oignons, ils ne trouveraient pas que les oignons, valussent un morceau de pain noir. Voici les vers auxquels répond Villon :

Illec mangeaient Gontier et dame Hélène
 Fromage frais, lait, beurre, fromagée,
 Crème, maton, pomme, noix, prune, poire,
 Civots, oignons, escaillonne froyée
 Sur croûte bise au gros sel pour mieux boire.

1487, 1488. *Maton* : lait caillé. — *Ne* : ni. — *Potée*. Mot inconnu. Nous dirions : *leur fricot*. — *Ne prise tout leur maton un ail*. Je n'évalue pas un ail tout leur maton. — *Sans noiser* : sans quereller, de sang-froid.

1489. *Se vante coucher* : de coucher.

1490. *Côtoyé de chaise*. Expression inconnue; sans doute : un bon lit. Lequel vaut mieux de ce lit ou de l'ombre du rosier?

1491. *Faut-il à ce muser*? Faut-il trainer là-dessus? Cela se décide tout de suite, c'est tout vu.

De gros pain bis vivent, d'orge, d'avoine,
 Et boivent eau tout le long de l'année.
 Tous les oiseaux d'ici en Babyloine 1495
 A tel écot une seule journée
 Ne me tiendraient, non une matinée.
 Or s'ébate, de par Dieu, Franc-Gontier,
 Hélène o lui sous le bel églantier.
 Se bien leur est, cause n'ai qu'il me pèse. 1500
 Mais quoi que soit du laboureur métier,
 Il n'est trésor que de vivre à son aise.

Prince, jugez, pour tôt nous accorder.
 Quant est de moi, mais qu'à nul n'en déplaise,
 Petit enfant j'ai ouï recorder : 1505
 Il n'est trésor que de vivre à son aise.



Item pource que sait sa Bible
 Mademoiselle de Bruyères,

1493. *De gros pain bis vivent* : ils vivent de gros pain bis.

1494. *Et boivent eau* : et boivent de l'eau.

1495 à 1497. *Babyloine* : Babylone. — *Tous les oiseaux d'ici en Babyloine ne me tiendraient à tel écot une seule journée, non une matinée.* Tous les oiseaux qui sont dans le monde ne me tiendraient pas dans un pareil régime une seule journée, pas même une matinée. Ceci répond aux vers de Philippe de Vitry.

Au gourme burent, et oisillons harpaient.

1498, 1499. *Or* : allons. — *De par Dieu* : serment familier. — *O* : avec. — *Or s'ébatte* etc. Que Gontier s'ébatte, prenne son plaisir, Hélène avec lui, sous le bel églantier.

1500. *Se bien leur est* : si cela leur est bon. — *Cause n'ai qu'il me pèse.* Je n'ai pas de raison de m'en affliger. Cela ne me gêne pas.

1501. *Quoi que soit* : quoi qu'il en soit. — *Du laboureur métier* : du métier de laboureur.

1503. *Pour tôt nous accorder* : pour nous accorder tout de suite.

1504. *Quant est de* : quant à. — *Mais que* : pourvu que. *Mais qu'à nul n'en déplaise* : sans déplaire à personne par là. — *Petit enfant j'ai ouï.* J'ai entendu quand j'étais petit. — *Recorder* : rappeler, répéter.

1507, 1508. *Mademoiselle de Bruyères.* Elle s'appelait Catherine de Bethisy et était veuve de Girard de Bruyères notaire et secrétaire du roi sous Char-

Donne prêcher hors l'Evangile
 A elle et à ses bachelières, 1510
 Pour retraire ces villotières
 Qui ont le bec si affilé,
 Mais que ce soit hors cimetières,
 Trop bien au marché au filé.

BALLADE DES FEMMES DE PARIS

Quoiqu'on tient belles langagères 1515
 Florentines, Vénitiennes,
 Assez pour être messagères,
 Et mêmelement les anciennes;
 Mais soient Lombardes, Romaines,
 Genevoises à mes périls, 1520
 Pimontaises, Savoisiennes,
 Il n'est bon bec que de Paris.

les VI; elle était logée à l'hôtel du Pet-au-diable où se trouvait la borne que les étudiants emportèrent. — *Pour ce que* etc. Parce que Mademoiselle de Bruyères sait sa bible. — *Mademoiselle* se disait des femmes mariées.

1509, 1510. *Donne* : je donne. — *Prêcher* : permis de prêcher. — *Hors l'évangile*. C'est-à-dire rien sans doute. L'allusion échappe. — *Ses bachelières* : ses jeunes filles. On ne sait de qui il parle.

1511. *Retraire* : retirer, du vice (Thuasne). — *Villotières*. Sens inconnu, apparemment : trainardes.

1512. *Le bec si affilé* : la langue si bien pendue.

1513. *Mais que* : pourvu que. — *Hors cimetières*. Clause de style sans doute, à cause du privilège de prêcher dans les cimetières accordé à certains moines.

1514. *Marché au filé* : marché à la lingerie, qui se tenait près des Halles. Celles qui y venaient vendre avaient réputation de débauche (Thuasne).

BALLADE DES FEMMES DE PARIS. Titre ajouté par Marot.

1515. Quoiqu'on regarde comme belles parleuses.

1517. *Messagères* : de rendez-vous sans doute.

1518. *Mêmelement* : surtout. — *Les anciennes* : les vieilles.

1519. *Mais* : de plus. — *Soient* : soit, deux syllabes.

1520. *Genevoises* : génoises. — *A mes périls* : à mes risques. Je me risque à en parler.

1521. *Pimontaises* : Piémontaises.

1522. Il n'est langue bien pendue que de celles de Paris.

De très beau parler tiennent chaires,
 Ce dit-on, les Napolitaines,
 Et sont très bonnes caquetières 1525
 Allemandes et Prussiennes;
 Soient Grecques, Egyptiennes,
 De Hongrie ou d'autres pays,
 Espagnoles ou Cateleennes,
 Il n'est bon bec que de Paris. 1530

Brettes, Suisses, n'y savent guères,
 Gasconnes, n'aussi Toulousaines.
 De Petit Pont deux harengères
 Les conclurent; et les Lorraines,
 Anglaises et Calaisiennes 1535
 (Ai-je beaucoup de lieux compris?),
 Picardes de Valenciennes,
 Il n'est bon bec que de Paris.

Prince, aux dames parisiennes,
 De beau parler donne le prix, 1540

1523, 1524. Les Napolitaines tiennent chaires de très beau parler, dit-on.
 1525, 1526. Et les Allemandes et les Prussiennes sont très bonnes caque-
 tières, ont un très bon caquet. La Prusse n'était pas en Allemagne, plus que la
 Pologne, dont elle tenait.

1527. *Soient* : soit, deux syllabes.

1529. *Cateleennes* : catalanes.

1531. *Brettes* : bretonnes. — *N'y savent guère* : n'y sont guère habiles, à
 parler.

1532. *Ne aussi* : ni aussi. *Toulousaines* : les Toulousaines non plus.

1533, 1534. *Petit Pont*. Partant de la cité, celui qui enfle la rue Saint-
 Jacques. On supprimait l'article. — *Deux harengères*. Là se tenait le marché
 au poisson, dont les vendeuses, depuis dites poissardes, passaient pour ce
 qu'il y avait de plus rudement embouché. Despériers s'inspire de ce passage
 dans son conte du *Régent qui combattit une harengère du Petit Pont à belles*
injures. — *Les conclurent* : les feront taire, comme la harengère fit le régent.

1536. Ai-je embrassé beaucoup d'endroits?

1537. Le pays picard, surtout désigné par la langue (que nous disons
 wallonne), était réputé s'étendre sur le Hainaut, auquel appartient Valen-
 ciennes.

1540. Je donne le prix du beau parler.

Quoi qu'on die d'Italiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.



Regarde m'en deux, trois assises
Sur le bas du pli de leurs robes,
En ces moûtiers, en ces églises, 1545
Tire-toi près et ne te hobes,
Tu trouveras-là que Macrobes
Onques ne fit tels jugements.
Entends, quelque chose en dérobes;
Ce sont tous beaux enseignements. 1550

Item et au mont de Montmartre,
Qui est un lieu mout ancien,
Je lui donne et adjoins le tertre
Qu'on dit le mont Valérien;

1541. *Qu'on die* : qu'on dise, deux syllabes. — *D'Italiennes* : des Italiennes.

1544. *Le bas du pli*. L'analyse de cette expression échappe.

1545. *Moûtiers, églises* : même chose.

1546. *Se tirer près* : s'approcher. — *Se hober* : bouger. — Le poète décrit ici ce qu'il a dû faire lui-même.

1547, 1548. *Macrobes*. Auteur latin du ^ve siècle, qui commente le Songe de Scipion de Cicéron dans un ouvrage qu'on lisait en abondance. Le Roman de la Rose le prend pour son parrain, et Villon pour modèle d'éloquence. — *Onques ne fit tels jugements* : des jugements de cette importance. Badinage, où se peint la mine des babilleuses.

1549. Comprends, dérobes-en quelque chose.

1550. Tout ce qui s'y dit est beaux enseignements.

1551. *Montmartre*. Alors fort éloigné de Paris, célèbre par son abbaye. Le poète prend en badinant, à la fois le mont et l'abbaye pour légataire, donnant à l'un un tertre, à l'autre une indulgence.

1553. *Lui* : pléonasme. — *Tertre* : butte ou mont. Nous disons mont Valérien, butte Montmartre, montagne Sainte-Geneviève. Le mot de Villon demeure dans la nomenclature; la vieille place de Montmartre s'appelant *place du Tertre*.

1554. *Le mont Valérien*. Avec Montmartre le point le plus élevé des environs. Il y avait un calvaire célèbre, où l'on allait en pèlerinage.

Et outre plus, un quartier d'an 1555
 Du pardon qu'apportai de Rome.
 Si ira maint bon chrétien
 Voir l'abbaye où il n'entre homme.

Item, varlets et chambérières
 De bons hôtels (rien ne me nuit) 1560
 Feront tartes, flans et goyères
 Et grand rallias à minuit,
 Rien n'y font sept pintes ne huit,
 Tant que gisent seigneur et dame.
 Puis après, sans mener grand bruit, 1565
 Je leur ramentois le jeu d'âne.

Item et à filles de bien,
 Qui ont pères, mères et antes,
 Par m'âme je ne donne rien,
 Car j'ai tout donné aux servantes. 1570

1555, 1556. *Outre plus* : de plus. — *Un quartier on quart d'an* : trois mois, un terme de rente. Partage badin d'un bien spirituel. — *Pardon*. Nous disons : indulgence, par laquelle est remis tout ou partie des peines encourues par le péché, après que le pécheur s'est fait absoudre. — *Qu'apportai* : que j'apportai. — *De Rome*. Beaucoup d'indulgences alors ne s'accordaient qu'au voyage de Rome. Celui dont parle le poète n'est qu'une plaisanterie.

1557, 1558. *Si* : ainsi. — *Ira etc.* Maint bon chrétien ira. Pour gagner le quartier d'an d'indulgence. — *Où il n'entre homme*. C'était une abbaye de femmes. L'allusion échappe.

1559 à 1562. *Varlets* : valets. — *Chambérières* : femmes de chambre. — *De bons hôtels* : de bonnes maisons. — *Rien ne me nuit*. Cela ne me nuit en rien. — *Goyère* : gâteau au fromage. — *Rallias* : débauche, bombance. La forme de legs, omise ici, et remplacée par un congé de prendre du bon temps, n'empêche pas que les gens de maison ne figurent comme légataires.

1563. *Rien n'y font* : peu importe. — *Ne* : ni pour ou, à cause de la négation. — *Pinte* : un demi-litre, ici de vin.

1564. *Tant que* : pendant que. — *Seigneur et dame* : les maîtres. — *Gisent* : sont couchés.

1565. *Mener grand bruit*. Faire du bruit.

1566. *Je lui ramentois ou ramentevois* : je lui rappelle. — *Le jeu d'âne*. Terme inexpliqué.

1567. *A filles* : aux filles. — *De bien* : filles de famille.

1568. *Antes* : tantes.

1569. *Par m'âme* : par mon âme, serment familier.

1570. *Tout donné aux servantes* : et aux valets, dans ce qui précède.

Si fussent-ils de peu contentes.
 Grand bien leur fissent maints lopins
 Aux pauvres filles, endrementes
 Que se perdent aux Jacopins,

Aux Célestins et aux Chartreux. 1575

Quoique vie mènent étroite,
 Si ont-ils largement entre eux
 Dont pauvres filles ont souffrette :
 Témoin Jacqueline et Perrette
 Et Isabeau, qui dit : Enné!
 Puisqu'ils en ont telle disette,
 A peine en serait-on damné.

1580

Item, à la GROSSE MARGOT,
 Très douce face et portraiture,

1571. *Fussent* : subjonctif à sens de conditionnel que nous n'employons plus qu'au passé. *Eussent été*, auraient été; *fussent*, seraient. — *Ils* : elles. — *Être content* : se contenter. — Pourtant elles se contenteraient de peu.

1572 à 1575. *Fissent* : même subjonctif que *fussent* ci-dessus. — *Maints lopins leur fissent grand bien*. Bien souvent, de petits morceaux qu'on abandonne leur feraient grand bien. — *Aux pauvres filles* : apposition de *leur*. — *Endrementes que* : pendant que. — *Se perdent* : ils se perdent, les morceaux. — *Jacopins* : jacobins, moines dominicains, dont le couvent était rue Saint-Jacques. — *Célestins*. Ordre religieux, dont la chapelle contenait des sépultures fameuses. Leur couvent bordait le quai qui conserve leur nom. — *Chartreux*. Ces moines avaient leur couvent à l'endroit de la pépinière du Luxembourg. — *Aux Jacopins etc.* : dans ces couvents, où trop d'abondance empêchait d'épargner. Le discours enjambe ici sur la strophe par exception.

1576, 1578. Quoiqu'ils mènent une vie étroite (soi-disant), pourtant ils ont entre eux largement ce dont les pauvres filles ont disette. — On ne conçoit pas que les filles de famille soient à la mendicité, et ce n'est certainement pas elles que le poète va nommer. — *Vie*, deux syllabes.

1579, 1580. *Jacqueline, Perrette, Isabeau*. Inconnues. — *Enné* : juron de fille (Marot).

1581. *Ils* : elles. — Puisqu'elles sont en pareille disette de ce qui se gaspille chez les moines.

1582. Pas de danger qu'on soit damné de jurer par *enné*, qui sans doute était horrible.

1582. *La grosse Margot*. Fille publique du Cloître Notre-Dame, dont Villon va décrire la personne et le métier, dans une pièce unique en son genre, que Régnier seul a recherché sans l'atteindre. Le poète s'y peint lui-même jouant un rôle infâme, avec toutes les ressources d'un art consommé.

1583. *Face et portraiture* : même chose. — *Très douce* : plaisante antiphrase.

Foi que dois *brulare bigod*, 1585
 Assez dévôte créature,
 Je l'aime de propre nature,
 Et elle moi la douce sade,
 Qui la trouvera d'aventure,
 Qu'on lui lise cette ballade. 1590

BALLADE DE LA GROSSE MARGOT

Se j'aime et sers la belle de bon hait,
 M'en devez-vous tenir à vil ne sot?
 Elle a en soi des biens à fin souhait,
 Pour son amour ceins bouclier et passot.
 Quand viennent gens, je vous happe le pot, 1595
 Au vin m'en fuis sans démener grand bruit;

1585. *Foi que dois* : forme de serment familial, qui recevait différents régimes, souvent adoucis pour épargner le blasphème. Celui qui suit semble empiré au contraire, comme une espèce de porte affreuse ouvrant sur le tableau de débauche, à laquelle *enné* aura préparé peut-être. — *Brutare bigod* : juron anglais de *by our Lord, by God*, où sans doute respirait toute la sale fureur des bouges, fréquentés des soldats de cette nation pendant vingt ans.

1586. *Assez dévôte créature*. Le même badinage continue.

1587. *De propre nature* : naturellement.

1588. *Sade* : aimable.

1589. *Qui la trouvera* : si on la trouve. — *D'aventure* : par hasard. Le poète avait perdu sa trace. Il faut donc que la ballade, où il parle au présent, soit antérieure au reste du poème.

BALLADE DE LA GROSSE MARGOT. Titre ajouté par Marot.

1591. *Se* : si. — *De bon hait* : de bon gré.

1592. *Tenir à vil* : tenir pour vil. — *Ne* : ni pour ou, à cause du négatif enfermé dans l'interrogation.

1593. *Biens* : qualités. — *A fin souhait* : égales à tout ce qu'on peut souhaiter.

1594. *Pour l'amour de* : à cause de, pour. *Pour son amour*, pour l'amour d'elle, pour elle. — *Ceins* : je ceins. — *Passot* : dague. — *Ceindre bouclier et passot*, sans doute proverbe pour dire : être prêt à tout faire. — *Bouclier*, deux syllabes.

1595. *Quand viennent gens*. Le poète n'appuie pas. L'expression banale épargne le lecteur, et dépeint l'habitude. — *Je vous happe le pot* : tableau comique. Le pot tenait la place alors de la bouteille.

1596. *M'en fuis* : je m'en fuis, je cours. Renchérissement d'*aller au vin* : expression toute faite en pareil cas. — *Sans démener grand bruit* : sans faire de bruit.

Je leur tends eau, fromage, pain et fruit,
 S'ils paient bien, je leur dis que bien stat;
 Retournez ci quand vous serez en ruit
 En ce bordeau, où tenons notre état. 1600

Mais adonques il y a grand déhait
 Quand sans argent s'en vient coucher Margot.
 Voir ne la puis, mon cœur à mort la hait.
 Sa robe prends, demi-ceint et surcot,
 Si lui jure qu'il tiendra pour l'écot. 1605
 Par les côtés se prend cet antechrist,
 Crie et jure par la mort Jésus-Christ,
 Que non sera. Lors j'empoigne un éclat,
 Dessus son nez lui en fais un écrit,
 En ce bordeau où tenons notre état. 1610

Puis paix se fait, et me fait un gros pet,
 Plus enflée qu'un vlimeux escarbot;
 Riant m'assied son poing sur mon sommet,
 Gogo me dit, et me fiert le jambot.

1599. *Que bien stat* : que tout va bien. Pris de l'italien (Marot). Le même mot *stat*, aux Ballades en jargon, v. 270. — *Bien stat*, continué par le vers suivant, est du discours direct quoique introduit par *que*, suivant l'ancien usage.

1598, 1600. *Ci* : ici. — *Ruit* : rut. — *Bordeau* : mauvais lieu.

1601. *Adonques* : alors. — *Déhait* : mécontentement.

1603. Je ne la puis voir, mon cœur la hait à mort. Traits de colère comique.

1604. Je prends sa robe, son demi-ceint et son surcot. — *Demi-ceint* : ceinture étroite. — *Surcot* : robe de dessus.

1605. *Si* : ainsi. — *Lui jure* : je lui jure. — *Tiendra* : comptera. — *L'écot* : son dû. — *Si lui jure* etc. Je lui jure que ses hardes serviront de gage pour ce qu'elle doit.

1606. *Cet antechrist* : ce démon. Margot.

1607. *Par la mort Jésus-Christ*. Blasphème.

1608. *Que non sera* : que non. — *Lors* : alors. — *Un éclat* : un tesson.

1609. Dont je lui fais une belle marque sur le nez.

1611. *Paix se fait* : on fait la paix. — *Me fait* : elle me fait.

1612. *Plus enflée* : de colère encore. — *Vlimeux* : venimeux. — *Enflée*, trois syllabes.

1613. *Riant* : en riant. — *M'assied* : me met. — *Mon sommet* : ma tête.

1614. M'appelle gogo, et me frappe sur la cuisse. Tape amicale, comme le surnom. La comique abjection de cette humeur joyeuse est achevée, comme celle de la colère.

Tous deux ivres, dormons comme un sabot, 1615
 Et au réveil, quand le ventre lui bruit,
 Monte sur moi, que ne gâte son fruit.
 Sous elle geins, plus qu'un ais me fais plat.
 De paillarder tout elle me détruit,
 En ce bordeau où tenons notre état. 1620

Vente, grêle, gèle, j'ai mon pain cuit.
 Je suis paillard, la paillarde me duit.
 Lequel vaut mieux? Chacun bien s'entresuit;
 L'un l'autre vaut, c'est à mau chat mau rat.
 Ordure aimons, ordure nous assuit; 1625
 Nous défuyons honneur, il nous défuit,
 En ce bordeau, où tenons notre état.



Item, à MARION L'IDOLE
 Et la grand JEANNE DE BRETAGNE,
 Donne tenir publique école, 1630

1617. *Que ne gâte son fruit* : de peur de gâter son fruit. La crainte de n'être pas mère chez la grosse Margot : trait parfait d'ironie bouffonne.

1618. *Geins* : je geins. — *Ais* : planche. — *Me fais plat* : je me fais plat.

1619. *Paillarder* : faire la débauche.

1621. *Vente*, etc. subjonctifs. Qu'il vente, qu'il grêle, qu'il gèle, j'ai mon pain cuit, je suis à l'abri du besoin. Cet envoi, où manque à dessein l'adresse, couronne la pièce d'un air de cynisme absolu.

1622. *Paillard* : débauché. — *Me duit* : me convient.

1623. *S'entresuit* : s'accorde. *Chacun bien s'entresuit* : chacun s'accorde bien à l'autre.

1624. Parodie du proverbe : A bon chat bon rat. — *Mau* : mauvais.

1625. Nous aimons l'ordure. — *Assuivre* : accompagner. L'ordure nous accompagne.

1626. Nous délaissions l'honneur, il nous délaisse. Le sens est : nous n'y prétendons pas. L'envoi donne en acrostiche le nom du poète.

1628. *Marion la Dentue*, dite *l'Idole*. Courtisane, qui demeurait avec Nicolas de Thou dans la rue des Quatre fils Aymon, aujourd'hui rue des Quatre fils.

1629. *La grand* : la grande. — *Jeanne de Bretagne*. Courtisane inconnue.

1630. Je donne de tenir école publique.

Où l'écolier le maître enseigne.
 Lieu n'est où marché ne s'en tienne
 Sinon à la grille de Meung;
 De quoi je dis fi de l'enseigne,
 Puisque l'ouvrage est si commun. 1635

Item et à Noël Jolis
 Autre chose je ne lui donne
 Fors plein poing d'osiers frais cueillis
 En mon jardin, je l'abandonne.
 Châtoi est une belle aumône, 1640
 Ame n'en doit être-marri,
 Onze-vingts coups lui en ordonne
 Livrés par la main de Henri.

Item ne sais qu'à l'Hôtel-Dieu
 Donner, n'à pauvres hôpitaux. 1645

1631. Évidemment l'école d'amour, mais le sens de l'expression échappe.
 1632. Il n'y a pas de lieu où le marché ne s'en tienne. Le libertinage est aisé partout.

1633. *Grille* : grille, prison. — *Sinon* etc. Excepté à la prison de Meung : celle où l'avait retenu l'évêque d'Orléans et qu'il a dépeint v. 13 et 14, et 738 à 741 ci-dessus.

1634, 1635. *De quoi* : par quoi. — *Dire fi* : faire fi. — Peu importe l'enseigne puisqu'on en trouve partout.

1636. *Noël Jolis* : inconnu. *L's* est mis pour la rime.

1637, 1538. *Fors* : hormis. — Je ne lui donne autre chose qu'une pleine poignée etc. — *En mon jardin*. Peut-être le jardin légué à Jean Lecornu, v. 994, à savoir sans doute le Châtelet. — *Je l'abandonne* : je le donne, l'osier, pour rien.

1640. *Chatoi* : le châtiment.

1641. *Ame* : aucune âme, personne. — *Marri* : fâché. L'accord a lieu au masculin, comme nous faisons avec *personne*.

1642, 1643. *Onze-vingts coups* : deux cent vingt coups : c'est le nombre des sergents de la prévôté de Paris. — *Ordonne* : assigne. — *Livrés* : donnés. — *Henri*. Henri Cousin, le bourreau. Il serait naturel que les osiers administrés au légataire soient cueillis dans le jardin du Châtelet.

1644, 1645. *Ne sais* : je ne sais. — *Ne* : ni pour ou, à cause de la négation. Je ne sais que donner à l'Hôtel-Dieu, ou aux hôpitaux pauvres. — *L'Hôtel-Dieu*, principal hôpital de Paris, aujourd'hui rebâti non loin de sa place ancienne, au parvis Notre-Dame.

Bourdes n'ont ici temps ne lieu,
 Car pauvres gens ont assez maux.
 Chacun leur envoie leurs os.
 Les Mendiants ont eu mon oie;
 Au fort ils en auront les os. 1650
 A menue gent menue monnaie.

Item je donne à mon barbier
 Qui se nomme COLIN GALERNE,
 Près voisin d'Angelot l'herbier,
 Un gros glaçon pris où? en Marne, 1655
 Afin qu'à son aise s'hiverne,
 De l'estomac le tienne près.
 Se l'hiver ainsi se gouverne,
 Il aura chaud l'été d'après.

Item rien aux Enfants trouvés, 1660
 Mais les perdus faut que console,

1646, 1647. *Bourdes* : facéties. — *Ne* : ni. — *Bourdes n'ont* etc. Ce n'est pas le moment de farcer. — Car les pauvres ont assez de maux.

1648. *Leurs*, pluriel, est possessif de *chacun*, singulier, à cause du pluriel qu'il enferme. — *Chacun leur envoie leurs os*. Probablement proverbe signifiant *maltraiter* ou *mépriser*. — *Envoie*, trois syllabes.

1649. *Les Mendiants* : les moines mendiants. — *Ont eu mon oie*. Peut-être ce que j'avais de mieux, comme dans le propos de l'avocat Pathelin qui promet au drapier de lui en faire manger (Schwob).

1650, 1651. *Au fort* : du moins. — *Ils en auront les os*. Le poète a promis de déposer les bourdes, et les relance. — *A menue gens menue monnaie*, proverbe.

1652, 1653. *Colin* ou *Nicolas Galerne*, que le poète dit son barbier, demeurait dans la Cité, sur Saint-Germain-le-Vieux, dont il était marguillier. Il y a à la Bibliothèque de Paris des manuscrits copiés de sa main.

1654. *Herbier* : herboriste. — Angelot habitait en effet le même quartier, la même paroisse.

1655. *Un gros glaçon*. Peut-être parce que galerne voulait dire un vent froid. — *En Marne*. L'allusion échappe.

1656. Afin qu'il s'hiverne, passe l'hiver, à son aise. Ironie badine.

1657. Qu'il le tienne près de l'estomac.

1658. *Se* : si. — S'il se gouverne ainsi l'hiver.

1659. Il aura chaud l'été d'après. Se donner froid l'hiver, chaud l'été : même farce.

1660. *Les Enfants trouvés*, aujourd'hui dits *assistés*, hôpital sis dans la Cité, et que payait le chapitre de Notre-Dame.

1661. *Les perdus* : enfants perdus. On donnait ce nom à la jeunesse débau-

Si doivent être retrouvés
 Par droit sur Marion l'Idole.
 Une leçon de mon école
 Leur lairrai, qui ne dure guère. 1665
 Tête n'aient dure ne folle,
 Ecoutent, car c'est la dernière.

BELLE LEÇON AUX ENFANTS PERDUS

Beaux enfants, vous perdez la plus
 Belle rose de vos chapeaux.
 Mes clerks près prenants comme glus, 1670
 Se vous allez à Montpipeau
 Ou à Rueil, gardez la peau;
 Car pour s'ébattre en ces deux lieux,

chée. Le poète joue sur ce mot comme s'il était le contraire des petits enfants trouvés sans parents dans la rue.

1662, 1663. *Si* : du moins. — *Doivent* : ils doivent. — *Retrouvés* renchérit sur le jeu précédent. Les perdus se retrouvent en lieu de leur perdition. — *Par droit* : tout droit. — *Sur* : chez. — *Marion* la Dentue dite *l'Idole*. Courtisane, déjà présentée v. 1628 ci-dessus.

1664, 1665. Je leur laisserai une leçon de mon école, qui ne dure guère. Mais le poète la tourne de manière à être écoutée même chez Marion et auprès d'elle.

1666, 1667. Qu'ils n'aient pas tête dure ni folle. Qu'ils écoutent, car c'est la dernière. Un ton si grave annonce parfaitement ce qui suit. — *Aient*, deux syllabes.

BELLE LEÇON AUX ENFANTS PERDUS. Titre ajouté par Marot.

1668, 1669. *Beaux enfants*. *Beau* : terme banal d'obligeance, devant un vocatif. — *Chapeaux* : couronnes. — *Vous perdez* etc. Apparemment proverbe, pour dire : vous gâtez votre bien, perdez vos avantages.

1670. *Mes clerks*, appellation familière ; mes petits étudiants. — *Près prenants* : prenant de près, dérobant. — *Comme glus* : *glu* synonyme d'attirance vers l'argent. L's est ajoutée pour la rime.

1671. *Se* : si. — *Montpipeau* au diocèse d'Orléans, peut-être un endroit où les compagnons du poète et lui-même auraient méfait, ce qui expliquerait sa prison de Meung. Peut-être aussi n'est-ce qu'un jeu de mot : *aller à Montpipeau*, pour *larronner*, à cause de l'équivoque de piper, tromper.

1672. *Rueil*, village au pied du mont Valérien. Peut-être aussi qu'*aller à Rueil* a le sens de larronnage, à cause de *ruer* employé aux Ballades en jargon. — *Gardez la peau* : sauvez votre peau, gardez-vous du gibet.

1673. *Pour s'ébattre* : pour s'être ébattu.

Cuidant que vaussît le rappeau,
La perdit Colin de Cailleux. 1675

Ce n'est pas un jeu de trois mailles
Où va corps et peut-être l'âme.
Qui perd, rien n'y font repentailles,
Qu'on n'en meure à honte et diffame;
Et qui gagne n'a pas à femme 1680
Dido la reine de Carthage.
L'homme donc est fol et infâme
Qui pour si peu couche un tel gage.

Qu'un chacun encore m'écoute.
On dit et il est vérité, 1685
Que charretée se boit toute,
Au feu l'hiver, au bois l'été,

1674. *Cuidant* : croyant. — *Que vaussît* : que valût, que vaudrait. — *Le rappeau* : le rappel ou l'appel. — Croyant que l'appel interjeté de sa condamnation vaudrait.

1675. *La perdit* : perdit la peau, fut pendu. — *Colin de Cayeux*. Nicolas de Cayeux, écolier, fils d'un serrurier, l'un des vauriens de la compagnie de la Coquille, de ceux qui forcèrent la chapelle du collège de Navarre pour dérober, en 1456. Ce passage atteste qu'il fut pendu. Avec le vers 1722 ci-dessous, cette strophe est la seule allusion que le poète ait fait dans ses œuvres françaises aux méfaits de la Coquille et aux larrons qu'il fréquentait. Aux Ballades en jargon, quatre vers, 70 à 73, expriment à peu près la même chose que ceux-ci.

1676. *Maille* : petite monnaie. — *Un jeu de trois mailles* : un petit jeu.

1677. *Que le jeu où va le corps, et peut-être l'âme*.

1678. *Qui perd* : si on perd. — *Rien n'y font repentailles* : le repentir n'y fait rien, n'empêche pas.

1679. *A* : avec. — *Diffame* : déshonneur.

1680, 1681. *Et qui gagne* : et celui qui gagne, à qui larronner réussit. — *N'a pas à femme* : n'a pas pour femme. — *Didon* etc. N'est pas beaucoup récompensé, ne gagne pas le Pérou. — *Didon*. Reine de Carthage que son histoire contée dans l'*Enéide*, environnait alors d'un grand prestige.

1682, 1683. *Coucher en gage* : mettre en gage. Même usage du mot dans *coucher un gage*. L'homme qui pour si peu couche un tel gage, est donc fol et infâme.

1684. *Un chacun* : chacun.

1685. *Il est vérité* : c'est une vérité.

1686, 1687. *Charretée* : un tonneau, quatre syllabes. — *Se boit* etc. Proverbe pour dire que, de façon ou d'autre, ce qui est acquis pour le plaisir se dissipe avec rapidité.

S'argent avez, il n'est enté,
 Mais le dépendez tôt et vite.
 Qui en voyez-vous hérité?
 Jamais mal acquêt ne profite.

1690

BALLADE DE BONNE DOCTRINE

Car, ou soies porteur de bulles,
 Pipeur ou hasardeur de dés,
 Tailleur de faux coins et te brûles,
 Comme ceux qui sont échaudés,
 Traîtres parjurs de foi vidés;
 Soies larron, ravis ou pillés,
 Où en va l'acquêt, que cuidez?
 Tout aux tavernes et aux filles.

1695

Rime, raille, cymbale, luttés
 Comme fou, feintif, éhontés,

1700

1688. *Se* : si. — *Enté* : enraciné. — Si vous avez de l'argent il ne tient pas à vos poches. Ceci s'adresse aux enfants perdus.

1689. Mais vous le dépensez bientôt et vite.

1690. *Être hérité de* : posséder. Voyez-vous qui le possède et le garde?

1691. *Mal* : mauvais. — *Acquêt* : gain. — Jamais bien mal acquis ne profite.

BALLADE DE BONNE DOCTRINE. Titre ajouté par Marot.

1692. *Soies* : sois, deux syllabes. — *Porteurs de bulles*, c'est-à-dire d'indulgences. Faux pèlerins qui sous ce couvert exerçaient le métier de voleur.

1693. *Pipeurs de dés* : fabricants de dés pipés. — *Hasardeurs de dés* : joueurs de dés.

1694, 1695. *Tailleurs de faux coins* : faux monnayeurs. — *Et te brûles*. Ces malfaiteurs étaient condamnés au supplice de l'eau bouillante.

1696. *Parjurs* : parjures. — *De foi vidés* : ayant abjuré toute probité.

1697. *Soies* : sois, deux syllabes. — *Ravis* : dérobe. — *Pillés* : pille.

1698. *L'acquêt* : le gain. — *Que cuidez* : que vous croyez, à votre avis.

1699. Soyez larrons à votre guise, dérobez tant que vous voudrez d'argent, vous ne le garderez pas, tout entier le vin et les filles l'engloutiront.

1700, 1701. *Railler* : faire la débauche. — *Cymbaler* : jouer des cymbales. — *Lutter* : jouer du luth. Toutes ces choses et le métier de rimeur, supposées entre dévergondés. — *Feintif* : dissimulé. — *Luttés, éhontés*. L's est ajouté pour la rime.

Farce, brouille, joue de flûtes,
 Fais es villes et es cités
 Farces, jeux et moralités,
 Gagne au berlan, au glic, aux quilles, 1705
 Aussi bien va, or écoutez,
 Tout aux tavernes et aux filles.

De tels ordures te recules,
 Laboure, fauche champs et prés,
 Sers et panse chevaux et mules, 1710
 S'aucunement tu n'es lettrés.
 Assez auras, se prends en grés;
 Mais, se chanvre broies ou tilles,
 Si tends ton labeur qu'as ouvrés
 Tout aux tavernes et aux filles. 1715

Chausses, pourpoints aiguilletés,
 Robes et toutes vos drapilles,

1702 à 1704. *Farcer* : faire des farces. — *Brouiller*. Selon les uns, débiter des boniments, selon les autres faire métier de sorcier. — *Jouer de flûtes* : jouer de la flûte. — *Joue*, deux syllabes. — *Es* contracté pour : *en les*, dans les. — *Farces* etc. Pièces de théâtre.

1705. *Berlan* : jeu de tables. — *Glic* : jeu de cartes. Le mot est dans Rabelais.

1706. *Aussi bien va* : cela s'en va de même. — *Or écoutez* : allez, écoutez-moi.

1708. *Tels* : telles. — *T'écarter*-tu de telles ordures, souhaites-tu de les éviter, en ce cas laboure etc.

1709, 1710. Travaux des champs à l'usage de celui qui veut gagner honnêtement sa vie.

1711. Si tu n'es lettré en aucune manière. Autrement l'étude pourrait remplir ta vie. — *L's de lettrés* est pour la rime.

1712. *Assez auras* : tu en auras assez. — *Se prends en grés* : si tu sais t'accommoder. *L's de grés* est pour la rime.

1713. *Broyer et tiller le chanvre* : expression figurée sans doute, et péjorative, dont le sens échappe. — *Mais se chanvre broies ou tilles*. Si tu tournes le dos à cette vie régulière. — *Broies*, deux syllabes.

1714. *Si* : ainsi, tout comme précédemment. — *Tends* : tu tends, tu donnes. — *Qu'as ouvrés* : que tu as, ou que tu auras fait. *L's* est pour la rime. — *Ton, qu'as ouvrés* : pléonasme.

1716. L'envoi de cette ballade est sans adresse. — *Chausses* : partie d'en bas du vêtement correspondant à nos pantalons. — *Pourpoint* : partie d'en haut. — *Aiguilletés* : pourvus d'aiguillettes, ou nœuds qui servaient à attacher le vêtement, et que la mode tournait en ornements.

1717. *Drapilles* ou *drapelles* : les hardes.

Ains que vous fassiez pis, portez
Tout aux tavernes et aux filles.



A vous parle, compains de galle, 1720
Mal des âmes et bien des corps,
Gardez-vous tous de ce mau hâle
Qui noircit les gens quand sont morts.
Echevez-le, c'est un mal mors,
Passez-vous en mieux que pourrez, 1725
Et pour Dieu, soyez tous recors
Qu'une fois viendra que mourrez.

Item je donne aux Quinze-Vingts
Qu'autant vaudrait nommer Trois-Cents,
De Paris, non pas de Provins, 1730
Car à eux tenu ne me sens,

1718. *Ains que* : avant que. — *Ains que vous fassiez pis, avant qu'il vous empire* : expressions toutes faites pour dire : dépêchez-vous. *Codicille*, v. 29.

1720. *A vous parle* : je parle à vous. — *Compains* : compagnon. — *Galle* : débauche.

1721. *Mal des âmes* : apposition de galle. — *Et bien des corps* : et aussi des corps.

1722, 1723. *Mau* : mauvais. — *Quand sont* : quand ils sont. *Ce mau hâle* etc. : la couleur brune qui teint le visage du pendu. L'allusion est cachée, mais certaine. Jointe aux quatre vers 1671 à 1674 de la *Leçon aux Enfants perdus*, elle compose tout ce qui perce dans l'œuvre française de Villon, du caractère de Coquillard. Ajoutez que *hâle* joue peut-être sur *halle-grup*, qui en jargon est la potence. En s'adressant aux compagnons larrons dans un ouvrage fait pour tout le monde, il aurait eu des mots qui n'étaient que pour eux.

1724. *Echever* : esquiver. — *Mal* : mauvais. — *mors* : morsure.

1725. *Se passer* de quelque chose : le supporter; ici par extension, l'éviter.

1726. *Soyez tous recors* : rappelez-vous tous.

1728. *Les Quinze-Vingts*. Hospice des aveugles, depuis transportés rue Saint-Antoine; il se trouvait alors rue Saint-Honoré.

1729. Chiffre que le nom précédent exprime selon l'ancienne numération par vingt, dont nous conservons *quatre-vingts*. V. 1086 et 1642 : *onze-vingts*.

1730. *Non pas de Provins*. L'allusion échappe.

1731. Car je ne me sens pas tenu envers eux, envers ceux de Provins.

Ils auront, et je m'y consens,
 Sans les étuis mes grands lunettes,
 Pour mettre à part aux Innocents
 Les gens de bien des déshonnêtes.

1735

LE CHARNIER SAINT-INNOCENT

Ici n'y a ne ris ne jeu.
 Que leur valut avoir chevances,
 N'en grands lits de parement geû,
 Engloutir vin en grosses panses,
 Mener joie, fêtes et danses
 Et de ce prêt être à toute heure?
 Tantôt faillent telles plaisances
 Et la coulpe si en demeure.

1740

Quand je considère ces têtes
 Entassées en ces charniers,

1745

1732, 1733. *Je m'y consens* : j'y consens. — *Grands* : grandes.

1734. *Aux Innocents*, Lieu d'un cimetière ou charnier fameux, à l'endroit de la place des Innocents d'aujourd'hui. Les aveugles des Quinze-Vingts avaient privilège d'y quêter. L'argent qu'ils ramassaient était le prix des prières qu'ils annonçaient à haute voix, et que les passants se faisaient dire.

LE CHARNIER SAINT-INNOCENT. Titre ajouté.

1736. *N'y a* : il n'y a. — *Ne... ne* : ni... ni. — *Ris* : rire.

1737. *Que leur valut*. Que valut aux trépassés logés là. — *Chevances* : des biens. — La pensée fait confusion des temps : que *leur vaut d'avoir eu chevances*.

1738. *Ne* : ni, pour *ou* à cause de la négation contenue dans l'interrogation. — *Parement* : parade. — *Geû* : participe de *gir*, être couché. — *Avoir chevance*, *avoir geû*. Le même sert une fois de verbe et une fois d'auxiliaire. Que leur valut d'avoir du bien et d'avoir couché dans de beaux lits?

1739. D'engloutir du vin dans de grosses panses.

1740. *Joie*, deux syllabes.

1741. *Et être prêt de ce à toute heure*. Et d'être en mesure de le faire à toute heure. Tableau pénétrant, d'une richesse qui permet de satisfaire l'envie sur-le-champ à mesure qu'elle naît.

1742. *Tantôt* : bientôt. — *Faillir* : manquer, passer. — Bientôt ces plaisirs passent et nous abandonnent.

1743. *Si* : toutefois. — Et cependant le péché reste.

1744, 1745. Dans les cloîtres autour du cimetière, où venaient s'amasser les os des morts, qu'il fallait déterrer sans cesse pour faire place aux inhu-

Tous furent maîtres des Requêtes
 Au moins de la Chambre aux deniers,
 Ou tous furent porte-paniers :
 Autant puis l'un que l'autre dire,
 Car d'évêques ou lanterniers, 1750
 Je n'y connais rien à redire.

Et icelles qui s'enclinaient
 Unes contre autres en leurs vies,
 Desquelles les unes régnaient
 Des autres craintes et servies, 1755
 Là les vois toutes assouvies
 Ensemble en un tas péle-mêle.
 Seigneuries leur sont ravies,
 Clerc ne maître ne s'y appelle.

Or sont-ils morts. Dieu ait leurs âmes; 1760
 Quant est des corps, ils sont pourris.
 Aient été seigneurs et dames,

mations. C'est un spectacle que nos cimetières n'offrent plus. — *Entassées*, quatre syllabes.

1746. *Maîtres des Requêtes* : ceux qui rapportaient à la cour les requêtes contre jugement rendu.

1747. *Chambre aux deniers*. Magistrats qui faisaient rentrer l'argent du roi et ordonnaient ses dépenses.

1748. *Porte-paniers* : commissionnaires.

1749. Je puis dire l'un autant que l'autre.

1750. *Lanterniers*. Basse condition, sens inconnu.

1751. *Redire* ne s'entend pas. On voudrait *distinguer, démêler, reconnaître*.

1752. *Icelles* : elles, ces têtes. — *S'enclinaient* : s'inclinaient.

1753. *Unes contre autres* : les unes devant les autres.

1755. Craintes et servies par les autres.

1756. *Là les vois* : les voilà. — *Assouvies* : anéanties.

1758. *Seigneuries leur sont ravies*. Il n'y a plus là de seigneurs. — *Seigneuries*, quatre syllabes.

1759. *Ne* : ni. — *Clerc, maître*. Deux termes contraires dans toute profession où l'on tenait la plume : l'un commandant, l'autre obéissant. — *Clerc ne maître* etc. Ni clerc ni maître n'y est appelé ainsi.

1760. *Or* : maintenant. — *Sont-ils* : ils sont. — *Ait* : subjonctif d'*aider*. Que Dieu aide leurs âmes.

1761. *Quant est des* : quant aux.

1762. *Aient été* : qu'ils aient été. — *Aient*, deux syllabes.

Souëf et tendrement nourris
 De crème, fromentée ou riz,
 Leurs os sont déclinés en poudre, 1765
 Auxquels ne chaut d'ébats ne ris.
 Plaise au doux Jésus les absoudre.



Aux trépassés je fais ce legs,
 Et icelui je communique 1770
 A régents, cours, sièges, palais,
 Haineurs d'avarice l'inique,
 Lesquels pour la chose publique
 Se sèchent les os et les corps.
 De Dieu et de saint Dominique
 Soient absous quand seront morts. 1775

Item, rien à JACQUET CARDON,
 Car je n'ai rien pour lui d'honnête,
 Non pas que le jette à bandon,

1763. *Souëf* : doucement. — *Nourris de crème* : apanage reconnu de la richesse. Mentionné en même façon, *Ballades diverses*, v. 164. — *Fromentée* : bouillie de froment, mets délicat.

1765. *Déclinés* : tombés.

1766. *Chaloir* : importer. — *Ris* : rire. — Auxquels il n'importe d'ébats ni de rire.

1767. *Plaise* : qu'il plaise. — *Les absoudre* : de les absoudre.

1769. *Et icelui je communique* : et je le communique.

1770. *Régents* : lieutenants du roi. — *Sièges* : juges subalternes. — *Palais* ou *plaids* : tribunaux ordinaires. Le poète a gardé dans ce vers l'ordre des juridictions en commençant par en haut (Thuasne).

1771. *Haineurs* : ennemis.

1772. *La chose publique* : l'État.

1774, 1775. Qu'ils soient absous par Dieu et par saint Dominique quand ils seront morts. — *Saint Dominique* : le tribunal d'Inquisition. Saint-Dominique s'ajoutant à Dieu : trait de satire. — *Soient*, deux syllabes.

1776. *Jacquet* ou *Jacques Cardon*, déjà présenté v. 123 du *Petit Testament*, note, traité en cet endroit d'ami par le poète.

1777. Je n'ai rien de convenable pour lui.

1778. *Que le jette à bandon* : que je l'abandonne¹

Sinon cette bergeronnette.
 S'elle eût le chant *Marionnette* 1780
 Fait pour Marion la Peautarde,
 Ou d'Ouvrez votre huis *Guillemette*,
 Elle allât bien à la moutarde.

RONDEAU DE LA PRISON

Au retour de dure prison,
 Où j'ai laissé presque la vie, 1785
 Se Fortune a sur moi envie,
 Jugez s'elle fait méprison.
 Il me semble que par raison
 Elle dût bien être assouvie
 Au retour. 1790

Se si pleine est de déraison,
 Que veuille que du tout dévie,

1779. *Sinon* : suite au vers 1777. Je n'ai rien sinon. — *Bergeronnette* : sorte de rondeau.

1780 à 1782. *Se* : si. — *Elle eût*. Nous disons : *elle avait*. L'ancienne langue mettait le subjonctif, avec sens de conditionnel : *si elle aurait*. — *Le chant* : l'air. L'air de la chanson *Marionnette*, ou de la chanson *Ouvrez* etc. L'une et l'autre sont inconnues. — *Marion la Peautarde*. Inconnue.

1783. *Aller à la moutarde*. Être chanté par les enfants qui s'en allaient en troupes par les rues à l'heure du dîner, acheter la moutarde aux boutiques des vinaigriers. — *Elle allât*. Subjonctif à sens de conditionnel que nous n'employons plus qu'au passé : *elle fût allée*, elle serait allée ; *elle allât*, elle irait.

RONDEAU DE LA PRISON. Titre ajouté.

1784. *De dure prison* : d'une dure prison. Celle de Meung-sur-Loire, dépeinte v. 13 et 14, et 738 à 741 ci-dessus.

1786. *Se* : si. — *Fortune* : la Fortune. — *Envie*. L'envie qu'on attribue au sort et qui vise à détruire nos biens. — *Sur* : à mon endroit. — *Si Fortune* etc. Si la Fortune est jalouse de moi.

1787. *Se* : si. — *Méprison* : erreur, de méprendre. Jugez si elle (la Fortune) se méprend.

1788. *Par raison* : raisonnablement.

1789. *Elle dût*. Subjonctif à sens de conditionnel que nous n'employons plus qu'au passé : *elle eût dû*, elle aurait dû ; *elle dût*, elle devrait.

1790. *Au retour* : en retour, en échange de ce que j'ai souffert.

1791, 1792. *Se* : si. — *Du tout* : tout à fait. — *Dévier* : cesser de vivre. Si elle (la Fortune) est si pleine de déraison, qu'elle veuille que je cesse tout à fait de vivre.

Plaise à Dieu que l'âme ravie
En soit là-sus en sa maison
Au retour.

1795



Item donne à maître LOMER,
Comme extrait que je suis de fée,
Qu'il soit bien aimé, mais d'aimer
Fille en chef ou femme coëffée
Jà n'en ait la tête échauffée,
Et qu'il ne lui coûte une noix
Faire un soir cent fois la faffée
En dépit d'Oger le Danois.

1800

Item donne aux amants enfermes,
Sans le legs maître Alain Chartier,

1805

1793, 1794. *Ravie* : emportée. — *Là-sus* : là-haut. Plaise à Dieu que l'âme en soit ravie là-sus en sa maison; que de ce coup mon âme soit emportée là-haut dans la maison de Dieu. Le premier de ces vers se lit sous la figure du Chartreux de la Danse macabre de Troyes, où l'abbé Delfour croyait trouver copie d'une pareille danse peinte aux Innocents, ce qui n'est ni prouvé ni probable.

1796. *Maître Lomer*. Pierre Lomer, chanoine de Notre-Dame, et curé de Bagneux.

1797. *Extrait* : issu par descendance. — *De fée*. L'allusion échappe.

1798 à 1800. *Qu'il soit etc.* Je donne à maître Lomer qu'il soit. Style des présents de fée au baptême des princesses, dans les contes. — *Fille en chef* : en cheveux; s'oppose à *femme coëffée* ou coiffée. — *Jà* : point. — *Mais jà n'ait la tête échauffée d'aimer etc.* Mais (je lui donne aussi) qu'il ne se mette en tête d'aimer etc. *En avant ait* en pléonasme, rappelle le complément : *d'aimer*, mis en avant par l'inversion. Lomer eut commission en 1456 de vider quelques maisons de la Cité des filles galantes qui logeaient là. A cause de cela le poète s'amuse peut-être à dire que Lomer obtiendra sans peine leurs faveurs s'il lui en prend envie (Champion).

1801. *Qu'il ne lui coûte une noix* : qu'il ne lui coûte rien.

1802. *Faire* : de faire. — *Faffée* : plaisanterie, et par suite l'amour, comme on dit *la bagatelle* (Thuasne).

1803. *En dépit* : à la honte. — *D'Oger le Danois*. Allusion à la nuit amoureuse contée dans le roman d'Ogier, que le légataire est invité à dépasser (Foulet).

1804. *Enfermes* : infirmes, c'est-à-dire malades, malades d'aimer.

1805. *Sans* : outre. — *Maître Alain Chartier* : de maître etc. — *Alain Chartier*, poète de la cour de Charles VI, qui mourut en 1458, auteur du *Débat*

A leurs chevets, de pleurs et larmes
 Trétout fin plein un benoïtier,
 Et un petit brin d'églantier
 En tout temps vert, pour guipillon,
 Pourvu qu'ils diront un psautier 1810
 Pour l'âme du pauvre Villon.

Item à maître JACQUES JAMES,
 Qui se tue d'amasser biens,
 Donne fiancer tant de femmes
 Qu'il voudra, mais d'épouser riens. 1815
 Pour qui amasse-il? pour les siens.
 Il ne plaint fors que ses morceaux,
 Ce qui fut aux truies, je tiens
 Qu'il doit de droit être aux pourceaux.

des réveil-matin, de la *Belle Dame sans merci*, du *Bréviaire des nobles*. Il écrivit aussi en prose, et fit métier d'ambassadeur du roi. Le legs en question est dans la *Belle dame sans merci*, et il commence par les vers suivants :

Je laisse aux amoureux malades
 Qui ont espoir d'allègement...

1806, 1807. *Trétout fin* ou *tout fin*, superlatif : tout fin plein, plein jusqu'au bord. — *Benoiïtier* : bénitier. — Tout plein un bénitier de pleurs et de larmes à leurs chevets.

1808, 1809. *Guipillon* : goupillon. — Larmes pour eau bénite, églantier pour goupillon, convient aux amants. Le poète s'amuse. — *En tout temps vert*. Grâce au soin qu'on aura de le renouveler.

1811. Pour l'âme du poète, comme amant malheureux, et étant de leur confrérie.

1812. *Jacques James*, fils d'un riche maître maçon et propriétaire à Paris. Le portrait suivant est d'un avare. Au v. 1944 ci-dessous, le poète le nomme son légataire universel.

1813. *Biens* : des biens. — *Tue*, deux syllabes.

1814, 1815. *Tant* : autant. — *Rien* : point. — *Fiancer, mais d'épouser rien*. Peut-être pour la facilité que lui donnait une maison d'étuves ou bains publics, fréquentés comme il arrivait par des femmes de mauvaise vie. *Fiancer* serait mis par plaisanterie.

1816. *Amasse-il* : amasse-t-il. — *Pour les siens*. Les avares ne jouissent pas, et ne peinent que pour leurs héritiers.

1817. *Plaindre* : refuser. — *Fors* : hormis. — *Ses morceaux* : son bien. — Il ne refuse rien que de donner. Ironie.

1818, 1819. *Je tiens* : j'estime. — *Ce qui fut aux truies doit* etc. Ce qui fut au père passe aux enfants. Proverbe, amené sans doute par allusion à une maison de la rue aux Truies, que Jacques James avait hérité de son père. — *Truies*, deux syllabes.

- Item sera LE SÉNÉCHAL 1820
 Qui une fois paya mes dettes,
 En récompense maréchal
 Pour ferrer ouës et canettes.
 Je lui envoie ces sornettes
 Pour soi désennuyer, combien 1825
 S'il veut, fasse en des allumettes.
 De beau chanter s'ennuie-on bien.
- Item au CHEVALIER DU GUET
 Je donne deux beaux petits pages,
 PHILEBERT et le gros MARQUET, 1830
 Lesquels servi, dont sont plus sages,
 La plus partie de leurs âges
 Ont le prévôt des maréchaux.
 Hélas! s'ils sont cassés de gages,
 Aller les faudra tout déchaux. 1835
- Item à CHAPELAIN je laisse
 Ma chapelle à simple tonsure,

1820 à 1822. *Le Sénéchal*. On ne sait quel sénéchal c'était. Peut-être est-ce un nom propre, sur lequel jouerait le mot de maréchal, pris à son tour en équivoque. — *Récompense* : dédommagement. — Le Sénéchal qui etc., sera maréchal en récompense.

1823. *Ouës* : oies, deux syllabes. — *Canettes* : canes. — *Ferrer ouës et canettes* : parodie de la besogne d'un maréchal-ferrant.

1824. *Je lui envoie* etc. Ceci marque la déférence; ce qui précède, la familiarité. — *Envoie*, trois syllabes.

1825, 1826. *Soi* : se. — *Combien* : toutefois. — *Fasse* : qu'il en fasse.

1827. *On s'ennuie bien de beau chanter* : d'entendre bien chanter. Proverbe. On s'ennuie de tout; cela fait que les bagatelles peuvent plaire.

1828. *Le chevalier du guet*. Fonction de police dans la ville de Paris. Elle désigne ici Philippe de Latour, déjà légataire du Petit Testament, v. 169.

1830. *Philebert, Marquet*. Inconnus.

1831 à 1833. *Lesquels ont servi le prévôt des maréchaux la plus partie de leurs âges*, la plus grande partie de leurs vies, *dont sont plus sages*, de quoi ils sont plus sages, ce qui les a rendus plus sages. Le prévôt des maréchaux était le fameux Tristan Lhermite. — *Partie*, trois syllabes.

1834. *Cassés de gages* : nous disons *aux*.

1835. *Faudra les (eux) aller tout déchaux*. Il faudra qu'ils aillent tout déchaux. — *Déchaux* : déchaussés, nu-pieds.

1836. *Chapelain*. L'un des douze sergents du Châtelet, lesquels formaient la garde du prévôt de Paris. Le poète joue sur son nom et sur le mot de *chapelle*.

1837. *Ma chapelle* : chapelle dans une église, dont on touchait le revenu,

Chargée d'une sèche messe,
 Où il ne faut pas grand lecture.
 Résigné lui eusse ma cure; 1840
 Mais point ne veut de charge d'âmes.
 De confesser, ce dit, n'a cure,
 Sinon chambérières et dames.

Pource que sait bien mon entente
 JEAN DE CALAIS honorable homme, 1845
 Qui ne me vit des ans a trente,
 Et ne sait comment je me nomme,
 De tout ce testament en somme,
 S'aucun y a difficulté,
 Oter jusqu'au rez d'une pomme 1850
 Je lui en donne faculté.

De le gloser et commenter,
 De le difinir et décrire,

lequel n'est qu'une plaisanterie, car le poète n'avait ni revenu ni chapelle.
 — *Simple tonsure*. C'est l'état de ceux qui ne sont pas prêtres, quoique appartenant à l'Eglise et prétendant aux bénéfices.

1838. *Chargée* : à charge, trois syllabes. — *Sèche messe*. Récitation de messe avec bénédiction, sans consécration, qu'on pratiqua jusqu'à la fin du xvi^e s.

1839. *Avoir de la lecture* : savoir bien lire, ce qui n'était pas le cas de tous les clercs, en partie à cause du latin.

1840, 1841. *Résigné lui eusse* : je lui eusse résigné. — *Ma cure*. Plaisanterie comme *ma chapelle*. — *Point ne veut* : il ne veut point.

1842. *Ce dit* : dit-il. — *De confesser n'a cure* : il n'a cure, ne se soucie pas de confesser.

1843. *Chambérières* : femmes de chambre. — *Sinon etc.* Chapelain n'avait d'Eglise que le nom. La plaisanterie de n'aimer à confesser que les dames ne vient donc ici qu'en lieu commun.

1844, 1845. *Pource* : parce. — *Entente* : intention. — *Jean de Calais*, notaire au Châtelet, vérificateur des testaments. — *Honorable homme* ; titre de courtoisie qu'on donnait aux bourgeois.

1846. *Ne : ne pas*. — *A : il y a*. — *Qui ne me vit etc.* Qui ne m'a pas vu depuis trente ans. Ce vers et le suivant n'est qu'une bouffonnerie.

1848 à 1851. *Tout... en somme* : tout entier. — *Se : si*. — *Aucun* : quelqu'un. — *Rez* : raclure. — Je lui donne faculté d'ôter jusqu'au rez d'une pomme, de tout ce testament en somme, si quelqu'un y a difficulté. Le rez d'une pomme, c'est si peu que rien. La licence que donne le poète est donc l'envers de ce qu'on attend. Ainsi plaisante encore aujourd'hui le populaire.

— *En ajouté en pléonasme au v. 1851*, rappelle *ôter etc.*

1853. *Difinir* : définir.

Diminuer ou augmenter,
De le canceller et prescrire 1855
De sa main, et, ne sût écrire,
Interpréter et donner sens,
A son plaisir, meilleur ou pire,
A tout ceci je m'y consens.

Et s'aucun (dont n'ai connaissance) 1860
Etait allé par mort de vie,
Je veux et lui donne puissance,
Afin que l'ordre soit suivie
Pour être mieux parassouvie,
Que cette aumône ailleurs transporte, 1865
Sans se l'appliquer par envie.
A son âme je m'en rapporte.

Item j'ordonne à Sainte-Avoie
Et non ailleurs ma sépulture;
Et afin que chacun me voie, 1870
Non pas en char, mais en peinture,
Que l'on tire mon estature

1855. *Canceller* : raturer. — *Prescrire* : fixer le délai d'exécution. Tous ces termes étaient de style en pareil cas.

1856. *Ne sût écrire* : supposé qu'il ne sût pas écrire. En ce cas, ce qui lui est toujours possible.

1857. *Interpréter, donner sens* : même chose.

1858. *A son plaisir* : comme il voudra. — *Meilleur ou pire* : soit en mieux soit en pis.

1859. *Je m'y consens* : j'y consens.

1860, 1861. *Se* : si. — *Aucun* : quelqu'un. — *Dont n'ai connaissance* : chose dont je n'ai pas connaissance, à savoir qu'il fût allé etc. — *Aller de vie par mort* : sortir de vie. Le mot est aux Cent nouvelles nouvelles.

1862 à 1865. *Parassouvie* : exécuté. *Ordre* est ici féminin. — *Transporte* : il transporte. *Je veux et lui donne puissance que (il) transporte ailleurs cette aumône afin que l'ordre soit suivi(e), pour être mieux parassouvi(e)*. — *Cette aumône* : ce qui sera vacant par défaut du légataire mort.

1867. *Ame* : conscience.

1868. *Sainte-Avoie*. Monastère des Béguines, dans la rue du Temple d'à présent.

1871. *Char* : chair. — *Non pas etc.* Badinage.

1872. *Tirer* : tracer, peindre. Le peuple parle encore ainsi. — *Estatue* : figure en pied.

D'encre, s'il ne coûtait trop cher.
De tombel rien, je n'en ai cure,
Car il grèverait le plancher.

1875

Item veuil qu'autour de ma fosse
Ce que s'ensuit sans autre histoire
Soit écrit en lettre assez grosse,
Et, qui n'aurait point d'écritoire,
De charbon ou de pierre noire,
Sans en rien entamer le plâtre.
Au moins sera de moi mémoire,
Telle qu'elle est d'un bon folâtre.

1880

LA PETITE ÉPITAPHE VILLON

Ci-gît et dort en ce solier,
Qu'amour ocit de son raillon,
Un pauvre petit écolier
Qui fut nommé François Villon.

1885

1873. *D'encre* : à l'encre, toute couleur noire.

1874. *De tombel rien* : de tombeau point. — *N'avoir cure* : ne pas se soucier.

1875. *Grèverait* : chargerait. La chapelle était à l'étage.

1876. *Veuil* : je veux.

1877, 1878. *Ce que s'ensuit* : ce qu'il s'ensuit. — *Histoire* : image. — *Lettre* au singulier. L'usage dure chez les imprimeurs. — *Ce que* etc. Ce que s'ensuit soit écrit en lettre assez grosse sans autre image.

1879, 1880. *Et qui n'aurait* : et si on n'avait. — *Charbon* : fusain. — *Pierre noire* : crayon. — *De charbon* fait suite à *soit écrit*. Si on n'a pas d'encrier, qu'on l'écrive au crayon.

1881. *Sans en rien* etc. Sans entamer le plâtre en rien.

1882. *Sera de moi mémoire* : il sera mémoire de moi.

1883. *Folâtre* : un peu fou.

LA PETITE ÉPITAPHE VILLON. Titre ajouté.

1884. *Solier* : chambre à l'étage.

1885. *Amour* : l'amour. — *Ocit* : tua. — *Raillon* : flèche. — *Qu'amour ocit* etc. La relative anticipe sur la principale, qui suit. La fable du Grand Testament est rattachée ici à celle du petit : l'amour étant donné pour cause de la fin prochaine du poète.

1886. *Écolier* : étudiant.

1887. *Qui fut nommé* : qui porta le nom de.

Onques de terre n'ot sillon.
 Il donna tout, chacun le sait,
 Table, tréteaux, pain, corbillon. 1890
 Galants dites-en ce verset.

ORAIISON EN RONDEAU

Repos éternel donne à cil,
 Sire, et clarté perpétuelle,
 Qui vaillant plat ne écuelle
 N'eût onques, n'un brin de persil. 1895
 Il fut rès, chef, barbe et sourcil,
 Comme un navet qu'on ret ou pèle.
 Repos éternel donne à cil.

Rigueur le transmet en exil
 Et lui frappa au cul la pelle, 1900
 Nonobstant qu'il dit : j'en appelle,

1888. *Onques* : jamais. — *Ot* : eut. — *Onques de terre* etc. Jamais il n'eut un sillon de terre.

1891. *Galants*. Compagnons de fête. — *Verset* : texte de l'Ecriture, servant de prière.

ORAIISON EN RONDEAU. Titre ajouté.

1892, 1893. *Repos éternel* etc. Traduction de l'office : *Requiem æternam dona ei Domine, et lux perpetua luceat ei.* — *Sire* : vocatif du mot d'où vient *seigneur*, sert à traduire *Domine*. — *Cil* : celui-ci.

1894, 1895. *Avoir vaillant* : posséder. — *Onques* : jamais. — *Ne* : ni. — *Qui vaillant* etc. Qui n'eut jamais vaillant plat, ni écuelle, ni un brin de persil. Badinage sur sa pauvreté.

1896. *Rès* : rasé. — *Chef* : tête.

1897. *Qu'on ret* : qu'on ratisse. Premier trait de burlesque.

1898. *Cil* : celui-ci.

1899. *Transmet* : envoya.

1900. Deuxième trait de burlesque, extrême cette fois.

1901. *Qu'il dit* : j'en appelle. Sans doute l'appel qui le sauva de la potence en 1456. Le poète avoue ici le motif du départ qui dans le Petit Testament n'est attribué qu'à peine d'amour. A celle-ci demeure attribuée, v. 1885, la langueur qui le met au tombeau.

Qui n'est pas terme trop subtil.
Repos éternel donne à cil.



Item je veuil qu'on sonne à branle
Le gros beffroi qui n'est de verre, 1905
Combien qu'il n'est cœur qui ne tremble,
Quand de sonner est à son erre.
Sauvé a mainte belle terre
Le temps passé, chacun le sait;
Fût-ce gens d'armes ou tonnerre, 1910
Au son de lui tout mal cessait.

Les sonneurs auront quatre miches,
Et se c'est peu, demi-douzaine.
Autant n'en donnent les plus riches;
Mais ils seront de saint Etienne. 1915
VOLLAND est homme de grand peine,
L'un en sera. Quand j'y regarde,
Il en vivra une semaine.
Et l'autre? Au fort, JEAN DE LA GARDE.

1902. *Qui n'est pas* etc. Qui n'était pas difficile à dire.

1904. *Sonner à branle* : à grande volée.

1905. *Beffroi* : cloche. — *Le gros beffroi* : le gros bourdon de Notre-Dame.

— *Qui n'est de verre* : qui fait un peu plus de bruit que le verre.

1906, 1907. *Combien que* : quoique. — Je veux qu'on le sonne quoiqu'il fasse peur. — *A son erre* : quand il est en train de sonner.

1908. *Sauvé a* : il a sauvé. — *Mainte belle terre*, menacée, en donnant l'alarme.

1909. *Le temps passé* : au temps passé.

1912, 1913. *Miches* : de pain. — *Se* : si.

1914. *Autant n'en donnent* etc. Les plus riches n'en donnent pas autant.

1915. *Ils* : elles. — *Miches de saint Etienne* : des pierres, à cause du martyre du saint, qui périt lapidé.

1916. *Volland*. Riche marchand de Paris et spéculateur sur le sel, requis comme sonneur par dérision. — *De grand peine* : de grand service.

1917. *L'un en sera* : il en sera l'un. — *Regarder* : prendre garde.

1918. *Il en vivra* : des miches promises aux sonneurs.

1919. *Au fort* : au pis. Jean de la Garde, légataire ci-dessus v. 1354, et présenté dans le *Petit Testament*, v. 258 note.

Pour tout ce fournir et parfaire, 1920
 J'ordonne mes exécuteurs,
 Auxquels fait bon avoir affaire,
 Et contentent bien leurs detteurs.
 Ils ne sont pas mout grands vanteurs,
 Ils ont bien de quoi, Dieu mercis. 1925
 De ce fait seront directeurs.
 Ecris. Je t'en nommerai six.

C'est maître MARTIN BELLEFAYE,
 Lieutenant du cas criminel.
 Qui sera l'autre? J'y pensais, 1930
 Ce sera sire COLOMBEL.
 S'il lui plaît et il lui est bel,
 Il entreprendra cette charge.
 Et l'autre, MICHEL JOUVENEL.
 Ces trois seuls et pour tous j'en charge. 1935

Mais au cas qu'ils s'en excusassent
 En redoutant les premiers frais,

1920. *Ce* : cela. — *Parfaire* : achever. — Pour finir et achever tout cela.

1921. *J'ordonne* : je désigne.

1922. *Fait bon* : il fait bon.

1923. *Et contentent*. Le relatif est sous-entendu comme si le premier membre avait le nominatif qui se trouve requis dans le second. *Auxquels fait bon* etc., et *contentent*. Auxquels il fait bon etc., et qui contentent. — *Detteur* n'a nulle part le sens du créancier (Thuasne). *Contenter ses detteurs* : ne pas payer ses dettes, puisque ceux qu'on contente ne sont pas les créanciers.

1924. *Mout* : très. — *Vanteurs* : vantards.

1925. *Avoir de quoi* : être riche. — *Dieu mercis* : l's est mis pour la rime.

1926. *De ce fait* : de l'exécution testamentaire. — *Seront* : ils seront.

1927. *Ecris*. Ceci s'adresse à Frémin, clerc du poète, mentionné v. 565, 779, 787.

1928 à 1930. *Martin Bellefaye*. Lieutenant criminel du prévôt, conseiller au parlement. — *Pensais* : pensais.

1931. *Guillaume Colombel*. Président des Enquêtes et conseiller royal.

1932. *S'il lui est bel* : s'il lui convient.

1933. *Entreprendra* : prendra.

1934. *Michel Jouvenel*. De la famille Jouvenel des Ursins, frère du chancelier bailli de Troyes.

1935. *Seuls et pour tous* : tenant la place des autres.

1937. *En redoutant* etc. Badinage sur la richesse desdits.

Ou totalement récusassent,
 Ceux qui s'ensuivent ci-après
 Institue, gens de bien très : 1940
 PHELIP BRUNEL, noble écuyer,
 Et l'autre son voisin d'emprès,
 Si est maître JACQUES RAGUIER,

Et l'autre, maître JACQUES JAMES,
 Trois hommes de bien et d'honneur, 1945
 Désirant de sauver leurs âmes
 Et doutant Dieu Notre Seigneur.
 Plutôt y mettraient du leur,
 Qu'à cette ordonnance ne faillent.
 Point n'auront de contrerôleür, 1950
 A leur bon seul plaisir en taillent.

Des testaments qu'on dit le maître,
 De mon fait n'aura *quid ne quod*;
 Mais ce sera un jeune prêtre,

1939, 1940. *Institue* : j'institue. — *Ceux qui* etc. J'institue ceux qui s'ensuivent ci-après, très gens de bien. — *Très*, qui marque le superlatif, équivoque peut-être sur *trois*.

1941. *Phelip* ou Philippe Brunel, sire de Grigny, légataire ci-dessus, v. 1346, et présenté dans le *Petit Testament* v. 137, note.

1942. *Emprès* : auprès. *Son voisin d'emprès* dans l'exécution testamentaire.

1943. *Si* : explétif. — Jacques Raguier, légataire v. 1037 ci-dessus, présenté dans le *Petit Testament*, v. 145, note.

1644. *Jacques James*, légataire, v. 1811 ci-dessus, et présenté à la note.

1947. *Doutant* : craignant. Trait d'ironie peut-être. Philippe Brunel est cité devant l'archidiaconé de Josas en 1462, pour avoir omis trois fois ses pâques (Thuasne).

1948, 1949. *Faillir* : manquer. — *Plutôt y mettraient* etc. Ils y mettraient plutôt du leur qu'ils ne faillissent à cette ordonnance. Le présent du subjonctif, non l'imparfait, parce qu'il est certain qu'ils ne failliront pas. — *Mettraient*, trois syllabes.

1950. *Contrerôleür* : contrôleur. — *Point n'auront* : ils n'auront point.

1951. *Leur bon seul plaisir* : leur seule volonté. — *Bailler* : donner. — *Bailtent* : qu'ils donnent.

1952. *Qu'on dit* : celui qu'on dit. — *Maître des testaments* : le juge ecclésiastique en cette matière. — *Des testaments* etc. Le maître des testaments, comme on l'appelle.

1953. *Ne* : ni. — *N'avoir quid ni quod* : n'avoir rien.

Qui est nommé Thomas Tricot. 1955
 Volentiers busse à son écot,
 Et qu'il me coûtât ma cornette.
 S'il sût jouer à un tripot,
 Il eût de moi le trou Perrette.

Quant au regard du luminaire, 1960
 GUILLAUME DURU j'y commets;
 Pour porter les coins du suaïre,
 Aux exécuteurs le remets.
 Trop plus mal me font qu'onques mais
 Barbe, cheveux, penis, sourcils; 1965
 Mal me presse; est temps désormais
 Que crie à toutes gens mercis.

1955. *Thomas Tricot*. Mentionné comme maître es arts dans les actes.

1956. *Volentiers* : volentiers. — *Busse* : subjonctif à sens de conditionnel que nous n'employons plus qu'au passé : *j'eusse bu*, j'aurais bu ; (je) *busse*, je boirais. — *Ecot* : dépense de chaque convive. *Boire à son écot* ou à leur écot : boire à ses convives. Nous disons *boire à leur santé*.

1957. *Cornette* : bande d'étoffe enroulée autour du chaperon et qui retombait sur l'épaule. Le poète comme clerc n'en portait pas.

1958, 1959. *Tripot* : jeu de paume. — *Sût, eût*. Ces subjonctifs marquent le conditionnel exprimé chez nous en propre forme dans la principale : *il aurait*, et dans la condition par un indicatif imparfait : *s'il savait*. Dans l'un et l'autre nous employons encore ce subjonctif mais au passé : *il eût eu*, *s'il eût su*. — *Le trou Perrette*. *Trou* se disait d'un tripot comme d'un cabaret. Celui-là était dans la Cité, rue Juiverie, en face de la Pomme de pin. L'allusion échappe.

1960. *Quant au regard du* : Quant au.

1961. *Guillaume Duru*, marchand de vin en gros, gouverneur de la confrérie de la Conception formée entre gens de ce métier, et établie à l'église Saint-Gervais.

1962, 1963. *Pour porter* etc. Je remets aux exécuteurs de porter les coins du suaïre, les cordons du poêle.

1964, 1965. *Trop* : beaucoup. — *Onques* : jamais. — *Trop plus* etc. Barbe, cheveux, etc., me font beaucoup plus mal que jamais. Symptôme burlesque de la mort.

1966, 1967. — *Mal* : maladie. — *Crier merci* : crier miséricorde, implorer la pitié. — *Mal me presse* etc. La maladie me presse, il est temps maintenant que je crie à tout le monde merci. — L's {de *mercis* est pour la rime.}

BALLADE DE MERCI

A Chartreux et à Célestins,
 A Mendiants et à Dévotes,
 A musards et clauepatins 1970
 A servants et filles mignotes
 Portant surcots et justes cottes,
 A cuidereaux d'amour transis
 Chaussant sans méhain fauves bottes,
 Je crie à toutes gens mercis. 1975

A fillettes montrant têtins
 Pour avoir plus largement d'hôtes,
 A ribleurs mouveurs de hutins,
 A bateleurs traînant marmottes,
 A fous et folles, sots et sottes, 1980
 Qui s'en vont sifflant cinq et six,
 A marmousets et mariottes,
 Je crie à toutes gens mercis,

BALLADE DE MERCI. Titre ajouté par Marot.

1968, 1969. *Chartreux, Célestins, Mendiants, Dévotes*, sont expliqués v. 236, 1158, 1159, 1575, notes.

1970. *Musards* : désœuvrés. — *Clauepatins* : petits maîtres, dont les patins-claquaient par affectation.

1971. *Servants* : valets. — *Mignotes* : mijaurées.

1972. *Surcot* : vêtement de dessus. — *Justes cottes* : robes ajustées.

1973. *Cuidereaux* : fats. — *Transis* : trépassés.

1974. *Méhain* : peine. — *Sans méhain*, antiphrase. Ces bottes fort ajustées devaient être longues à mettre. — *Fauves bottes* : la belle chaussure d'alors (Marot).

1977. *Pour avoir* etc. Pour se faire suivre de plus de galants.

1978. *Ribleur* : voleur. — *Mouveurs de hutins* : faiseurs de tapage.

1980. *Sots et sottes*. Nom propre de ceux qui jouaient dans les sotties, appliqué par figure à tous faiseurs de grimaces.

1981. *Cinq et six* : expression toute faite, usitée aussi par Marot, peut-être pour : en grand nombre.

1982. *Marmousets* : petits garçons. — *Mariottes* : petites filles.

Sinon aux traitres chiens mâtins
 Qui m'ont fait pièça dures crôtes 1985
 Mâcher maints soirs et maints matins,
 Qu'ores je ne crains pas trois crottes.
 Je fisse pour eux pets et rotes;
 Je ne puis car je suis assis.
 Au fort, pour éviter riotes 1990
 Je crie à toutes gens mercis.

Qu'on leur froisse les quinze côtes
 De gros maillets forts et massifs,
 De plombées et tels pelotes.
 Je crie à toutes gens mercis. 1995

BALLADE DU TRÉPAS VILLON

Ici conclut le testament
 Et finit, du pauvre Villon,
 Venez à son enterrement,
 Quand vous orrez le carillon,
 Vêtus rouge com vermillon, 2000

1984. *Sinon* : excepté. — *Traitres chiens mâtins*. Ceux qui l'ont tenu en prison, sans doute à Meung, énumérés ci-dessus, v. 746 à 750.

1985, 1986. *Pièça* : naguère. — *Crôtes* : croûtes. — *Qui m'ont etc.* Qui m'ont fait il n'y a pas longtemps mâcher de dures croûtes maint soirs et maints matins.

1987. *Ores* : maintenant. — *Qu'ores etc.* Lesquels maintenant je ne crains pas trois crottes; on dirait : pour deux sous.

1988. *Fisse* : subjonctif à sens de conditionnel, que nous n'employons plus qu'au passé : *j'eusse fait*, j'aurais fais; *je fisse*, je ferais.

1990. *Au fort* : après tout. Il crie merci, même à ceux-là. — *Riotes* : disputes.

1992 à 1994. *Plombée* : casse-tête, trois syllabes. — *Tels* : telles. — *Pelote* : sens inconnu. — *Qu'on leur froisse etc.* Après merci demandée, cet envoi veut dire : qu'on les assomme tout de même.

BALLADE DU TRÉPAS VILLON. Titre ajouté.

1996, 1997. *Ici etc.* Ici se clot et finit le testament du pauvre Villon.

1998 à 2000. *Orrez*, futur d'*ouïr* : entendrez. — *Com* : comme. — *Venez etc.* Venez à son enterrement vêtus rouge etc.

Car en amour mourut martyr.
 Ce jura-t-il sur son chagnon,
 Quand de ce monde voût partir.

Et je crois bien que pas n'en ment,
 Car chassé fut comme un souillon 2005
 De ses amours haineusement;
 Tant que d'ici à Roussillon,
 Brousse n'y a ne broussillon
 Qui n'eût, ce dit-il, sans mentir,
 Un lambeau de son cotillon, 2010
 Quand de ce monde voût partir.

Il est ainsi et tellement.
 Quand mourut, n'avait qu'un haillon.
 Qui plus, en mourant malement
 L'époignait d'amour l'aiguillon; 2015
 Plus aigu que le rangillon
 D'un baudrier lui faisait sentir;

2001. *Martyr*. Les ornements d'église aux messes des martyrs sont rouges.
 — *En amour mourut martyr*. Expression répétée du Petit Testament, v. 43.
 Elle rattache comme le v. 1885 ci-dessus, la fable du grand à celle du petit,
 en donnant l'amour pour cause à la fin du poète.

2002. *Ce jura-t-il* : il le jura. — *Chagnon* : le nuque. *Jurer sur son chagnon*.
 Serment antique, comme : par mon chef (Marot).

2003. *Voût* : voulut. — *Quand etc.* Quand il voulut partir de ce monde.

2004. *Pas n'en ment* : il ne ment pas. *En* : de parler ainsi.

2005 à 2010. *Chassé de ses amours. D'ici à Roussillon*. Rappel des événements contés au Petit Testament, v. 33 à 40, puis au grand, v. 89 à 102. — *Chassé fut* : il fut chassé. — *Roussillon* : fief des Bourbons en Dauphiné, où peut-être il fut reçu par le duc son protecteur. — *Broussillon* : broussaille. — *Ce dit-il* : dit-il. — *Sans mentir* : certainement. — *Cotillon* : ici vêtement d'homme. — *Brousse n'y a etc.* Il n'y a brousse ni broussillon qui n'eût un lambeau de son cotillon.

2012. *Il est ainsi* : il en est ainsi. — *Ainsi et tellement*, même chose.

2013. *Quand mourut* : quand il mourut. — *N'avait* : il n'avait.

2014, 2015. *Qui plus* : de plus. — *Malement* : douloureusement. — *L'époignait etc.* L'aiguillon d'amour l'époignait, le piquait à lui faire mal.

2016, 2017. *Plus aigu etc.* L'aiguillon d'amour lui faisait sentir quelque chose de plus aigu que le rangillon d'un baudrier. — *Baudrier*, deux syllabes.

C'est de quoi nous émerveillon,
Quand de ce monde voût partir.

Prince, gent comme émerillon,
Sachez qu'il fit au départir.
Un trait but de vin morillon,
Quand de ce monde voût partir.

2020

2018. *S'émerveiller* : s'étonner; *nous émerveillon* : nous est régime, le sujet est omis. Nous nous émerveillons. *L's* est supprimé pour la rime.

2020. *Gent* : noble. *Emerillon* : faucon, oiseau de chasse.

2021. *Qu'il fit* : ce qu'il fit. — *Au départir* : au départ.

2022. *Un trait but* : il but un trait. — *Vin morillon*. Badinage, sur lequel le poète a voulu finir son ouvrage.





LE CODICILLE

Sous le nom de Codicille ont été rassemblées depuis l'origine cinq des pièces qui suivent, et qui se rapportent aux condamnations de Villon. Ce qu'on a découvert qui tient au même sujet, a naturellement pris place auprès. Ce sont en somme sept pièces, dont deux se rapportent à la prison, deux à la potence, deux à une absolution et à un appel, une enfin aux malheurs du poète en général. J'ai cru cet assemblage digne d'être conservé, pour les sujets pareils qu'ils traitent, quoique aucune unité de style et d'époque n'y soit gardée.

Si les Louanges à la cour ont été écrites par Villon dans son bon sens et non en état d'ivresse, on ne saurait assez les reculer dans le temps; tant le burlesque y est sans à propos, et la rhétorique écolière. Aussi n'est-il pas impossible qu'elle regarde non son second, mais son premier procès. Je l'ai donc mise en tête. C'est la pire des pièces du poète, et à vrai dire la seule mauvaise dans tout son œuvre. La ballade au nom de Fortune est peut-être antérieure. Mieux composée, exempte de ridicule, elle tient aussi plus du lieu commun, tel que d'un écolier qui s'exerce. Ajoutez que le poète s'y dépeint comme n'ayant « aucune renommée », ce qui suppose ses commencements. Le reste n'a rien qui le distingue du style ordinaire de Villon. Il est sûr au moins que la ballade de l'Appel le montre à son plus haut point d'éloquence : cela me la fait croire des derniers temps.

Ces considérations sont cause que j'ai changé l'ordre reçu des pièces. J'ai pensé que le lecteur s'y reconnaîtrait mieux. J'ai mis en tête ce que je crois de plus ancien, à la fin ce que j'ai cru de la fin de la vie du poète. Pour le reste j'ai rapproché comme on avait coutume, prison et prison, potence et potence.

Il est impossible d'assurer quelle prison et quelle potence ce sont. Il y en a trop. Il se peut que l'Épître soit de la prison de Meung, à cause des traits dont il dépeint celle-ci dans le Grand Testament, et qui y ressemblent.

Pû m'a d'une petite miche
Et de froide eau tout un été.

Qui tant d'eau froide m'a fait boire.
Gir en bas lieu, non pas en haut.

Le gibet du Quatrain n'a rien pour le reconnaître. L'Épithaphe a pu être écrite n'importe quand, aussi bien que le Débat du cœur et du corps. Il n'y a pas besoin que le poète ait été actuellement en prison ou condamné à mort; il suffit pour l'inspiration, qu'il eût déjà passé par là. Le dédoublement qui paraît au Débat du cœur et du corps est comme esquissé dans ce passage du Grand Testament :

De pauvreté me guémentant
Souventefois me dit le cœur...

Mais cela ne préjuge rien sur l'époque. Quant à la Ballade de l'appel, on ne risque guère de se tromper en la mettant lors de la dernière affaire du poète, après le Grand Testament et le retour à Paris.

Le Quatrain du gibet a été populaire. Rabelais le cite, de mémoire sans doute, en altérant les premiers vers :

Ne suis-je badaud de Paris,
De Paris, dis-je, emprès Pontoise.

Fauchet le donne avec quatre vers de plus :

Je suis François, dont ce me pèse,
Nommé Corbeuil en mon surnom,
Natif d'Auvers auprès Pontoise,
Et du commun François Villon.
Or d'une corde d'une toise
Saura mon cou que mon cul pèse.
Se ne fût un joli appel,
Le jeu ne me semblait point bel.

Corbeuil est certainement estropié de Vaucorbier : *surnom* voulant dire nom de famille. *Auvers* est corruption ou invention.

Dans le quatrain, Marcel Schwob veut que *François* soit *Français*, la nation du poète, parce qu'on avait gracié un Savoyard à la venue du duc de Savoie à Paris; en sorte que la qualité de Français pèserait à Villon, comme le vouant au gibet. Il s'agit de Robin Dogis, engagé dans la rixe de 1463, et qui fut gracié en effet. Mais qui dit qu'il fût Savoyard? Tout cela est trop tiré. *François* est le prénom, comme la glose l'entend.

Quant à l'époque, les deux derniers vers, en rattachant le quatrain à la pièce de l'appel, le mêlent peut-être aux mêmes circonstances.

LOUANGES A LA COUR DE PARLEMENT

Tous mes cinq sens, yeux, oreilles et boche,
 Le nez, et vous le sensitif aussi,
 Tous mes membres où il y a reproche,
 En son endroit un chacun die ainsi :
 Souveraine cour, par qui sommes ici, 5
 Vous nous avez gardés de déconfire;
 Or la langue seule ne peut suffire
 A vous rendre suffisantes louanges;
 Si parlons tous, fille du souverain Sire,
 Mère des bons et sœur des benoîts anges. 10

Cœur, fendez-vous ou percez d'une broche,
 Et ne soyez au moins plus endurci
 Qu'au désert fut la forte bise roche
 Dont le peuple des Juifs fut adouci.
 Fondez larmes et venez à merci, 15

LOUANGES A LA COUR DE PARLEMENT. Titre abrégé.

1. *Boche*, pour *bouche*, sans doute pour la rime.
2. *Le sensitif* : le toucher.
3. *Reproche* : motif de reproche.
4. *En son endroit* : à son adresse, celle de la cour. — *Die* : dise.
5. *Souveraine* ou *souveraine cour* : le parlement, qui avait admis son appel.
— *Par qui sommes ici*. Sans elle les membres qu'il fait parler seraient au gilet.
6. *Déconfire*, à l'actif : détruire; ici au neutre : être détruit.
8. *Suffisantes louanges* : des louanges suffisantes.
9. *Si* : ainsi donc. — *Parlons* : nous parlons. — *Le souverain* : souverain.
Sire : Dieu, loué comme père du parlement par l'enthousiasme du poète.
10. *Mère des bons* : des hommes de bien, au rang desquels le poète prétend se placer. — *Mère* joue avec *fille* du vers précédent. Autre trait d'enthousiasme. — *Benoîts* : bénis.
11. *Percez* : percez-vous. — *Broche* : tout trait pointu.
12. *Endurci*. Le poète suppose que ne pas se percer soi-même est d'un cœur dur. La figure cloche.
13. Que ne fut au désert la forte roche bise, le rocher gris et résistant. Le rocher d'Horeb, d'où Moïse qui menait le peuple Hébreu au désert, fit jaillir l'eau d'un coup de son bâton.
14. *Adouci* : rafraîchi.
15. *Fondez* : versez. — *A merci* : à miséricorde, demandez pardon. Il n'y avait cependant plus de pardon à demander. Les idées continuent d'assez mal s'entresuivre.

Comme humble cœur qui tendrement soupire;
 Louez la cour conjointe au saint empire,
 L'heur des Français, le confort des étranges,
 Procrée là-sus ou ciel empyre,
 Mère des bons et sœur des benoîts anges. 20

Et vous mes dents, chacune ci s'éloche
 Saillez avant, rendez toutes merci,
 Plus hautement qu'orgue, trompe ne cloche,
 Et de mâcher n'ayez ores souci.
 Considérez que je fusse transi, 25
 Foie, poumon et rate qui respire;
 Et vous mon corps, qui vil êtes et pire
 Qu'ours ne pourceau qui fait son nid es fanges,
 Louez la cour avant qu'il vous empire,
 Mère des bons et sœur des benoîts anges, 30
 Prince, trois jours ne veuillez m'écondire,

17. *Au saint empire* : celui du roi. Figure impropre.

18. *L'heur* : la chance, l'heureux partage. — *Le confort* : la consolation.
 — *Les étranges* : les étrangers.

19. *Procrée* : créée, quatre syllabes. — *Là-sus* : là-haut. — *Au ciel empyre* ou empyrée, région du feu, selon l'astronomie ancienne, qui y faisait entrer les étoiles. Toutes ces figures manquent de bon sens.

21. *Ci* : ici. — *S'élocher* : s'arracher. — Que chacune de vous sorte de la gencive. Cette image jointe à l'apostrophe, fait un trait burlesque et insensé.

22. *Saillez avant* : sortez. — *Rendez merci* : remerciez.

23. *Plus hautement* : plus haut. Sonnant plus fort.

24. *Ores* : maintenant. — N'ayez désormais plus souci de mâcher : le poète les ayant lichées à la figure du parlement, et vouées ainsi à son honneur. Un lunatique pourrait écrire ainsi.

25. *Transi* : trépassé.

26. *Foie, poumon*, etc. Apposition à *je*. — *Foie*, deux syllabes.

27. *Qui vil êtes* : qui êtes vil.

28. *Ne* : ni, pour *ou*, à cause de la négation insinuée par le comparatif.
 — *Nid* : se disait de tout habitacle des animaux. — *Es*, contracté de *en les* : dans les. — *Qu'ours ne pourceau* etc. Rhétorique d'école, et peut-être d'ivrogne.

29. *Empire* : aller plus mal. — *Avant qu'il vous empire*, aias que vous fassiez pis : expressions toute faites pour dire : dépêchez-vous. *Grant Testament*, v. 1718.

31. *Prince* etc. Par exception cet envoi n'est pas cérémonie seulement, il contient le sort de la pièce, savoir la requête d'un délai pour l'exil auquel, absous de la peine capitale, le poète était cependant condamné. Prince, c'est la cour. — *Trois jours* : de trois jours. — *M'écondire* : me faire partir.

Pour moi pourvoir et aux miens adieu dire.
 Sans eux argent je n'ai ici n'aux changes.
 Cour triomphant, *fiat*, sans me dédire,
 Mère des bons et sœur des benoits anges. 35

PROBLÈME AU NOM DE FORTUNE

Fortune fus par clercs jadis nommée,
 Que toi François crie et nomme meurtrière,
 Qui n'es homme d'aucune renommée.
 Meilleur que toi fais user en plâtrière
 Par pauvreté, et fouir en carrière. 40
 S'à honte vis, te dois-tu donques plaindre?
 Tu n'es pas seul : si ne te dois complandre.
 Regarde et vois de mes faits de jadis :
 Mains vaillants homs par moi morts et roidis.
 Et n'es, ce sais, envers eux un souillon. 45

32. *Moi* : me. — *Et* etc. : et dire adieu aux miens.

33. *Argent je n'ai* : je n'ai pas d'argent. — *Ne* : ni. — *Aux changes* : chez les banquiers. Badinage. Il faut qu'il ait le temps d'emprunter.

34. *Triomphant* : triomphante. — *Fiat* : ainsi soit-il.

PROBLÈME AU NOM DE FORTUNE. Titre allongé. *Problème* : défense.

36. *Clercs* : savants. — Je fus jadis nommée Fortune par les savants.

37. *Que* : moi que. — *Cries* : tu cries. — *Meurtrière*, trois syllabes. — Meurtrière est joint comme attribue à *crier* autant qu'à *nommer*. Moi que tu cries meurtrière, et que tu nommes ainsi.

38. Tu n'es rien et tu te plains que je te fasse injustice.

39. *Meilleur* : mieux placé. — *User* à l'actif : employer ; ici au neutre : s'employer. J'en force de plus huppés que toi à travailler dans quelque carrière de plâtre. — *Plâtrière*, trois syllabes.

40. *Fouir* : piocher.

41. *Se* : si. — *A* marque l'effet. *S'a honte vis*. Si ta vie te procure de la honte. — *Donques* : donc.

42. *Si* : ainsi. — *Ne te dois* : tu ne dois pas te. — *Complandre* : plaindre.

43. *De mes faits* : quelques-unes de mes actions.

44. *Homs* : hommes. — *Morts et roidis* : expression toute faite chez le poète pour signifier la mort.

45. *N'es* : tu n'es. — *Ce sais* : tu sais cela. — *Envers eux* : en comparaison d'eux. — *Un souillon* : pas même un souillon.

Apaise-toi et mets fin en tes dits;
Par mon conseil prends tout en gré Villon.

Contre grands rois me suis bien animée,
Le temps qui est passé çà en arrière.
Priam ocis et toute son armée; 50
Ne lui valut tour, donjon ne barrière.
Et Annibal demeura-t-il derrière?
En Carthage par mort le fis atteindre.
Et Scipion l'Africain fis éteindre;
Jules César au Sénat je vendis; 55
En Egypte Pompée je perdis;
En mer noyai Jason en un bouillon;
Et une fois Rome et Romains ardis.
Par mon conseil prends tout en gré Villon.

46. *Mettre fin en.* Nous disons à. — *Dits* : propos.

47. *Prendre en gré* : s'accommoder. *Par mon conseil etc.* Je te conseille de te contenter de tout.

48. Je me suis fort excitée contre de grands rois.

49. *Le temps* : dans le temps. — *Ça en arrière* : précédemment à celui-ci.

50. *Priam*, roi de Troie, tué dans la prise de cette ville par l'armée des Grecs conjurés.

51. *Ocis*, je tuai. — Ni tour ni donjon [etc., ne lui valut, ne lui fut un secours, une défense.

52. *Annibal*, général Carthaginois, le plus dangereux ennemi des Romains, vaincu enfin par eux après de grandes victoires remportées en Italie même. — *Demeura-t-il derrière.* Est-il un moindre exemple de la leçon que je fais La pensée fait confusion des temps. L'infortune qu'il souffrit, est-elle moins éclatante.

53. Dans Carthage même je le fis atteindre par la mort.

54. *Scipion l'Africain.* L'un des généraux romains de ce nom, qualifié par sa conquête de l'Afrique. — *Éteindre* au neutre : s'éteindre. Je fis mourir Scipion l'Africain.

55. *Je vendis Jules etc.* Jules César, le fameux général et dictateur de Rome, qui termina la République, poignardé dans le Sénat par Brutus.

56. *Je perdis Pompée etc.* — Pompée, rival de César, vaincu par lui, et réfugié en Égypte, dont le roi le fit assassiner. — *Pompée*, trois syllabes.

57. *(Je) noyai en mer etc.* — Jason héros de la fable, qui navigua vers la Colchide pour conquérir la Toison d'or. On ne dit pas qu'il ait été noyé. — *Bouillon* : tempête.

58. *Ardis* : brûlai. Je brûlai Rome etc. Par la main d'Alaric, roi des Visigoths en 410.

Alixandre, qui fit tant de hémée,
 Qui voulut voir l'étoile poussinière,
 Sa personne par moi fut envlimée.
 Alphasar roi en champ sur sa bannière
 Ruai jus mort : cela est ma manière.

65

Olopherne l'idolâtre maudits,
 Qu'ocit Judith, et dormait entandis,
 De son poignard dedans son pavillon.
 Absalon quoi ! en fuyant le pendis.
 Par mon conseil prends tout en gré Villon.

70

Pour ce, François, écoute que te dis.
 Se rien pusse sans Dieu de Paradis,

60. *Alixandre* : Alexandre le fameux conquérant, roi de Macédoine, mort à trente-trois ans. On crut qu'Antipater l'avait empoisonné. — *Hémée* : mot inconnu.

61. *L'étoile poussinière* : les Pléiades. Prises ici comme un sommet du ciel, auquel l'ambition d'Alexandre est dépeinte comme aspirant dans le roman d'Alexandre.

62. *Envlimée* : empoisonnée.

63, 64. *Alphasar* ou Arphaxad roi des Mèdes, grand conquérant, vaincu à son tour par Nabuchodonosor. — *Ruai jus* : je jetai bas. — *Mort* : attribut joint à ruai et se rapportant à Alphasar régime. Deux vers manquent après celui-ci.

67 à 69. *Olopherne*, général assyrien, qui mit le siège devant Béthulie en Judée, et fut mis à mort par Judith. — *Maudits*. L's est mis pour la rime. — *Ocit* : tua. — *Entandis* : pendant ce temps-là. — *De son poignard* : avec son poignard. — *Dedans* : dans. — *Pavillon*, pour la tente, que le pavillon surmonte. — Le verbe qui manque dans ce membre de phrase se trouvait sans doute aux vers perdus.

70. *Absalon quoi* ! Quoi exprime le rappel. Nous disons : *et Absalon* ! — Absalon, fils de David, révolté contre son père, et qui fuyant devant ses armées victorieuses, resta pendu par les cheveux à un arbre, où il fut rejoint et massacré. — *Le pendis* : je le pendis. — *En fuyant* : ce gérondif tombe sur Absalon.

72. *Que* : ce que. — *Te dis* : je te dis.

73. *Se* : si. — *Pusse* : subjonctif usité dans le conditionnel, où nous ne l'admettons qu'au passé, usant autrement de l'imparfait : *si j'eusse pu*, si j'avais pu ; *si je pusse*, si je pouvais. — *Rien* : quelque chose, aucune chose, quoi que ce soit. — *Sans Dieu* : sans que Dieu le permette.

A toi n'autre ne demeurrait haillon ;
 Car pour un mal lors j'en feraie dix. 75
 Par mon conseil prends tout en gré Villon.

ÉPITRE A SES AMIS

Ayez pitié, ayez pitié de moi
 A tout le moins s'il vous plaît, mes amis.
 En fosse gis, non pas sous houx ne mai,
 En cet exil ouquel je suis transmis 80
 Par Fortune, comme Dieu l'a permis.
 Filles, amants, jeunes gens et nouveaux,
 Danseurs, sauteurs, faisant les pieds de veaux,
 Fins comme dards, aigus comme aiguillon,
 Gosiers tintant clair comme cascaveaux, 85
 Le laisserez là le pauvre Villon ?

Chantres chantant à plaisance sans loi,
 Gallant, riant, plaisants en faits et dits,
 Courant, allant, francs de faux or, d'aloi,

74. Ni à toi ni à d'autres, il ne resterait un haillon. N'était la providence de Dieu, je ruinerais le monde entier sans merci.

75. *Car pour* etc. *lors* : car alors au lieu de. — *Feraie*, trois syllabes.

ÉPITRE A SES AMIS. Titre allongé.

77, 78. Imité du Livre de Job : *Miseremini mei saltem vos amici mei*.

79. Je gis en fosse, dans une fosse, c'est-à-dire dans une chambre basse, celle de la prison qui était sans lumière. — *Ne* : ni. — *Mai* : arbre qu'on plantait le premier mai devant la porte des gens pour les fêter. — *Non pas* etc. Badinage signifiant : je ne suis pas à la noce.

80. *Exil* : cette prison même. — *Ouquel*, contracté d'en lequel : dans lequel. — *Transmis* : envoyé.

81. *Fortune*, ici personnifiée. — *Comme Dieu* etc. Imité du Livre de Job : *Quia manus Domini tetigit me*.

82. *Nouveaux* : peut-être nouveaux époux.

83. *Pieds de veau* : pas de danse où l'on jetait les deux pieds en avant.

85. *Cascaveaux* : grelots.

83. Le laisserez-vous là.

87. *A plaisance* : suivant leur caprice.

88. *Gallant* : faisant la débauchée. — *Dits* : propos. — Plaisants en faits et en dits : même expression *Grand Testament* v. 228.

89. *Francs* : exempts. — *Francs de faux or* : où tout ce qui brille est vrai. — *D'aloi* : même sens.

Gens d'esperit, un petit étourdis, 90
 Trop demeurez, car il meurt entandis.
 Faiseurs de lais, de motets et rondeaux,
 Quand mort sera vous lui ferez chaudesaux.
 Où gît, il n'entre éclair ne tourbillon;
 De murs épais on lui a fait bandesaux. 95
 Le laisserez là le pauvre Villon?

Venez le voir en ce piteux arroi,
 Nobles hommes, francs de quart et de dix,
 Qui ne tenez d'empereur ne de roi,
 Mais seulement de Dieu de paradis. 100
 Jeûner lui faut dimanches et mardis;
 Dont les dents a plus longues que rateaux.
 Après pain sec, non pas après gâteaux,
 En ses boyaux verse eue à gros bouillon.
 Bas en terre, table n'a ne tréteaux, 105
 Le laisserez là le pauvre Villon?

90. *Esperit* : esprit. — *Un petit* : un peu.

91. Vous demeurez, c'est-à-dire vous attendez trop. — *Entandis* : pendant ce temps-là.

92. *Lai* : court poème. — *Molets, rondeaux* : autres sorte de poésie.

93. *Chaudesaux* : bouillon qu'on donnait aux invités d'une noce. Le sens est ironique. Quand il sera mort, vous le soignerez.

94. *Gît* : il gît, il est relégué. — *Il n'entre* etc. Il n'y a pas de danger qu'il tonne là où il est, il est à l'abri de l'ouragan. Ironie.

95. On lui a fait des bandesaux avec des murs épais, on les a placés sur ses yeux.

97. *Piteux* : digne de pitié. — *Arroi* : attirail.

98, 99. *Francs* : exempts. — *Quart, dix*, ou quartelage et dime : noms d'impôts. — *Qui ne tenez* : qui ne tenez vos biens, votre puissance. Après la troupe mêlée des premières strophes, le poète s'adresse ici aux plus grands seigneurs, prenant à témoin la société entière de ce qu'il endure.

101. *Jeûner lui faut* : il lui faut jeûner. — *Dimanches et mardis*. C'étaient les deux jours gras de la semaine : pour dire qu'il jeûnait tous les jours.

102. *Dont* : en conséquence de quoi. — *Les dents a* : il a les dents. — *Plus longues que rateaux* : proverbe pour dépeindre la faim.

103. *Non pas*, etc. Même badinage que dessus, v. 3.

104. *Verse* : il verse. — *Gros bouillon*. Abondance ironique d'une boisson si chétive, et peinture de la fadeur qu'elle verse.

105. *Ne* : ni. — *Tréteaux* : pour coucher.

Princes nommés, anciens, jouvenceaux,
 Impétrez-moi grâces et royaux sceaux,
 Et me montez en quelque corbillon.
 Ainsi le font l'un à l'autre pourceaux; 110
 Car où l'un brait ils fuient à monceaux.
 Le laisserez là le pauvre Villon?

LE DÉBAT DU CŒUR ET DU CORPS DE VILLON

LE CORPS.

Qu'est-ce que j'ouis?

LE CŒUR.

Ce suis-je.

LE CORPS.

Qui?

LE CŒUR.

Ton cœur,

Qui ne tient mais qu'à un petit filet.
 Force n'ai plus, substance ne liqueur, 115
 Quand je te vois retraits ainsi seulet,
 Com pauvre chien tapi en reculet.
 Pourquoi est-ce? Pour ta folle plaisance.

108. *Impétrer* : obtenir. — *Royaux sceaux* : grâces qu'on scelle au nom du roi.

109. Et hissez-moi dans quelque corbeille. Dans les plus profonds des cachots, les prisonniers étaient descendus par une poulie.

110, 111. *Fuir* exprime la hâte, non le départ. Ils s'empressent d'accourir à monceaux, c'est-à-dire en foule, là où l'un d'entre eux braie, c'est-à-dire crie. — *Fuient*, deux syllabes.

113. *J'ouis* : j'entends. — *Ce suis-je* : c'est moi. — *Ton cœur*. Le cœur du poète fait au corps la leçon, sur la prison follement encourue par son vice. Il commence par cinq vers de suite, auxquels le corps répondra en termes brefs et de mauvaise humeur.

114. *Ne tient mais* : ne tient plus. — *Filet* : fil.

115. Je n'ai plus de force, ni de substance, ni d'humeur vitale.

116. *Retrait* : retiré.

117. *Com* : comme. — *Tapi* : ramassé. — *En reculet* : à l'écart, dans un coin. Le tableau du poète dans sa prison nous est offert dans ces paroles.

118. *Plaisance* : caprice.

LE CORPS.

Que t'en chaut-il? J'en ai la déplaisance,
Laisse m'en paix.

LE CŒUR.

Pourquoi?

LE CORPS.

J'y penserai. 120

LE CŒUR.

Quand sera-ce?

LE CORPS.

Quand serai hors d'enfance.

LE CŒUR.

Plus ne t'en dis.

LE CORPS.

Et je m'en passerai.



LE CŒUR.

Que penses-tu être homme de valeur?
Tu as trente ans, c'est l'âge d'un mulet.

119. *Chaloir* : importer. Qu'est-ce que cela t'importe? — *La déplaisance* : la disgrâce, l'ennui. — *Que t'en* etc. C'est moi qui en souffre; qu'est-ce que cela peut te faire?

120, 121. *M'(e)* : moi. — *Pourquoi* : sous-entendu, ne veux-tu pas me répondre? — *J'y penserai*. Je te le dirai plus tard. Formule d'ajournement, que l'autre prend au mot : *Quand sera-ce?* repoussé cette fois par une plaisanterie : Quand je serai hors d'enfance. Ainsi M^{me} Jourdain répond : J'ai la tête plus grosse que le poing.

122. *Plus ne t'en dis*. Eh bien! je ne t'en parle plus. L'autre répond. Je saurai m'arranger de cela. — *Se passer de* : supporter.

123. *Que penses-tu* : Comment penses-tu. — *Homme de valeur* : homme raisonnable.

124. *Tu as*, etc. Le cœur reprend au mot la riposte du corps du v. 121.

Est-ce enfance? nenni; c'est donc foleur 125
Qui te saisit.

LE CORPS.

Par où? par le collet?

LE CŒUR.

Rien ne connais.

LE CORPS.

Si fais.

LE CŒUR.

Quoi?

LE CORPS.

Mouche en lait.

L'un est blanc, noir l'autre; c'est la distance.

LE CŒUR.

Est-ce donc tout?

LE CORPS.

Que veux-tu que je tance?

Se n'est assez je recommencerai. 130

LE CŒUR.

Tu es perdu.

125, 126. *Nenni* : non pas. — *Foleur* : folie. C'est donc une folie qui te saisit quand tu parles ainsi, quand tu ajournes tes réflexions à la sortie de l'enfance, où tu n'es plus. — *Par où* etc. Le corps continue de se défendre en se moquant. L'aigreur des plaisanteries est parfaitement marquée.

127. *Rien* etc. Tu ne fais discernement de rien. — *Si fais* : je fais ainsi, ce que tu dis que je ne fais pas; je connais quelque chose. — *Connaitre mouches en lait* : avoir l'œil bon, proverbe que sa banalité vidait de tout sens.

128. Développement ironique d'une banalité.

129. *Tancer* : ici, discourir.

130. *Se n'est assez* : si ce n'est assez. — *Je recommencerai* : je répéterai ce que j'ai déjà dit, que les mouches sont noires, etc. Même ironie, même mauvaise humeur, portée cette fois à l'insolence.

131. *Perdu* : comme prisonnier. Retour du cœur rebuté et moqué, sur le péril que court Villon, lequel répond tranquillement qu'il saura se défendre. Nouveau découragement du précheur, exprimé dans le refrain.

LE CORPS.

J'y mettrai résistance.

LE CŒUR.

Plus ne t'en dis.

LE CORPS.

Et je m'en passerai.



LE CŒUR.

J'en ai le deuil, toi le mal et douleur.
 Se fusses un pauvre idiot et folet,
 Encore eusse de t'excuser couleur. 135
 Si n'as tu soin, tout t'est un, bel ou laid.
 Ou la tête as plus dure qu'un jalet,
 Ou mieux te plaît qu'honneur cette méchance.
 Que répondras à cette conséquence ?

LE CORPS.

J'en serai hors quand je trépasserai. 140

LE CŒUR.

Dieu ! quel confort ! quelle sage éloquence !
 Plus ne t'en dis.

133. *Deuil* : tristesse.

134, 135. *Se* : si. — *Fusses, eusse*, subjonctif à sens de conditionnel que nous n'employons plus qu'au passé : *si tu eusses été*, si tu avais été ; *si tu fusses*, si tu étais. *J'eusse eu*, j'aurais eu ; *j'eusse*, j'aurais. Dans la condition nous mettons l'imparfait, dans la principale le mode conditionnel. — *Encore eusse* etc. J'aurais encore quelque couleur (prétexte) de t'excuser.

136. *Si* : mais. — *N'as-tu soin* : tu n'as pas soin, tu ne te mets pas en peine. — *Tout t'est un* : tout t'est égal.

137, 138. *Jalet* : galet. — Ou tu as la tête plus dure qu'un galet, où cette méchance, ce malheur, te plaît mieux qu'un honneur.

139. *Répondras* : répondras-tu.

140. *J'en serai hors* : j'en serai débarrassé.

141. *Confort* : consolation. Vers ironique.

LE CORPS.

Et je m'en passerai.



LE CŒUR.

Dont vient ce mal?

LE CORPS.

Il vient de mon malheur.

Quand Saturne me fit mon fardelet,
Ces maux y mit, je le crois.

145

LE CŒUR.

C'est foleur.

Son seigneur es, et te tiens son varlet.
Vois que Salmon écrit en son rollet.
*Homme sage, ce dit-il, a puissance
Sur planètes et sur leur influence.*

LE CORPS.

Je n'en crois rien; tel qu'ils m'ont fait serai. 150

LE CŒUR.

Que dis-tu!

144. *Saturne*. Le poète se suppose né sous l'influence de cette planète, qui faisait, dit-on, les hommes tristes et malheureux. — *Mon fardelet* : ma provision, mon sort.

145. Il y mit ces maux. — *Foleur* : folie.

146. Tu es son maître, le maître de ta planète prétendue, et tu te regardes comme voué à la servir.

147. *Que* : ce que. — *Salmon* : Salomon. — *Rollet* : rouleau, écrit. Il s'agit du *Livre de la Sagesse*, partie de l'Écriture sainte dont Salomon est auteur. Mais ce que cite le poète n'en est pas ; il est tiré de Ptolémée (Thuasne).

148, 149. *Ce dit-il* : dit-il. — *Homme sage* : l'homme sage. — *Sur planètes* : sur les planètes.

150. *Ils* : elles, les planètes. — Tel elles m'ont fait, tel je serai. Je serai tel qu'elles m'ont fait.

151. *Que dis-tu* ! Étonnement et censure. — *Dà* : même sens que *certes*.

LE CORPS.

Dà certes, c'est ma créance.

LE CŒUR.

Plus ne t'en dis.

LE CŒUR.

Et je m'en passerai.



LE CŒUR.

Veux-tu vivre?

LE CORPS.

Dieu m'en doint la puissance.

LE CŒUR.

Il te faut quoi ? remords de conscience,
Lire sans fin.

LE CORPS.

En quoi?

LE CŒUR.

Lire en science, 155

Laisser les fous.

LE CORPS.

Bien j'y aviserai.

153. *Vivre* : échapper à la mort dont la prison te menace. — *Doit* : subjonctif de donner. Que Dieu m'en donne la puissance. Ce vers et les cinq suivants font l'acrostiche de Villon.

155. *En quoi* ? Le corps a cessé de railler et interroge. — *Lire en science* : t'instruire par la lecture.

156. *Les fous* : les mauvais compagnons. — *Bien j'y aviserai*. La fiction du poème met en dénouement la conversion.

LE CŒUR.

Or le retiens.

LE CORPS.

J'en ai bien souvenance.

LE CŒUR.

N'attends pas tant que tourne à déplaisance.
Plus ne t'en dis.

LE CORPS.

Et je m'en passerai.

VILLON SUR LE POINT D'ÊTRE PENDU

Je suis François, dont il me pèse, 160
Né de Paris emprès Pontoise,
Et de la corde d'une toise
Saura mon cou que mon cul pèse.

LA GRANDE ÉPITAPHE VILLON

Frères humains qui après nous vivez, 165
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,

157, 158. *Or* : allons. — *Le retiens* : retiens-le. — *J'en ai bien souvenance* : je me le rappellerai bien. — *Tant que* : jusqu'à ce que. *Tant que tourne* etc. Jusqu'à ce que la résolution que tu prends de t'amender te soit redevenue déplaisante. Hâte-toi, n'attends pas d'avoir changé d'avis.

159. Le refrain n'est plus une ironie. *Plus ne t'en dis* : je n'ai plus rien à te dire. *Et je m'en passerai* : il ne m'en faut pas davantage.

VILLON SUR LE POINT D'ÊTRE PENDU. Titre composé.

160. *Dont il me pèse* : de quoi je suis fâché. Parce que François sera pendu. Il vaudrait mieux être un autre.

161, 162. *Emprès* : près. — *Paris emprès Pontoise* : bouffonnerie populaire sans doute. — *De la corde* : du bout de la corde.

163. Mon cou saura ce que pèse mon c...

LA GRANDE ÉPITAPHE VILLON. Titre composé. La petite épitaphe est au *Grand Testament*.

164, 165. *Frères humains* : hommes qui êtes nos frères. — *Qui après nous vivez*. Le poète parle au nom des pendus de Montfaucon, auxquels sa sentence de mort le devait joindre. — *N'ayez* : n'ayez pas.

Car, se pitié de nous pauvres avez,
 Dieu en aura plutôt de vous mercis.
 Vous nous voyez ci attachés cinq, six.
 Quant de la chair, que trop avons nourrie,
 Elle est pièça dévorée et pourrie; 170
 Et nous les os devenons cendre et poudre.
 De notre mal personne ne s'en rie,
 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

Se vous clamons frères, pas n'en devez
 Avoir dédain. Quoique fûmes ocis 175
 Par justice, toutefois vous savez
 Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis.
 Excusez nous, puisque sommes transis,
 Envers le Fils de la Vierge Marie.
 Que sa grâce ne soit pour nous tarie, 180
 Nous préservant de l'infemale foudre.

166. *Se* : si. Si vous avez pitié de nous pauvres gens.

167. *Mercis* : miséricorde. L's mis pour la rime. Dieu sera plus enclin à vous faire miséricorde.

168. *Ci* : ici. — *Attachés cinq, six*. Même tableau aux Ballades en jargon, v. 5 :

Sont greffés et pris cinq ou six.

169. *Quant de* : quant à. — *Que trop avons nourrie* : que nous avons trop nourrie. Le poète fait sa coulpe des débauches du corps.

170. *Pièça* : depuis quelque temps.

171. Prosopopée des os, rentrant dans le discours.

172. Que personne ne se rie de notre mal. — *En* : pléonasme.

173. *Que tous* etc. Qu'il veuille tous nous absoudre.

174. *Se* : si. — *Vous clamons* : nous vous clamons, appelons. — *Pas n'en devez* : vous n'en devez pas.

175. *Avoir dédain* : de dédain. — *Ocis* : mis à mort.

176, 177. *Par justice* : par ordre de justice. *Toutefois vous savez* etc. Le poète dissimule les méfaits qui le conduisaient à la potence. — *Bon sens rassis* : sang-froid, source de discernement dans l'exercice de la judicature.

178, 179. Excusez-nous envers le fils de la Vierge Marie, implorez de Jésus notre pardon, puisque nous sommes transis, c'est-à-dire trépassés, ce qui nous rend quittes en ce monde, et permet de prier pour nous.

180. *Ne soit* : ne soit pas. — *Pour nous tarie* : tarie pour nous.

181. *Nous préservant* : et nous préserve. — *L'infemale foudre* : la damnation.

Nous sommes morts; âme ne nous harie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

Pluie nous a débués et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis, 185
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais nul temps nous ne sommes assis;
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesse nous charrie, 190
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

Prince Jésus, qui sur tous seigneurie,
Garde qu'enfer n'ait de nous la maîtrise. 195
A lui n'ayons que faire ne que soudre.
Hommes, ici n'a point de moquerie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

182. *Ame* etc. Qu'aucune âme, que personne ne nous *harie*, ne nous tourmente.

184. *Pluie* : la pluie, deux syllabes. — *Débués* : lessivés.

150. *Noircis*. Même qualificatif aux Ballades en jargon v. 2.

Où accolés sont dupes, et noircis.

180. *Pies* (deux syllabes), *corbeaux* : les pies, les corbeaux. — *Cavés* : creusés, crevés. Nous ont crevé les yeux.

188. *Nul temps* : en aucun temps. — *Nous ne sommes assis* : même plaisanterie aux Ballades en jargon, v. 154.

Tous debout et non pas assis.

189. *Puis... puis* : tantôt... tantôt.

190. *Nous charrie* : il nous charrie, le vent.

192. *De notre confrérie* : de notre bande, celle qui se fait pendre.

194. *Qui seigneurie* : qui as empire.

195. Empêche que l'enfer n'ait empire sur nous, ne se rende notre maître, et nous damne.

196. Que nous n'ayons pas affaire à lui, que nous n'ayons à lui que soudre, rien à lui payer.

197. *Ici n'a* : ici il n'y a.

BALLADE DE L'APPEL

Que vous semble de mon appel,
 Garnier, fis-je sens ou folie ? 200
 Toute bête garde sa pel ;
 Qui la contraint, efforcé ou lie,
 S'elle peut elle se délie.
 Quand donc par plaisir volontaire,
 Chanté me fut cette homélie, 205
 Etait-il lors temps de me taire ?

 Fût-ce les hoirs Hue Capel,
 Qui fut extrait de boucherie,
 On ne m'eût parmi ce drapel
 Fait boire en cette écorcherie. 210

BALLADE DE L'APPEL. Titre abrégé.

199. *Mon appel* : celui auquel la cour fit droit et qui le sauva du gibet en 1462.

200. *Garnier*. Clerc du guichet à la Conciergerie, puis au Châtelet. Comme tenant le registre d'écrou, c'est à lui que le poète s'adresse. — *Fis-je* etc. : Ce que je fis, est-ce sens (bon sens) ou folie ?

201. *Pel* : peau. *Garder la peau, sa peau* : sauver sa vie. Même expression *Grand Testament*, v. 1672, où il s'agit des larrons.

202. *Qui la contraint* : si on la contraint. — *Efforcer* : le même que contraindre.

203. *Se* : si.

204. *Par plaisir* etc. Le sens échappe.

205, 206. *Chanté me fut* : accord au masculin comme neutre : il me fut chanté, on me chanta cette homélie. — L'homélie est la sentence de mort, qu'il compare à un chant, pour le plaisir de comparer à un répons d'église son appel. — *Lors* : alors.

207. *Hue Capel*. Hugues Capet, premier de la troisième race des rois de France. Une légende populaire prolongée jusqu'alors lui donnait des bouchers pour ancêtres. — *Hoir* : héritier. — *Fût-ce les hoirs* etc. Quand ce serait le roi et ses parents, qui eussent voulu m'y contraindre. — *Hue*, deux syllabes.

208. *Extrait* : issu par descendance. — *Qui fut* etc. Plaisanterie sur l'origine légendaire du roi, qui tout roi qu'il était, n'aurait su le persuader de se rendre à l'abattoir.

209, 210. *Parmi* : dans. — *Drapel* : toile. — *Écorcherie* : abattoir. *Cette écorcherie* : le gibet. — *Boire* est mis plaisamment pour : y aller mourir. *On ne m'eût* etc. On ne m'aurait pas empêché d'appeler.

Vous entendez bien joncherie.
 Mais quand cette peine arbitraire
 On me jugea par tricherie,
 Etait-il lors temps de me taire ?

Cuidiez-vous que sous mon capel 215
 N'y eût tant de philosophie,
 Comme de dire : j'en appel ?
 Si avait, je vous certifie ;
 Combien que point trop ne m'y fie.
 Quand on me dit, présent notaire : 220
 Pendu serez, je vous affie,
 Etait-il lors temps de me taire ?

Prince, se j'eusse eu la pépie,
 Piéça je fusse où est Clotaire,
 Aux champs debout comme une épie. 225
 Etait-il lors temps de me taire ?

211. *Joncherie* terme du langage jobelin ou argot. Dans l'usage ordinaire sans doute, dont ceci serait un exemple : plaisanterie, *Vous entendez* etc. Vous entendez bien que je raille.

212, 213. *Quand on me jugea cette peine*, c'est-à-dire qu'on la prononça contre moi. Juger est ici actif avec une matière de jugement pour régime. — *Arbitraire, par tricherie*. Le poète continue de prétendre à l'innocence.

215. *Cuidiez-vous* : croyiez-vous. — *Capel* : chapeau. — *Sous mon capel* : dans ma tête.

216. 217. *N'y eût* : il n'y eût pas. — *Tant... comme de* : assez... pour. — *J'en appel* : j'en appelle. La syllabe muette est supprimée pour la rime.

218. *Si avait* : si.

219. *Combien que* : quoique. — *Combien que* etc. Badinage.

220. *Présent notaire* : le notaire étant présent, en présence de notaire. Badinage.

221. *Pendu serez* : vous serez pendu. — *Affier* : donner à foi. *Je vous affie* : ma parole.

223. *Se j'eusse eu la pépie*, qui m'eût empêché de parler.

224. *Piéça* : depuis quelque temps — *Je fusse* : subjonctif à sens de conditionnel, que nous n'employons plus qu'au passé : *j'eusse été*, j'aurais été ; *je fusse*, je serais. — *Où est Clotaire*, c'est-à-dire mort.

225. *Aux champs* : dehors, où était le gibet. — *Epie* : sentinelle. — *Debout comme une épie* : pendu. Même plaisanterie que plus haut v. 153, et Ballades en jargon, v. 154.





LE DIT DE MARIE D'ORLÉANS

La princesse louée dans cette pièce est Marie fille de Charles duc d'Orléans, qui fut la sœur aînée de Louis XII. Les uns veulent qu'elle ait été rimée pour sa naissance, qui fut le 19 décembre 1457, les autres pour l'entrée de la princesse dans la capitale de son père qui fut le 17 juillet 1460. On se croit obligé à l'une de ces deux dates parce que l'absolution y fut jointe pour le poète, d'une prison où il attendait la mort. Mais ni l'une ni l'autre ne convient. Il est certain que la naissance de la princesse, non son entrée, fut cause de délivrer le poète, car il dit :

Ci devant Dieu fais connaissance
Que créature fusse morte
N'était votre douce naissance.

D'autre part il est impossible de mettre la pièce à la naissance de la princesse, car il la dépeint déjà enfant, et paraissant plus que son âge.

Port assuré, maintien rassis...
Et eussiez des ans trente-six,
Enfance en rien ne vous démène.

Il semble donc qu'on n'en puisse sortir ; mais cet embarras cesse quand on fait réflexion qu'il n'est pas nécessaire que la pièce ait été écrite aussitôt la grâce obtenue. Villon fut délivré en 1457, le 17 juillet ou peu après ; il a pu ne payer sa dette que plus tard, en 1460 par exemple. Du reste il n'y a pas moyen d'imaginer autrement les choses. Dans cet arrangement des faits l'entrée de la princesse à Orléans ne joue aucun rôle, et la pièce n'en fait pas mention.

Elle est en forme de litanies, où tous les lieux communs de l'éloge se suivent en couplets monotones. M. Longnon l'a jugée trop médiocre pour être certainement de Villon. Mais la signature ne laisse pas de doute ; de plus elle ne contient rien qui rende

l'attribution impossible. Il y a des beautés de diction, et en général tout ce qu'on pouvait attendre du poète dans un sujet fort insipide, abordé sans inspiration.

Selon le système suivi dans le Grand Testament, il n'a pas même manqué de régaler son lecteur d'une ballade insérée dans la pièce, dont le refrain est assez agréable, et quelques traits se font apprécier.

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

O louée conception,	I
Envoyée çà-jus des cieux,	
Du noble lis digne scion,	
Don de Jésus très précieux,	
Marie, nom très gracieux,	5
Font de pitié, source de grâce,	
La joie, confort de mes yeux,	
Qui notre paix bâtit et brasse,	
 La paix (c'est assavoir) des riches,	
Des pauvres le sustentement,	10
Le rebours des félons et chiches,	
Très nécessaire enfantement,	

LE DIT DE MARIE D'ORLÉANS. Le vers latin mis par l'auteur lui-même en épigraphe, est de Virgile dans sa IV^e églogue. Le poète l'insère ci-dessous, v. 118, 120.

1. Conception digne de louange. Celle de la princesse, fille de Charles duc d'Orléans. Elle fut épouse de Jean de Foix et mère du fameux capitaine Gaston de Foix. — *Louée*, trois syllabes.

2. *Çà-jus* : ici-bas. — *Envoyée* etc. : traduction de l'épigraphe. — *Envoyée*, quatre syllabes.

3. *Scion* : rejeton. — *Le noble lis* : figure, pour la maison de France.

4. Don très précieux de Jésus.

5. Nom très gracieux : celui de la Sainte Vierge, auquel s'adresse le vers suivant. — *Marie*, trois syllabes.

6. *Font* : fontaine, c'est-à-dire source.

7. *Confort* : consolation. — *Joie*, deux syllabes.

8, 9. *Brasser* : tramer. — *La paix* etc. C'est assavoir la paix des riches.

10. *Sustentement* : subsistance.

11. *Rebours* : redressement. — *Fêlon* : traître. — *Chiche* : avare.

12. *Très nécessaire*. Cette naissance est dite telle, à cause du bien qu'elle doit produire.

Conçu, porté honnêtement,
Hors le péché originel,
Que dire je puis saintement, 15
Souverain bien de Dieu éternel;

Nom recouvré, joie du peuple,
Confort des bons, des maux retraite,
Du doux seigneur première et seule
Fille de son clair sang extraite, 20
Du dextre côté Clovis traite;
Glorieuse image en tous faits
Ou haut ciel créée et pourtraite,
Pour éjouir et donner paix;

En l'amour et crainte de Dieu, 25
Es nobles flancs César conçue,
Des petits et grands en tout lieu
A très grande joie reçue,

14. *Hors* : excepté. Tout dans la conception de la princesse est digne d'éloge, si l'on met à part le péché originel, dans lequel sont conçus tous les hommes.

15, 16. *Souverain* : souverain. — *Que dire* etc. Enfantement, que saintement parlant je puis dire souverain bien, provenant de Dieu éternel.

17. *Nom recouvré*. De nouveau présenté à l'hommage des hommes dans la personne de la princesse, à laquelle retournent les vers suivants. — *Joie*, deux syllabes.

18. *Confort* : consolation. — *Des maux retraite*. Retraite offert à ceux qui souffrent.

19, 20. *Le doux seigneur* : le duc d'Orléans. — *Clair* : glorieux. — *Extraite* issue par descendance.

21. *Traite* : tirée. — *Dextre* : droit. — *Clovis* : de Clovis. *Dextre côté* signifie loyale descendance. Mais la maison de France ne descendait pas de Clovis.

22. *Image* : modèle. — *Glorieuse en tous faits* : à tous égards glorieuse.

23. *Ou*, contracté de *en le* : dans le. — *Pourtraite*. Un *pourtrait* est un dessin d'après lequel on exécute. La princesse est formée sur un modèle préparé dans le ciel.

24. *Ejouir* : réjouir. — *Paix* : la paix.

25, 26. *Es*, contracté de *en les* : dans les. — *En l'amour* etc. Conçue en l'amour etc., et dans les nobles etc. — *César*, signifie le sang royal.

27, 28. Reçue à (avec) très grande joie des petits et grands en tout lieu. — *Joie*, deux syllabes.

De l'amour Dieu traite, tissue,
 Pour les discordes rallier, 30
 Et aux enclos donner issue,
 Leurs liants et fers délier.

Aucunes gens, qui bien peu sentent,
 Nourris en simplesse et confits,
 Contre le vouloir Dieu attendent, 35
 Par ignorance déconfits,
 Désirant que fussiez un fils.
 Mais qu'ainsi soit, ainsi m'ait Dieu
 Je crois que ce soit grands profits.
 Raison, Dieu fait tout pour le mieux. 40

Du Psalmiste je prends les dits :
Delectasti me Domine
In factura tua; si dis :
 Noble enfant de bonne heure né,
 A toute douceur destiné, 45

29. *Dieu* : de Dieu. — *Traire* ou *tirer* se dit du fil dont on fait une étoffe. *Traite* et *tissue* ont donc même sens, qui marque dans la princesse l'ouvrage soigneux, précis, serré, de l'amour de Dieu.

30. *Rallier les discordes* : les apaiser.

31. *Les enclos* : les prisonniers. *Aux enclos* etc. Donner aux prisonniers la faculté de sortir.

32. *Liants* : liens.

33. *Aucunes gens* : quelques personnes. — *Qui bien peu sentent* : qui ont peu de sens.

34. Nourris et confits en simplesse. — *Nourris* : entretenus. — *Confits* : consommés. — *Simplesse* : défaut d'esprit.

35. Contredisent au vouloir de Dieu.

36. Déconcertés par l'ignorance.

37. *Fussiez* : vous fussiez.

38, 39. Je crois que c'est un grand profit que ce soit ainsi, que l'enfant soit une fille. — *Ainsi m'ait Dieu* : ainsi Dieu m'aide. Serment familier. Que Dieu m'aide ainsi comme je dis vrai.

41. *Le Psalmiste* : David auteur des Psaumes.

42, 43. Je me suis délecté dans ton œuvre, Seigneur. — *Si dis* : ainsi je dis.

44. *De bonne heure* : par bonheur, par heureux augure.

45. A marque le but. Envoyé du destin pour le bonheur des hommes.

Manne du ciel, céleste don,
De tous bienfaits le guerdonné,
Et de nos maux le vrai pardon.

DOUBLE BALLADE

Combien que j'ai lu en un dit
Inimicum putes, y a, 50
Qui te præsentem laudabit,
Toutefois nonobstant cela.
Onques vrai homme ne cela,
En son courage aucun grand bien,
Qu'il ne les montrât çà et là. 55
On doit dire du bien le bien.

Saint Jean-Baptiste ainsi le fit,
Quand l'Agneau de Dieu décela;
En ce faisant, pas ne méfit,
Dont sa voix es tourbes vola; 60
De quoi saint André Dieu loua,
Qui de lui si ne savait rien,

46. *Manne* etc. Descendu du ciel comme la manne.

47. *Guerdonner* : récompenser, pourvoir, douer. — *De tous* etc. Doué de tous les bienfaits pour nous.

48. *Maux* : méfaits.

DOUBLE BALLADE. Ce titre est ajouté.

49. *Combien que* : quoique. — *Dit* : discours.

50, 51. Tiens pour ennemi qui te loue en ta présence. — *Y a* : il y a, sous-entendu : dans ce discours.

53 à 55. *Onques* : jamais. — *Vrai* : véridique. — *Cela* : cacha. — *Courage* : cœur. — *Ne cela en son courage* : ne tint caché dans son cœur. — *Qu'il* : sans qu'il. — *Çà et là* : de temps en temps, quelquefois.

57. Saint Jean-Baptiste, précurseur du Messie, mis par Dieu sur la terre pour annoncer la venue de Jésus-Christ. — *Ainsi le fit* : fit ainsi.

58. Quand il révéla l'Agneau de Dieu, c'est-à-dire le Messie.

59. En faisant cela il ne fit pas mal.

60. *Dont* : en conséquence de quoi. — *Es*, contracté de *en les* : vers les. — *Tourbes* : foules.

61. De quoi saint André loua Dieu. Parce qu'ayant connu Jésus-Christ par saint Jean, il le suivit et devint son apôtre.

62. Qui ne savait rien de lui, de Jésus-Christ. — *Si*, explétif.

Et au Fils de Dieu s'alloua.
On doit dire du bien le bien.

Envoyée de Jésus-Christ, 65
Rappelez çà-jus par deça
Les pauvres que rigueur proscrit,
Et que Fortune bétourna.
Si sais bien comment il m'en va;
De Dieu, de vous vie je tiens. 70
Benoît celle qui vous porta.
On doit dire du bien le bien.

Ci devant Dieu fais connaissance
Que créature fusse morte,
Ne fût votre douce naissance, 75
En charité puissante et forte,
Qui ressuscite et réconforte
Ce que mort avait pris pour sien.
Votre présence me conforte.
On doit dire du bien le bien. 80

63. *Le Fils de Dieu* : Jésus-Christ. — *S'alloua* : se donna.

65. *Envoyée* etc. Il appelle ainsi la princesse. — *Envoyée*, quatre syllabes.

66 à 68. *Rappelez* : vous rappelez. — *Çà-jus* : ici-bas. — *Par deça*, par ici.
— *Les pauvres* : les pauvres gens. — *Rigueur* : la rigueur. — *Fortune* : la fortune.
— *Bétourna* : mit à l'envers de sa roue. — *Enfant* qui descendez du ciel, on vous prie ici-bas de faire cesser l'exil des malheureux que la fortune a mis à bas.

69. *Comment il m'en va* : comment il en est à mon égard.

70 à 73. De vous je tiens la vie. Car c'est en l'honneur de l'enfant venue au monde qu'il fut tiré de prison, sauvé de la mort. — *Vie*, deux syllabes.

71. *Benoît* : béni, sans accord, comme nous disons excepté, supposé, etc.

73. *Ci* : ici. — *Fais connaissance* : je fais connaissance, ou reconnaissance, je reconnais.

74. *Fusse* : subjonctif à sens conditionnel que nous n'employons plus qu'au passé : *j'eusse été*, j'aurais été; *je fusse*, je serais. — Je serais créature morte, je serais mort.

75. Si ce n'était votre bienfaisante naissance.

76. Puissante et forte en charité. La naissance de la princesse est ainsi dite parce qu'elle fait le bien.

78. *Mort* : la mort.

79. *Conforte* : console.

Ci vous rends toute obéissance,
 A ce faire raison m'exhorte
 De toute ma pauvre puissance.
 Plus n'est deuil qui me déconforte,
 N'autre ennui de quelconque sorte. 85
 Vôtre je suis et non plus mien.
 A ces droit et devoir m'enhorte.
 On doit dire du bien le bien.

O grâce et pitié très immense,
 L'entrée de paix et la porte, 90
 Somme de bénigne clémence,
 Qui nos fautes tout et supporte,
 Si de vous louer me déporte,
 Ingrat suis et je le maintiens;
 Dont en ce refrain me transporte : 95
 On doit dire du bien le bieu.

Princesse, ce los je vous porte,
 Que sans vous je ne fusse rien.
 A vous et à tous m'en rapporte.
 On doit dire du bien le bien. 100



81. *Ci* : ici. Redoublé de la précédente strophe, par une emphase d'engagement. — *Vous rends* : je vous rends.

82. La raison m'exhorte à faire cela.

84. Il n'y a plus de tristesse qui m'abatte.

85. *Ne* : ni. — *De quelconque sorte* : de quelque sorte que ce soit.

87. *Enhorte* : exhorte. Le droit et le devoir m'engagent à cela.

89. *Grâce et pitié* : personnifiées dans la princesse.

90. *L'entrée et la porte de la paix* : même remarque. *Entrée*, trois syllabes.

91. Résumé de clémence bienveillante.

92. *Tout* : ôte. — *Qui nos fautes etc.* Qui supprime nos fautes et les répare.

94. *Se déporter* : cesser. Si je cesse de vous louer.

94. *Ingrat suis* : je suis ingrat.

96. De quoi prenant texte, je me reporte à ce refrain.

97. *Princesse*, est dit au propre dans cet envoi. — *Los* : louange.

98. *Fusse* : subjonctif à sens de conditionnel que nous n'employons plus qu'au passé : j'eusse été, j'aurais été ; je fusse, je serais. — *Je ne fusse rien* : je serais mort.

99. *M'en rapporte* : je m'en rapporte.

Œuvre de Dieu, digne, louée
 Autant que nulle créature,
 De tous biens et vertus douée,
 Tant d'esperit et de nature
 Que de ceux qu'on dit d'aventure, 105
 Plus que rubis noble ou balais,
 Selon de Caton l'écriture :
Patrem insequitur proles.

Port assuré, maintien rassis
 Plus que ne peut nature humaine, 110
 Et eussiez des ans trente-six,
 Enfance en rien ne vous démène.
 Que jour ne le die et semaine,
 Je ne sais qui me le défend.
 A ce propos un dit ramène : 115
 De sage mère sage enfant.

Dont résume ce que j'ai dit.
Nova progenies cœlo,
 Car c'est du poète le dit,
Jamjam demittitur alto. 120

102. *Nulle* : aucune.

103 à 106. *Tant* : autant. — *Esperit* : esprit. — *Nature* : il veut dire ici le corps. — *Biens d'aventure* : biens de fortune. — *Noble, balais* : qualités ou espèces de rubis. — Plus douée de tous biens et vertus, tant d'esprit et de corps que de ceux de la fortune, que n'est rubis noble ou balai.

107. *Caton*. Dionisius Caton, écrivain du ⁱⁱⁱe siècle, auteur de *Distiques Moraux* que récita tout le moyen âge. L'adage cité n'est pas de lui (Thuasne), c'est un dicton anonyme chez plusieurs auteurs. — *L'écriture* : le texte.

108. *Tel père, tel fils*.

111. *Eussiez* : eussiez-vous. — *Des ans trente-six* : trente-six ans. Chiffre arbitraire.

112. *Démener* : conduire. Vous n'êtes pas menée par l'enfance, Vous paraissez déjà une grande personne.

113, 114. Je ne sais qui me retient de le dire le jour et la semaine, tout le jour et toute la semaine, sans cesse.

115. *Mon dit* etc. Je ramène mon propos. Celui qu'il a dit en latin et dont ce qui suit fait l'application.

116. *De sage mère*. Sa mère était Marie fille du duc de Clèves.

117. *Résume* : je reprends.

118 à 120. *Dit* : propos. — Le poète est Virgile, dont Villon insère ici

Sage Cassandre, belle Echo,
Digne Judith, chaste Lucrèce,
Je vous connais, noble Dido,
A ma seule dame et maîtresse.

En priant Dieu, digne pucelle, 125
Qu'il vous doint longue et bonne vie,
Qui vous aime, mademoiselle,
Jà ne coure sur lui envie.
Entière dame et assouvie,
J'espoir de vous servir, ainsois 130
Certes, se Dieu plaît, que dévie
Votre pauvre écolier François.

le vers donné ci-dessus en épigraphe, coupé en deux et retouché pour la mesure.

121 à 124. *Cassandre*, fille de Priam, qui prédisait à Troyes des malheurs, que ses princes refusaient d'entendre. — *Echo*, nymphe amoureuse de Narcisse, que la fable nous dépeint comme changée en voix. — *Judith*, juive de Béthulie, qui délivra la ville du siège où la tenait Olopherne, en le tuant. — *Lucrèce*, femme de Brutus, déshonorée par Tarquin, qui se tua ne pouvant survivre à sa honte. — *Dido* ou Didon, reine de Carthage, amante d'Enée, qui se donna la mort, quand celui-ci l'eut abandonnée. Le poète donne tous ces noms à la princesse. — *Je vous connais à* : je vous reconnais pour.

125. *Pucelle* : jeune fille.

126. *Doit* : subjonctif de *donner*.

127, 128. *Mademoiselle* : mademoiselle. — *Jà* : point. — *Envie* : contrariété. — *Qui vous aime* etc. Que nul dommage ne coure sur celui qui vous aime. Que celui qui vous aime n'encoure rien de contraire.

129. *Entière*, parfaite. — *Assouvie* : accomplie. — Dame parfaite et accomplie.

130, 131. *J'espoir* : j'espère. — *Ainsois* : à moins. — *Que dévie* : que ne meure.

132. Le poète signe dans ce vers final.





BALLADES DIVERSES

Les ballades qui suivent sont toutes pièces détachées, et sans ressemblance dans les sujets,

La première est une exhortation morale écrite dans quelque moment de repentance effective du poète, au cloître Saint-Benoît sans doute, comme amende honorable des méfaits de son existence, car elle s'adresse aux enfants perdus, mais sur un ton pieux, rapaisé, bien différent de la brûlante menace de mort et de perdition physique qui retentit dans le Grand Testament.

La seconde est une pièce politique. Le poète s'y range dans le parti français contre la faction bourguignonne, dont le souvenir durait encore, avec Saint-Benoît tout entier, qui avait tenu pour le roi dans la guerre civile.

La troisième est une demande d'argent. Le duc de Bourbon y paraît comme protecteur du poète. Peut-être elle fut écrite au cours des vagabondages qui le conduisirent à Moulins chez le prince. L'allusion de la croix, qui s'y trouve, est la même que celle du Grand Testament :

Et cheminant sans croix ni pile,

au passage où il conte ce voyage, Marot a laissé des modèles de ces requêtes, où le poète expose sa misère en badinant. Celle-ci est tout à fait de son style, et a servi de modèle à lui-même. Par exception cette ballade porte deux envois, dont un dans le style des chansons de Pétrarque et des troubadours.

La quatrième pièce, la cinquième et la sixième, sont des amusements poétiques, un entassement de propositions rompues, de proverbes dans l'une, de synonymes dans l'autre, de coq-à-l'âne dans la troisième. Gaston Paris dit que sans le nom de Villon, ces pièces passeraient assez inaperçues. C'est faire de l'abondance verbale et pittoresque un mépris qui ne sera partagé par aucun ami des vers. Les proverbes surtout sont admirables, d'une net-

teté, d'un éclat, d'une variété charmante. La rime en *ise*, reprise de vingt manières, y rivalise par l'abondance, avec la rime en *inse* de Voltaire.

La troisième de ces pièces est imitée d'une ballade d'Alain Chartier, dont elle fournit le contre-pied, ou si l'on veut, la parodie. Ce dernier commence ainsi

Il n'est danger que de vilain,
N'orgueil que de pauvre enrichi,
Ne chère que d'homme joyeux...

Il y a dans la réplique de Villon un air de plaisante impatience, la même qui a inspiré les Contredits Franc-Gontier, parodie d'un autre genre, dans le Grand Testament.

Le premier vers de la septième ballade : *Je meurs de soif auprès de la fontaine*, est celui que Charles duc d'Orléans mit au concours en 1456, comme thème qu'il invitait les poètes à mettre en rime, et dont il existe plusieurs pièces outre la sienne. Cela suffit pour rattacher celle de Villon à ce concours, soit qu'il y ait réellement pris part, soit que pris d'émulation il ait voulu montrer après coup qu'il n'était pas indigne de concourir. Des coq-à-l'âne du même genre que ceux de la ballade précédente, la remplissent.

Le plaisant rondeau qui vient en dernier lieu, vise un personnage qui échappe.

DE BON CONSEIL

Hommes faillis, bersaudés de raison,
Dénaturés et hors de connaissance
Démis du sens, comblés de déraison
Fous abusés, pleins de déconnaissance,
Qui procurez contre votre naissance,

5

BALLADE DE BON CONSEIL. Titre ajouté.

1. *Faillis* : en faute. — *Bersaudés* : sans doute dépourvus.
2. *Hors de connaissance* : privés de réflexion.
3. *Démis* : privés. — *Du sens* : du bon sens. — *Comblés* : remplis.
4. *Abusés* : trompés. *Fous abusés*, expression toute faite sans doute. — *Déconnaissance* : erreur.
5. *Procurez* : travaillez.

Vous soumettant à détestable mort
 Par lâcheté, las! que ne vous remord
 L'horribleté qui a honte vous mène!
 Voyez comment maint jeunes homs est mort
 Par offenser et prendre autrui demaine. 10

Chacun en soi voie sa méprison.
 Ne nous vengeons, prenons en patience,
 Nous connaissant que ce monde est prison
 Aux vertueux franchis d'impatience.
 Battre, touiller, pour ce n'est pas science; 15
 Tollir, ravir, piller, meurtrir a tort.
 De Dieu ne chaut, trop de verté se tord,
 Qui en tels faits sa jeunesse démène;
 Dont à la fin ses poings douloureux tord
 Par offenser et prendre autrui domaine. 20

6. *Vous soumettant* : vous exposant, vous rendant sujets. — *Détestable* : digne d'exécration. — Qui travaillez au rebours de votre naissance, en défi d'elle, en vous rendant passibles d'une mort maudite.

7, 8. *Remordre* : causer du remords. — *Horribleté* : horreur. — Que ne concevez-vous du remords de l'abomination qui vous mène à la honte!

9. *Jeunes* : au pluriel, à cause du sens pluriel de *maint*. — *Homs* : hommes. Même raison. Le verbe reste au singulier comme gouverné par *maint*.

10. *Par offenser et prendre* : en offensant et prenant. — *Autrui* : génitif. — *Autrui demaine* ou domaine : le bien d'autrui.

11. *Méprison* : erreur, de *méprendre* : commettre l'erreur. — *Chacun en soi* etc. Que chacun voie en soi son erreur. — *Voie*, trois syllabes.

12. Ne nous vengeons pas, prenons en patience les choses.

13, 14. *Se connaître que* : s'apercevoir. Nous apercevant que le monde est une prison, dont le ciel sera la délivrance. — *Franchis* : affranchis. — Est une prison pour les gens vertueux guéris de l'impatience, rangés à l'obéissance envers Dieu.

15. *Touiller* : sens inconnu. — *Pour ce* : pour cela, à cause de cela. — *Science* : sagesse. — En conséquence battre les gens, les touiller, n'est pas sage.

16. *Tollir* : enlever, dérober. — *Ravir*, même sens. — *Meurtrir* : tuer. — Dérober, tuer, etc., a tort, n'est pas selon la raison.

17, 18. *Chaloir* : importer, ici transporté au régime : se soucier. — *Trop* : beaucoup. — *Verté* : vérité. — *Se tordre* : se détourner. Le mot est dans *Pathelin*. — *Fait* : action. — *Démener* : conduire. — Celui qui passe sa jeunesse en de pareilles actions, ne se soucie pas de Dieu et se détourne horriblement de la vérité.

19. *Dont* : en conséquence de quoi. — *Douloureux* : affligé de douleur, apposition au sujet sous-entendu. Plein de douleur il tord ses poings, il se tord les mains.

Que vaut piper, flatter, rire en traison,
 Quêter, mentir, affermer sans fiance,
 Farcer, tromper, artifier poison,
 Vivre en péché, dormir en défiance
 De son prochain, sans avoir confiance ? 25
 Pour ce conclus. De bien faisons effort,
 Reprenons cœur, ayons en Dieu confort;
 Nous n'avons jour certain en la semaine;
 De nos maux ont nos parents le ressort,
 Par offenser et prendre autrui demaine. 30

Vivons en paix, exterminons discord,
 Jeunes et vieux soyons tout d'un accord,
 La loi le veut, l'Apôtre le ramène
 Licitement en l'Épître romaine.
 Ordre nous faut, état ou aucun port. 35
 Notons ces points; ne laissons le vrai port
 Par offenser et prendre autrui demaine.

21. *Piper* : tromper. — *Flatter* : pour voler ou pour nuire. — *Traison* : trahison.

22. *Affermer* : affermer. — *Fiance* : bonne foi.

23. *Farcer* : mystifier. — *Artifier* : fabriquer. — *Poison* : du poison.

24, 25. *En péché* : dans le péché. Ceci est à l'égard de Dieu. La crainte ennemie du somme est à l'égard des hommes, dont on craint la vengeance.
 — *Sans avoir confiance*. Remplissage.

26. *Conclus* : je conclus. — *Faisons effort de bien*, à bien faire.

27. *Cœur* : courage. — *Confort* : consolation, encouragement. — Mettons notre force en Dieu.

28. Nous n'avons pas un jour qui soit certain, où nous soyons certains de ne pas mourir, en la semaine, c'est-à-dire entre plusieurs à choisir. Prenez le jour que vous voudrez, je vous défie de compter dessus.

29. *Ressort* : contrecoup. Nos parents ont le contrecoup de nos maux, de nos méfaits.

31. *Exterminer* : chasser, exclure. — *Discord* : la discorde.

32. *D'un accord* : d'un même sentiment.

33, 34. *La loi* : la loi chrétienne. — *L'Apôtre* : saint Paul. — *Licitement* : à bon droit. — *L'Épître romaine* : l'épître aux Romains, celle où se trouve ces mots : *Quod ex vobis est cum omnibus hominibus pacem habentes*.

35. Il nous faut un ordre, un repos ou quelque port, c'est-à-dire refuge.

36. *Ne laissons* : ne laissons pas, ne négligeons pas. Ces six vers font l'acrostiche de Villon.

CONTRE LES MÉDISANTS DE LA FRANCE

Rencontré soit de bêtes feu jetants
 Que Jason vit, quérant la Toison d'or,
 Ou transmué d'homme en bête sept ans, 40
 Ainsi que fut Nabugodonosor;
 Ou perte il ait et guerre aussi vilaine
 Que les Troyens pour la prise d'Hélène;
 Ou avalé soit avec Tantalus
 Et Proserpine aux infernaux palus; 45
 Ou plus que Job soit en griève souffrance,
 Tenant prison en la tour Dedalus,
 Qui mal voudrait au royaume de France.

CONTRE LES MÉDISANTS DE LA FRANCE. Titre ajouté.

38. *Rencontré soit*. Le sujet de ce verbe et de tous ceux qui suivent est *qui voudrait*, celui qui voudrait, au vers 48. De même par toute la pièce le sujet des verbes de chaque strophe est au refrain. — *Qu'il soit rencontré de bêtes*, par des bêtes vomissant le feu. — *Jetants*. Je laisse l'accord pour la rime. Il avait lieu au féminin sans *e*.

39. *Jason*. Héros de la fable, qui navigua vers la Colchide pour y ravir la Toison d'or, et n'y parvint qu'en exterminant d'abord un dragon à la gueule de feu, qui la gardait. — *Quérant* : cherchant.

40. *Transmué* : changé. — *Sept ans* : pendant sept ans.

41. *Nabugodonosor*. Nabuchodonosor, roi d'Assyrie que Dieu changea en bête en punition de son orgueil.

42, 43. Qu'il ait une perte et une guerre aussi vilaine etc. La guerre de Troie, allumée en représailles de l'enlèvement d'Hélène femme de Ménélas, dont Pâris était ravisseur. Elle aboutit à la destruction de la ville.

44, 45. *Avaler* : faire descendre. — *Palus* : marais. Qu'il soit plongé dans les marais d'enfer, ainsi dits à cause des eaux paresseuses du fleuve du Styx, qui y coulait. — *Tantalus* ou Tantale, tourmenté aux enfers de soif et de faim qu'il ne pouvait satisfaire, parce que l'eau et les fruits reculaient quand il voulait les saisir. — *Proserpine*. Épouse de Pluton et reine des enfers.

46. *Job*, le saint homme, tourmenté des malheurs que Dieu, dans le récit de l'Écriture, lui envoyait pour l'éprouver. — *Griève*, deux syllabes.

47. *Tenant prison* : souffrant prison. — *La tour Dedalus*. Le Labyrinthe de Crète, bâti par Dédale, ingénieur de Minos, pour loger le Minotaure, et d'où l'on ne pouvait sortir à cause de l'enchevêtrement des issues. Le poète veut que celui qu'il maudit, soit enfermé là et y souffre les maux de Job.

48. *Qui mal voudrait* : celui qui voudrait du mal.

Quatre mois soit en un vivier chantants
 La tête au fond ainsi que le butor; 50
 Ou au grand Turc vendu deniers comptants
 Pour être mis au harnais comme un taur;
 Ou trente ans soit comme la Madeleine,
 Sans drap vêtir de linge ne de laine;
 On soit noyé comme fut Narcisus, 55
 Ou aux cheveux comme Absalon pendus,
 Ou comme fut Judas par désespérance;
 Ou pût périr comme Simon Magus,
 Qui mal voudrait au royaume de France.

D'Octovien pût revenir le temps, 60
 C'est qu'on lui coule au ventre son trésor;
 Ou qu'il soit mis entre meules flottants
 En un moulin, commé fut saint Victor;
 Ou transglouti en la mer sans haleine

* 49, 50. Qu'il soit comme le butor, à chanter quatre mois au fond d'un vivier la tête au fond. Fable inconnue, tirée de quelque bestiaire. — L's de *chantants* est mis pour la rime.

51. *Le grand Turc* : le sultan.

52. *Mis au harnais* : attelé. — *Taur* : taureau.

53, 54. Qu'il soit trente ans comme etc. — *Drap* : étoffe. La Madeleine était nue dans sa pénitence au désert.

55. Narcisse est représenté noyé, comme *Grand Testament*, v. 648, d'après l'Hôpital d'amour d'Achille Caulier (Thuasne). Ovide le fait mourir de chagrin sur le bord de l'eau où sa propre figure l'avait allumé d'un vain amour.

56. Sur Absalon, v. *Codicille*, v. 70. — L's de *pendus* est pour la rime.

57. *Désespérance* : désespoir. — *Judas*. L'apôtre renégat, qui ayant trahi le Sauveur et l'ayant livré à la mort, en conçut tant de désespoir qu'il se pendit.

58. *Pût* : pût. — *Simon Magus*, le mage ou le magicien, qui ayant défié saint Pierre de faire un miracle s'éleva lui-même en l'air, puis, le charme cessant, tomba sur la terre et se tua.

60, 61. *Octovien* ou Octavien. Octave, l'empereur Auguste, dépeint au Roman des sept sages, comme recrut d'avarice, et cause par là de détruire certain miroir magique, dont les Romains auraient vengé la perte en lui coulant, après l'avoir tué, un bassin d'or fondu par la bouche dans les entrailles (Thuasne). — *Pût* : pût.

62, 63. *Entre meules* : entre des meules. — *Flottants* : mené deci delà. L's est pour la rime. — Saint Victor de Marseille subit le martyre entre les meules d'un moulin, auxquelles il fut livré, et qui mirent son corps en pièces.

64, 65. *Transglouti* : avalé, par quelque monstre comme Jonas. — *Sans haleine* : privé de respiration. — *Pis que* : de pire façon que. — *Jonas*. Le

Pis que Jonas au corps de la baleine, 65
 Ou soit banni de la clarté Phébus,
 Des biens Juno et du soulas Vénus,
 Et du dieu Mars soit puni à outrance,
 Ainsi que fut roi Sardanapalus,
 Qui mal voudrait au royaume de France. 70

Prince, porté soit des serfs Eolus,
 En la forêt où domine Glaucus,
 Ou privé soit de paix et d'espérance,
 Car digne n'est de posséder vertus,
 Qui mal voudrait au royaume de France. 75

REQUÊTE A MONSEIGNEUR DE BOURBON

Le mien seigneur et prince redouté,
 Fleuron de lis, royale géniture,
 François Villon, que travail a dompté

prophète livré par la vengeance de Dieu, auquel il avait désobéi, à un monstre marin qui l'avalait.

66, 67. *Soit* : qu'il soit. — *Phébus*, le soleil. Génitif. *La clarté Phébus* : la clarté du jour. — *Juno*. Junon, prise pour déesse des richesses. *Les biens Juno*, l'argent et la fortune. — *Vénus* : déesse de l'amour. Génitif. — *Soulas* : plaisir. *Le soulas Vénus* : l'amour.

68, 69. Qu'il soit puni à outrance, du dieu, par le dieu Mars, qui préside à la guerre. — *Sardanapalus*. Sardanapale. Dernier roi du fabuleux premier empire d'Assyrie, assiégé et détruit avec toutes ses richesses dans une guerre émue par ses officiers.

71 à 73. *Serfs* : serviteurs. — *Eolus*, dieu des vents. Génitif. *Les serfs Eolus* : les vents. — *Forêt* : ici les eaux (Thuasne). — *Glaucus*, pêcheur fabuleux qui fut changé en dieu marin. *La forêt* etc. : la mer. — Qu'il soit porté en mer par les vents et noyé. — *Ou privé soit* etc. : Qu'il soit privé etc.

74, 75. Car celui qui mal etc., n'est pas digne de etc.

Monseigneur de Bourbon. Jean II, aîné de Pierre sire de Beaujeu auquel Louis XI maria sa fille. Un des plus grands seigneurs de France, comme prince du sang venant aussitôt après la branche d'Orléans.

76. *Le*. L'emploi de cet article n'empêche pas que seigneur soit au vocatif. *Le mien seigneur et prince* : mon seigneur et mon prince.

77. *Fleuron de lis*, comme issu de la maison de France, dont le lis était l'emblème. — *Géniture* : descendance. — *Royale*. Comme issue de saint Louis.

78. *Dompté* : brisé, abattu, rompu.

A coups orbes par force de batture,
 Vous supplie par cette humble écriture, 80
 Que lui fassiez quelque gracieux prêt.
 De s'obliger en toutes cours est prêt.
 Si ne doutez que bien ne vous contente.
 Sans y avoir dommage n'intérêt,
 Vous n'y perdrez seulement que l'attente. 85

A prince n'a un denier emprunté,
 Fors à vous seul, votre humble créature.
 De six écus que lui avez prêté,
 Cela pièça il mit en nourriture.
 Tout se paiera ensemble, c'est droiture. 90
 Mais ce sera légèrement et prêt,
 Car se du gland rencontre en la forêt
 D'entour Patay, et châtaignes ont vente,

79. *Orbe* : se dit des coups qui ne percent pas, mais qui assomment. Nous disons *coups tout court*. — *Par force* : à force. — *De batture* : de le battre.

80. *Supplie*, trois syllabes.

81. *Gracieux* : bienveillant.

82. Il est prêt à *s'obliger*, à s'engager, *en toutes cours*, devant toutes juridictions.

83. *Si* : ainsi. — *Ne doutez* : ne craignez pas. — *Que bien* etc. Qu'il ne vous contente pas bien.

84. *Dommage, intérêt* : ce qu'on est condamné à payer quand on cause du dommage ou qu'on traverse des intérêts. Il annonce que de sa requête ne s'ensuivra pour le prince nul dommage, ni intérêts atteints.

85. Équivoque où le poète badine. Vous n'aurez de dommage que d'avoir attendu, vous serez payé. Vous perdrez votre attente, on ne vous paiera pas. Cela est du pur Marot.

86, 87. *Votre humble créature* (Villon) *n'a emprunté un seul denier à prince*, à aucun prince, *fors*, excepté à vous seul.

88, 89. *Que lui avez* : que vous lui avez. — *Pièce* : il y a quelque temps. — *Mettre en nourriture* : placer. Badinage.

90. Parer l'emprunt nouveau, de la promesse de payer en même temps l'ancien, c'est le tour de Dorante dans le *Bourgeois gentilhomme*. — *Droiture* : droit. — *C'est droiture*. Vous m'en redonnerez, je vous rendrai tout ensemble ; qu'y a-t-il de plus loyal ?

91. *Mais*. Comme nous disons : ah ! mais ! *Mais* en ce cas, c'est de plus. — *Légèrement* : sans difficulté. — *Prêt* : vite.

92 à 94. *Se du gland rencontre*. Badinage. Si je rencontre du gland. — *Entour* : autour. — *Et châtaignes ont vente* : et que les châtaignes se vendent. Entour Patay, n'y a aucune forêt et n'y vend-on châtaignes (Marot). Ainsi la promesse est de néant, par un badinage dont Marot, qui le commente, a

Payé serez sans délai ne arrê.
 Vous n'y perdrez seulement que l'attente. 95

Se je pusse vendre de ma santé
 A un lombard, usurier par nature,
 Faute d'argent m'a si fort enchanté
 Qu'en prendraie, ce cuide, l'aventure. 100
 Argent ne pends à gipon n'a ceinture.
 Beau sire Dieu, je m'ébahis que c'est
 Que devant moi croix ne se comparait
 Sinon de bois ou pierre, que ne mente;
 Mais s'une fois la vraie m'apparaît,
 Vous n'y perdrez seulement que l'attente. 105

justement composé son style. — *Sans délai ne arrê.* Termes de justice : sans qu'on me mette en demeure, ou qu'on me condamne.

96. *Se* : si. — *Pusse* : subjonctif marquant condition, que nous n'employons plus qu'au passé, usant ailleurs toujours de l'imparfait : *si j'eusse pu*, si j'avais pu ; *si je pusse*, si je pouvais.

97. *Lombard* : changeur, banquier.

98, 99. *Faute* : manque. — *Enchanté* : tenu en magique esclavage. Il entend en mal ce mot que nous prenons en bien. — *En prendraie* : j'en prendrais. — *Ce cuide* : ce crois-je, je le crois. — *Aventure* : risque. — Le manque d'argent m'a si fort interdit, que j'en courrais le risque je crois. Marot, le père, relevant ce qu'il appelle « les brocards de Villon », cite le sens de ces deux vers ainsi :

De ma santé je vendraie aux lombards,
 Voir mes ans, s'argent voulaient produire.

Prendraie, trois syllabes.

100. *Ne pends* : je ne pends. — *Gipon* : jupon, ici vêtement d'homme. — *Ne* : ni. — Je ne suspends d'argent ni à jupon ni à ceinture. Je n'en ai pas.

101. *Beau sire Dieu*. Serment familier, qui en jobelin signifie les gens qu'on dévalise. Le poète ici l'emploie au propre. — *S'ébahir comment, pourquoi, qui, que* : se demander comment, pourquoi, qui, ce que *Je m'ébahis que c'est que* : je me demande ce que c'est que, comment il se fait que.

102, 103. *Ne se comparait* : ne se montre. Comment il se fait qu'il ne se montre devant moi de croix, sinon de bois ou de pierre. Le poète joue sur *croix*, qui veut dire pièce d'argent ; mais de celles-là il ne s'en présente pas. En fait de croix il ne trouve que celles du chemin. — *Que ne mente* : que je ne mente, sans mentir, sur ma foi.

104. *Se* : si. — *La vraie*. Badinage encore sur *vraie croix*, qui se dit de la croix du Sauveur, opposée aux images qu'on en dresse. Je ne vois (dit-il) partout que les croix du chemin, bois et pierre. Qu'on me donne la vraie croix : c'est l'argent. — *Vraie*, deux syllabes.

Prince du lis, qui à tout bien complaît,
 Que cuidez-vous combien il me déplaît
 Quand je ne puis venir à mon entente?
 Bien entendez. Aidez-moi, s'il vous plaît.
 Vous n'y perdrez seulement que l'attente. 110

Allez, lettres, faites un saut,
 Combien que n'avez pied ne langue,
 Remontrez en votre harangue
 Que faute d'argent si m'assaut.

DES PROVERBES

Tant gratte chèvre que mal gît, 115
 Tant va le pot à l'eau qu'il brise,
 Tant chauffe-on le fer qu'il rougit,
 Tant le maille-on qu'il se débrise,
 Tant vaut l'homme comme on le prise,
 Tant s'éloge-on qu'il n'en souvient, 120

106. *Prince du lis*. Comme plus haut, v. 77. — *Complaît* : consent. Qui consent à tout ce qui est bien.

107. *Cuider* : croire. — Que croyez-vous comment, combien croyez-vous qu'il me déplaît? Nous disons : combien ne croyez-vous pas qu'il me déplaît?

108. *Entente* : intention, désir. — Quand ce que je souhaite ainsi m'échappe.

109. *Entendre* : comprendre. — *Bien entendez* : vous me comprenez bien. C'est à vous de me faire voir la vraie croix.

111. Second envoi, de style provençal, inaccoutumé dans la ballade française. — *Faites un saut*. Sens inconnu. Cette expression est dans le *Cymbalum mundi* et *Grand Testament*, v. 924.

112. *Combien que* : quoique. — *Ne* : ni. N'avez ni pied ni langue.

113. *Remontrez* : expliquez. — *Votre harangue* : celle que je vous donne à tenir.

114. *Faute* : manque. — *Si* : donc. — *M'assaut* : m'assaille.

BALLADE DES PROVERBES. Titre ajouté.

115. A force de gratter la chèvre est mal couchée. S'agiter ne fait qu'empirer le sort.

116, 117. *Brise* : brise. — *Tant chauffe on* etc. A force d'effort on aboutit.

118. *Maillet* : frapper. A force de tracasser, tout casse.

119. Autre sens de *tant*. *Autant*, non pas à force. — *Prise* : estime.

120. *S'éloge* : s'éloigne. — A force d'être absent on se fait oublier.

Tant mauvais est qu'on le déprise,
Tant crie l'on Noël qu'il vient.

Tant parle-on qu'on se contredit,
Tant vaut bon bruit que grâce acquise,
Tant promet-on qu'on s'en dédit, 125
Tant prie-on que chose est acquise,
Tant plus est chère et plus est quise,
Tant la quiert-on qu'on y parvient,
Tant plus commune et moins requise,
Tant crie l'on Noël qu'il vient. 130

Tant aime-on chien qu'on le nourrit,
Tant court chanson qu'elle est apprise,
Tant garde-on fruit qu'il se pourrit,
Tant bat-on placé qu'elle est prise,
Tant tarde-on que faut entreprise, 135
Tant se hâte-on que mal advient,
Tant embrasse-on que chet la prise,
Tant crie l'on Noël qu'il vient.

121. A force de méchanceté on se perd de réputation.

122. A force d'appeler Noël, il vient. — *Crie*, deux syllabes.

123. A force de parler, on se coupe.

124. *Tant*, second sens. — *Bruit* : renommée. — Bonne renommée vaut talent.

125. A force de promettre on ne tient pas.

126. A force de prier on obtient.

127. *Tant*, second sens. — *Quise* : recherchée. — Plus une chose coûte, plus elle fait envie.

128. *Quiert* : recherche. — A force de tenter on arrive.

129. *Tant*, second sens. — *Et* : explétif. — *Requise* : recherchée. — Plus une chose est commune, moins on en veut.

131. *Tant*, second sens, avec inversion. — Tant vous nourrissez le chien, tant on peut le dire aimé.

132. A force de l'entendre, on la sait.

133. A force de conserver on perd.

134. Même sens que v. 128.

135. A force de remettre on manque le but.

136. *Mal advient*. Il (neutre, réussit mal. Trop de hâte empêche de réussir. Contre-partie du précédent.

137. *Chet* : choit, tombe. — A force d'embrasser, il échappe.

Tant raille-on que plus on n'en rit,
 Tant dépend-on qu'on n'a chemise, 140
 Tant est-on franc que tout y frit,
 Tant vaut tiens que chose promise,
 Tant aime-on Dieu qu'on suit l'église,
 Tant donne-on qu'emprunter convient,
 Tant tourne vent qu'il chet en bise, 145
 Tant crie l'on Noël qu'il vient.

Prince, tant vit fou qu'il s'avise,
 Tant va-t-il qu'après il revient,
 Tant le mate-on qu'il se ravise,
 Tant crie l'on Noël qu'il vient. 150

DES MENUS PROPOS

Je connais bien mouches en lait,
 Je connais à la robe l'homme,

139. *En* : des choses dont on raille. — A force de railler on ennuie, ou l'on choque, ou l'on blesse.

140. *Dépend* : dépense. — A force de dépenser on se ruine.

141. *Franc* : libre. — *Y frit* : y périt. Peut-être veut-il dire que la liberté coûte la fortune.

142. *Tant*, second sens, ironique ici. Comme nous disons : autant vaut me le donner tout de suite. Un tiens vaut autant qu'une promesse.

143. *Tant*, second sens avec inversion. — *Suivre* : fréquenter. — Autant on fréquente l'église, autant fait-on voir qu'on aime Dieu.

144. *Convient* : il faut. — A force de donner, on devient emprunteur.

145. *Chet* : choit, tombe. — A force de tourner, le vent se met au mauvais temps.

147. *S'aviser* : devenir sage. — A force de vivre, on se corrige.

148. A force d'aller d'un sens, les choses vont de l'autre.

149. A force de leçons reçues, on apprend à réfléchir.

DES MENUS PROPOS. Titre ajouté.

151. *Connaître* est ici discerner. — *Mouches en lait* : pour dire ne pas se laisser tromper. Même proverbe *Codicille* v. 27. Ainsi Guillaume de Poitiers :

Ieu conosc ben sen e folhor
 E conosc anta e honor
 E ai ardimen et paor...
 Ieu conosc ben celh qui be'm dit
 E celh qui 'm vol mal atressi
 E conosc ben celhuy qui 'm rit.

Je connais le beau temps du laid,
 Je connais au pommier la pomme,
 Je connais l'arbre à voir la gomme, 155
 Je connais quand tout est de même,
 Je connais qui besogne ou chôme,
 Je connais tout fors que moi-même.

Je connais pourpoint au collet,
 Je connais le moine à la gonne, 160
 Je connais le maître au varlet,
 Je connais au voile la nonne,
 Je connais quand pipeur jargonne,
 Je connais fous nourris de crème,
 Je connais le vin à la tonne, 165
 Je connais tout fors que moi-même.

Je connais cheval et mulet,
 Je connais leur charge et leur somme,
 Je connais Biéatrix et Belet,
 Je connais jet qui nombre et somme, 170
 Je connais vision et somme,
 Je connais la faute des Bohèmes,
 Je connais le pouvoir de Rome,
 Je connais tout fors que moi-même.

154, 155. *Connaitre* ici est reconnaître. — *Gomme* : sève.

158. *Fors que* : excepté.

160, 161. *Gonne* : habit. — *Varlet* : valet.

163. *Pipeur* : tricheur au jeu, larron de profession. — *Jargonner* : parler le jargon ou argot des voleurs.

164. *Nourris de crème* signifie riches. Je discerne les sots en dépit de leur richesse.

168, 169. *Somme* : malle. — *Belet* : diminutif d'Isabeau. — *Biéatrix* : Béatrice. — Je connais Pierre de Paul.

170. *Jet* : jeton, au moyen desquels on comptait. Le mot est dans Henri Estienne. — *Nombrer* : compter. — *Sommer* : additionner.

171. La vision est pendant la veille.

172. *La faute des Bohèmes* : l'hérésie des Hussites qui recruta en Bohême, et qu'on nommait en France picards; ceux-ci nommés *Grand Testament*, v. 37. — *Bohèmes*, deux syllabes.

173. *Le pouvoir de Rome*, pour exterminer l'hérésie.

Prince, je connais tout en somme. 175
 Je connais coulourés et blêmes,
 Je connais mort qui tout consomme,
 Je connais tout fors que moi-même.

DES CONTRE-VÉRITÉS

Il n'est seuf que quand on a faim,
 Ne service que d'ennemi, 180
 Ne mâcher qu'un botel de foin,
 Ne fort guet que d'homme endormi,
 Ne clémence que félonie,
 N'assurance que de peureux,
 Ne foi que d'homme qui renie, 185
 Ne bien conseillé qu'amoureux.

Il n'est engendrement qu'en bain,
 Ne bon bruit que d'homme banni,
 Ne ris qu'après un coup de poing,
 Ne los que dettes mettre en ni, 190

176. *Coulourés* : gens de teint frais opposés à blêmes.

DES CONTRE-VÉRITÉS. Titre ajouté.

179. *Il n'est seuf* : il n'y a de soif.

180. *Ne* : ni. Ceci compte pour tous les vers de la pièce. — Il n'y a de service que rendu par les ennemis.

181. *Botel* : botte. — Il n'est de mâcher, de propre à mâcher, qu'une botte de foin.

182. *Fort guet* : surveillance attentive.

183. Il n'y a de clémence que la félonie, la trahison.

184. *Assurance* : intrépidité.

185. *Foi* : la foi chrétienne. — *Qui renie* : qui renie Dieu.

186. Bien conseillé : capable de réflexion. Toute la pièce qui ne consiste qu'en des contradictions, fait de ce refrain une épigramme. Il n'y a de réfléchi au monde qu'un amoureux ; oui, comme il n'y a d'assurance que de peureux, etc. C'est-à-dire que c'est le plus fou des hommes.

187. Texte dénué de sens, sans doute barbouillé.

188. *Ne* : ni. — *Bon bruit* : bonne renommée.

189. *Ris* : rire.

190. *Los* : louange, honneur. — *Ni* ou *nie* : négation. L'e est supprimé pour la rime. — Il n'y a d'honneur qu'à nier ses dettes.

Ne vraie amour qu'en flatterie,
 N'encontre que de malheureux,
 Ne vrai rapport que menterie,
 Ne bien conseillé qu'amoureux.

Ne tel repos que vivre en soin, 195
 N'honneur porter que dire fi,
 Ne soi vanter que de faux coin,
 Ne santé que d'homme bouffi,
 Ne haut vouloir que couardie,
 Ne conseil que de furieux, 200
 Ne douceur qu'en femme étourdie,
 Ne bien conseillé qu'amoureux,

Voulez-vous que verté vous die :
 Il n'est jouer qu'en maladie,
 Lettre vraie que tragédie, 205
 Lâche homme que chevalereux,
 Horrible son que mélodie,
 Ne bien conseillé qu'amoureux.

192. *Encontre* : chance. — *Malheureux* : malchanceux. La chance n'est que chez les malchanceux.

193. Il n'y a de rapport véridique que le mensonge.

195. Il n'y a de repos que de vivre en soin, c'est-à-dire en souci.

196. *Honneur porter* : rendre honneur. — On n'honore les gens que quand on en fait fi.

197. *Faux coin* : fausse monnaie ; par figure : mensonge. Il n'y a de bonne vanterie que celle qui ment.

199. *Haut vouloir* : magnanimité. — *Couardie* : lâcheté.

200. *Conseil* : sagesse. — *Furieux* : fou, aliéné.

203. *Verté* : vérité. — *Die* : dise. — Voulez-vous que je vous dise la vérité.

204. *Jouer* : se divertir. — On ne joue bien que quand on est malade.

205. Le sens échappe. — *Vraie*, deux syllabes.

206. *Chevalereux* : de cœur valeureux comme un chevalier.

208. Ces six vers font l'acrostiche de Villon.

DES CONTRAIRES

Je meurs de seuf auprès de la fontaine,
 Chaud comme feu et tremble dent à dent, 210
 En mon pays suis en terre lointaine,
 Lès un brasier frissonne tout ardent,
 Nu comme un ver, vêtu en président,
 Je ris en pleurs et attends sans espoir,
 Confort reprends en triste désespoir, 215
 Je m'éjouis et n'ai plaisir aucun,
 Puissant je suis sans force et sans pouvoir,
 Bien recueilli, débouté de chacun.

Rien ne m'est sûr que la chose incertaine,
 Obscur fors ce qui est tout évident; 220
 Doute ne fais fors en chose certaine,
 Science tiens à soudain accident.
 Je gagne tout et demeure perdant,
 Au point du jour dis : Dieu vous doint bonsoir,

DES CONTRAIRES. Titre ajouté.

209. Ce vers, diversement commenté par les concurrents du concours de Blois, sert de thème au poème pour un coq-à-l'âne multiplié. Ainsi entre autres Pierre Vidal :

Ses peccat pris penedansa, etc.

210. *Trembler dent à dent* : claquer des dents.

212. *Lès* : à côté de. — *Ardent* : brûlant.

213. *En président*. Il s'agit d'un président de cour.

214. *Je ris en pleurs*. Ainsi Pierre Vidal :

E gaug entier de plorar.

215. *Confort reprends* : je reprends courage.

216. *S'èjouir* : se réjouir.

218. *Recueilli* : accueilli. — *Rebouté* : repoussé.

219. *Rien ne m'est sûr* : rien n'est certain pour moi.

220, 221. *Fors* : excepté. — *Doute ne fais* etc. Je ne fais de doute qu'en chose certaine. Je ne doute que de ce qui est certain.

222. *Science* : sagesse. — Je regarde la sagesse comme une soudaine disgrâce.

223. *Je gagne*. Il s'agit du jeu. Ainsi Pierre Vidal :

E sai perden gazanhar.

224. *Doit* : subjonctif de donner. Que Dieu vous donne le bonsoir.

Gisant envers j'ai grand peur de chéoir, 225
 J'ai bien de quoi, et si n'en ai pas un,
 Echoite attends et d'homme ne suis hoir,
 Bien recueilli, débouté de chacun.

De rien n'ai soin, si mets toute ma peine
 D'acquérir bien et n'y suis prétendant, 230
 Qui mieux me dit, c'est cil qui plus m'attaine,
 Et qui plus vrai lors plus me va bourdant.
 Mon ami est qui me fait entendant
 D'un cygne blanc que c'est un corbeau noir,
 Et qui me nuit croit qu'il m'aide à pouvoir. 235
 Bourde, verté aujourd'hui m'est tout un.
 Je retiens tout, rien ne sais concevoir,
 Bien recueilli, débouté de chacun.

Prince clément, or vous plaise savoir
 Que j'entends mout et n'ai sens ne savoir. 240

225. *Gisant envers* : couché sur le dos. Ce mot est usité par Marot. — *Chéoir*, choir : tomber.

226. *Avoir de quoi* : être riche. — *N'en avoir pas un* : pas un sou.

227. *Echoite* : succession. — *Hoir* : héritier. — J'attends une succession et ne suis héritier de personne.

229. *Soin* : souci. — *Si* : pourtant.

230. *D'acquérir* : à acquérir. — *Bien* : du bien. — *N'y suis prétendant* : je n'y prétends pas.

231. *Qui mieux me dit* : qui parle le mieux, le plus favorablement de moi. — *Cil* : celui. — *Plus* : le plus. — *Attaîner* : fâcher. Celui qui le plus de bien de moi, est celui qui me fâche le plus.

232. *Qui plus vrai* : celui qui me dit le plus vrai. *Me* est datif ici, accusatif au vers précédent. L'ancienne langue faisait l'ellipse tout de même. — *Bourder* : tromper. — *Aller avec un participe présent*, joue dans l'ancien français le rôle d'un auxiliaire de continuité et d'habitude. Celui qui me dit le plus vrai est celui qui me trompe le plus.

233, 234. Celui qui me fait entendre d'un cygne etc. est mon ami.

235. Et celui qui me nuit, je crois qu'il m'aide à pouvoir.

236. *Bourde* : mensonge, tromperie. — *Verté* : vérité. — *M'est tout un* : m'est égal.

237. *Rien ne sais* etc. Je ne sais rien etc.

239. *Or* : allons. — *Vous plaise* : qu'il vous plaise. — *Savoir* : de savoir, d'apprendre.

240. *Entendre* : comprendre. — *Mout* : beaucoup. — *Et n'ai sens ne savoir* : et que je n'ai ni bon sens ni savoir.

Partiel suis, à toutes lois commun.
 Que sais-je plus, quoi? les gages ravoir,
 Bien recueilli, débouté de chacun.

RONDEAU

Jenin l'Avenu,
 Va-t'en aux étuves, 245
 Et toi là venu,
 Jenin l'Avenu,

Si te lave nu,
 Et te baigne es cuves.
 Jenin l'Avenu, 250
 Va-t'en aux étuves.

241. *Partiel suis* : je ne fais que ma volonté. — *A toutes lois commun* : me pliant à tout le monde.

242. *Plus* : de plus. — *Les gages ravoir*. Ceux qu'on laissait aux mains de l'aubergiste faute d'argent, et qu'il fallait ensuite retirer en payant. Cela souffrait difficulté, le gage étant plus gros que la somme. Dans ces paroles le poète exprime donc un art que lui et ses pareils se vantaient de pratiquer. Pourquoi se termine ainsi une pièce toute différente, c'est ce qu'on ne peut dire.

244. *Jenin* ou *Jeannin*, diminutif de Jean. — *L'Avenu*. Inconnu.

245. *Etuves* : bains publics.

Les trois rimes, *l'Avenu*, *là venu*, *lave nu*, faisant calembour, sont exceptionnelles chez l'auteur. Marot au contraire y est revenu. Elles marquent ici le dessein de farcer.

248. *Si* : donc.

249. *Te baigne* : baigne-toi. — *Es* : contracté de *en les* : dans les. — *Cuves* : les baignoires.





BALLADES EN JARGON

Des pièces en argot écrites par un grand poète sont une chose que l'histoire des lettres n'aura offerte qu'une fois. Il a fallu pour la produire, l'extraordinaire rencontre du don de poésie et d'une existence de voleur. Comme compagnon de la Coquille, dont il fit certainement partie, Villon a su l'argot assez pour y rimer comme en français; et telle est la puissance de sa verve que cette langue d'origine infâme, effet d'un artifice fort plat, ne laisse pas de reluire entre ses mains.

S'exprimant comme un homme capable de l'entendre, Geoffroy Tory, venant à parler de l'argot, écrivait (en 1529) que « maître François Villon en son temps y avait été grandement ingénieux ». Les connaisseurs ne refusaient donc pas leurs suffrages à cette partie de l'œuvre. Aujourd'hui que la clef en est perdue, l'obscurité où elle plonge n'empêche pas quelques passages, que l'on parvient à déchiffrer, de faire sentir qu'ils avaient raison.

Jargon ou *jobelin* sont les noms qu'on donnait alors à l'argot. Le premier mot a passé dans la langue pour signifier l'incompréhensible. On verra dans l'avertissement qui suit, quelles ouvertures nous sont offertes sur celui-ci. Elles ne vont pas fort loiu. Parfois le sens de cinq ou six vers de suite, plus souvent d'un seul, de deux ou de trois se laisse entendre. Tels quels ces commencements font quand même espérer que moyennant quelques lumières nouvelles, l'obscurité de l'ouvrage cédera.

Déjà on y découvre des beautés poétiques, dont la plus sensible est l'entrain des débuts et la rapidité du mouvement :

Joncheurs jonchants en joncherie
Rebignez bien où joncherez...

Coquillards arvant à Rueil,
Menis vous chante que gardez,
Que n'y laissez et corps et pel,
Com fit Colin de l'Ecailler.

Quelques entrées en matière sont d'un plaisant comique :

Vous qui tenez vos terres et vos fiefs
Dn gentil roi Daviot appelé...

Quelques refrains, d'une sinistre horreur :

Par la poue du marieux.

Les sujets sont toujours les mêmes : fuir le guet, dépister ses agents, mentir à la justice, et pour s'y encourager, ne cesser d'avoir en mémoire la prison, la potence, l'horreur des corps pendus, le hâle de leur visage, la grimace de leur bouche, et plus sinistre encore, le coup bref du bourreau qui fait passer de vie à trépas :

Dont l'amboureux lui rompt le suc.

Les personnages sont les voleurs des différentes catégories, coupe-bourse, pipeurs de dés, etc., les uns manchots, les autres essorillés, mis en cet état par la justice du temps. Au fond de la scène vont et viennent les archers, les gens de justice, « rouâtres et scaricles » dont un seul, Bérard, autrement inconnu, nous apparaît en nom et pour un rôle distinct.

Dans cet affreux tableau, que traverse un persiflage plus affreux encore, la mélancolie du poète n'a pas laissé de verser des vers touchants.

Prince planteur, dire verté vous veux.
Maint coquillard pour les dessus dits jeux
Avant ses jours piteusement trépasse...

Et celui-ci, où se peint l'horreur de la prison :

Gardez du jonc, ou l'on fait maint soupir.

Toutes les pièces sont des ballades. Des inégalités de rythme trouvées dans plusieurs vers, tiennent probablement à la corruption des sources. Aucune ne peut être datée. Seulement la troisième, qui mentionne la mort de Colin de Cayeux et de René de Montigny, est certainement d'après 1460. On remarquera dans la seconde pièce, des vers répétés de la première, par où s'accuse un même dessein, sans doute repris et soumis à correction.

AVERTISSEMENT SUR LE JARGON DE VILLON

Les interprétations qui suivent sont fournies en partie par une déposition du procès de la Coquille de 1455, où se trouve révélé le langage des voleurs, et par quelques passages émanés des autres témoins. Je donne ces textes en queue des Ballades. Ils ont l'inconvénient que beaucoup de mots qu'ils contiennent ne se trouvent pas dans ces dernières, tandis qu'elles en renferment quantité d'autres qu'ils n'expliquent pas. Ajoutez que le sens qu'ils assignent est parfois contredit de façon évidente par le contexte des Ballades : en sorte qu'il faut admettre au temps de Villon même, des variantes pour ces cas-là.

A ces lumières réduites le secours d'explications rencontrées à des époques diverses, que les éditeurs ont ajouté, n'apporte qu'un appoint hasardeux et précaire, à cause des changements rapides auxquels est sujette une pareille langue. Je m'en suis donc défié, non je crois sans avantage.

Un troisième secours venait du texte même, moyennant le rapprochement des passages lesquels s'éclaircissent mutuellement quelquefois. Au lieu d'avoir neuf ballades, si nous en avions cent tournant dans le même cercle et issues de même source, qui doute que le texte ne se suffit à lui-même et qu'on le pénétrerait à force de le relire, sans secours étranger ? Le peu de matière offerte empêche ce résultat, sans le supprimer tout à fait. Tel quel les éditeurs en ont déjà usé. Il ne fallait que suivre leur exemple, en le portant un peu plus loin.

Ajoutez que le français qui en beaucoup d'endroits se trouve mêlé au jargon, sert assez souvent à l'éclaircir.

I. L'objet le plus souvent mentionné dans les Ballades en-jargon est le gibet, châtiment et terreur des larrons dont elles expriment les sentiments. Les mots qui servent à le désigner sont :

Turterie, dont c'est le sens au mystère du *Vieux Testament*.

Giffle, suffisamment indiqué par le sens du v. 96. Le v. 205 le met au féminin.

Halle-grup, pareillement marqué v. 82, 83.

Banc signifie l'échafaud, v. 14.

II. Le bourreau est nommé de deux manières :

Amboureux, aisément reconnu dans les v. 77, 85, 93, 97, répétition d'un même refrain.

Marieux, reconnu de même dans un autre refrain, v. 176 etc.

III. Le supplice de la corde est désigné comme suit :

Mariage, apparenté de marieux et parfaitement convenable en ce sens au refrain v. 45 etc., et au v. 14.

Rompre le suc, refrain v. 77 etc.; *suc* en même temps s'interprétant comme cou. Marot use du mot en ce sens.

Faire la moue, refrain v. 204 etc. : moue s'entendant de la grimace que fait le pendu.

IV. Les autres supplices étaient des mutilations. Les oreilles qu'on coupait aux voleurs, se disent

Anses, selon l'instruction de 1455, confirmée par le sens des v. 8, 40, 269.

La main, qu'on leur coupait aussi, se disait

Poue, clairement désigné dans le refrain v. 176 etc., et en usage dans Rutebeuf.

V. La prison, où le châtiment commence, s'exprime ainsi :

Coffre, attesté par le refrain v. 148 etc.

Etre sur les joncs, éclairé par le v. 23, d'accord avec le sens appelé par les v. 41 et 231.

VI. Prendre, arrêter le larron se dit :

Greffir, comme il se voit v. 4 et 33.

Grupper, v. 149. Le mot est aussi dans Rabelais.

Engloutir, v. 233.

Au participe de ces verbes équivaut :

Griffe, v. 155.

Grup, v. 63.

VII. La confusion du larron attrapé s'exprime par les mots :

Blanc, v. 15, expliqué de la sorte par un vers de l'*Avocat Pathelin*.

Roupieux, preuve v. 63.

VIII. Le pendu se désigne par :

Accolé, prouvé par le v. 175.

Debout et non pas assis, jouant sur la position verticale du supplicié, comme dans le *Codicille*, v. 225.

Les sieurs, comme il est clair par le v. 44, confirmé par la convenance offerte au v. 250.

IX. La justice, qui poursuit les coupables, se nomme :

La roue, attesté par l'instruction de 1455, sens partout d'accord avec le texte.

Un officier de justice est un

Rouâtre, comme la dérivation l'indique, et les v. 52, et refrain 234 etc., le confirment.

X. Les archers ou agents de police sont dits

Angels, prouvé par le v. 150.

Anges bossus, par le refrain v. 234 etc.

La cornette, par le v. 264.

XI. Les larrons sont nommés :

Dupe, quoique dans l'instruction de 1455, ceux qu'on dévalise soient ainsi désignés ; le v. 2 ne laissant aucun doute sur le sens qu'il a en cet endroit. Le sens de l'instruction est vérifié ailleurs. Le mot se prenait de deux façons.

Sire, même avis contraire de l'instruction ; même certitude fournie par les v. 32, 203, 224. Le sens de l'instruction est vérifié aussi : le mot avait deux acceptions.

Bénard, déclaré par les v. 122, 260.

Leur compagnie prenait le nom de

Coquille, établi par l'instruction de 1455, avec celui de *Coquillards*, qu'ils en recevaient.

Le compagnon larron se nomme

Contre (Longnon), confirmé par les v. 166, 196.

XII. Leur langage est dit

Jobelin, v. 239.

Jargonner, v. 84.

Leur lieu de réunion se nommait

La mathe (Longnon). La figure seule peut expliquer l'usage de ce mot aux v. 1 et 24.

XIII. Les différents métiers des larrons étaient :

Vendangeurs, ou coupeurs de bourse, ainsi définis dans l'instruction de 1455.

Beffleurs, amorceurs de jeux où l'on dérobaît par tricherie. Même source.

Planteurs, placeurs de pierreries fausses. Même source. Leur pratique se nomme *plant*.

Esteveurs, changeurs à faux aloi. Même source. La pratique de ceux-ci se nomme *estève*.

Fourbes, recéleurs. Même source.

Gaillieurs, *joncheurs*, *coqueurs de pain*, *plommeurs*, *gagneurs*, *bélitriens des pieds*, désignés comme larrons sans détermination, v. 86, 145, 165, 235, 236, 237.

XIV. La pratique des larrons c'est :

Piperie, v. 86.

Joncherie et *joncher*, v. 169.

Frouer (Longnon), sens parfaitement d'accord avec le texte, v. 141, 167.

L'aptitude à tromper s'exprime par les adjectifs :

Frouard, dérivé de *frouer*.

Saupiquet, déclaré v. 141.

XV. Ceux qu'on dévalise sont nommés

Sires, ainsi défini par l'instruction de 1455, et vérifié v. 29.

Niais, v. 103.

Dupes. Ce sens, défini par l'instruction de 1455, est vérifié v. 105.

Beaux sires Dieu, pour *de Dieu*, déclaré par le sens du v. 142.

XVI. Dérober ces gens-là s'exprime par application du verbe

Débouser, signifiant dépouiller, comme il est prouvé v. 29, 103,

142, 269.

Dénouer a le même sens, la preuve au v. 285.

XVII. L'argent qu'on leur prenait se nommait

Caire, attesté par l'instruction de 1455 et conforme au sens du v. 105,

Feuilles, à cause de *feuillouse* : bourse, même instruction.

XVIII. Le larronnage s'exerce par violence, qui se dit

Hurterie, clairement expliqué v. 199 ;

Ou par effraction au moyen de la pince nommée

Daviot, mot expliqué dans l'instruction de 1455, et sur lequel on jouait comme ressemblant à David roi des Juifs ;

Ou par tricherie au moyen des dés, dits

Arques. Ce mot est *acques* dans l'instruction de 1455. La forme de Villon n'empêche pas de le reconnaître, v. 141, 167.

XIX. La défense des larrons contre les archers et les juges inspirait de prendre garde, qui se dit

Luer au bec, sens évident aux v. 33, 52, 277.

Etre embrayeux, v. 147.

L'avis de prendre garde : gare, se dit

Echec avec pour, refrain v. 10 etc., 48, 264.

Mentir à la justice, c'est

Dorer (Longnon), d'accord avec le sens du v. 27.

XX. Fuir enfin se dit

Equarir, *s'équarir*, déclaré v. 25, 227.

Rebourser, v. 46.

Courir se dit

Brouer, sens évident par les v. 173, 227. Le mot est dans la chanson de Philippe de Savoie : *A Morges broua le gibier*.
Embrouer, *s'embrouer* : même sens.

Pousser de la quille, v. 173. On voit par le même vers que *la quille* c'est la jambe.

A chacun de ces vingt articles certains, il faut ajouter les remarques suivantes, dont les chiffres renvoient à ceux qui précèdent.

1. *Fardis*, à cause de *farde*, chanvre, relevé ailleurs, signifie peut-

être la corde, et partant le gibet. Le refrain v. 10 etc. s'en accommode.

Grup au v. 223, est peut-être abrégé de *halle-grup*, gibet.

Avoir du pis, litote pour périr, au v. 34 et 206, signifie sans doute la potence.

Hurme au v. 208, se déclare comme partie du gibet.

Grume de même au v. 266. Les deux mots associés v. 135, 136, confirment ce sens sans plus de précision.

III. La terre, dite

La dure dans les auteurs de la fin du xvi^e siècle, entre peut-être à ce titre dans les v. 92, 183, qui montreraient la terre s'éloignant du pendu et échappant à ses regards, pour signifier le supplice de la corde.

Essorer, v. 26, est peut-être : pendre (Sainéan).

V. Il y a beaucoup de difficulté à croire que

Accolé signifie quelquefois prisonnier. Il est certain pourtant qu'au v. 37, ce sens seul s'accorde avec ce qui suit.

Enclouer, v. 277, semble signifier : emprisonner.

VI. Le sens d'attrapé, penaud ou dépisté, est peut-être celui de *Rouges gueux*, au v. 144.

VIII. La couleur du pendu est sans doute marquée dans *Noircis*, v. 2.

IX. La roue ou la justice, fait subir aux larrons un traitement que nous ignorons, désigné par

Planter du gris, v. 203,

Plombis à coin, v. 90,

Baudrouse de quatre talle, v. 160,

Hairenalle, v. 161,

Pirenalle, v. 163, sont peut-être des instruments à donner la question.

X. Le prévôt est peut-être appelé

Le grand Can (Sainéan).

Saint-Archquin, à qui, le v. 284 fait la nique, désigne sans doute les archers ou la justice.

XI. Les larrons sont peut-être désignés sous le nom de

Mignon, v. 89.

Contre, au v. 191, ne signifie certainement par le compagnon larron.

XIII. Sans doute c'est dans les métiers divers exercés au sein de la bande par les larrons, qu'il faut chercher le sens de

Spélican, v. 98.

Quoique *planteur* ait sa définition dans l'instruction de 1455,

aucun des passages ci-après v. 21, 57, 62, 108, 143, 191, 213, ne souffre au verbe

Planter, un sens qui s'y rapporte. L'explication doit être cherchée ailleurs.

Le sens de tromper est peut-être celui de

Gourer, supposé par le v. 246.

xiv. *Long*, dans l'instruction de 1455, est expliqué par : rusé, qu'on a pourtant peine à concevoir dans le passage qui le contient, refrain v. 109 etc.

xv. L'instruction de 1455 donne à

Blanc, le sens d'un quidam qu'on dupe ; mais cette application n'a pas lieu ici. Au v. 15 le mot signifie : attrapé, mais s'applique au larron. Au v. 12 c'est le sens ordinaire de blanc d'une cible. *Avisez le blanc* : ne perdez pas de vue le but.

Ninard, v. 87, est peut-être un des noms de ceux qu'on dévalise.

Beaux sires bas assis, v. 200, peut-être aussi, par opposition aux sires qui sont debout, les larrons, dont on fait des pendus.

xviii. Aux verbes qui signifient l'exercice du larronnage, s'ajoutent les suivants :

Ruer, preuve, v. 87, 114, 117, 201,

Echèquer, preuve, v. 60,

Arver, preuve, v. 70 : desquels on ne sait pas le sens ;

Abattre, avec l'argent pour régime sans doute, v. 53.

Les dés dont on trompait, sont dits

Gourds, expliqué dans d'autres argots par *bon*. Il se peut que les *gourds arques*, ou bons dés, soient les dés pipés.

Marque, expliqué dans l'argot de 1654 comme la fille qui vit avec le larron, n'a certainement pas ce sens ici. Les v. 111, 143, le désignent évidemment comme partie de l'attirail des tricheurs de dés.

xix. La méfiance à l'égard des agents de justice exprimée par *luer au bec*, s'exprimait peut-être par

Luer tout court, v. 248.

Babiller est peut-être mentir à la justice, v. 74, comme *dorer*.

xx. Courir se dit peut-être aussi

Piétonner, v. 13.

Tout ceci a rapport aux larrons et à l'existence qu'ils mènent. Voici dans les vers de Villon ce qui se trouve encore de mots certains.

Chanter : parler, preuve v. 71.

Gallois : débauchés, de *galler* (Longnon).

Haire : violence, preuve v. 106.

Jarte : robe, défini par l'instruction de 1455.

Piarde : bonne boisson, prouvé par exemples contemporains.

Plant (être en), être immobile, v. 265.

Rebecquer : regarder; de *becquer* qui a ce sens dans l'instruction de 1455.

Songeard (être) pour, ou *songer* : hésiter, sens évident aux v. 27, 186.

Stat : il est. Défini par Marot en commentaire du *Grand Testament*, v. 1598.

Tarde (la) : le tard, v. 102.

Sens probables ou supposés.

Adouter : craindre, v. 253.

Bauderie : hardiesse, v. 221.

Beau de bourde : paré de mensonge, v. 270.

Blandi : flatté ou rendu flatteur, v. 270.

Cinq ou six : beaucoup, v. 4, 201.

Crémir : craindre, v. 253.

Eclipse (faire) : disparaître, v. 152.

Endossées : vêtement, v. 78.

Enterver : entendre, dans les écrits de la fin du xvi^e siècle.

Enterveux, d'accord avec ce sens : qui écoute.

Gaudisserie : divertissement. *Gaudie*, même sens, v. 276.

Gaudi : joyeux, v. 1, 36.

Mémoradis : qui se souvient, v. 219.

Montjoie : enseigne de chemin (Longnon).

Pluc : butin (Sainéan) v. 95.

Pongois : gosier, v. 100.

Rebigner : examiner, v. 170.

Rifler : piller; *riflerie* : pillage (Longnon), v. 131, 179.

Les mots ou expressions suivantes, inconnus et sans ouverture, sont ceux qui sollicitent davantage l'attention et la curiosité.

Montrer des trois le bris, v. 18.

Planter picons, v. 21, 51.

Le rufle en la joue, v. 274. Le rufle est le feu Saint-Antoine ou érysipèle, d'après l'instruction de 1455. Reste à trouver le sens figuré.

Tailler des mines, v. 232.

Babigner, v. 28, 75, 146.

Carieux, v. 16, 182.

Droue, drouerie, v. 137, 218.

Ecorné, v. 261, 268.

Ecrouer (s'), v. 266.

Emps, v. 34, 190, 217, 250.

- Enclavé, déclavé*, 19, 249.
Farci, 59, 90.
Fondes, v. 210.
Havre, refrain, v. 267 etc.
Is, v. 28, 71, 195. M. Longnon croit que *men-is* veut dire moi-même.
Nouer, v. 272, 288.
Pois, v. 56, 104.
Sauve, v. 260, 268.
Sorne, sorniller, v. 58, 59, 247.
Vergne, v. 250, 282.

BALLADE DE LA MATHE

A Parouart la grand mathe gaudie,
 Où accolés sont dupes, et noircis,
 De par angels suivant la paillardie,
 Sont greffis et pris cinq ou six.
 Là sont beffleurs au plus haut bout assis, 5
 Pour le hevage, et bien haut mis au vent.

BALLADE DE LA MATHE. Titre ajouté.

1. *Mathe* : lieu où se rassemblaient les voleurs (Longnon). Par figure ce peut être la prison ou le gibet. Dans la ballade suivante deux passages semblent désigner la prison. Ici elle fait le sujet des v. 7 à 10, mais après une coupure du discours qui permet de supposer un changement d'objet.

2. *Accolés* : peut-être pendus. — *Dupes*. Soit prison, soit gibet, ce mot, qui désigne ailleurs la victime du voleur, est ici le voleur lui-même. — *Où accolés* etc. Ou dupes sont accolés et noircis; *noircis* marquant sans doute le teint des cadavres.

3. *Angels* : les archers, les agents de police. — *De par* : par. — *Suivant* : peut-être selon. — Le sens des trois vers serait : A Parouart, le grand gibet où les larrons sont pendus et noircis par le moyen des archers, selon... (sens inconnu).

4. *Greffis* : saisis. — *Cinq ou six* : expression répétée v. 201. On peut demander si cela ne veut pas dire : en grand nombre.

5. *Beffleurs* : catégorie de larrons, celui qui attire à jouer. — *Au plus haut bout assis*. La mathe est comparée à une table, où les places d'en haut honorent qui s'y assied. Si c'est le gibet, *assis* est mis par dérision, car les pendus sont toujours dits debout, comme v. 154 ci-dessous, et 188, 225 du *Codicille*.

6. *Bien haut mis au vent*. Sauf que *mis au vent* ait un sens figuré, ceci oblige à reconnaître le gibet.

Echèquez-moi tôt ces coffres massifs.
 Car vendangeurs, des anses circoncis,
 S'embrouent du tout à néant.
 Echec, échec pour le fardis.

10

Brouez-moi sur ces gourds passants,
 Avez-moi bien tôt le blanc,
 Et piétonnez au large sur les champs,
 Qu'au mariage ne soyez sur le banc,
 Plus que n'est sac de plâtre blanc.
 Se groupés êtes des carieux,
 Rebignez tôt ces enterveux,
 Et leur montrez des trois le bris.
 Qu'enclavés ne soyez deux et deux,
 Echec, échec pour le fardis.

15

20

Plantez aux hurmes vos picons,

7. *Coffre* : prison. Si ce qui précède dépeint le gibet, le discours change brusquement d'objet : ce qui peut venir de manuscrits en désordre.

8. *Car* : adverbe d'exhortation, met en mouvement le subjonctif (Thuasne). — *Vendangeurs* : catégorie de larrons, les coupeurs de bourse. — *Anses* : oreilles. *Circoncis des anses* : à qui on a coupé des oreilles, essorillés.

9. *S'embrouer* : s'encourir, s'enfuir en courant. *S'entrouent* : subjonctif. Que les vendangeurs s'encourent.

10. *Echec* : gare, interjection. *Echec pour* : gare à. — *Fardis* : peut-être chanvre, signifiant la corde (Longnon).

11. *Brouer* : courir. — *Gourd* : peut-être bon. On n'en voit pas l'application.

12. *Le blanc* : celui de la cible ; c'est aujourd'hui le noir. *Avez* etc. Ayez tôt l'œil à votre but.

13. *Piétonner* : peut-être jouer des pieds, s'enfuir.

14, 15. *Mariage* : supplice de la corde. — *Banc* : l'échafaud, — *Être blanc comme un sac de plâtre*. L'expression est dans l'*Avocat Pathelin*, et signifie : être attrapé. *Plus que n'est sac de plâtre blanc* : plus blanc que n'est sac de plâtre. L's de blanc peut-être supprimé pour la rime. — *Qu'au mariage* etc. Crainte de vous trouver sur l'échafaud pour être pendus, plus blanc que n'est un sac de plâtre, plus honteux qu'un renard qu'une poule aurait pris. Les trois vers qui précèdent tendent à empêcher cela, le second peut-être par la méfiance, le troisième sans doute par la fuite.

16. *Grupper* : saisir, le mot est dans Rabelais. — *Se* : si. *Se grouppez* etc. — Si vous êtes saisis des... (sens inconnu).

17. *Rebigner* : peut-être examiner.

21. *Hurmes* : partie de la potence, ou objet de son voisinage, à preuve le v. 208.

- De peur des bisants si très durs,
 Et aussi d'être sur les joncs,
 Emmathés en coffre, en gros murs.
 Equarissez, ne soyez durs. 25
- Que le grand Can ne vous fasse essorer.
 Songeards ne soyez pour dorer,
 Et babignez toujours aux is
 Des sires, pour les débouser.
 Echec, échec pour le fardis. 30
- Prince frouard dit des arque petits,
 L'un des sires si ne soit endormis.
 Luez au bec que ne soyez greffis,
 Et que vos emps n'en aient pas du pis.
 Echec, échec pour le fardis. 35

BALLADE DE LA MATHE ET DU JONC

En Parouart la grand mathe gaudie,
 Où accolés sont caux et agarcis,
 Noces ce sont, c'est belle mélodie.

-
23. *Les joncs* : le cachot. — *Être sur les joncs* : même expression, v. 139.
De peur... et aussi etc. De peur d'être mis au cachot.
24. *Emmathés* : mis en prison, sans doute. — *Coffre* : prison.
25. *Equarissez* : prenez le large, comme cela ressort de la comparaison du v. 227.
26. *Le grand Can* : le prévôt (Thuasne). — *Essorer* : pendre (Thuasne).
27. *Dorer* : mentir. *Songeards etc.* Ne rêvez pas quand il s'agit de mentir. Mentendez bien vite, sans hésiter.
29. *Sire* : le quidam qu'on vole. — *Débouser* : dépouiller.
31. *Frouard*, de *frouer* ou *flouer* : tromper. — *Arques* : dés à jouer.
32. *Sire* veut dire ici les larrons, puisqu'on les avertit de n'être pas endormis. Même sens, v. 109. *L'un des sires etc.* Qu'aucun des compagnons donc ne s'endorme, ne se relâche sur la précaution. — *L's d'endormir* est pour la rime.
33. *Luer au bec* : ouvrir l'œil. — *Greffis* : saisis.
34. *Avoir du pis*, français : aller à mal. Même expression v. 206.
- BALLADE DE LA MATHE ET DU JONC. Titre ajouté.
- 36 et 37. Explication ci-dessus v. 1, 2.
38. Ce sont des nocces, c'est une belle mélodie. *Mélodie* par figure pour signifier un ordre, un assemblage. Le mot est en ce sens dans Marot.

Là sont beffleurs, au plus haut bout assis
 Et vendangeurs, des anses circoncis, 40
 Comme servis sur ce jonc gracieux,
 Danse plaisante et mets délicieux :
 Car coquillard n'y remainit grand espace,
 Que, veuille ou non, ne soit fait des sieurs.
 Mais le pis est mariage. M'en passe. 45

Reboursez-tous, quoi que l'en vous en die,
 Car on n'aura beaucoup de vous mercis.
 Ronde n'y vaut ne plus qu'en Lombardie.
 Echec, échec pour ces coffres massifs.
 De gros barreaux de fer sont les chassis.
 Poste à Gautier ci serez un peu mieux. 50
 Plantez picons sur ces beaux sires Dieux.
 Luez au bec que rouâtre ne passe,
 Et m'abattez de ces grains neufs et vieux.
 Mais le pis est mariage. M'en passe.

39, 40. Explication ci-dessus, v. 5, 8.

41. *Jonc* : cachot. Les larrons semblent dépeints ici comme attendant sur la paille de la prison d'être menés à la potence.

43, 44. Français, à part le dernier mot. — *Coquillard* : larron, membre de la Coquille. — *Remainit* : demeure. — *Grand espace* : longtemps. — *Les sieurs* : les pendus, comme il se voit par comparaison du v. 251. — *Car coquillard* etc. Car le coquillard n'y reste pas longtemps, que, bon gré mal gré, il ne soit fait des pendus, ne devienne l'un d'eux, ne prenne place au gibet.

45. *Mariage* : le supplice de la corde. — *Se passer de quelque chose* : le supporter, et par extension, l'éviter. *M'en passe* : que je l'évite, qu'on m'en dispense.

46 à 48. Sauf le premier mot tout est français. — *Reboursier* : rebrousser. — *L'en* : l'on. — *Die* : disc. — *Car on n'aura* etc. On n'aura pas beaucoup pitié de vous. — *Mercis*. L's est mis pour la rime. — *Ronde n'y vaut* etc. La ronde n'y vaut rien. Cette figure échappe. — *Non plus qu'en Lombardie* : proverbe, sens inconnu.

49. *Echec pour* : gare à. — *Coffres* : prisons.

50. Français. — *Poste à Gautier* : allusion inconnue.

51. *Beaux sires Dieux* ou de Dieu : ceux qu'on dévalise. L'x est mis pour la rime. Même expression, v. 142.

52. *Luer au bec* : ouvrir l'œil. — *Rouâtre* : agent de justice, de *roue*, justice, sans doute. — Faites attention qu'il ne passe un sergent.

51. *Abattre* : français, signifiant recueillir à coups précipités, moissonner. Les *grains* sont peut-être de l'argent.

Que faites-vous? Toute ménétrandie. 55
 Entonnez pois et marques six à six,
 Et les plantez au bien en paillardie
 Sur la sorne, que sires sont rassis.
 Sornillez-moi ces georgets si farcis,
 Puis échèquez sur gourds passants tout neufs. 60
 De seime oyez, soyez beaucoup brèneux,
 Plantez vos bisqs jusques elle rappasse,
 Car qui est grup, il est tout roupieux,
 Mais le pis est mariage. M'en passe.

Prince planteur, dire verté vous veux. 65
 Maint coquillard pour les dessus dits jeux,
 Avant ses jours piteusement trépasse,
 Et à la fin en tire ses cheveux.
 Mais le pis est mariage. M'en passe.

BALLADE DE L'ASSAUT DES GAILLEURS

Coquillards arvant à Rueil, 70
 Men-is vous chante que gardez
 Que n'y laissez et corps et pel
 Com fit Colin de l'Ecailler.

60. *Echéquer* : peut-être frapper.

61. *Brèneux*, souillés de bren. La figure échappe.

62. *Être grup* : être pris. — *Roupieux* : attrapé, sans doute.

65. *Planteur* : catégorie de larrons; celui qui passe l'or faux, les pierres fausses. Seconde partie du vers, français. — *Verté* : vérité. *Dire verté* etc. Je veux vous dire la vérité.

67 à 69. Trois vers français. Maint larron membre de la Coquille, à cause des jeux que je viens de dire, meurt pitoyablement avant son âge (de mourir), et à la fin s'en arrache les cheveux.

BALLADE DE L'ASSAUT DES GAILLEURS. Titre ajouté.

70. *Arvant* : d'un verbe *arver* signifiant rôder peut-être. — *Rueil*, village sous Paris, au pied du mont Valérien. Peut-être joue-t-il sur le mot *ruer*, qui signifie un mode du larronage : *arver* ou *aller à Rueil* voulant dire larronner.

71. *Men-is* : moi-même (Longnon). Je vous chante de prendre garde.

72. Français. Que vous n'y laissiez. — *Pel* : peau.

73. *Com* : comme. — *Colin de l'Ecailler*. Colin de Cayeux présenté, *Grand Testament*, v. 1675, note. C'était sans doute son nom de la Coquille.

Devant la roue à babiller
 Il babigna, pour son salut. 75
 Pas ne savait oignons peler :
 Dont l'amboureux lui rompt le suc.

Changez endossées souvent.
 Et tirez-vous tout droit au temple;
 Et échèquez tôt en brouant, 80
 Qu'en la jarte ne soyez emple.
 Montigny y fut par exemple
 Bien attaché au halle-grup,
 Et y jargonât-il le tremple,
 Dont l'amboureux lui rompt le suc. 85

Gaillieurs bien faits en piperie
 Pour ruer les ninards au loin,
 A l'assaut tôt, sans suerie,
 Que le mignon ne soit au gain,
 Farci d'un plombis à coin, 90
 Qui griffe et gard le duc,

74, 75. *La roue* : la justice. — *Babigner* : ici peut-être, hésiter. — *Devant la roue il babigna à babiller pour son salut*. Devant la justice il hésita à dire ce qu'il fallait pour n'être pas pendu. C'est l'application du conseil : *Songez-vous ne soyez pour dorer*, v. 27. Faute d'avoir su se défendre ou pour toute autre cause, Colin de Cayeux fut pendu; le fait est mentionné *Grand Testament*, v. 1675.

76. *Pas ne savait oignons peler*. Proverbe, pour dire : ne pas savoir s'y prendre.

77. *Dont* : en conséquence de quoi. — *Amboureux* : bourreau. — *Suc* : cou.

78. *Endossées* : peut-être le vêtement.

79. *Se tirer tout droit à* : français, se porter en droite ligne sur. Le temple a peut-être un sens d'argot.

80, 81. *Brouant* : courant. — *Jarte* : robe.

82. *Montigny*. René de Montigny, présenté *Petit Testament*, v. 310, note. comme Colin de Cayeux, membre de la Coquille. Il fut pendu.

83. *Halle-grup* : la potence.

84. *Y jargonât-il* : quand il y aurait jargonné. — *Le tremple* : inconnu, signifiant le dernier effort fait pour échapper par le jargon à la mort.

86. *Gaillieurs* : trompeurs. — *Bien faits en piperie* : bien dressés en fourberie.

88. La moitié de ce vers, français. — *A l'assaut tôt*. Vite à l'assaut.

89. *Mignon* : peut-être le compagnon larron.

Et de la dure si très loin,
Dont l'ambououreux lui rompt le suc.

Princes, arrière de Rueil,
Et n'eussiez-vous deniers ne pluc, 95
Qu'au gifle ne laissez la pel,
Dont l'ambououreux lui rompt le suc.

BALLADE DES LONGS SIRES

Spélicans, —
Qui en tout temps
Avancez dedans le pongois 100
Gourde piarde,
Et sur la tarde
Débousez les pauvres niais,
Et pour soutenir vos pois
Les dupes sont privées de caire 105
Sans faire haire
Ne haut braire,
Mais plantés ils sont comme joncs
Par les sires qui sont si longs.

92. *La dure* : la terre sans doute. — *Loin de la dure* : être pendu.

94. Français. — *Arrière de Rueil*. Retirez-vous de Rueil. Explication de Rueil, v. 70 ci-dessus note.

95. Français sauf le dernier mot. Et n'auriez-vous pas de deniers, fussiez-vous sans le sou. — *Ne* : ni. — *Pluc* : butin (Sainéan).

96. *Gifle* : le gibet. — *Pel* : peau. — Que vous ne laissiez au gibet votre peau.

BALLADE DES LONGS SIRES. Titre ajouté.

97. *Spélicans* : sans doute une catégorie de larrons.

100, 101. *Pongois* : gosier, peut-être. — *Gourde* : bonne. — *Piarde* : boisson.

102. *La tarde* : le tard.

103. *Débouser* : dépouiller. — *Niais* : ceux que l'on dévalise.

105. *Dupes* : ceux que l'on dévalise. — *Caire* : argent.

106, 107. *Haire* : peut-être violence. — *Braire* : crier.

108. *Plantés*. Celui qui passe l'or faux, les fausses pierres, se nomme planteur, il se peut que *planter* soit le nom de l'opération, laquelle a lieu en effet sans cris ni violence. — *Comme joncs*. La figure échappe.

109. *Sires*. Quoique signifiant ailleurs ceux qu'on dévalise, ce mot veut dire ici ceux qui le font, comme v. 32. — *Long* : avisé, subtil, roué.

Souvent aux arques,	110
A leurs marques	
Se laissent tous débouser,	
Par ruer	
Et estever	
Pour leur contre que leur faisons.	115
La fée aux arques vous répond	
Et rue deux coups ou trois	
Aux gallois.	
Deux ou trois	
Nineront trétout aux fronts	120
Pour les sires qui sont si longs.	
Et pour ce, bénards	
Coquillards,	
Rebecquez-vous de la montjoie	
Qui devoie	125
Votre proie	
Et vous fera du tout brouer,	
Par joncher	
Et estever,	
Ce qui est aux pigeons bien cher,	130
Pour rifler	
Et plaquer	

110 à 112. *Arques* : dés à jouer. — *Marques*. Partie sans doute de l'attirail des tricheurs aux dés; peut-être les dés non pipés sur lesquels on attirait à jouer. — *Débouser* : dépouiller. — *Se laissent a* pour sujet *les dupes*, ci-dessus nommées; *leurs* se rapporte à *sires*, qui sont les larrons.

113, 114. *Ruer* : sens inconnu; un mode du larronnage. — *Esterer* : changer à faux aloi.

115. Le sens de *contre* : compagnon, ne s'applique pas ici.

117. *Coups*. Français : fois.

122. *Bénards* : larrons.

123. *Coquillards* : larrons, membres de la Coquille.

124. *Montjoie* : peut-être enseigne de chemin (Longnon).

127. *Brouer* : courir. — *Du tout* : tout à fait.

128, 129. *Joncher* : tromper. — *Esterer* : changer à faux aloi. — *Pigeons*. Ce mot désigne les prisonniers, *Petit Testament*, v. 229.

131. *Rifler* : voler (Longnon).

Les angels de mal tout ronds
Pour les sires qui sont si longs.

De peur des hurmes 135
Et des grumes.
Rassurez-vous en drouerie
Et faerie,
Et ne soyez sur les joncs
Pour les sires qui sont si longs. 140

BALLADE DES FROUARDS AUX ARQUES

Saupiquets frouant des gourds arques
Pour débouser beaux sires Dieux,
Allez ailleurs planter vos marques.
Bénards, vous êtes rouges gueux.
Bérard s'en va chez les joncheux, 145
Et babigne qu'il a plongis.
Mes frères, soyez embrayeux
Et gardez des coffres massifs.

123. *Angels* : archers, agents de police.

135, 136. *Hurmes*. Partie de la potence, ou objet de son voisinage. Comme il est prouvé, v. 208. — *Grumes* de même, inévitablement.

139. *Être sur les joncs* : être au cachot. Même expression, v. 23.

BALLADE DES FROUARDS AUX ARQUES. Titre ajouté.

141 à 144. *Saupiquets* : trompeurs roués. — *Frouer* ou *flouer* : tromper. — *Gourds* : bons. — *Arques* : dés à jouer. — *Débouser* : dépouiller. — *Beaux sires Dieu* : ceux que l'on dévalise, comme v. 51. — *Bénards* : larrons. — *Marques* : partie sans doute de l'attirail des tricheurs aux dés, peut-être les dés vrais au moyen desquels ils attiraient le passant. En ce cas *gourds arques* serait *dés pipés*. Le sens qui s'entresuit paraît être celui-ci. Fins compagnons qui jouez des dés pipés pour ramasser l'argent des dupes, allez ailleurs donner le change avec vos dés honnêtes ; larrons, vous êtes dépistés. Être *rouge gueux*, pour le larron, serait d'être découvert.

145. *Bérard*. Inconnu, encore nommé, v. 181. Peut-être un agent de justice. — *Joncheux* ou *joncheurs* : compagnons larrons, trompeurs.

147. *Embrayeux* : méfiants, sans doute.

148. *Gardez*. Français : gardez-vous. — *Coffre* : prison.

Se groupés êtes des agrapes
 De ces angels si gravelifes, 150
 Incontinent manteaux et chapes
 Pour l'amboureux feront éclipse.
 De vos farges serez besifles,
 Tout debout et non pas assis.
 Pour ce, vous gardez d'être griffes 155
 Dedans ces gros coffres massifs.

Niais qui seront attrapés.
 Bientôt ils s'embroueront au halle.
 Plus n'y vaut que tôt ne happez
 La baudrouse de quatre talle. 160
 Détirer fait la hairenalle
 Quand le gosier est assègis.
 Et si hurque la pirenalle
 Au saillir des coffres massifs.

Prince des gailleurs, les sarpes, 165
 Que vos contres ne soient greffis.

149 à 152. *Groupés* : saisis. Le mot est dans Rabelais. — *Angels* : les archers, les agents de police. — *Amboureux* : le bourreau. — Le sens paraît être celui-ci. Si vous êtes saisi par les mains de ces archers si... (sens inconnu), aussitôt manteaux et capes disparaîtront au profit du bourreau. *Agrape* serait *main* ; *faire éclipse* serait *disparaître*.

153. *Farges* est quelque objet dont les larrons seront *besifles*, sans doute dépouillés.

154. *Tout debout* etc. Commun badinage pour dire *pendus*, v. 188, 225 du *Codicille*.

155. *Vous gardez* : gardez-vous. — *Griffes* : pris.

157. *Niais*, ici dans son propre sens.

158. *S'embroueront* : s'encourront. — *Halle* : sans doute comme *halle-grup*, le gibet.

159. Français. *Plus n'y vaut* : rien davantage n'y peut servir. — *Que tôt ne happez* : sinon que vous saissiez. Vous n'avez désormais d'autre sort que de saisir. Reste à dire quoi, que le vers suivant jargonne.

161 à 163. L'appareil de la question est peut-être touché dans ces trois vers.

164. *Au saillir* : au sortir.

165, 166. *Gailleurs* : trompeurs. — *Contres* : compagnons larrons. — *Greffis* : pris. — Prince des trompeurs, gardez que vos compagnons ne soient pris... (le reste échappe).

Pour doute de frouer aux arques,
Gardez-vous des coffres massifs.

BALLADE DES JONCHEURS

Joncheurs jonchants en joncherie,
Rebignez bien où joncherez, 170
Qu'ostac n'embroue votre arrie
Où accolés sont vos aînés.
Poussez de la quille et brouez,
Car tôt vous seriez roupieux.
Echec qu'accolés ne soyez 175
Par la poue du marieux.

Bandez-vous contre la faerie
Quanques vous aurez débousés,
Mettant à juc la riflérie,
Des angels et leurs assosés. 180
Bérard, se pouvez, renversez.

167. *Pour doute de* : peut-être, sous le soupçon de. — *Frouer* ou *flouer* : tromper. — *Arques* : dés à jouer.

BALLADE DES JONCHEURS. Titre ajouté.

169. *Joncheurs* : trompeurs; *jonchants* : trompants; *joncherie* : tromperie. Badinage comme moine moinant de moinerie, dans Rabelais.

170. *Rebigner* : examiner (Longnon). — *Joncherez* : tromperez. Faites attention où vous placerez vos ruses.

171, 172. *Arrie*, *ostac* : sens inconnus. Je crois *ostac* adverbe, et *arrie* sujet d'embroue. Que votre *arrie* ne coure là où vos aînés sont *accolés*, pendus. N'allez pas vous faire pendre comme eux.

173. *Quille* : jambe. *Pousser de la quille* : jouer des jambes. — *Brouer* : courir.

174. *Tôt* : bientôt. — *Roupieux* : attrapés, penauds, sans doute.

175, 176. *Echec* : gare. — *Accolés* : pendus. — *Poue* : patte. — *Marieux* : le bourreau.

178. *Quanques* : tous ce, tous ceux que. — *Débousés* : dépouillés.

179. *Riflérie* : pillage.

180. *Angels* : les archers, les agents de police. Je suppose que ce vers se rattache au v. 176 : *La faerie des angels*.

181. *Bérard*, déjà nommé v. 145. Peut-être un agent de justice. — *Se* : si. — Renversez Bérard, si vous pouvez.

Se greffir laissez vos carieux,
La dure bientôt n'en verrez
Pour la poue du marieux.

Entervez à la flotterie, 185
Chantez leur trois sans point songer,
Qu'artes ne soyez en suerie
Blanchir vos cuirs et essurger.
Bignez la mathe sans targer,
Que vos emps ne soient roupieux, 190
Plantez ailleurs contre asséger
Pour la poue du marieux.

Princes bénards en esterie,
Quérez couplants pour l'amboureux,
Et autour de vos is luezie 195
Pour la poue du marieux.

BALLADE DE L'ESTÈVE

Contres de la gaudisserie
Estevez toujours blanc pour bis,
Et frappez en la hurterie

182. *Se* : si. — *Greffir* : saisir. Si vous laissez saisir vos carieux (sens inconnu).

183. *La dure* : la terre sans doute. La terre n'en verrez, vous ne verrez plus que le ciel, vous serez pendus.

185. *Entervez* : sens inconnu.

188. *Vos cuirs* : votre peau, sans doute.

189. *Mathe* : lieu où les larrons s'assemblent (Longnon).

190. *Roupieux* : attrapés, penauds sans doute.

191. *Planter* : placer du faux, or, pierreries etc. — *Contre* : le sens de compagnon ne s'applique pas ici.

193. *Bénards* : larrons, fait apposition à princes.

194. *L'amboureux* : le bourreau.

BALLADE DE L'ESTÈVE. Titre ajouté.

197. *Contres* : compagnons.

198. *Estevez* : faites passer. *Blanc pour bis* : de l'argent pour du billon, en changeant.

199 *Hurterie* : bagarre (Longnon).

Sur les beaux sires bas assis. 200

Ruez de feuilles cinq ou six,
Et vous gardez bien de la roue,
Qui aux sires plante du gris
En leur faisant faire la moue.

La gifle gardez de rurie, 205

Que vos corps n'en aient du pis,
Et que point à la turterie
En la hurme soyez assis.

Prenez du blanc, laissez du bis,
Ruez par les fondes la poue, 210

Car le bisac à mon avis
Fait aux bénards faire la moue.

Plantez tôt de la mouargie,
Puis ça puis là, tout pour l'urtis,
Et n'épargnez point la flogie, 215

Des doux dieux sue les patis.

Vos emps soient assez hardis
Pour leur en avancer la droue,
Mais soient tous mémoradis

Qu'on vous fasse faire la moue. 220

200. *Beaux sires bas assis*. Bas assis paraît s'opposer aux pendus qui sont debout. v. 154, partant aux larrons. Ce serait ceux qu'ils dévalisent.

201, 202. *Feuilles* : pièces d'argent. — *Cinq ou six*. Comme on ne peut croire que cinq ou six pièces soient l'objet du larronnage, il faut supposer que c'est là un terme d'argot pour : beaucoup, un grand nombre, un tas. Même expression v. 4. — *La roue* : la justice. — *Vous gardez* : gardez-vous.

203. *Les sires* : les larrons.

204, 205. *En leur* etc. En les pendant, à cause de la grimace que la corde imprime au pendu. — *Gifle* : gibet.

206. *Avoir du pis* : français : aller à mal. Même expression v. 34.

207. *Turterie* : gibet. — *Assis* : par dérision sans doute : les pendus étant toujours dits debout. — Pour que vous ne soyez point assis en la hurme (sens inconnu), au gibe.

209. *Prenez du blanc, laissez du bis*. Prenez les pièces blanches et laissez le billon. Pratique de l'estève déjà mentionnée v. 198.

210, 212. *La poue* : la patte, la jambe ou la main. — *Bénards* : larrons.

213 à 220. Toute cette strophe plonge dans l'obscurité, en dépit de quelques mots français, et de *planter*, dont le sens est peut-être passer de faux or. Mais employé comme il semble à l'actif, on n'en voit pas l'application.

Prince, cil qui n'a bauderie
 Pour se esquiver de la soue
 Danger du grup en arderie
 Fait aux sires faire la moue.

BALLADE DU ROUATRE AUX AGUETS

Vous qui tenez vos terres et vos fiefs 225
 Du gentil roi Daviot appelé,
 Brouez au large et vous équarissez,
 Et gourdemment aiguisez le pellié.

.
 Tous les éclats qui en peuvent issir. 230
 Gardez du jonc où l'on fait maint soupir.
 Mines taillez et chaussez vos bésicles,
 Car en aguets sont pour vous engloutir
 Anges bossus, rouâtres et scaricles.

Coqueurs de pain et plommeurs affectés, 235
 Gagneurs aussi, vendangeurs de côté,
 Belitriens perpétuels des pieds,

221. *Cil* : celui. — *Bauderie*, français : hardiesse.

223. *Danger du grup* : danger d'être pris, ou du gibet.

BALLADE DU ROUATRE AUX AGUETS. Titre ajouté.

225, 226. Deux vers français. *Daviot* : équivoque sur le nom de David roi des Juifs, et david, daviot ou davier, pince pour ouvrir les coffres à l'usage des voleurs. Le poète s'adresse à ces derniers, qui tiennent leur fortune de cette pince, comme d'autres tiennent leurs terres d'un roi.

227. *Brouez* : courez. — *Vous équarissez*, équarissez-vous : prenez le large. *Équarissez* au neutre, v. 25.

228. *Gourdemment*, de *gourd* : bon : comme on dirait : bellement.

229. Vers français, sauf *le jonc* : le cachot. — *Gardez* : gardez-vous.

230. *Chaussez vos besicles*, français : regardez-y de près.

231. Vers français, sauf *engloutir* : arrêter, sans doute. — *En aguets* : aux aguets.

234. *Anges* : archers, agents de police. — *Rouâtre* : agent de justice, de roue, justice, sans doute.

235 à 337. *Coqueurs, plommeurs*, etc., catégories de larrons de sens inconnu, excepté *vendangeurs* : coupeurs de bourses.

Qui sur la roue avez lardons chanté
 En jobelin, où vous avez été,
 Par le terrant pour le franc vont quérir, 240
 Et qui aussi pour la marque fournir,
 Avez tendu au pain et aux ménicles,

.
 Anges bossus, rouâtres et scaricles.

Rouge gougeon, farget, embabillez. 245
 Gueux gourgourants, par qui gueux sont gourés,
 Quand abrouard sur la sorne abrouez,
 Luez les sons, et si tâtez lesquels,
 Qu'il n'ait angels déclavés empanés,
 En la vergne où votre emp veut loirrir; 250
 Car des sieurs pourriez bien devenir
 Se vous étiez happés en tels bouticles.
 Pourtant se font adouter et crémir
 Anges bossus, rouâtres et scaricles.

Princes planteurs et bailleurs de saphirs 255

238, 239. Deux vers français, sauf *roue* : justice. — *Sur* : chez. — *Lardons* : moqueries. — Qui avez proféré des moqueries en jobelin, devant la justice où vous avez été.

241. *Marque*. Sens probable de ce mot : les dés non pipés aux moyen desquels les tricheurs attireraient les dupes, comme v. 111, 143.

245. *Rouge gougeon, farget* : surnom peut-être de compagnons larrons.

246. Il y a des *gueux* qui gourent et d'autres qui sont *gourés*. — *Gourer* : peut-être tromper.

248. *Luez* : surveillez, sans doute, comme dans *tuer au bec*. *Tâtez* s'accorde avec ce sens.

249, 251. *Angels* : archers, agents de police. — *Enclavés* : peut-être cachés. — *Devenir des sieurs*, comme *être fait des sieurs*, v. 44 : passer au nombre des pendus.

252. Vers français. *Tels* : telles. — *Bouticles* : boutiques. Le sens de ces cinq vers peut être ainsi : Ouvrez l'œil aux sons (sens inconnu) et méfiez-vous ; crainte qu'il n'y ait des archers embusqués en la *vergue* (sens inconnu, peut-être cabaret) où votre *emp* (sens inconnu, peut-être corps) veut *loirrir* (sens inconnu, peut-être s'amuser) : car vous pourriez bien être pendus, si vous étiez surpris dans ces endroits-là. — Ville pour *vergue*, sens de 1634 (Longnon), ne va certainement pas ici.

253. *Pourtant* : partant, par là, ainsi. — *Adouter, crémir* : craindre, sans doute. Le sujet de *se font* est au vers suivant.

255. *Planteurs*. Les larrons employés à placer de faux or ou de fausses pierreries. — *Bailleurs de saphirs*, même sens.

Qui sur les doigts font la perle blandir,
 Bêlîtriens porteurs de véronicles,
 Sur toutes riens doivent tels gens crémir
 Anges bossus, rouâtres et scaricles.

BALLADE DES MANCHOTS ET DES ESSORILLÉS

Brouez, bénards, échèquez à la sauve. 260
 Car écornés vous êtes à la roue.
 Fourbe, joncheur, chacun de vous se sauve;
 Echec, échec, Coquille ci s'embroue.
 Cornette court, nul planteur ne s'y joue,
 Qui est en plant en ce coffre joyeux. 265
 Pour ces raisons, il a, ains qu'il s'écroue,
 Jonc verdoyant, havre du marieux.

Maint coquillard, écorné de sa sauve,

256. *Qui font blandir* (sens inconnu) *la perle*, peut-être des bijoux faux qu'ils passent, *sur les doigts*, à leurs doigts.

257. *Bêlîtriens* : catégorie de larrons.

258. *Sur toutes riens* : sur toutes choses, par-dessus tout. Le vers est français, sauf *crémir* : craindre sans doute.

BALLADE DES MANCHOTS ET DES ESSORILLÉS. Titre ajouté.

260. *Brouer* : courir. — *Bénards* : larrons.

261. *La roue* : la justice.

262. *Fourbe*, catégorie de larrons : receleur. — *Joncheur* : trompeur. — *Chacun* etc. Que chacun de vous se sauve.

263. *Echec* : gare. — *Coquille* : la société de larrons dont le poète faisait partie et qui fut jugée à Dijon en 1455. — *Ci* : ici. — *S'embrouer* : s'enfuir. Que la Coquille ici s'enfuie.

264. *Comette* : la police évidemment. — *Planteur* : catégorie de larrons, celui qui passe le faux or et les pierres fausses. Que nul planteur ne s'y joue, ne s'y frotte.

265 à 267. *En plant* : mis à repos, comme nous disons *planté*. — *Coffre* : prison. — *Joyeux* : antiphrase. — *Ains que*, français : avant que. — *Jonc verdoyant* : celui dont le sol du cachot était semé. — *Marieux* : le bourreau. Le sens est celui-ci. Celui qui est planté en prison, a pour les raisons dites, avant qu'il s'écroue (sens inconnu) le jonc du cachot, havre (peut-être lieu d'approvisionnement) du bourreau.

268. *Coquillard* : larron membre de la Coquille.

269. *Débousé* : dépouillé, ici mutilé. — *Anse* : oreille. — *Poue* : patte, la

Et débousé de son anse ou sa poue.
 Beau de bourde, blandi de langue fauve, 270
 Ne cuide au rond faire aux grumes la moue.
 Pour querre bien afin qu'on ne le noue,
 Couplez-vous trois à ces beaux sires Dieux,
 Ou vous aurez le rufle en la joue,
 Jonc verdoyant, havre du marieux. 275

Qui stat plein en gaudie ne se mauve,
 Luez au bec, que l'on ne vous encloue.
 C'est mon avis, tout autre conseil sauve,
 Car quoi ! aucun de la faux ne se loue.
 La fin en est telle comme déloue ; 280
 Car qui est grup, il a, mais c'est au mieux,
 Par la vergne tout au long de la roue,
 Jonc verdoyant, havre du marieux.

Vive David, Saint-Archquin la baboue !
 Jean mon ami, qui les feuilles dénoue, 285

main. Couper la main ou les oreilles était un supplice de ce temps-là, qu'on faisait subir aux voleurs.

271. *Cuider*, français : croire. — *Faire la moue* : être pendu, v. 204 et les pareils. — *Grumes* est une partie du gibet ou objet de son voisinage, v. 136. *Faire aux grumes la moue*, offre donc un sens complet.

273. *Beaux sires Dieu* : ceux qu'on dévalise, v. 142.

274. *Rufle* : feu Saint-Antoine ou érysipèle. La portée de la figure échappe.

275. *Stat*. Au Grand Testament, v. 1598, Marot rétablit *bien stat* signifiant : cela est bien. *Stat* équivaut donc à *est*.

277. *Luier au bec* : ouvrir l'œil. — *Encloue* : enferme, sans doute.

278, 279. Tous mots français, sauf *faux*. — *Sauver* : épargner. Le sens de ces quatre vers paraît le suivant. Que celui qui est content ne s'abandonne pas à la joie. Ouvrez l'œil, qu'on ne vous emprisonne. C'est mon avis, j'épargne tout autre conseil. Car quoi ! aucun ne se moque de la faux (sens inconnu).

280. Tous mots français. Le sens n'en échappe pas moins.

281. *Être grup* : être pris. Le mot est dans Rabelais.

284. David, le roi des Juifs, sous lequel le poète entend la pince qui sert aux larrons à forcer les coffres, appelée *daviot*. v. 226. — *La baboue* : la moue, la nique. Le mot est dans Rabelais, livre IV, ch. LVI. — *Vive David*, la nique à Saint-Archquin, sans doute à quelque chose comme le *guet* ou les *juges*.

285. *Feuilles* : pièces d'argent.

Le vendangeur, beffleur comme une choue,
 Loin de son plein, de ses flos curieux.
 Noue beaucoup, dont il reçoit fressoue,
 Jonc verdoyant, havre du marieux.



EXTRAIT DES TÉMOIGNAGES DU PROCÈS DE LA COQUILLE

MENÉ A DIJON EN 1455

Pour l'explication du jargon de Villon et la peinture
 de ceux à qui il était adressé

Le principal déposant est Perrenet Lefournier, barbier, qui dénonça la bande, et probablement en fut d'abord complice, car elle fréquentait sa maison, et au besoin retirait chez lui. Quoiqu'il eût soin de dire qu'il n'avait su le jargon qu'à force de questionner et par l'indiscrétion d'un coquillard, ce qu'il en rapporte suffirait à montrer qu'il en avait la pratique. C'est à lui que nous devons ce qu'on en sait à présent. Sa déposition fournit une liste de mots accompagnés d'explications, que je donne en dernier. Je commence par les extraits tant de lui que de quelques autres, où des termes du jargon reçoivent un sens utile du passage qui les accompagne.

DÉPOSITION DE PERRENET LEFOURNIER, BARBIER.

Ils s'en allèrent en Lorraine pour cuider¹ faire un bon coup de tréjeter², qu'ils appellent en leur jargon *estever*, mais ils ne purent avoir sinon environ dix florins.

Lesdits avaient entrepris de faire une *estève*.

Il les a ouïs débattre entre eux de six florins qui furent l'an passé *estevés* par Johannes.

286. *Beffleur* : qui attire les dupes à jouer. — *Choue* : chouette. Sans doute *beffer* signifie un cri pareil à celui de la chouette, sur lequel il équivoque. Les vers 284 à 288 donnent en acrostiche le nom du poète avec deux lettres au quatrième. — *Vendangeur* : catégorie de larrons, celui qui coupe les bourses.

1. Croire.

2. Substituer.

Antoine de Bonneval a confessé que le petit Tassin et Rousselet ont *baillé le plant* à un religieux de Mazières, dont ledit Tassin fut *fourbe*, Antoine *maitre*, et ledit Rousselet consentant.

DÉPOSITION DE JEANNIN DUBARLY, BARBIER.

Qu'ils avaient été en Lorraine, où ils *estevèrent* dix florins d'or. Entrepris de faire une *estève* au pays de Lorraine.

DÉPOSITION DE JEAN VOTE, PERRIER.

Jouer du *roi David*, de l'*estève*, des *plants* et de toutes les sciences et tromperies déclarées oudit¹ cas.

Leurs *estèves*, leurs *crochetures*, leurs *plants*, leurs *débochillures*, et tels langages² de la science³.

Un *gascâtre*, qui est à entendre⁴ oudit⁵ langage un coquard⁶ ou apprenti de ladite science.

Et ont entre eux une manière, que jamais ne confessent rien sinon à grand force de *jour*.

INTERROGATOIRE DE DIMANCHE LELOUP, COQUILLARD.

S'il savait rien⁷ d'un *plant* qui a été *fait* à Bèzes, et un autre à Crémolois.

Pour faire l'un des *plants*, Jacquot de la Mer prêta son cheval.

Ledit Johannes *estevait* de l'argent aux bouchers à chacun⁸ écu qu'il changeait.

Il en devait avoir son *étouffe* comme les autres; mais il n'a point su qu'ils gagnassent rien.

Qu'il joue aucune fois⁹ aux dés, à *Saint-Marry*, à la *taquinade*.

Note. — La pratique de Johannes avec les bouchers, dite par le témoin *estever*, est évidemment celle dont Rabelais met l'explication dans la bouche de Panurge quand il gagnait les pardons.

En leur baillant le premier denier, je le mis si souplement qu'il sembla que fût un grand blanc¹⁰. Ainsi, d'une main je pris douze

1. Audit.

2. Dénominations.

3. Science en tromperie.

4. Qui veut dire.

5. Audit.

6. Novice.

7. Quelque chose.

8. Chaque.

9. Quelquefois.

10. Monnaie d'argent.

deniers, voire bien douze liards ou doubles pour le moins, et de l'autre trois ou quatre douzains; et ainsi par toutes les églises où nous avons été.

Il s'agit, en donnant un sou, de reprendre ou se faire rendre la monnaie comme si c'était un franc.

SUITE DE LA DÉPOSITION DE PERRENET LEFOURNIER.

Un *crocheteur* c'est celui qui sait crocheter serrures. Un *vendeur* c'est un coupeur de bourses. Un *beffleur* c'est un larron qui attrait¹ les simples compagnons à jouer. Un *envoyeur* c'est un meurtrier. Un *dérocheur* c'est celui qui ne laisse rien à celui qu'il dérobe. Un *planteur* c'est celui qui baille² les faux lingots, les fausses chaînes et les fausses pierres. Un *fourbe* c'est celui qui porte les faux lingots ou autres fausses marchandises, et feint être un pauvre serviteur marchand ou autre, ou c'est celui qui prend et reçoit le larcin que lui baille l'un desdits coquillards couché avec quelque marchand, homme d'église ou autre. Un *bazisseur* c'est aussi un meurtrier. Un *débochilleur* c'est celui qui gagne aux dés, aux cartels et aux marelles³ tout ce qu'a un simple homme sans lui rien laisser. Un *blanc coulou*⁴ c'est celui qui se couche avec le marchand ou autre, etc., et lui dérobe son argent, ses robes⁵ et tout ce qu'il a, et les jette par une fenêtre à son compagnon, qui l'attend hors de la chambre. Un *baladeur* c'est celui qui va devant parler à quelque homme d'église ou autre, à qui ils veulent bailler quelque faux lingot, chaîne ou pierre contrefaite. Un *pipeur* c'est un joueur de dés et d'autres jeux où il a avantage et déception⁶. Un *gascâtre* c'est un apprenti qui n'est pas encore bien subtil en la science de la Coquille. Un *breton* c'est un larron. Un *long* c'est un homme qui est bien subtil en toutes les sciences⁷ ou aucunes⁸ d'icelles. Un *dessarqueur* c'est celui qui vient le premier où l'on veut mettre un *plant*, et enquiert s'il est⁹ nouvelles, etc. Un *maitre* c'est celui qui contrefait l'homme de bien, etc. Le *confermeur de la balade*, c'est celui qui vient après le baladeur, etc. *Fustiller* c'est changer les dés.

Ils appellent la justice de quelque lieu que ce soit, *la marine* ou *la roue*. Ils appellent les sergents les *gaffres*.

Ils appellent un prêtre ou autre homme d'église un *lieffre* ou un

1. Attire.

2. Donne.

3. Jeu inconnu.

4. Pigeon.

5. Son bien.

6. Tromperie.

7. Sciences de tromperie.

8. Quelques-unes.

9. S'il y a des.

ras. Un homme simple qui ne se connaît en leur science, c'est un *sire* ou une *dupe* ou un *blanc*.

Dés à jouer ils les appellent les *acques*, les marelles *Saint-Marry*, les cartes la *taquinade*. En dés, a¹ divers noms : *madame*, *la vallée*, le *quart*, le *muiche*, le *bouton* et le *riche*.

Quand ils sont pris et interrogés par justice et ils² échappent, ils dient³ l'un à l'autre qu'ils ont *blanchi la marine* ou *la roue*.

Un *godis* c'est un homme qui a argent et est riche. Une bourse c'est une *feuillouse*. Ils appellent argent *aubert*, *caïre* ou *puille*, ou une *haïrgue* pour un grand blanc.

Le roi David c'est ouvrir une serrure, un huis⁴ ou un coffre et le refermer. *Le roi Daviot* c'est un simple crochet à ouvrir serrures. *Bazir* un homme c'est tuer. *La soïe Roland* c'est ouvrir quelque chose à force.

Une robe c'est une *jarte*. Un signe⁵ d'or et d'argent c'est un *cercle*.

Saint-Joyeux ce sont marelles comme *Saint-Marry*.

Un *cornier*, un *sire* et une *dupe*, c'est tout un. Un cheval c'est un *galier*. *Moucher à la marine* c'est excuser l'un l'autre à la justice. Le *jour* c'est la torture.

Un lingot faux c'est un *plant*. Une chaîne fausse c'est une *traine* ou une *tirasse*.

Arton c'est pain. *Rufle* c'est le feu Saint-Antoine⁶. La main c'est la *serre*. Une *anse* c'est une oreille. Les jambes ce sont *les quilles*.

Quand l'un deux dit : *Etoffe*, c'est à dire⁷ qu'il demande son butin de quelque gain, qui est fait en quelque manière par la science de la Coquille. Quand il dit : *Etoffe ou je fangerai*, c'est-à-dire, qui ne lui baillera⁸ sa part, il encusera⁹ le fait. Quand ils dient qu'ils ont regardé quelque chose, ils dient qu'ils ont *becqué*. Quand ils parlent de *l'abbesse*, c'est de dérober. Aucuns d'eux s'entremettent¹⁰ d'aucun métier ou marchandise¹¹ feignant qu'ils en vivent qu'il leur voudrait¹² aucune chose¹³ demander, et appellent cela leur *cole*. Aucunes fois quand ils parlent de *la soïe Roland*, c'est-à-dire qu'ils ont battu la justice, ou la battraient qui les voudrait¹⁴ prendre. Quand ils dient que l'un deux est *ferme à la louche*, c'est à dire qu'il se défendrait contre justice et autres, qui le voudrait prendre.

1. Il y a.

2. Qu'ils.

3. Disent.

4. Porte.

5. Sceau.

6. L'érysipèle.

7. Cela veut dire.

8. Si on ne lu donne.

9. Accusera.

10. Se mêlen

11. Trafic.

12. Si on voulait.

13. Quelque chose.

14. Si on voulait.

Quand ils sentent qu'ils sont poursuivis de justice, ou qu'ils redoutent que l'on vaise¹ après eux, et ils² tiennent un chemin, et se sentent qu'on les a vus cheminer par illec³, ils se détournent à coup⁴ et prennent un autre chemin. Cela s'appelle *bailler la cantonade*.

Un *beau soyant* c'est un beau parleur, bien enlangagé⁵, qui sait décevoir⁶ justice ou autres gens par belles bourdes.

Ferme en la mauhe c'est celui qui se garde bien de confesser rien à justice lorsqu'il est pris et interrogé.

ENTIER INTERROGATOIRE DE DIMANCHE LELOUP, COQUILLARD

Dimanche Leloup, pressé par l'instruction de livrer le secret de ses compagnons sur promesse de la liberté, se résout enfin à quelque chose comme cela, dans une confrontation avec Perrenet Lefournier, le dénonciateur de la bande. Ce qu'il livre est peu de chose. Encore ne manque-t-il pas de jouer le tour au confrontant, avec l'histoire du guet où, grâce à la cachette offerte par ce dernier, le maire de Dijon fit buisson creux. Il ménage Jacquot de la Mer, tenancier de l'auberge ou bordeau où descendaient les coquillards, ne laisse briller un peu de jour que sur deux autres, et se blanchit du mieux qu'il peut. Tel quel, ce document, le seul que nous ayons qui soit émané des coquillards, découvre le ton et les modes auxquels, par un passe-temps sinistre, il aura plu à la muse d'un grand poète de s'accorder.

Et premièrement, s'il est point de la compagnie des Enfants de la Coquille.

Dit que depuis un an ou un an et demi en çà, il en a vu plusieurs en cette ville, dont il connaît les aucuns⁷ par nom et surnom, et les autres d'aller et venir, et ne sait leurs noms.

Quelles gens ce sont.

Répond qu'il y a de très mauvais garnements, larrons, esteyeurs,

1. Aille.

2. Qu'ils.

3. Là.

4. Soudain.

5. A la langue bien pendue.

6. Tromper.

7. Les uns.

crocheteurs, envoyeurs, planteurs, et à parler au vrai, sont très mauvais et périlleux, lesquels ou aucuns¹ d'eux eussent fait en cette ville durant cet hiver innumérables² dommages s'ils n'eussent été découverts. Et sont gens, comme il dit, de telle volonté³, que se⁴ aucun⁵ d'eux révèle rien⁶ de leur secret et ils le peuvent savoir, si jamais se trouve⁷ en leur puissance à part, ils le tueront. Et sait bien il⁸ qui parle, comme il dit, que quand il sera délivré, s'ils le peuvent trouver à part et mal accompagné, ils le tueront, il qui parle, comme il dit qu'ils ont menacé moi, ledit procureur et ledit Perrenet.

Aussi s'il sait rien d'un plant qui a été fait à Bézes, et un autre à Crémolois.

Dit qu'il en a bien ouï parler, mais il ne sait qui les a faits, combien⁹ qu'il a bien ouï dire que pour faire l'un des plants, Jacquot de la Mer prêta son cheval. Mais il ne sait si ledit Jacquot savait pourquoi c'était faire.

S'il connaît point un nommé Tartas.

Dit que non. Et après qu'il a pensé un peu, a dit qu'il connaît bien un nommé Nicolas Lebègue, et aucunes fois¹⁰ s'appelle Nicolas Leroy et aucunes fois Tartas, et change souvent son nom ainsi que aussi tous les autres font. Et dit, sur ce interrogé, que ledit Tartas est planteur, mais il ne sait s'il a fait les deux plants ou l'un, dont ci-dessus est faite mention.

S'il eut onques aucun butin es¹¹ plants, estèves et autres mauvai-setés¹² que lesdits coquillards fissent.

Dit que non plus avant¹³ à une fois, d'une paire de souliers, ou de trois gros¹⁴, ou de son écot¹⁵; car comme il dit, quand aucun¹⁶ gain se fait par aucun¹⁶ d'eux, ceux qui ne sont présents n'y ont rien, qui ne leur donne¹⁷.

Se Jacquot de la Mer a point recélé aucun desdits coquillards.

Dit que oui. Tous à tout le moins les a-t-il promenés par la ville et tenus en son hôtel, les y a souffert jouer et faire toutes leurs galles¹⁸; mais à la vérité il ne sait s'il a eu butin avec eux ou non. Bien sait-il que plusieurs fois, comme il dit, en l'hiver dernière-

1. Quelques-uns.

2. Innombrables.

3. Disposition.

4. Si.

5. Un.

6. Quelque chose.

7. Trouve.

8. Lui.

9. Quoique.

10. Quelquefois.

11. Dans les.

12. Méfaits.

13. Pas plus.

14. Monnaie.

15. Sa part.

16. Un.

17. Si on ne leur donne.

18. Débauches.

ment passé, et quasi chacun¹ jour, ledit Jacquot baillait² à un cordelier apostat nommé Johannes, des écus, dont il allait acheter la provision pour la dépense de l'hôtel dudit Jacquot. Et sait bien, comme il dit, que ledit Johannes estevait de l'argent aux bouchers à chacun écu qu'il changeait; mais en vérité il ne sait se ledit Jacquot y avait part ou non. Dit en outre que certain soir que monseigneur le mayer³ devait aller faire le guet, ledit Jacquot fit savoir à lui qui parle, à Bernard, à Antoine et autres, jusqu'au nombre d'environ douze, qui jouaient en l'hôtel dudit Jacquot, la venue de monseigneur le mayer. Si⁴ s'en allèrent tous en l'hôtel dudit Perrenet, et à l'heure que ledit monseigneur le mayer passa, furent éteintes toutes les chandelles, et se couchèrent l'un çà, l'autre là, et tellement que rien ne fut trouvé.

De quelle science il⁵ qui parle, sert, et qu'il⁶ sait faire en la science de ladite Coquille.

Dit qu'il joue aucunes fois aux dés, à Saint-Marry, à la taquinade, à la queue de chien, et telles menues choses en quoi il est assez expert; mais du surplus ne sait rien, ne il n'en usa onques, comme il dit. Bien est vrai que ledit Johannes, Renault, Raimonnet et Jean Cornet eussent aucune chose⁷ profité ou voyage de Lorraine. Là où il qui parle, ledit Renauld et ledit Raimonnet furent pris au lieu de Toul, il en devait avoir son étoffe comme les autres; mais il n'a pas su qu'ils gagnassent rien; si⁸ n'en a rien eu.

Et autre chose n'a voulu dire à la charge de lui ni d'autre desdits coquillards.

-
1. Chaque.
 2. Donnait.
 3. Maire.
 4. Donc.

5. Lui.
 6. Ce qu'il, interrogatif indirect.
 7. Quelque chose.
 8. Ainsi.
-

NOTES SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Le texte de Villon se tire de deux sources : les manuscrits et l'imprimé. Il y a quatre manuscrits principaux : Coislin, au Cabinet de Paris (français 20041); autre au même lieu (fr. 1661), manuscrit de l'Arsenal (n° 3523), et Fauchet à Stockholm (f. L111). Trois sont moins importants : un où se trouvent des ballades extraites du Grand Testament, au Cabinet de Paris (fr. 1719), et deux de poésies de Charles d'Orléans au même lieu (fr. 1104. 25458). L'imprimé consiste dans l'édition de 1489, la plus ancienne connue, œuvre de Pierre Levet, et dans quatorze autres qui l'ont suivie jusqu'en 1532. En 1533 prend place celle de Marot. Il faut ajouter le Jardin de Plaisance, recueil de pièces diverses où s'en trouvent de Villon; une pièce de lui aux œuvres d'Alain Chartier, enfin une pièce dans un dernier recueil.

* * *

Les manuscrits sont tous de la fin du xve siècle, par conséquent tous de seconde main, également tardifs, également corrompus et généralement discordants. A cause de cela il est comme impossible d'en préférer un seul comme plus certain que le reste, aussi bien que d'imaginer qu'aucun ait été copié des autres. Les communes règles de la critique, qui enseignent de classer les sources au point de vue de l'autorité et de l'originalité, ne trouvent donc pas de quoi s'appliquer ici. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'entre le Coislin et l'imprimé, s'il s'agit du Petit Testament, les mêmes strophes à peu près omises de part et d'autre attestent une commune origine.

Dans l'imprimé les quinze premières éditions se réduisent pour l'autorité à une seule, puisque toutes les autres dérivent de la première, comme il se voit à la ressemblance du texte, aux mêmes pièces ou parties de pièces manquantes, à l'ordre pareil de ces pièces. L'édition donnée par Marot en 1533 allègue une source nouvelle, non pas manuscrite, mais orale. En effet il dit avoir vaqué à la réparation du texte « avec l'aide de bons vieillards qui en savaient par cœur ». La critique moderne n'a pas pris ce témoi-

TABLEAU DES SOURCES DE VILLON

Les ouvrages ou parties d'ouvrages sont pointés en face de leur mention dans la colonne de la source qui les donne.

OUVRAGES	MANUSCRITS							IMPRIMÉ
	Coislin.	Fauchet.	Arsenal.	Cabinet 1.	Cabinet 2.	Orléans 1.	Orléans 2.	Œuvres. Jardin de p. A. Chartier. Recueil.
Petit Testament, v. 1-24...	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 24-72	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 73-168	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 169-176	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 177-184	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 185-224	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 224-232	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 233-280	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 281-312	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 313-320	.	.	.	.	.	.	.	.
Grand Testament, v. 1-304.	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 305-328	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 329-356	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 357-444	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 445-452	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 453-632	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 633-648	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 649-997	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 998-1005	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1006-1013	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1014-1237	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1238-1265	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1266-1413	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1414-1421	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1422-1456	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1457-1472	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1473-1482	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1483-1502	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1503-1506	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1507-1550	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1551-1558	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1559-1590	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1591-1627	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1628-1643	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1644-1659	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1660-1691	.	.	.	.	.	.	.	.
v. 1692-1719	.	.	.	.	.	.	.	.

[illegible]

gnage fort au sérieux, parce qu'il sortait de ses habitudes. Pris en soi, il me semble pourtant qu'il n'est pas indigne d'attention. Plus près de nous, rappelons que les chansons de Béranger furent sues par cœur et coururent la France avant que fut imprimé le premier recueil. Qui doute, si le chansonnier fût mort auparavant, et que les manuscrits imparfaits eussent fait souhaiter des corrections orales, qu'on les eût obtenues en grand nombre, et généralement exactes ? Il en fut ainsi pour Villon, car on le récitait partout.

Le texte que je donne est presque entièrement le résultat des recherches de mes devanciers. Il s'appuie sur quatre éditions : les deux de M. Longnon, 1892 et 1911 ; celle de M. Foulet, 1914, et celle de M. Thuasne, 1923. Je n'ai eu la plupart du temps qu'à les suivre. Là où ils sont d'accord et où je les répétais, j'ai omis de justifier mon texte, m'en référant, soit à leur choix, soit aux raisons qu'ils en donnent. Là où ils différaient et où je devais choisir, là aussi où je les ai quittés, voici quels principes m'ont conduit.

* * *

M. Foulet dit avoir pris comme base de son texte le Coislin pour le Grand Testament, M. Thuasne le Fauchet pour tout ce qu'il contient. Cependant ni l'un ni l'autre n'affirment positivement la préférence de ces manuscrits, ils ne semblent pas avoir connu en eux de signes d'excellence particuliers. Sans contredire personne, j'ai donc pu m'abstenir de croire à ces sources plus qu'aux autres, et en général d'en distinguer aucune. Il m'a paru que toutes se valaient. J'ai donc pris de toutes mains selon le cas : tout le respect dû aux règles de la critique, ne pouvant les imposer quand la matière manque. Je n'ai pas même fait moins d'estime de l'imprimé que du reste. M. Foulet met en principe de ne pas admettre une leçon quand elle n'est que dans l'imprimé. Pourquoi ? L'imprimé est aussi ancien que les manuscrits ; les fautes n'y sont pas plus grossières. Il donne partout *cheux* (chez) où les manuscrits donne *sur*, ce qui est peut-être une marque de rajeunissement ; mais c'est la seule qui soit constante, et il n'y a pas de raison en général de croire que les imprimeurs aient massacré le texte de Villon plus que ses copistes. Après expérience faite, j'estime que les premiers m'auront fourni quelques bonnes leçons.

Je n'ai pas toujours cru devoir choisir une leçon parce que plusieurs sources la donnaient ; parce qu'il m'a semblé que, toutes étant suspectes, la bonne leçon, qui quelquefois n'aura surnagé que par hasard, pouvait ne s'y trouver qu'une fois, et plusieurs fois le même barbouillage au contraire. Je ne me suis donc rendu à la majorité que quand il s'agissait de choisir entre des leçons également plausibles.

Quant à l'examen qui regarde la qualité de la leçon prise en soi, voici comment je l'ai réglé. Les leçons contraires au sens, les répétitions de mots dus à une évidente distraction du copiste, ont été rejetées. En fait de style, un tour irrégulier et naturel a toujours été préféré à une leçon plus alignée, parce que ce que le copiste peut ou ose inventer, n'est jamais que la symétrie, une régularité physique ou matérielle. Un tour original n'est jamais son fait. De même une expression ancienne. Elle est toujours originale. Seul l'écrivain sait et ose en user. Seul il aime à le faire. « Le premier qui écrivit, dit Courier, mit dans son style des archaïsmes. » C'est certainement le cas de Villon. Le copiste, même contemporain, corrige ces endroits-là comme des fautes. Partout donc où un terme ancien était en concurrence avec un plus moderne, j'ai préféré la leçon de l'archaïsme. Enfin j'ai eu égard aussi à l'accord qu'offraient les leçons avec le style et l'intention de l'auteur, avec la couleur et le mouvement du morceau. Cela était légitime, cela est même nécessaire quand il s'agit d'un grand poète.

* * *

Quant aux corrections proprement dites, là où je quittais les manuscrits, je n'ai fait quelquefois que suivre les éditeurs modernes, quelquefois les anciens que voici. D'abord, la seconde en date des éditions, dont M. Thuasne a remarqué la correction exceptionnelle, puis celle de Marot, enfin celle de La Monnoye.

Pour user comme il faut de l'édition de Marot, j'ai dû distinguer le poète, auteur de raccommodages qui ne peuvent nous intéresser, du critique, auteur de restitutions en partie fondées, puisqu'il allègue des autorités. Comme il n'en définit aucune, cela toutefois oblige à la prudence. Il faut examiner chaque cas, et en peser les conditions. De plus il y a les corrections dont Marot s'avise seul et que son texte nous propose, d'un mot ou deux, qu'on peut admettre selon l'occurrence, comme on les admet venant de tout autre éditeur.

Mes corrections propres sont tantôt de légers changements de conjonctions et de pronoms, conformes à la syntaxe ancienne, que l'amendement de sens qu'elles procurent, fera approuver je l'espère. Ailleurs elles portent au texte une atteinte plus profonde ; mais la plupart du temps c'est en des endroits où le barbouillage va si loin qu'il ôte l'intérêt au texte même, et fait comme autant de vers à passer. Il m'a semblé qu'alors l'hypothèse était de mise. Aussi bien, en chaque occasion je n'ai pas manqué d'accuser le degré de probabilité, dont le lecteur demeurera juge.

LE PETIT TESTAMENT

Vers 8. — Les manuscrits donnent *on se mécompte*. Il, que donne l'imprimé, me paraît original, comme rapporté à *on* du vers 5, qui signifie *tout homme* et pourrait s'écrire *hom*. On conçoit qu'un copiste, ignorant de cette valeur ancienne du mot, et vaquant à corriger *il* comme ne se rapportant à rien, ait mis *on* à la place. Le changement d'*on* en *il* ne s'imaginer pas de même.

V. 17, 18. — Les sources donnent *telle façon* et *celle devant mes yeux*. Mais *celle* ainsi placée ne signifie rien, n'étant ni suivi du relatif, ni accompagné de l'objet qu'on désigne. *Celle façon* au contraire adresse le lecteur au récit qui suit, et *telle*, qui se suffit à lui-même, peut aller au v. 18. J'ai donc fait le changement : rien n'étant si croyable qu'une méprise des copistes en ce genre, d'autant plus que *t* et *c* pouvaient se prendre l'un pour l'autre.

V. 42. — Tous les manuscrits sauf un, et l'imprimé, donnent *fuir* (fourir), qui réitère sans apparence le v. 38. *De partir*, fourni par celui du Cabinet, me paraît aller parfaitement avec la leçon suivie ci-dessous v. 45.

V. 45. — *Ne me départir*. MM. Longnon et Foulet impriment : *il me couvient partir*. Avec M. Thuasne je suis la leçon du Fauchet et du manuscrit du Cabinet, amendée par La Monnoye.

V. 50. — Les sources donnent *je l'élogne*, qui n'a pas de sens, puisque c'est lui-même qu'il éloigne. J'ai fait la correction.

V. 59. — Les éditeurs ont écrit *homme sans défaut* sans ponctuation. Mais *sans défaut* ne tombe pas sur *homme* ; il tombe sur toute la phrase, et signifie *sans faute, sans mentir*.

V. 64. — Les sources donnent *ce présent legs* (lais) je suis la correction de Gaston Paris, conforme au v. 755 du Grand Testament.

V. 98. — Le seul manuscrit Coislin et l'imprimé donnent *clergeon* (clergon) ; avec MM. Longnon et Foulet je suis la leçon des trois autres.

V. 99. — Le Fauchet donne *qui ne tient*, l'imprimé *qui ne tend*. Je suis comme M. Thuasne la leçon des autres sources.

V. 110 à 112. — MM. Longnon et Thuasne suivant le manuscrit du Cabinet, ont imprimé :

- 1) Qu'on lui baille l'Art de mémoire
- 2) A recouvrer sur Maupensé
- 3) Puisqu'il n'a sens ne qu'une aumoire

M. Foulet substitue l'ordre 3) 2) 1) que donnent toutes les autres sources, et que j'ai de même gardé, en substituant pour 2) la leçon de l'Arsenal, et rejetant l'autre en variante.

V. 129. — L'Arsenal, le Fauchet et le recueil du Cabinet don-

nent à *noble homme*, que je tiens la bonne leçon (contre à *ce noble homme*) et conforme à l'usage : *noble homme un tel*. Pour parfaire la mesure, au lieu de *item*, je propose *derechef*, donc le poète use ailleurs.

V. 136. — *Son ami* est dans tous les manuscrits sauf le Coislin, qui donne *ses amis*, avec raison ce me semble : le singulier faisant violence au sens. Il est cependant dans l'imprimé, où Marot substitue le pluriel.

V. 142. — Contre les autres manuscrits, qui donnent *Moutonnier*, je suis ainsi que M. Thuasne la leçon de l'Arsenal, confirmée par *qui le tient* donné par toutes les sources. Avec *Moutonnier* MM. Longnon et Foulet sont obligés d'imprimer *qu'il tient*.

V. 147. — Vers barbouillé. Je donne la leçon de l'Arsenal, sans y croire plus qu'à toutes les autres.

V. 149. — Les sources donnent *le trou*. Je propose *au*, allant avec le vers précédent.

V. 150. — Vers évidemment corrompu dont je propose la correction. Le manuscrit du Cabinet donne : *le dos aux rains*. Tous les autres : *clos et couvert*. La première leçon, qui oppose *dos* à *plante*, semble conforme au mouvement du discours. Il ne faut que trouver un attribut à *dos*. *Envers*, que je propose, convient, et l'on concevrait qu'un copiste ait pu le méprendre pour *couvert*, comme sans doute il a mépris *dos* pour *clos*.

V. 165 à 167. — Les éditeurs pontuent ainsi :

Ou la Vache; qui pourra prendre
Le vilain qui la trousse au cou,
S'il ne le rend, qu'on le puit prendre...

Peut-être veut-on qu'il du 167 soit l'antécédent de *qui* du 165. Mais cela ferait un sens médiocre, de menacer de pendre celui attraperait le vilain et lui enlèverait la vache, s'il ne la rendait à son tour. Non, le sens veut qu'on explique *qui pourra prendre*, par : *si on peut prendre*. En ce cas il est beaucoup plus naturel de le joindre à ce qui précède, et de mettre le point après *cou*.

V. 168. — MM. Longnon et Foulet donnent *ou étrangler*. Avec M. Thuasne je suis la leçon de l'Arsenal. *Pendre et étrangler*, expression toute faite.

V. 173. — Leçon du Coislin et du Fauchet : *riblis*. Celle du manuscrit du Cabinet et de l'imprimé : *rubis*, est justifiée par M. Thuasne.

V. 174. — *La Lanterne* s'appose à *rubis*, selon M. Thuasne. Comme il y a deux *rubis*, je ne vois pas de moyen d'éviter que la Pierre au lait ne soit l'autre. Les sources cependant donnent à; je propose de corriger *et*.

V. 208. — Les sources donnent *je serai*, que M. Thuasne défend en interprétant le 207 ainsi : ils mangeront les pissenlits par la

racine, ils seront morts. Mais cela paraît trop détourné, et est sans rapport avec le legs, puisqu'ils n'hériteront pas si le testateur vit vieux. Gaston Paris objecte que ces legs valent lui vivant. Mais comment imaginer cela ? De plus cela est contraire à ce que dit le poète v. 57 et suivants. En conséquence j'ai suivi la correction de M. Longnon 1^{re} édition.

V. 212. — *Secourir* est la leçon du Fauchet, que j'ai retenue comme plus naturelle, de préférence à celle des autres sources, toutes différentes entre elles.

V. 225. — Le manuscrit du Cabinet dit : *je ordonne la crosse*, les autres *j'adjoins à la crosse*. Mais quelle crosse, dont on n'a pas parlé ? M. Longnon corrige ainsi : *j'y adjoins la crosse*. *Je* ne me paraît pas nécessaire.

V. 245 à 248. Les éditeurs ponctuent ainsi :

Et au frepier mes habits tieux
Que, quand du tout je les délaisse,
Pour moins qu'ils ne coûtèrent vieux
Charitablement je leur laisse.

C'est-à-dire : Je laisse... mes habits tels que je les leur laisse etc. ce qui ne se conçoit pas. *Tieux* certainement n'annonce autre chose que le vers suivant, avec ellipse du verbe dans ce dernier, fort naturelle : *tels* qu'ils sont *quand*. J'ai donc ponctué ainsi :

Et au frepier mes habits tieux
Que quand du tout je les délaisse.

Le reste redevient principale et se suffit.

V. 256. — Avec M. Longnon je suis la leçon du Coislin et du manuscrit du Cabinet, lesquels au surplus donnent *moins*, contre *moins* dans les autres.

V. 258. — Les éditeurs donnent *Jean l'épicier*. Je suis la leçon du Fauchet, de l'Arsenal et du manuscrit du Cabinet.

V. 259. — Toutes les sources donnent *et une potence de Saint Maur*, sauf deux qui omettent *et*. Avec MM. Longnon et Thuasne, je laisse *et*, et efface *de*.

V. 264. — Dans les manuscrits il y a *ferai*, dans l'imprimé *lairrai*, que je tiens pour plus probable : *laisser un lais* étant dans les habitudes de l'ancienne langue, comme *donner un don*, etc. *Lairrai* a pu devenir *ferai* par l'intermédiaire de *lerai*, où *l* aurait été pris pour *f*.

V. 308. — *Mon encre était gelé* : leçon de l'Arsenal et du manuscrit du Cabinet. Avec M. Longnon je suis celle du Fauchet.

V. 311. — Au lieu de ce vers le manuscrit de l'Arsenal donne celui que j'ai ajouté en variante.

LE GRAND TESTAMENT

Vers 1. — Les sources donnent *l'an de mon trentième aage* : *aage* signifiant année, que les éditeurs maintiennent en admettant que le poète fait ce mot de trois syllabes ; mais cela est contredit par les v. 1276 et 1832, où il ne compte que pour deux. A cause de cela je suis la correction de Gaston Paris, *âge* étant pris dans son sens d'aujourd'hui.

V. 2. — Toutes les sources sauf une donnent *j'eus bues*, affectant à ce début le temps de la narration. Ce n'en est pourtant pas une, puisqu'il n'y a pas de principale. Ce n'est qu'une date, terminée au v. 6. Elle requiert donc le présent. C'est pourquoi je suis la leçon *j'ai*, du manuscrit de l'Arsenal.

V. 3. — Les manuscrits donnent *ne du tout sage*, que les éditeurs ont suivi. *Encor ne sage*, qui est dans l'imprimé, accuse éminemment pourtant l'original. Le copiste n'aurait pas trouvé cela. La répétition de *ne du tout*, et le balancement qu'elle procure, était au contraire dans ses moyens.

V. 10. — L'Arsenal donne *si*, que suit M. Thuasne. Mais le sens ne supporte que *se* ou *s'il*. *Si* ne peut être que la variante orthographique de *s'il*.

V. 29. — Les sources donnent *l'Eglise*, qui commence une principale, et met le discours en morceaux. Je propose de corriger par *s'Eglise*, qui le rétablit. *L* et grand *s* ont pu être pris l'un pour l'autre.

V. 38. — Le manuscrit de l'Arsenal et le Fauchet donnent *la*, que M. Thuasne change en *le* d'après le Coislin et l'imprimé, avec l'inconvénient, ce me semble, qu'on ne sait sur quoi tombe ce neutre.

V. 41. — Le manuscrit de l'Arsenal et l'imprimé donnent : *Combien que s'il veut que l'on prie*, suivi par M. Longnon. MM. Foulet et Thuasne ont suivi le Fauchet, modifié par l'hiatus de *se*, et *qu'on* pour *que l'on*. Je suis le même manuscrit et garde la leçon intacte.

V. 66. — Le Fauchet et l'Arsenal donnent *voire*, explétif, et moins naturel que *voir* (veoir), fourni par le Coislin, et qui fait suite à *vivre*, à condition de réparer la mesure par *très cher* (au lieu de *cher*), sauvé dans l'imprimé.

V. 73. — Les éditeurs donnent d'après le Coislin :

Pource que faible je me sens
Trop plus de bien que de santé

Ce qui ne se conçoit pas, puisque se bien porter et n'avoir pas

d'argent ne sont pas les conditions d'un testament. Au contraire il feint d'avoir des biens et se dit v. 785 prêt à mourir. Dans la leçon *feuble*, du manuscrit de l'Arsenal, je crois qu'il convient de reconnaître *feublé* ou *fublé*, primitif d'*affublé* et de *défublé*, qui rétablit un sens raisonnable.

V. 85. — Avec M. Thuasne je suis la leçon de l'Arsenal et du manuscrit Fauchet : *corps* au lieu de *cœur* que donne le reste.

V. 87. — M. Longnon dans sa seconde édition donne *mouvra* d'après le Coislin, appuyé par Gaston Paris en faveur de la rime riche, dont il est sûr pourtant que le poète s'est souvent passé. Avec MM. Foulet et Thuasne, je suis la leçon *mourra*, mais en gardant *jusque* du Coislin, confirmé par *jue* de l'Arsenal, et entendant par *il* le roi, comme fait M. Foulet. M. Thuasne veut que ce soit *mon corps* du v. 85. Mais *mon corps* en cet endroit n'a d'autre sens que *moi, je*. On ne peut imaginer qu'il soit rappelé par *il*, surtout chez nos anciens, qui accordent toujours avec l'idée, non avec le mot.

V. 93 à 96. — Les éditeurs donnent ces vers ainsi :

Travail mes lubres sentiments
Aiguisés comme une pelote
M'ouvrit plus que tous les comments
D'Averroès sus Aristote.

et expliquent que la souffrance a plus fait que la philosophie pour ouvrir l'esprit du poète. Je ne puis croire chez Villon à ce lieu commun moderne : Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur. Ce qui me paraît conforme à la satire du temps, c'est que les commentaires d'Averroès sur Aristote soient symbole de brouillamini, auquel le poète compare ses sentiments, travaillés par la fatigue et la misère. Comment trouver cela dans la phrase ? Aucune des sources n'offre de secours. *Travail*, combattu par le seul manuscrit de l'Arsenal, paraît la bonne leçon. *Ronds comme une pelote*, dans l'imprimé, n'apporte nulle lumière. Le sens de cette comparaison échappe. Il échappait déjà à Marot, qui met une parenthèse en suivant l'imprimé : *Aiguisa (ronds comme pelote)*. Toujours me paraît-il probable que sur *aiguisés* tombent à la fois les deux conjonctions de comparaison : *comme* et *plus que*. *Plus aiguisés comme pelote que...* *Aiguisés* serait l'attribut de *sentiments*, que gouvernerait pour l'y relier, au lieu d'*ouvrit* (que l'imprimé conteste en le remplaçant par *montrent*), un verbe comme *rendre*, dont je propose au moins le sens.

V. 109. — Je donne en variante la leçon du Coislin.

V. 110. — Le Coislin donne *Dieu voit*, le Fauchet *Dieu le veut*, l'Arsenal et l'imprimé *Dieu vit*, suivi par les éditeurs. Je ne puis croire que Villon ait parlé de la vie de Dieu ; on ne s'exprimait pas ainsi. Je propose d'amender le Fauchet en *Dieu voir*, c'est-à-

dire *vrai*, et de changer *et*, que donnent les sources, en *en*. On reste mieux ainsi je crois dans le mouvement du morceau.

V. 119. — Imprimé : *telle oppresse*. Je suis la leçon des manuscrits avec MM. Foulet et Thuasne.

V. 125. — *Ne vieux* : Coislin ; les autres : *n'a*. Je défère au premier, comme M. Longnon 1^{re} édition.

V. 138. — Les manuscrits donnent *en mer*. Je suis l'imprimé et M. Thuasne.

V. 140. — Les éditeurs ponctuent après ce vers, mal à propos je crois. Il n'y a pas deux interrogations, mais une seule. V. le sens à la note sous le texte.

V. 147. — Les sources donnent *me fortune*. Marot corrige *m'infortune*, dû peut-être à une leçon orale, et que je conserve, parce que l'adverbe ne suffit pas au péjoratif du sens. *Faux, fausement* étaient en ce temps-là épithète plus que qualificatif. Maudite fortune ! qui me rend misérable. Il faut exprimer la misère, à quoi *fortuner* ne suffit pas.

V. 149, 150. — M. Thuasne met le pluriel *excusez, sachez*, dont il montre que le mélange avec le singulier est selon l'usage du temps. Le Fauchet et l'Arsenal omettent le premier verbe, et pour le second donnent *saichiez* et *sachez* ; le Coislin donne *excusez* et *saichiez*. On ne peut assurer que *sachez* soit un pluriel, le *z* se mettant très bien pour *s*. Ainsi l'accord des manuscrits à cet égard n'est pas certain. L'imprimé donne *sache* et *excuse*, soit le singulier, que je suis avec MM. Longnon et Foulet.

V. 156. — Les sources donnent *si lui dit*, qui correspond à *lui dit comme ça*, à l'exception du deuxième manuscrit du Cabinet, qui donne *se*, équivalent orthographique de *ce*, que je crois préférable.

V. 157. — Les sources donnent *médit* (mesdit) que M. Thuasne justifie en disant que *onc puis ne médit à personne* signifie : *toujours bien fit à tout le monde*. Mais *faire* et *dire* ne sont pas la même chose. Et comme ce n'est pas de mauvais propos, mais de méchants actes qu'on nous représente le larron de mer corrigé, il faut évidemment *méfit*, que M. Longnon a imprimé deux fois et que M. Foulet conserve.

V. 172. — Les sources donnent : *qui son partement*. Mais on ne peut admettre que l'entrée de la vieillesse soit ce qui a caché au poète le départ de sa jeunesse. Cela n'a pas de sens. Si l'antécédent est *jeunesse*, il faut l'aller rechercher sur une parenthèse de deux vers et mettre la phrase en pièces. La leçon à rétablir est donc *que* conjonction de temps, signifiant *alors que*. V. la note sous le texte.

V. 174. — Deux manuscrits donnent *hélas*, mais non pas le Coislin, qui donne *las*, suivi de *et* dans Marot, nécessaire à la mesure, et encore plus je crois au discours, qui fléchit sans cette conjonction.

V. 180. — Le Coislin donne *qui n'ai n'écus*, suivi par M. Lon-

gnon; l'imprimé *ne cens*, suivi par M. Foulet; l'Arsenal et le Fauchet *n'ai cens*, que M. Thuasne choisit avec raison, en réparant la mesure par l'hiatus *ne avoir*, d'accord avec la correction formée par la deuxième en date des éditions.

V. 200. — Le Fauchet et l'Arsenal donnent : *la danse vient de la pause*, raturé dans le Coislin pour la leçon que je préfère comme recommandée par là-même, outre l'imprimé, qui est conforme.

V. 209. — Le manuscrit de l'Arsenal, qui seul donne un vers lisible, dit *le fis*, qui fait pléonasme. *Me fis* à l'avantage de déterminer *favorable* par la mention de celui à qui le dit l'est en effet.

V. 210. — Les manuscrits donnent *si en*. M. Thuasne justifie la leçon de l'imprimé, que je retiens.

V. 232. — *Demeurant* (demourant) dans le Fauchet, l'imprimé et le manuscrit de l'Arsenal. *Remenant* dans le Coislin, que je préfère avec M. Thuasne.

V. 240. — Avec M. Thuasne je donne *véla* (vez la), leçon de l'Arsenal, contre *voyez* des autres sources.

V. 241, 246. — *Dieu doit* dans le Coislin et l'imprimé, renversé dans les autres, que je suis, comme fait M. Thuasne.

V. 276. — Les manuscrits donnent *Orace* auquel il me semble naturel, tant d'années avant le latinisme, de préférer la leçon *Erace* de l'imprimé.

V. 289. — Les éditeurs ponctuent

Qu'avoir été Seigneur ! Que dis ?

Un point à la fin suffit, *que* étant relatif, *que je dis*; non interrogatif, *que dis-tu*? Pas davantage il n'y a lieu de marquer une exclamation.

V. 290. — Le seul manuscrit Fauchet donne *las*, que les éditeurs ont préféré. je crois, pour ménager l'accord de *las, lasse*, avec le genre du nom qu'il accompagne. Il faut considérer pourtant qu'au temps de Villon le mot avait perdu le caractère d'adjectif, et qu'on disait *las, lasse*, indifféremment. Je suis la leçon du Coislin et du manuscrit de l'Arsenal, c'est celle de M. Longnon 1^{re} édition. Elle épargne *et*, qui n'a pas de sens.

V. 292. — Trois des sources donnent *connaîtra*, que M. Thuasne défend par le texte du psaume, qui dit : *non cognoscet*. Mais qui empêche le poète d'affirmer pour son compte et en conséquence du psaume, *non cognoscet*? C'est certainement le sens du morceau. La ballade des Dames du temps jadis, qui en fait l'application, ne demande pas si ces dames connaissent elles-mêmes leur lieu, mais si le lecteur le connaît. *Dites-moi où*. Avec MM. Longnon et Foulet, j'ai donc suivi le manuscrit Fauchet.

V. 317. — *Quelle sueur*, qu'impriment MM. Longnon et Fauchet fait un pied de trop. Je suis la correction de M. Thuasne.

V. 321. — Les sources donnent *frémir*. Je suis la correction *blémir*, justifiée par M. Thuasne.

V. 338. — Les manuscrits permettent *fut châtré, châtré fut*. Je retiens le second, comme M. Thuasne.

V. 351. — Les sources donnent *souveraine*, et point le second *ou*, excepté le Coislin, où cette répétition aide à croire que la bonne leçon est *souveraine*. C'est celle que je suis, avec MM. Foulet et Longnon 2^e édition.

V. 355. — Les éditeurs donnent *que ce refrain*. Cependant le Coislin et l'imprimé donnent *qu'a*, le Fauchet et l'Arsenal *car*, soit la même leçon estropiée. J'ai suivi cette unanimité. *Remène* (remaine), leçon du Coislin et de l'imprimé; *ramène* (ramaine), de l'Arsenal et du Fauchet, que j'ai suivie.

V. 374. — L'imprimé donne *ce monde*, soutenu par un *ce* qui commence le vers dans le texte estropié du Coislin. Cette leçon plus naturelle que *le*, a été suivie par M. Longnon 2^e édition.

V. 390. — L'imprimé donne : *filz que servant*. Mais quel sens que celui-là ! *Que ce soit le pape, le fils de famille meurt comme le valet*. Le Coislin avec *que filz servant* se conçoit moins encore. *Que ce soit le pape, il meurt comme les filz de famille et les valets*. Je suis la leçon du Fauchet adoptée par M. Foulet. *Que ce soit le pape, il meurt comme les valets*.

V. 416. — Les sources donnent *passent*, qui fait de ce vers la principale, en sorte que la proposition *mourrai-je pas* reste en l'air. Cependant le *puisque* qui précède lui convient, et non pas à ce vers-ci. Je propose la correction *passant*, qui remédie à cela.

V. 424. — Les sources sauf une donnent *prends* (prens), soit un impératif, contredit par ce qui suit. J'ai suivi le Coislin avec *prend* (prent), indicatif.

V. 433. — Les éditeurs donnent *se souvent* d'après le Fauchet, ce, qui laisse le *si* du vers précédent sans suite. J'ai corrigé en *que*, qui fait un sens complet.

V. 435. — Les manuscrits donnent *et*, l'imprimé *or s'il*, corrigé dans la seconde édition par *s'il*. Je mets *si* (pourtant) qui répond au sens.

V. 448. — Vers barbouillé. Les manuscrits donnent : *emprunter elles a requoy*, que les éditeurs ont suivi, faisant *elles* régime d'*emprunter*. Les jeunes filles empruntent donc les vieilles, ou s'empruntent elles-mêmes, si l'on admet qu'*elles* est réfléchi. Alors il faut entendre *emprunter* comme *prêter*. Dans ce cas les jeunes se prêtent aux hommes, dans le premier elles font des vieilles leurs messagères. Reste *à requoy*, complément d'*emprunter*, ou de *demandent* du vers suivant, et qu'on explique par *en cachette*, mais sans trouver d'exemple. Tout cela est tiré. Il me semble qu'on en sort en remarquant que dans Marot *à requoy* veut dire *au rancart*. *Voient elles à requoy* : voilà le sort des vieilles.

Elles se voient mises au rancart. *Elles* alors est sujet d'à requoi et s'oppose à *pucelettes*, sujet d'autre chose, que le barbouillage nous dérobe. Au lieu d'*emprunté* je propose *en plenté*.

V. 459. — Avec MM. Longnon et Foulet, je suis la leçon du Coislin.

V. 473. — Les manuscrits donnent : à *qui que je fisse* (ou *fisse* ou *j'en fisse*) *finesse*, qui ne s'entend pas : *finesse* signifie *ruse*. A *qui que je fisse des ruses, je l'aimais bien*. Il faut corriger en recourant à la construction ancienne, de *qui* relatif dans l'incidente. Nous ne l'admettons que dans la principale. A *qui quoique fisse finesse*. Alors c'est à l'amant que sont faites les ruses, et *quoique* va pour dire qu'elle l'aimait tout de même.

V. 480. — Les manuscrits donnent *m'eût dit*, qui signifie que l'amant après l'avoir battue ne lui disait pas : embrasse-moi, quoique elle fût prête à le faire. Je suis la correction de Marot : *me disait*, imparfait d'habitude, signifiant que chaque fois que l'amant s'adonnait à cette cérémonie, c'était avec succès.

V. 494. — M. Foulet imprime *cheveux blonds, ces*, conformément aux manuscrits. Avec MM. Longnon et Thuasne je suis la correction de Marot.

V. 519. — Le Coislin et l'imprimé donnent *des épaules*. Je suis l'Arsenal et le Fauchet.

V. 554. — Les manuscrits donnent *male grâce*, que M. Thuasne défend en supposant le subjonctif du verbe. Mais il faudrait que perpétrer voulût dire *encourir*; il veut dire *obtenir*, qui ne va pas. *Que celle qui n'est pas belle n'obtienne pas la disgrâce des hommes*. M. Foulet admet le même subjonctif, et croit que *male grâce* veut dire mauvais visage. Il interprète *leur* par à *eux*. *Ne perpétre leur male grâce* serait le même que *ne leur perpétre male grâce*. Mais il n'y a pas d'exemple d'une pareille construction, en dépit des deux qu'il allègue : *emprunter elles*, v. 448 ci-dessus, et *pardonne-moi*, leçon que j'ai délaissée v. 885 ci-dessous. Car le premier est un passage douteux; mais en le supposant sûr, *emprunter elles*, signifiant *les emprunter*, ne saurait autoriser que *perpétrer à elles*, et non *perpétrer leur*. Quant à *pardonne-moi* signifiant *qu'il me pardonne*, il peut être imposé par l'omission du sujet, dans une expression courte et débarassée de complément direct, où l'indirect ne peut faire équivoque avec le possessif. Puis le sens de *perpétrer* fait toujours obstacle. *Que celle qui n'est pas belle ne leur obtienne pas mauvais visage*. Cela ne s'entend pas; sans compter que nul exemple ne permet d'interpréter *male grâce* ainsi. Le passage demande donc correction. *Male grâce* fait contresens, et *bonne grâce* seul convient.

V. 568. — Les éditeurs impriment *selon le clerc*, que donnent les sources, sauf le manuscrit de l'Arsenal, dont je retiens la leçon : *autel*, comme un archaïsme que le copiste n'a pu inventer,

anciennement d'usage au sens de *tel*, et après lequel le *que* de comparaison s'omet à volonté.

V. 604. — Les sources commencent ce vers par *car*, à l'exception du manuscrit de l'Arsenal, que je suis, contre les précédents éditeurs : *car* ne s'expliquant pas ici. Ils *tenaient secret leur amour*, *car leur maîtresse n'avait pas d'autre amant. Et* ou ne donnent le sens qu'il faut.

V. 606. — Le Fauchet donne *aimait* (amoit). Avec M. Thuasne, je suis la leçon des autres sources comme plus naturelle.

V. 614. — *Trois* : leçon des sources, donnée d'abord par M. Longnon, rétablie par M. Thuasne.

V. 621. — Les sources donnent : *quelque doux baiser n'accolée*, qui fait un sujet sans verbe, et laisse ce vers suspendu. Je propose *Quelque y ait baiser n'accolée*.

V. 623. — Avec les éditeurs je suis ici l'imprimé. Mais je ne crois pas qu'on puisse négliger en variante la leçon des manuscrits, ainsi donnée (le Fauchet omettant le vers) dans celui de l'Arsenal :

C'est fine vérité prouvée,

et dans le Coislin :

C'est pure vérité décelée,

que je crois plus certaine, à condition de corriger *verté*.

V. 625. — Les sources donnent *aimez tant que*. Mais il ne s'agit pas d'aimer peu ou beaucoup, mais de bien placer son amour, que le poète dit qui ne sert à rien. Je propose au lieu de *tant que, comme*, qui marque le discernement.

V. 632. — Le Coislin donne *bienheureux est*; tout le reste *bien est heureux*, que je suis.

V. 635. — *Du meurtrier* (non de ou d'un), leçon du Fauchet, suivie par MM. Longnon et Thuasne.

V. 662. — Vers barbouillé. Les manuscrits donnent *Noël le tiers est qui fut là* : ce qui laisse le vers suivant sans lien. *Mitaines à ces noces telles*. En supposant que *fut là* soit une mauvaise lecture pour *filla*, on répare cette inconvénient, d'autant mieux que dans *filer des mitaines*, la figure s'entresuit. Reste le nom de Noël suivi de ces mots *le tiers*, qu'on entend comme d'une troisième, d'une tierce personne entre Catherine et le poète. Mais ce tour est peu naturel. Puis Villon donne toujours les noms de famille. Je propose de prendre Noël pour le nom de la fête, et au lieu de *est* de mettre *ot* (eut). V. à la note sous le texte la suite de l'explication.

V. 670. — Les manuscrits donnent *fia* à cause de la rime; mais il est sûr qu'il faut le subjonctif. J'ai préféré ici le sens au soin d'aligner la finale.

V. 732. — Les éditeurs ponctuent : *qu'est-ce à dire?* à quoi

répondrait : *que Jeanneton*. Mais *que Jeanneton* etc. fait suite, et le point d'interrogation ne se doit qu'après *coquard*.

V. 728. — Contre la leçon de l'imprimé et du manuscrit de l'Arsenal : *à ses hoirs doit*, je suis comme meilleure pour le sens celle du Coislin et du Fauchet, retenue par MM. Longnon et Foulet. M. Thuasne objecte que la mort commande de dire vrai, mais non pas à ses héritiers, ni ce qu'on pense de l'amour.

V. 739. — L'Arsenal et le Fauchet, moins gâtés que le reste en cet endroit, donnent *mis en bas lieu*. Mais il faut un infinitif. Je propose *gir*.

V. 773. — Les éditeurs ont ponctué d'interrogation après *ils*. Le mouvement naturel est de le mettre à la fin du vers. *Mais, si on le demande, qui sont-ils?*

V. 799, 800. — Vers barbouillés. Des manuscrits fort corrompus en cet endroit, la critique pure n'a pu tirer que ceci :

Qui bien ce croit peu ne mérit
Gens morts être faits petits dieux,

qui ne peut satisfaire, car le style est ridicule et le sens cloche partout. *Peu ne mérite*, c'est *ne mérite pas peu*, formule d'admiration hors de propos quand ce qui suit est une récompense déterminée. *Gens morts* apposé à *qui bien ce croit*, est une syntaxe informe. *Qui croit bien cela, gens morts, ne mérite pas peu d'être fait des petits dieux*. Je propose au premier vers : *par ce mérit*; au second : *quand mort* pour *gens morts*, et *pair* à *Dieu* pour *petits dieux*.

V. 808. — Contre : *n'eurent grand chaud*, des autres manuscrits, je donne la leçon du Coislin, suivie par M. Thuasne.

V. 809, 811. — Les sources donnent : *qui vous fait mettre, à vous est*, et *qui n'êtes*, qui fait un pied de trop dans le vers. Deux éditeurs ont mis le singulier *tu, toi, es*. Je propose de ponctuer d'interrogation après parole : le reste formant une phrase où le sujet indéfini pourrait s'exprimer indifféremment par l'indéfini et par *vous*. Au vers 811 au lieu de *qui n'es, qui n'êtes*, mettre *qui n'est*.

V. 853. — *Déjeté m'a* : leçon du Coislin et du Fauchet, suivie par les éditeurs. Je crois celle de l'Arsenal et de l'imprimé meilleure.

V. 873. — Contre la leçon de l'Arsenal : *dame des cieux*, je suis celle des autres sources avec MM. Foulet et Thuasne.

V. 875. — Les éditeurs ont mis après *moi* une virgule, qui fait de ce qui suit une apposition, et que je supprime pour en faire un attribut.

V. 885. *Pardonne-moi*, que donnent les éditeurs, n'est que dans le Coislin. Les autres sources donnent *pardonnez*. Il me semble qu'une syntaxe aussi exceptionnelle que *pardonne-moi* à la troisième personne, ne peut être admise sur un seul témoignage. Comme cette troisième personne n'est cependant pas douteuse, je propose *me pardonne*, que les copistes auraient barbouillé.

V. 894. — Les éditeurs ont mis point et virgule après *sais*. Cependant la phrase continue : *Qui ne sais rien, ne onques lettre lus*, avec l'inversion *onques ne*. Je mets virgule.

V. 903. — Les manuscrits donnent une fois *Vierge digne*, et une fois *douce Vierge*, accommodé par M. Longnon en *digne Vierge*, et que je conserve, ainsi que M. Foulet.

V. 931. — Les sources donnent *ce m'est grand émoi*, ce qui est contraire au sens, puisqu'il dit qu'il s'en moque. J'ai changé *ce* en *ne*.

V. 932. — Les sources donnent *mais par* etc. *Mais* ne peut aller pour la mesure, *Marie* étant de trois syllabes. Aussi bien le vers 931 étant corrigé comme j'ai fait, celui-ci signifiant la même chose, *mais* n'a plus que faire ici, le discours se suit.

V. 936. — Les éditeurs ont mis l'interrogation après *portera*. *Que je voie* devient un impératif. Il est plus naturel de faire que pronom, avec le point d'interrogation après *voie*.

V. 948. — Vers barbouillé, que les éditeurs rétablissent ainsi : *ne veut droit de rigueur*, mais cela ne se laisse pas entendre. *Veut droit*, que donnent l'imprimé et l'Arsenal, n'est-il pas une confusion orale pour *voudrez*, qui fait un sens satisfaisant?

V. 952. — Je suis la leçon de l'imprimé avec *hacher* (hachier) que donnent le Coislin et le Fauchet.

V. 962. — *Las! vieux* (viel) *serai*, leçon restituée par M. Longnon, suivie par M. Thuasne, à cause de l'acrostiche qui reçoit un *l* en tête.

V. 964. — Vers barbouillé. *Ne donnez pas à tous cette douleur*, trouvé dans les manuscrits, ne se comprend pas. Je propose : *Ne doutez pas atout cette douleur*.

V. 968. — *Par Notre Seigneur*. Avec M. Thuasne, je suis la leçon de toutes les sources excepté l'Arsenal, qui donne *pour*.

V. 973. — Les sources donnent *des vers dix*. Je crois *de* une meilleure leçon.

V. 1004. — Les sources donnent *m'en loue*. Je suis la correction de M. Longnon.

V. 1012. — Il n'y a pour cet endroit que deux sources : l'Arsenal, barbouillé, et le Coislin qui donne : *changeai à*, suivi par M. Thuasne. Mais cela souffre deux objections : savoir, que tous ces legs sont au présent ou au futur et qu'on ne les conçoit pas au passé; en second lieu qu'avec *à* dans ce vers-ci, *pour* du précédent n'a plus de raison d'être. Je suis la correction de MM. Longnon et Foulet.

V. 1024. — Les manuscrits donnent : *quoiqu'il marchande ou ait état, quoique marchand ou pour état*. M. Longnon (2^e édition) reconnaît ici Itier Marchand, légataire du branc du poète au Petit Testament. Il restitue le reste ainsi : *ot pour état*. Dans un passage si maltraité je crois pouvoir proposer : *en ait état*, qui sert mieux le sens.

V. 1026. — Les sources donnent *avec, avec ce*. Je donne la leçon de MM. Foulet et Thuasne.

V. 1032. — Contre le Coislin qui donne *serait*, je suis les autres sources avec MM. Foulet et Thuasne.

V. 1037. — Je suis la leçon de l'imprimé contre celle des manuscrits : *mais bon droit a bien métier d'aide*, où *bon* et *bien* redoublés sentent le remplissage d'un copiste.

V. 1052. — M. Thuasne biffe *et* du commencement, qui est dans toutes les sources, pour faire place à *et après perdrix*, qui n'est que dans une. Mais il y a à l'omettre en cet endroit une élégance, qu'il est plus naturel d'attribuer au poète qu'au copiste.

V. 1088. — Les éditeurs mettent virgule à la fin. C'est isoler le vers suivant, ce qui cesse si les noms qui s'y trouvent sont sujet de *sont*.

V. 1121. — *Accoupler* : leçon du Coislin, que je suis avec MM. Foulet et Thuasne.

V. 1124. — *Tettes* : leçon de l'Arsenal et de l'imprimé, que je suis avec M. Thuasne, contre *têtes* (testes) des autres sources.

V. 1135. — L'Arsenal donne *duvet ne*; les autres sources *duvet n'est*, que je suis avec MM. Foulet et Thuasne.

V. 1138. — Le Coislin donne : *en un piège*. Je suis les autres sources avec MM. Foulet et Thuasne.

V. 1140. — *Bon miège* : leçon de l'Arsenal, apportée d'autre part par Marot. Je la suis comme ayant un sens, tandis que *son miège*, du Fauchet et du Coislin, n'en a pas qu'on puisse imaginer.

V. 1143. — L'imprimé et le Fauchet donnent : *s'est bien fait*, avec *qui* pour sujet, dont le sens est détourné et obscur. *C'est bien fait*, de l'Arsenal et du Coislin, se conçoit au contraire sans effort. Je le suis avec M. Foulet.

V. 1149. — *Faillait*, leçon de l'Arsenal et du Coislin, rétabli dans l'imprimé par Marot, meilleur je crois que *fallait*, que les éditeurs ont suivi.

V. 1164. — *Les courtines* : leçon de l'imprimé et du Coislin, suivie par MM. Longnon et Thuasne.

V. 1167. — Les sources donnent : *de tous enfants sont*. Je crois à une transposition.

V. 1173. — Les sources donnent *aiment*, qui, ne présentant qu'un état, fait tomber le parallèle annoncé par *si*. *S'ils font plaisir aux uns, ils aiment les autres* : cela cloche. *Aident*, que je propose, est un acte. *S'ils font plaisir aux femmes, ils aident les maris*. Le sens est plein.

V. 1179. — M. Thuasne met une virgule après *de leur façon*, en sorte qu'il devient complètement de *moqua*. Je le crois complètement de *fit*, et suis la ponctuation de M. Foulet.

V. 1182. — Les éditeurs ponctuent après *soumets*, faisant une apposition de ce qui suit. Je le tiens pour attribut et supprime

la virgule. On ne ponctuait pas : *je me rends, son prisonnier*.

V. 1224. — *Pour le péché* : leçon du Coislin et du Fauchet, que je suis avec M. Longnon et Foulet.

V. 1228. — Les manuscrits donnent *fut*, conservé par MM. Foulet et Thuasne. Le sens exige le subjonctif, je suis la correction de M. Longnon.

V. 1237. — Les sources donnent : *j'ai cette oraison-ci, cette oraison-ci j'ai*. L'ordre que j'ai choisi me semble le plus naturel.

V. 1242. — Les manuscrits donnent : *vous le*. Je suis la correction de MM. Foulet et Thuasne.

V. 1251. — Les sources donnent aussi : *onques ne fut*. Je suis comme évitant l'hiatus d'e muet, la leçon de MM. Longnon et Foulet.

V. 1264. — Les sources donnent *sût* (sceut). J'imprime *sut*, car le sens exige l'indicatif.

V. 1273. — L'Arsenal et le Coislin donnent : *car amants doivent*. Avec M. Longnon je suis la leçon du Fauchet et de l'imprimé.

V. 1282. — Les éditeurs ponctuent à la fin de ce vers. Il paraît plus naturel de lier à *où* qui suit, la phrase finissant en interrogative.

V. 1293. — Contre MM. Longnon et Thuasne, qui corrigent *trop fort il est*, rapportant au grand Credo le masculin, je suis, avec M. Foulet, la leçon du Coislin : ce féminin ayant l'avantage de conserver le sens neutre, comme nous disons : *elle est bien bonne*.

V. 1324. — Les sources donnent : *pas ils ne dorment*, ce qui fait un retour à l'éloge des légataires aussi froid qu'est vif l'avertissement joint au legs : *à condition que, pourvu que*. Je crois bien faire d'écrire : *mais qu'ils ne dorment*.

V. 1335. — Contre l'imprimé qui donne *envers*, je suis la leçon des manuscrits avec MM. Foulet et Thuasne.

V. 1340. — Les éditeurs impriment *où*, et M. Thuasne lui-même, quoique approuvant en note la leçon *oue* de l'imprimé, expliquée par Marot, et nécessaire pour la rime. Les mêmes éditeurs ponctuent après *demandent*. La phrase se suit mieux sans cela : *s'ils demandent où pris, ou pris où* : même tour.

V. 1350. — Les manuscrits donnent : *qui soit ne debout ne en être*. C'est le contraire de ce qu'il veut dire, *ne... ne*, avec le doute marqué dans une condition, signifiant *ou*. Cela va à dire : *Pourvu qu'il remette tout en ordre, s'il y a porte ou fenêtre qui soit debout ou en bon état*. J'ai donc mis le premier *ne* avant le verbe, qui fait négation.

V. 1360. — *Genevois* : leçon des manuscrits. Je donne en variante celle de l'imprimé.

V. 1361. — *A plus beau nez* : leçon de l'Arsenal et du Fauchet. Avec M. Thuasne je suis celle du Coislin.

V. 1378. — La leçon *s'ébat*, où M. Thuasne s'arrête après avoir

fixé le sens de ce vers, ne paraît pas nécessaire : lui-même avouant qu'il y a des textes où *se bat* se prend dans le même sens. Je conserve la correction de Marot, suivie par MM. Longnon et Foulet.

V. 1380. — Les manuscrits donnent : *bruit la mauvis*, qui fait coq-à-l'âne, si comme l'a démontré M. Thuasne, le vers suivant se rapporte à l'épervier. Exemple. *A l'heure où Pierre s'éveille, que Margot quitte sa couche, prend sa faux et s'en va au pré*. Qui admettra que c'est Pierre qui fauche? Il n'y a d'allégation de parenthèse qui tienne; les parenthèses mêmes ont leurs règles. Nul moyen de suivre un sens que de mettre la mauvis dehors. J'ai adopté la correction de Marot.

V. 1381. — Les manuscrits donnent : *Reçoit son pair* (per) *et se joint à sa* (ou *la*) *plume*, que M. Thuasne corrige je crois avec avantage au moyen de la leçon suivie ici. Je n'en donne pas moins en variante la leçon des manuscrits, avec le vers 1380 des sources, qui s'en accommode.

V. 1429. — Les sources ne donnent ici rien d'acceptable : *drogueries* et *bêtes*. Je suis la leçon de MM. Longnon et Foulet.

V. 1439. — Je suis la leçon de MM. Foulet et Thuasne.

V. 1453. — *Ne bluteaux* : leçon du Coislin, du Fauchet et du manuscrit de l'Arsenal.

V. 1485. — Les sources donnent *d'oignons*. J'ai supprimé *de*, qui ne peut s'expliquer.

V. 1500. — M. Longnon imprime *n'ai cause*. Je suis la leçon de MM. Foulet et Thuasne.

V. 1503. — Les éditeurs donnent *tous*, qui ne se conçoit pas, puisqu'il n'y a que deux personnes à accorder, Vitry et Villon. *Tôt* (tost) que donne le Coislin, et qu'on a omis de relever, est certainement la bonne leçon.

V. 1504. — L'imprimé donne *à moi*. Je suis les autres sources avec MM. Foulet et Thuasne.

V. 1509. — Le manuscrit de l'Arsenal donne *lors*, suivi par M. Thuasne avec un sens logique : *en conséquence*, qui (ce me semble) ne va pas bien ici. *Hors* au contraire, que donnent les autres sources, s'entend comme parodie des limitations mises aux autorisations de prêcher.

V. 1550. — M. Longnon et M. Thuasne, L'Arsenal et le Fauchet donnent *très beaux*. Avec M. Foulet je suis la leçon du Coislin et de l'imprimé.

V. 1573. — L'Arsenal donne *ennementes*, le Coislin *entementes*, longtemps incompris des éditeurs, et que Gaston Paris et M. Thuasne ont enfin reconnu pour *endrementes* usité par Joinville et Rutebeuf, signifiant *tandis*. Ce devait être alors un vieux mot, que les copistes n'entendaient plus.

V. 1574. — Les sources donnent *qui* ou *qu'ils*, qui se prenaient aisément l'un pour l'autre. Il faut *que*, allant avec *endrementes*.

Le copiste ayant pris *endrementes* pour un qualificatif de *filles*, a continué par *qui* relatif.

V. 1591. — M. Thuasne imprime *sers ma dame*, leçon d'un des manuscrits, comme convenant à ce qu'il pense être une imitation du genre dit *sotte chanson*. Mais je ne crois pas que c'en soit une. Je suis la leçon des autres sources.

V. 1592. — Les sources donnent *ne vil*. Je suis la correction de M. Longnon.

V. 1595. — Le Coislin et l'imprimé donnent *je cours et happe un pot*. Marot corrige : *je vous happe le pot*, qu'il n'a pas inventé (le vers n'exigeant aucun raccommodge), et dont il convient je crois de reconnaître des traces dans la leçon de l'Arsenal : *elle happe le pot*. On conçoit que *cours* et *vous* aient pu être pris l'un pour l'autre, et que *je cours happe le pot* ait été rectifié en *je cours et happe un pot*, au lieu que *je vous et happe un pot* ne mène un copiste nulle part. Ainsi on imagine mieux la leçon de Marot comme ayant dégénéré en l'autre, que le contraire. Pour le trait et le mouvement cette leçon est bien supérieure. Je l'ai donc substituée à celle des éditeurs.

V. 1596. — *M'en vais* est dans le Coislin, *fuis* dans l'imprimé et le manuscrit de l'Arsenal, suivis par M. Longnon et Foulet. J'ai choisi cette leçon comme convenant parfaitement après le vers précédent restitué comme il est.

V. 1598. — Les éditeurs impriment : *je leur dis bene stat*. Cependant l'Arsenal, le Coislin, l'imprimé donnent : *bien stat*, et Marot fait entendre que l'expression était encore en usage de son temps, venant, comme il dit de l'italien, à savoir de *bene sta* : cela va bien.

V. 1606. — M. Foulet met deux points après *se prend*, et écrit : *c'est Antechrist*, comme si c'était des paroles de Margot, et que le mot *crie* du vers qui suit les annonçât. Mais cela n'est pas vraisemblable. M. Longnon met au même endroit point et virgule, comme si *cet antechrist* n'était sujet que de ce qui suit. M. Thuasne rétablit la leçon et la ponctuation que j'ai suivie.

V. 1608. — Le Fauchet et l'Arsenal donnent *fera*. M. Thuasne rétablit *sera*, d'après le Coislin et l'imprimé. *Non sera*, expression toute faite, répond à notre *non* tout court, que l'ancienne langue ignorait quand il s'agissait de l'avenir, et d'un commandement qu'on refusait.

V. 1612. — Les sources donnent *enslambé* et *enslé*, que MM. Longnon et Foulet rapportent à *pet*, ce qu'on ne conçoit guère. *Enslée*, que rétablit M. Thuasne, s'applique à Margot, comme enflée de la colère récente.

V. 1618. — Les sources donnent *fait*. Je crois à la première personne, laquelle suit le mouvement de la phrase, ajouter que le réfléchi *se faire plat* a un sens plus complet que l'actif.

V. 1622. — Les manuscrits donnent *suit*, qui ne s'entend pas. Au contraire *duire* signifiant *convenir* est à sa place, et Marot a corrigé ainsi.

V. 1624. — Les sources donnent *l'un vaut l'autre*. Je suis la correction de M. Thuasne.

V. 1632. — D'après le Coislin et l'imprimé les éditeurs donnent : *où le marché se tienne*, ce qui ne se comprend pas, puisque la prison de Meung ne peut être le seul lieu où se tienne marché d'amour. M. Thuasne l'entend par antiphrase. Mais rien n'indique ici qu'il faille entendre le contraire de ce qui est écrit. Heureusement le manuscrit de l'Arsenal nous met sur la voie avec la leçon *où marché ne se tienne*, où il a suffi de rétablir *en*.

V. 1634. — Les éditeurs mettent deux points avant *fi* et un guillemet qui tient tout le vers suivant, comme si ce qui suit était un discours tenu. Mais *dire fi* pas plus que *faire fi* n'appelle ce luxe de ponctuation.

V. 1643. — L'imprimé donne : *Par la main de maitre Henri*. Avec MM. Longnon et Foulet, j'ai préféré la leçon des manuscrits.

V. 1651. — M. Longnon imprime *menu* les deux fois pour sauver la mesure, qui avec l'accord au féminin donne deux pieds de trop. Je crois à une licence imposée par un proverbe, et suis la leçon des manuscrits.

V. 1655. — MM. Foulet et Thuasne font de *pris où ? en Marne* une parenthèse; M. Longnon interrompt par une capitale. Il me paraît plus naturel de laisser la phrase se suivre, de l'affirmative à l'interrogatif.

V. 1665. — Contre trois des sources qui donnent *lirai*, j'écris *lairrai*, que donne le Coislin, comme plus conforme à l'intention de tester.

1678. — Les manuscrits donnent *rien n'y sont*, qui est impropre. Je suis la correction de la seconde des éditions anciennes.

V. 1682. — Contre les manuscrits, qui donnent : *l'homme est donc bien*, je suis la leçon de l'imprimé.

V. 1694. — L'imprimé et l'Arsenal donnent *tu te brûles*, une principale qui coupe la période, et voue les catégories notées depuis le v. 1692 à un supplice qui n'atteignait que les faux monnayeurs du v. 1693. Je suis la leçon du Coislin.

V. 1714. — Vers barbouillé en conséquence de l'obscurité de tout le passage. *Ne tends*, que donnent les éditeurs, veut dire que si on tille le chanvre l'argent ne sera pas voué aux tavernes et aux filles. Alors pourquoi au v. 1713 *mais*, qui annonce le contraire de ce que l'honnête travail des champs fait espérer? M. Thuasne met l'interrogatif à la fin de 1715, signifiant *Ne tends-tu pas?* C'est-à-dire que si on tille le chanvre, l'argent va aux tavernes et aux filles. La morale de la pièce serait que bien ou mal acquis, l'argent se dissipe ainsi. Mais d'abord cela ne se conçoit pas, on n'a

jamais vu pareille morale. Elle est contraire aux faits comme au bon sens. Elle est contraire aussi au sens avoué de l'auteur, qui annonce sa ballade ainsi v. 1691 : *Jamais mal aquêt ne profite*. Elle est contraire au vers 1712 signifiant que moyennant le travail des champs tu vivras de peu mais en sûreté. Puis, *mais* ne conviendrait pas encore. Travaille aux champs, sois honnête, *mais* si tu tilles le chanvre, ton argent est voué à la débauche. Il faudrait du moins *mais même*.

Quel parti donc prendre ? Laisser le négatif rend le *mais* incompréhensible. Puis le négatif est languissant, il fait contraste avec le mouvement rapide de toute la pièce : chose à considérer si l'on fait réflexion que Villon, quelquefois diffus par négligence, ménage toujours le mouvement de son discours.

Or supposons, ce qui n'est pas impossible, que *broyer et tiller le chanvre* ait un sens figuré, et se rapporte à quelque pratique de filou, alors le positif conviendrait. En conséquence je propose *si tends*, qui seul permet de s'y reconnaître ; le sens de broyer et tiller le chanvre continuant d'être réservé. Voici quel serait le sens du passage : Travaille aux champs, tu vivras de peu en sûreté. Mais si tu broies ou tilles le chanvre (sens péjoratif figuré), c'est à la débauche que tu destines ton argent.

V. 1731. — Les manuscrits donnent *je me sens*, l'imprimé *ne me sens*, que j'ai suivi, comme convenant après *non pas de Provins*. Il ne doit rien à ceux de Provins.

V. 1737. — *Valut avoir* est dans les manuscrits. M. Foulet donne *vaut-il avoir*, qui y est aussi. M. Longnon corrige par *vaut avoir eu*, afin je crois de distinguer les temps, parce que c'est maintenant que d'avoir été riche ne sert de rien aux trépassés ; mais le mouvement de la pensée ne fait pas de ces distinctions, et M. Thuasne a eu raison de donner le premier : *valut avoir*.

V. 1742. — Les manuscrits donnent : *toutes faillent*, qui n'est qu'un remplissage. *Tantôt faillent* de l'imprimé me semble, comme exprimant la prompte caducité du plaisir, porter la marque originale.

V. 1798 à 1800. — Les éditeurs mettent une parenthèse depuis *mais* jusqu'à *échauffée*. Elle n'est pas nécessaire car le sens se suit.

V. 1809. — *Qui soit tout vert*, que donnent l'Arsenal et le Fauchet ne fait figure que de remplissage. *En tout temps vert*, que donnent le Coislin et l'imprimé, exprime une condition, que le copiste aura chicanée parce que l'églantier ne reste pas toujours vert. Mais qui empêche que le poète n'ordonne de l'entretenir vert en le renouvelant ?

V. 1827. — *Bien chanter*, que donnent toutes les sources sauf une, semble moins bon que *beau chanter*, trouvée dans le Coislin.

V. 1831. — *Lesquels servi, dont sont plus sages, ont le prévôt des maréchaux*. Tour de syntaxe trop achevé dans sa délicatesse pour

qu'on puisse l'attribuer au copiste, dont le lourd raccommodage est au contraire sensible dans : *Qui très bien servi comme sages ont* etc. A cause de cela je tiens la première leçon, donnée par le Fauchet et l'imprimé, pour la bonne.

V. 1832. — Il n'y a pas d'exemple de la *plus partie*, dit M. Thuasne. On peut l'en croire; mais la *plupart*, resté dans l'usage, permet de penser qu'il existait. Les manuscrits le donnent ici, et quand on le change, la mesure cloche.

V. 1835. — *Leur faudra*, est dans l'imprimé. Je suis la leçon des autres sources, adoptée par M. Foulet.

V. 1861. — Les sources donnent *de mort à vie*, qui est absurde. Les termes doivent être renversés. *A mort de vie* est rude. *Aller* (sortir) *de vie par mort*, qui se trouve aux Cent nouvelles nouvelles, fournit une leçon plus sortable.

V. 1874. — Les éditeurs ponctuent : *de tombel? rien*. Mais *rien* ne signifie autre chose que *point*. Le point d'interrogation n'a pas plus là sa place qu'au v. 1815 ci-dessus, *d'épouser rien*.

V. 1905. — Les sources donnent *qui est de verre*, que M. Thuasne maintient parce que cette cloche avait été brisée deux fois. Plus conforme certainement au mouvement de la pensée est la correction : *qui n'est de verre*, admise par MM. Longnon et Foulet.

V. 1935. — Les sources donnent *pour tout*. J'ai suivi la correction de Marot : *pour tous*, qui va de soi après *seuls*.

V. 1949. — Deux manuscrits donnent : *que cette ordonnance ne baillent*. Mais quoi! *Ils y mettraient plutôt du leur que de donner cette ordonnance*. Assurément non. *Que d'y manquer*. La correction de deux lettres va de soi. L'imprimé en fait la moitié en donnant : *qu'à cette* etc.

V. 1951. — Le Coislin et l'Arsenal commencent ce vers par *mais*. Avec M. Longnon, je suis la leçon de l'imprimé.

V. 1966, 1967. — MM. Longnon et Foulet impriment : *mal me presse temps, désormais si crie*, que donne en partie le Coislin, et qui ne s'entend pas. Le Fauchet et l'imprimé donnent : *mal me presse temps est désormais que crie*, d'où M. Thuasne tire la leçon que je suis comme certainement la bonne : *que* étant d'ailleurs dans le Coislin.

V. 1980. — Je suis ici la leçon de M. Thuasne.

V. 1981. — Les manuscrits donnent *six à six*, l'imprimé *cing et six*, que je suis, comme expression toute faite, retrouvée au *Codicille*, v. 168, et aux *Ballades en jargon*, v. 4 et 201.

V. 1985, 1986. — L'Arsenal et l'imprimé donnent *chier dures crôtes, mâcher* etc. M. Longnon corrige : *chières dures crôtes mâcher*. Le premier a l'inconvénient de laisser *mâcher* sans complément. Dans le second, *chières* ne s'entend pas bien. M. Thuasne substitue *ronger*, et ajoute *et* devant *mâcher*, rattachant le régime à deux verbes, et rattrapant la mesure du second vers en mettant

maints soirs et matins. J'aimerais mieux supposer un adverbe de temps, comme *pièça*, que je propose jusqu'à correction.

V. 1996. — Toutes les sources sauf une donnent *se clôt* (clost), qui n'en a pas moins l'air d'une correction de copiste, imposée au lieu de *conclut*, du manuscrit de l'Arsenal : cet emploi d'un verbe actif au neutre, plus net que le réfléchi, sentant au contraire l'original.

V. 2002. — Le Fauchet donne *couillon*, le Coislin *coullon*, que je ne crois pas la bonne leçon, à cause de *callon* dans le manuscrit de l'Arsenal, et de *caignon* dans l'imprimé, corrigé en *chagnon* (chaignon) par Marot, qui n'eût pas manqué de substituer *couillon*, si le moindre souvenir s'en fût gardé. Au contraire on comprend fort bien que le copiste, pour qui le sens de *caignon* aura été perdu, ait arrangé *callon* en *couillon*.

V. 2009. — Les éditeurs ponctuent : *ce dit-il sans mentir*, faisant tomber *sans mentir* sur *dit*. Mais il tombe sur toute la phrase, comme *sans défaut* Petit Testament, v. 59. Ainsi Lafontaine : *Sans mentir si votre ramage*, etc., c'est-à-dire *certainement*.

LE CODICILLE

Vers 65, 66. — Ces deux vers manquent. M. Foulet insère deux vers refaits trouvés dans les manuscrits. Je me conforme à l'abstention de MM. Longnon et Thuasne.

V. 78. — Les sources donnent *si vous plait*, suivi des éditeurs. Mais notre *si* conditionnel est *se*, et *si* ne peut être mis que pour *s'il*, qui se prononçait de même.

V. 118. — Les éditeurs attribuent au corps la première moitié de ce vers. Mais on ne saurait concevoir que le corps, qui refuse la conversation, interroge. Le cœur lui dit : Te voilà bien en point, et pourquoi ? par l'effet de ton caprice insensé. Le vers tout entier est du cœur.

V. 119. — La seconde partie de ce vers est mise par les éditeurs au compte du cœur, par une faute évidente. Le corps dit : Qu'est-ce que cela te regarde, c'est moi qui en souffre. Puis il continue : Laisse-moi tranquille.

V. 124 à 126. — Les éditeurs coupent comme suit. *Tu as trente ans. — C'est l'âge d'un mulet. — Est-ce enfance? — Nenni. — C'est donc foleur qui te saisit*. Il est clair cependant que tout cela ne fait qu'un seul discours. Ce n'est pas le corps qui dit qu'il a l'âge d'un mulet, puisqu'il a dit par mauvaise humeur qu'il attendait d'être hors d'enfance pour réfléchir. *Nenni* est également du cœur,

qui s'interroge, fait la réponse, enfin conclut : *c'est donc foleur* etc. Ainsi lié, le discours apparaît comme plein de force. Autrement il languit, équivoque, et on a même peine à se figurer qui parle.

La suite : *par où? par le collet?* est à donner toute entière au corps, qui se raille du mot *saisir* dont on veut l'effrayer. Ce n'est pas le cœur, après s'être servi de ce mot, qui va dire à celui qu'il gourmande, que la folie le saisit par le collet. Ce mot est si bien une boutade du corps, que le cœur rompt soudain avec : *Rien ne connais*. Tu ne fais discernement de rien; on ne peut rien te dire.

V. 128. — Les manuscrits donnent : *l'un est blanc, l'autre noir*. M. Thuasne corrige pour la césure, qui ne tolère pas l'*e* muet sans élision à la cinquième. Je suis sa leçon.

V. 135. — L'imprimé donne : *eusses*. La première personne, donnée par le Fauchet, m'a paru plus naturelle ici.

V. 154. — Les éditeurs coupent ainsi : *Il te faut... — Quoi? — Remords de conscience*. Mais pourquoi cette interruption, qui dépeint chez le corps l'empressement d'être instruit, quand c'est le cœur qui fait les avances. Voyons, lui dit-il, pour te convertir qu'est-ce qu'il faut? Ceci, puis cela. Le vers est tout entier du cœur. *Il te faut quoi? remords de conscience*.

V. 160. — L'imprimé donne : *ce me pèse*; avec M. Foulet je suis la leçon du Fauchet.

V. 161. — L'imprimé donne : *qui de la corde*, leçon impossible, puisque *qui* ne peut être sujet de *saura*; ce sujet est *cou*, en sorte que *qui* demeure sans fonction. Avec M. Foulet, je suis la leçon du Fauchet.

V. 175, 176. — Les éditeurs mettent le point après *justice*. Il me paraît plus naturel avant *quoique*.

V. 184. — Les manuscrits donnent *la pluie*, ce qui fait un pied de trop (*pluie* étant de deux syllabes), que MM. Longnon et Thuasne rachètent en mettant *bués* pour *débués*. La suppression de l'article est un meilleur parti, comme mettant à l'indéfini un mot à sens diffus et collectif, tandis que *soleil* à sens individuel, conserve *le*. De plus le vers gagne en harmonie.

V. 194, 195. — Le Fauchet donne au premier vers : *qui sur tous a maitrie*, et au second : *n'ait de nous seigneurie*. Avec M. Thuasne, je suis la leçon du Coislin et de l'imprimé. *Seigneurie*, *seigneurier* ont un sens de droit, *maitrie* un sens de fait, qui les distribue mieux ainsi.

V. 207. — Les sources donnent : *Se fusse* (feusse) *des hoirs Hue Capel*, qui fait une faute de mesure; *Hue* étant de deux syllabes. Je crois à une confusion du copiste entre *fût-ce* et *fusse*, fréquente alors. *Fusse* aura appelé *se*, qui est de trop. Avec *fût-ce* il y aurait eu les hoirs. *Fût-ce les hoirs Hue Capel*. Ainsi la mesure est rétablie, et aussi je crois un sens meilleur. Celui des manus-

crits est tel : Si j'étais des héritiers d'Hugues Capet, on ne m'aurait pas fait boire en cette écorcherie ; si j'étais roi, on ne m'aurait pas mené à la mort. On ne l'a pas mené à la mort, et la condition de roi imaginée pour l'en exempter se conçoit mal. De plus pourquoi l'incidente : *qui fut extrait de boucherie* ? Si j'étais roi, descendant comme ceux de France d'un boucher, on ne m'aurait pas mené à l'abattoir. Cela ne s'attend, ni ne s'explique, ni ne plaît. Au contraire : Quand ce serait le roi, il ne m'aurait pas empêché d'appeler, il ne m'aurait pas fait avaler ma sentence, fait boire en cette écorcherie. Plaisanterie : Le roi a beau être fils de boucher. Cela ne convient pas moins. Le tout ensemble ainsi : Quant à boire en cette écorcherie, jamais ; le boucher qui m'en eût prié fut-il le roi. Ajoutez que le *quand ce serait* (fût-ce) est dans le mouvement du discours. Rime et raison me semblent donc d'accord avec la leçon que je propose.

LE DIT DE MARIE D'ORLÉANS

Vers 55. — Les sources donnent : *qui*. La confusion est constante dans l'imprimé avec *qu'il*, qui s'entend mieux ici.

V. 62. — L'un des deux manuscrits donne *si*, que je suis, contre *ci* de l'autre, qui n'a pas de sens.

V. 104. — Les sources donnent : *que de nature*. Il faut *et de nature* : autrement la phrase est mise en pièces.

BALLADES DIVERSES

Vers 1. — Les sources donnent aussi *dépourvus* ; mais il n'est pas probable que *bersaudés* soit une invention, quoique inconnu. Je le conserve avec MM. Longnon et Foulet.

V. 9. — M. Longnon donne *maint jeune homme en est mort*, M. Thuasne : *maint jeune homs est mort* avec hiatus de l'e muet. Mais une source met un *s* à *jeunes*, que je crois probable à cause du sens pluriel de *maint*, quoique ce mot reste au singulier. C'est la leçon de M. Foulet.

V. 13. — Les sources donnent *connaissons* (congnoissons) mais par erreur sans doute, car ce verbe mis au principal rompt le subjonctif d'exhortation. Il s'agit bien plutôt du participe présent d'un réfléchi : *se connaître*, *connaissant* avec *nous* pour régime.

V. 21. — M. Longnon biffe *rire* et fait *trahison* de trois syllabes. Je suis la leçon de MM. Foulet et Thuasne.

V. 99. — Les sources donnent : *que j'en prendroie* où la mesure est rompue. Je suis la correction de M. Thuasne.

V. 179. — Les sources donnent *soin* (soing) qui n'a pas de sens. Je propose de mettre *seuf* (soif), qui s'oppose à *faim* et parfait le coq-à-l'âne.

BALLADES EN JARGON

Vers 3. — La source donne *ange*. Avec M. Longnon je rétablis *angels*, qui se trouve partout.

V. 6. — La source donne *evage* (evaige). A cause de l'hjatus à maintenir pour la mesure, je suis la correction de M. Longnon.

V. 15. — La source donne : *plns qu'un sac n'est de plâtre blanc*. Les éditeurs corrigent *de plâtre n'est*. Je crois meilleur de dire : *plus que n'est sac*, qui permet de faire de *blanc* l'attribut du sujet de *soyez*.

V. 16. — La source donne *sl*; mais la phrase donne à croire qu'il s'agit d'un conditionnel, qui veut *se*.

V. 24. — La source donne *emmahés*. Les éditeurs corrigent *emmalés*. Je crois à *emmathés* de *mathe*. La seconde édition du poète corrige ainsi.

V. 25. — La source donne *ne soyez point durs*. Avec M. Longnon, je supprime *point* comme rompant la mesure.

V. 31. — La source donne *dit* (dis) *arques* (acques). Je suis la leçon de M. Longnon : *dit des arques*, pour le sens probable et la mesure.

V. 33. — La source donne *levez au bec*. Avec M. Longnon je rétablis *luez* conformément à la même expression v. 53.

V. 34. — La source donne *aient du pis*. J'ajoute *pas* pour la mesure.

V. 42. — Le manuscrit donne *plaisant*. Je fais l'accord avec *danse : plaisante*.

V. 47. — Le manuscrit donne *on aura*. Je rétablis *n'aura* pour le sens.

V. 66. — Ce vers et les deux suivants sont français, partant aisément entendus. Il ne s'en faut que de *veulx* qui dans le manuscrit termine le vers 66, et qui n'est peut-être qu'une erreur du copiste répétant *veulx* du 65. Je propose de substituer *jeux*.

V. 70. — La source donne *en arvant*. Je suis la leçon de M. Longnon pour la mesure.

V. 72. — La source donne : *Qu'on fit de Colin l'Ecailler*. Le vers est français; c'est donc avec sûreté que M. Longnon a rétabli la leçon que je suis.

V. 78. — La source donne : *changés andossés*. M. Longnon croit

à deux impératifs et rétablit la mesure avec *et*. Je prendrais plutôt *andossés* pour le vêtement, et mets un *e* muet pour la mesure.

V. 79. — La source donne : *tirez tout droit*. Avec M. Longnon j'ajoute *vous* pour la mesure.

V. 86. — La source donne : *gailleurs faits*. Avec M. Longnon, j'ajoute *bien* pour la mesure.

V. 89. — La source donne *les mignons ne soient*. M. Longnon rétablit la mesure avec *le mignon ne soit* : ce singulier s'accordant avec *farci* qui suit.

V. — 94. La source donne *prince* au singulier. Mais il faut le pluriel pour la mesure, et aussi parce que dans de telles ballades, l'envoi, sauf détermination, s'adresse à tous les compagnons.

V. 96. — La source donne : *lappel*. Je suis la correction de M. Longnon.

V. 114. — *Ruer* est un mode de larronnage, comme plus loin *joncher*. Cela me persuade de substituer à *enterver*, que donne la source, *estever*, autre mode de larronnage, certainement imposé v. 198 et que l'imprimé aura barbouillé ici comme en cet endroit-là.

V. 116. — La source donne *la fée les arques*. Pour la mesure je suis la correction de M. Longnon.

V. 129. — Même correction que v. 114 apportée à la source et pour les mêmes raisons.

V. 137. — La source donne *droguerie*, où je crois distinguer *drouerie*, apparenté à *droue* du v. 218.

V. 148. — La source donne *gardez les*. J'ai corrigé : *des*.

V. 149. — La source donne *desgrappez*, où la rime avec *chapes* me fait soupçonner : *des grapes*, et pour la mesure : *des agrapes*.

V. 152. — La source donne *l'emboue ferez*. L'*emboue* est certainement l'*amboureux*, et *feront* me paraît demandé par le sens.

V. 156. — La source donne *en*. Avec M. Longnon je substitue *dedans* pour la mesure.

V. 158. — La source donne : *bientôt s'embrouent*. Mais le sens paraît demander le futur, que M. Longnon rétablit. J'ajoute *ils* pour la mesure, car dans *embroueront* l'*e* ne compte pas.

V. 165. — La source donne *gayeux*. Je rétablis *gailleurs* comme v. 86.

V. 171. — La source donne *arerie*. Je mets *arrie* pour la mesure, *embroue* comptant trois syllabes.

V. 174. — La source donne : *Tôt seriez*. Pour la mesure je mets *vous*, avec M. Longnon.

V. 179. — La source donne : *n'étant*. Je crois bien faire de corriger *mettant*.

V. 187. — La source donne : *qu'en artes ne soyez*, ce qui fait un pied de trop, que M. Longnon rattrape en mettant *soye*. J'aime mieux supprimer *en*.

V. 191. — La source donne : *contre siegè assèger*, qui rompt la mesure. Je suis la correction de M. Longnon.

V. 193. — La source donne *prince* au singulier. Mais l'envoi dans de telles ballades s'adresse, sauf détermination, à tous les compagnons. Je mets le pluriel.

V. 198. — La source donne *enterver*. Mais il est évident que le copiste a fait confusion. Le sens d'*estever* dans l'enquête de 1455 s'applique si parfaitement ici, que je n'hésite pas à le rétablir. C'est tromper en changeant. Se faire donner *blanc pour bis*, pièce blanche pour du billon, est certainement le sens de ce vers. Il n'est pas même défendu de croire que l'argot joue sur *bis* première syllabe de *billon*.

V. 205. — La source donne *la gifle*. Ce mot est masculin au v. 96. Je rétablis *le*.

V. 210. — La source donne *béroards*, que je crois une faute pour *bénards*.

V. 219. — La source donne *soient mémoradis*. J'ajoute *tous* pour la mesure.

V. 243. — Le manuscrit répète ici le vers 253, changeant seulement à *tater* (que donne la source en ce second endroit) en *adouter*, qui doit être la bonne leçon. Cette réplique a lieu par erreur sans doute. J'ai supprimé le vers là où m'a semblé rompre le mouvement du discours.

V. 248. — Le manuscrit donne *levez*. Je corrige en *luer* comme il y a lieu de le faire ailleurs v. 33, dans l'expression *luer au bec*, dont le sens paraît être ici.

V. 249. — Le manuscrit donne *anges*. Je rétablis *angels*, qui est ailleurs. La même source donne : *n'y ait*. Je supprime *y* pour la mesure.

V. 252. — La source donne *si*. Il faut *se* conditionnel.

V. 271. — Le manuscrit donne *grimes*. *Grumes*, usité au v. 136, paraît être la bonne leçon. Le manuscrit donne : *cuide*. Mais *faire la moue* qui suit, signifie être pendu. Le sens ne peut être que le coquillard se flatte d'être pendu, mais qu'il ne pense pas l'être. A cause de cela et pour la mesure, je propose d'ajouter *ne*.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

- P. 89, notes l. 4. Dans Robert Etienne. Ajouter : et dans Rabelais.
 P. 109, notes l. 4. Le sens de *faitisses* est *faites exprès*.
 P. 109, notes l. 3. *Prenaie*, trois syllabes.
 P. 128, l. 4. Il faut un *x* à *Dieu* mis pour la rime.
 P. 131, note aux v. 852, 853. *Me*, indirect au vers précédent compte comme régime direct ici.
 P. 133, notes l. 22. *Soient*, deux syllabes.
 P. 175, notes l. 7. Trainardes. Ajouter : Le mot est dans Marot.
 P. 203, notes l. 1. *Institue*, quatre syllabes.

ERRATA

La première colonne contient les fautes, la seconde les corrections.

P. 109, l. 2	Cheveux blonds, ces	Ces cheveux blonds
P. 117, l. 2	Remonter le chiffre 620	d'une ligne.
P. 114, notes l. 19	contente-t-il	contente-il
P. 115, notes l. 9	sujet	sujets
P. 121, l. 12.	Après fautre, non pas point	mais virgule.
P. 126, notes l. 1	suis pas refroidis	suis refroidis
P. 152, l. 2	Beaux-pères	Beaux pères
P. 167, l. 16	desassemble	désassemble
P. 191, notes l. 3	compagnon	compagnons
P. 194, l. 13	Oter le jambage de parenthèse.	
P. 196, l. 4	ouës	oues
P. 235, l. 13	Si	Se
P. 236, l. 15	un	mon
P. 252, l. 17	Horrible	Orrible
P. 258, l. 31	Giffle	Gifle
P. 260, l. 34	bélétriens	bélitriens
P. 261, l. 24	52	53
P. 266, notes l. 11	Après cible, point et virgule.	
P. 268	Remonter le n° 50 à la ligne	12.
P. 272, notes l. 2	sur	par
P. 284, l. 3	ou	où

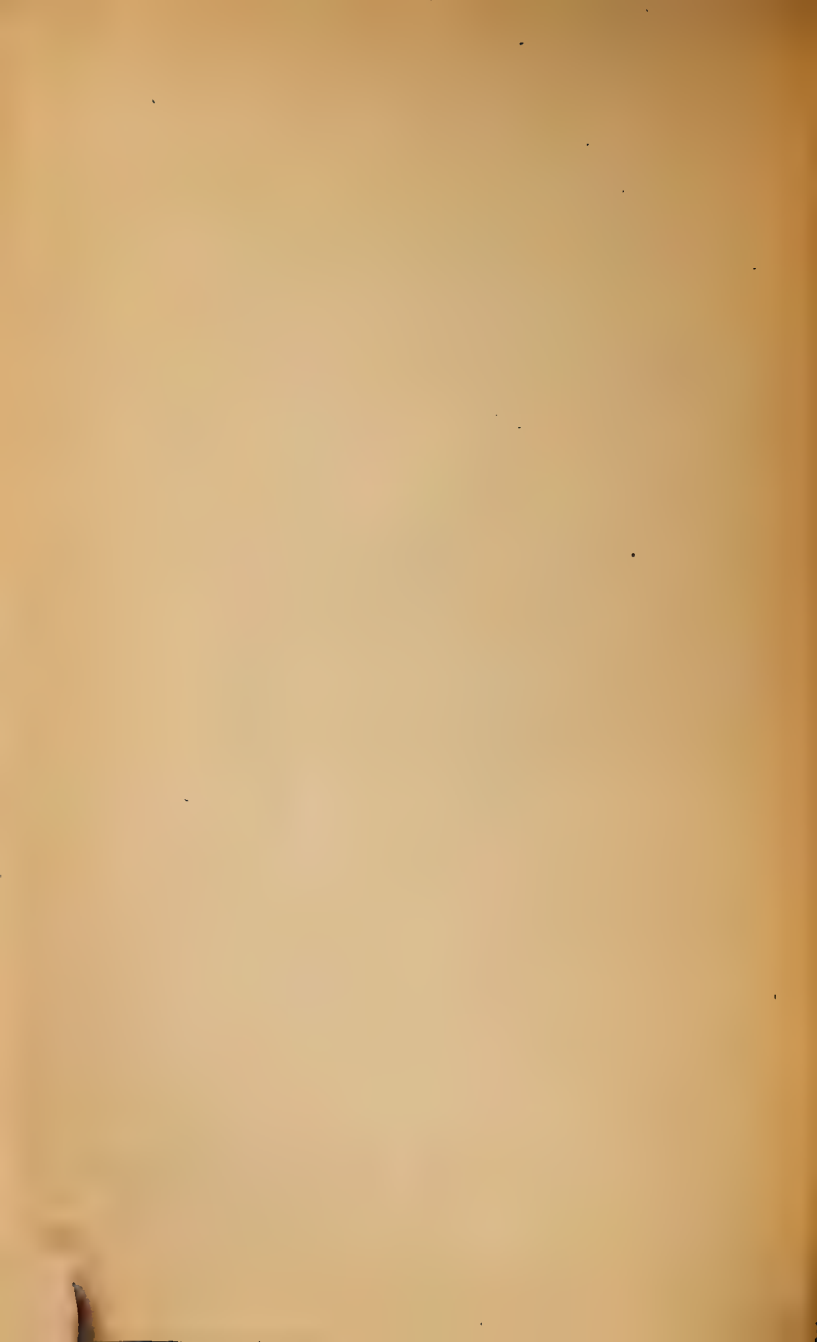


TABLE DES MATIÈRES

Avertissement sur cette édition.....	5
Vie de Villon.....	14
Caractère de Villon, sa légende, sa réputation.....	24
L'œuvre de Villon.....	31
La versification de Villon.....	34
Les éditions de Villon.....	38
Note sur le changement d'orthographe apporté dans cette édition.....	40
Jugement de Marot sur Villon	47
Jugement de Théophile Gautier sur Villon.....	48
LE PETIT TESTAMENT.....	51
LE GRAND TESTAMENT.....	72
LE CODICILLE.....	209
LE DIT DE MARIE D'ORLÉANS.....	229
BALLADES DIVERSES.....	238
BALLADES EN JARGON.....	256
Extrait des témoignages du procès de la Coquille.....	282
Notes sur l'établissement du texte.....	289



11 10 426 0



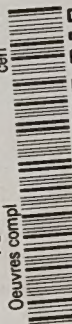




PQ 1590.A2 1927

cen

Oeuvres compl



3 0081 003 239 989